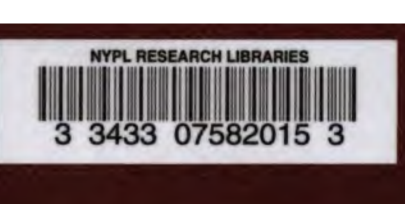
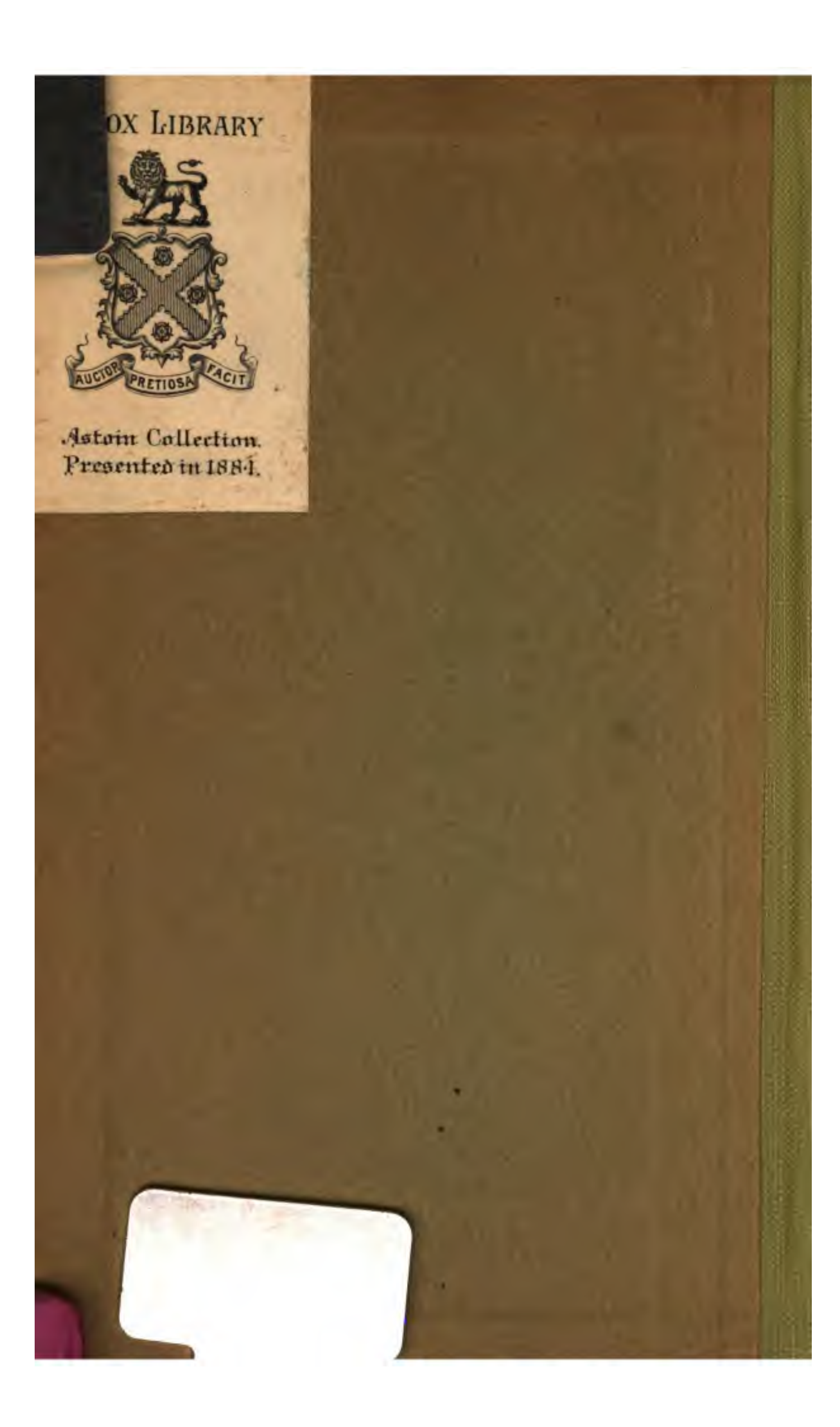
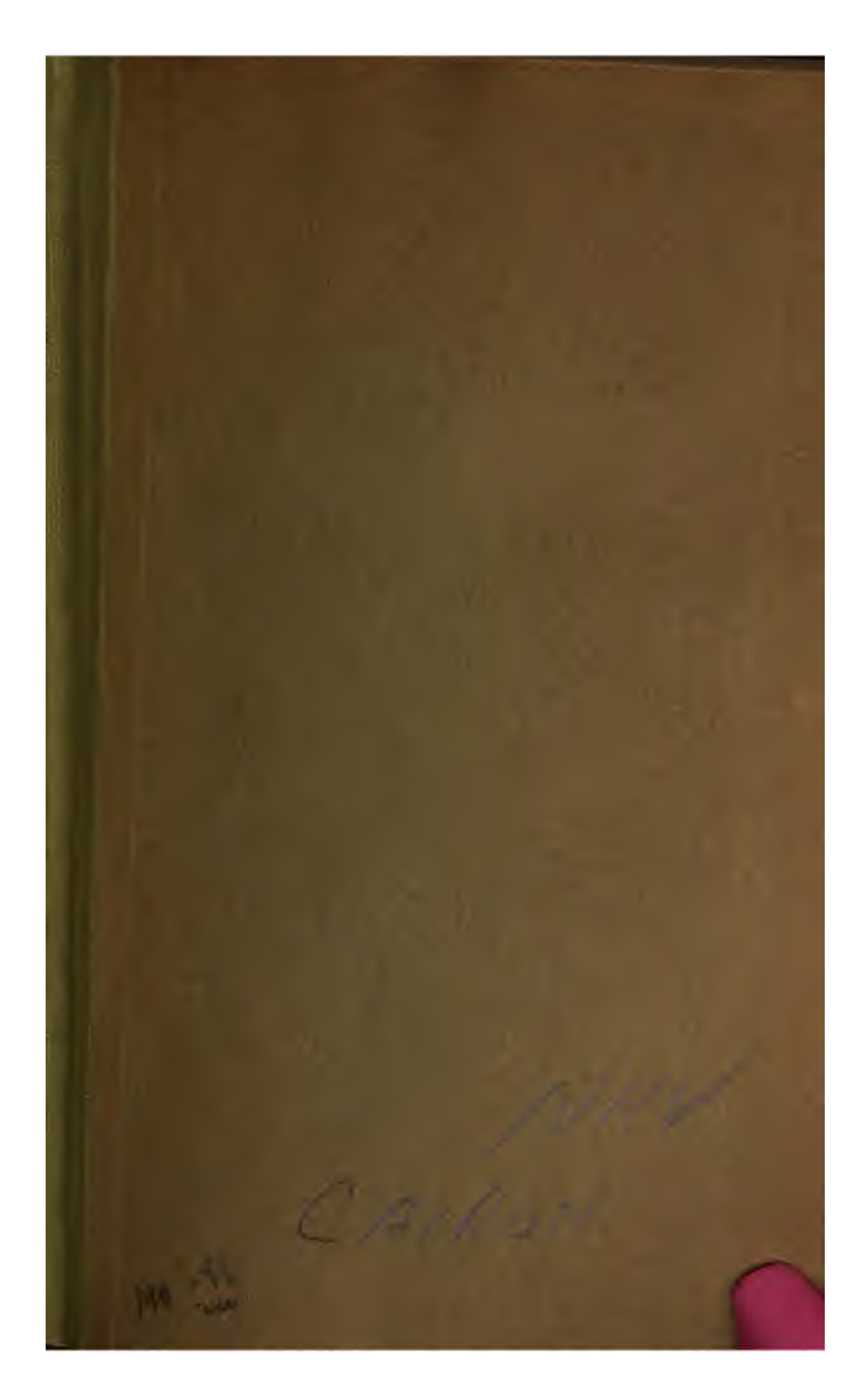

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582015 3



OX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT





LA

BÊTISE HUMAINE

CHEZ LES MÊMES EDITEURS

ŒUVRES

DE

JULES NORIAC

NOUVELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18

LE 101[e] RÉGIMENT (36[e] édition)........................	1 vol.
LA BÊTISE HUMAINE (13[e] édition)......................	1 vol.
LE GRAIN DE SABLE (8[e] édition)................... ...	1 vol.
LA DAME A LA PLUME NOIRE (2[e] édition).............	1 vol.
SUR LE RAIL..	1 vol.

LE 101[e] RÉGIMENT (illustré), un beau volume in-8°.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LES MÉMOIRES D'UN BAISER.........................	1 vol.
LE BARON DE LA VILLE-AU-BRUN.....................	1 vol.
LE CAPITAINE SAUVAGE.....................	1 vol.
LE ROMAN DU BOURGEOIS.....	1 vol.
EUSÈBE ET MADELEINE (3[e] série de la BÊTISE HUMAINE).	1 vol.

Paris. — Imp. VALLÉE et C[e], 15, rue Breda.

LA

BÊTISE HUMAINE

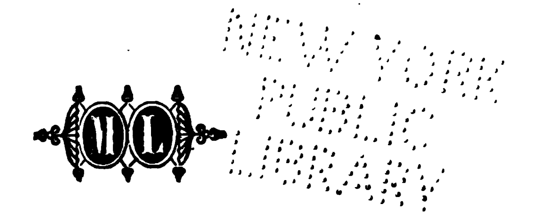
— EUSÈBE MARTIN —

PAR

Claude Antoine Jules Cairon, called

JULES NORIAC

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

LA

BÊTISE HUMAINE

— EUSÈBE MARTIN —

I

Lorsque Eusèbe eut atteint sa vingt-unième année, son père, M. Martin, qui était un homme de bon sens, lui dit :

— Eusèbe, vous n'êtes plus un enfant, il est temps de vous instruire. Vous n'aviez que huit ans lorsque vous perdîtes votre mère, ma femme bien-aimée. Ce fut un grand malheur, car son cœur aurait été pour vous un trésor d'affection. Cependant s'il était permis

de croire aux compensations dans les destinées humaines, je penserais que cette perte, bien douloureuse sans doute, fut compensée. Votre mère vous eût tant gâté si elle eût vécu, qu'à l'heure où nous parlons, vous ne seriez même pas un homme.

J'ai été pour vous un père plein de sollicitude, souvenez-vous : depuis le jour où votre mère est morte, je vous ai laissé libre comme l'oiseau qui chante en ce moment sur le tilleul de la grande porte. L'été je vous ai donné des vêtements frais, l'hiver des vêtements chauds. Ma table a toujours été abondamment fournie : comme je ne vous ai jamais dit que vous mangiez trop, l'idée de trop manger ne vous est point venue. Je vous ai habitué à courir les champs et à travailler avec les paysans, ce qui vous a rendu fort et vigoureux.

En bonne morale, je ne vous devais pas autre chose. Néanmoins, je vous ai appris à lire et à écrire. Je ne puis vous dire à quel point je vous suis reconnaissant de n'avoir pas eu la tête dure ; au lieu de m'occuper six mois, vous m'eussiez ennuyé deux ans, peut-être plus.

Quel est l'usage que vous avez fait du peu de sa-

voir que je vous ai donné? Je ne m'en préoccupe pas. J'ai laissé ma bibliothèque entière à votre disposition parce que je sais que, s'il n'est pas de bons livres, il n'en est point de mauvais. Les ouvrages que vous avez parcourus ont-ils formé ou déformé votre jugement ? Je m'en inquiète peu, parce que nul ne pouvant savoir où se trouve le faux ni où se cache le vrai, mes réflexions seraient probablement à l'envers de la raison.

— Généralement les livres m'ennuient, interrompit Eusèbe ; jusqu'à présent je n'ai lu que les aventures d'un homme de mer nommé Robinson Crusoé et celles de Télémaque, fils d'Ulysse.

— Tant mieux, reprit M. Martin ; peut-être aussi tant pis. J'aime mieux que vous vous soyez enthousiasmé pour *Robinson* que pour *Paul et Virginie* ou *Faublas*. Mais il peut bien se faire que je raisonne mal, parce qu'après tout *Paul et Virginie*, c'est la tendresse ; *Faublas*, c'est l'amour ; *Robinson*, n'est que l'égoïsme. Mais rien ne prouve que l'égoïsme, qui est un défaut, ne vaille pas plus à lui seul que la tendresse et l'amour, qui sont peut-être des qualités.

Maintenant, mon cher fils, recueillez-vous et m'écoutez : je vous ai donné le jour, il ne faut ni m'en savoir gré ni m'en vouloir : je n'ai fait qu'accomplir la loi naturelle. J'ai pourvu à vos besoins, la société m'en faisait un devoir. Je viens de compter une somme d'argent à un homme qui fait la traite des blancs, afin que vous soyez exempté du service militaire, ce qui ne doit pas vous empêcher de vous faire soldat plus tard si vous le jugez convenable. Aujourd'hui j'ai pris chez mon notaire le bien de votre mère ; le voici ; vous allez l'emporter. Voyez, il y a dans cette ceinture quarante-huit morceaux de papier de la Banque de France et cent pièces d'or. Chacun de ces morceaux de papier vaut cinquante pièces d'or ; chaque pièce d'or vaut vingt de ces pièces blanches que je vous donne, le dimanche, quand vous allez jouer avec les polissons du village sur la place de l'église. En tout vous possédez cinquante mille francs, c'est-à-dire plus de pièces de vingt sous que nous ne récoltons de pommes en dix ans. Vous allez être riche pour les uns, pauvre pour les autres. Ne vous occupez ni de ceux qui sont au-dessus de vous ni de ceux qui sont au-dessous. Avec le revenu de cet

argent vous avez de quoi vivre jusqu'au jour, où, après avoir étudié et appris la vie, vous vous déciderez à choisir une position. Si toutefois vous voulez vous éviter les soins d'un placement, il vous suffira de ne dépenser que dix francs par jour. De cette façon votre patrimoine durera cinq mille jours, c'est-à-dire quelque chose comme quatorze ans. Il y a gros à parier qu'au bout de ce laps de temps je serai mort, et vous deviendrez naturellement possesseur de notre domaine de la Capelette, qui rapporte trois mille livres bon an mal an.

Je vous envoie à Paris, la ville civilisée par excellence. Jamais vous n'aurez théâtre plus beau pour étudier le monde. Profitez-en. Allez, Eusèbe, ne prenez pas le bien d'autrui : vous n'auriez pas d'excuse, puisque vous possédez. Ne déguisez jamais la vérité : le jeu n'en vaut pas la chandelle. Ne frappez point le faible, mais ne le défendez pas, vous vous feriez deux adversaires. Efforcez-vous de n'avoir point d'ennemis ni d'amis, ce qui est la même chose ; et maintenant adieu, mon enfant, voici la diligence.

Le jeune homme sauta au cou de son père et l'embrassa avec effusion. M. Martin fut touché de cette

étreinte, qu'il n'attendait pas de son fils. D'une voix émue il lui dit :

— Sois heureux, cher enfant, sois heureux.

Le jeune homme partit. Son père, s'étant mis à la fenêtre un instant après, le regardait s'avancer sur la route.

— Eusèbe ! lui cria-t-il, venez ici, je vous prie, et répondez :

Qui vous a donné l'idée de m'embrasser, et qui vous a enseigné cette démonstration affectueuse ?

— Père, répondit le jeune homme, il y a dix ans M. le curé Jaucourt, qui est mort l'an dernier, m'ayant vu partager mon pain avec l'idiot du Moustier, m'embrassa comme je viens de vous embrasser quand vous avez partagé votre bien avec moi.

La diligence passait ; d'un bond le jeune homme fut s'asseoir à côté du postillon.

M. Martin ferma sa fenêtre et dit, en essuyant avec son mouchoir à carreaux bleus et rouges une larme prête à tomber :

—Diables de prêtres ! il faut toujours qu'ils mettent leur nez dans les familles !

II

M. Martin n'était point un méchant homme ni un sot; c'était le doute vivant, le doute incarné. Depuis quarante ans — il en avait soixante — tous les événements de sa vie avaient trompé ses prévisions.

Lorsqu'il dut se marier, il eut à choisir entre deux cousines à lui, parfaitement élevées et d'une beauté égale. Il préféra épouser celle vers laquelle il était le moins porté, parce qu'elle était d'une santé plus robuste que sa sœur. Neuf ans après, elle mourut et sa sœur chétive vivait encore.

Martin fut à moitié ruiné par un ami d'enfance pour lequel il eût donné sa vie.

Un jour qu'il était absent, le feu prit à l'une de ses granges et allait se communiquer à sa demeure, si un homme au péril de sa vie n'eût coupé le toit attenant aux autres bâtiments. Cet homme était Emmanuel Rigaud, son seul ennemi.

Fort instruit pour un campagnard et doué d'un certain bon sens, il était considéré dans son pays comme un homme supérieur. En étudiant beaucoup pour affermir une réputation dont il était fier, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne savait rien.

Le premier voyage qu'il fit à Paris resta gravé dans ses souvenirs. C'était en septembre 1831 : un matin qu'il était allé respirer au jardin des Tuileries, un homme en chapeau gris, à la figure noble et bienveillante, lia conversation avec lui.

— Vous êtes étranger ? lui demanda-t-il.

— J'habite le Limousin, répondit Martin.

— Êtes-vous dans l'industrie ?

— Non, dans l'agriculture.

— Je ne connais point votre pays, mais j'en ai entendu dire le plus grand bien.

— C'est en effet un beau pays, repartit le campagnard ; riche et pittoresque, commerçant et fidèle, il ne lui manque qu'une rivière...

— Mais la Vienne ?

— La Vienne n'est pas navigable.

— Ne pourrait-on la canaliser ?

— C'est là le rêve de tous les Limousins.

— Monsieur... comment vous nommez-vous ?

— Martin.

— Eh bien, monsieur Martin, allez en paix, et dites à vos compatriotes qu'avant trois ans leur rivière sera navigable.

— Qui êtes-vous, demanda Martin, pour parler avec tant d'autorité ?

L'homme au chapeau gris sourit légèrement, et répondit avec simplicité :

— Je suis le roi des Français.

Comme si la foule, qui s'était amassée autour des deux causeurs, n'eût attendu que cette parole, des cris mille fois répétés de : « Vive le roi ! » se firent entendre. Elle entoura le royal promeneur qui souriait aux uns, donnait sa main aux autres, avec une parole de bienveillance pour tous.

— Voici un grand roi et voici un grand peuple, pensa Martin qui retourna à la Capelette, non sans raconter à tout le département son entrevue des Tuileries et les promesses du roi.

Dix-sept ans s'écoulèrent. Martin, perdu d'ennui, vivant seul avec son fils encore enfant, résolut de venir à Paris. A peine arrivé à l'hôtel, il s'empressa de mettre son plus bel habit et il se dit que, bien que le roi n'eût pas tenu sa promesse, il lui devait sa première visite. — Je le verrai dans son jardin, pensait-il; il sera moins embarrassé que si j'allais chez lui.

Aux Tuileries, il trouva les portes encombrées; la foule la plus singulière se pressait en criant contre les grilles. — Quel bon peuple et quel amour pour son souverain ! pensait le brave homme.

Des bandes de polissons couraient dans les rues en chantant:

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie;
C'est le sort...

— Quelle jeunesse! quelle noble jeunesse! répétait le bon Martin les larmes aux yeux.

Voyant qu'il ne pouvait aborder le jardin du côté de la rue de Rivoli, il gagna la place de la Concorde. Comme il arrivait au quai, une petite porte masquée dans le mur du jardin s'ouvrit devant lui. Un vieillard vénérable sortait appuyé sur le bras d'un autre vieillard.

— Monsieur Martin, dit-il au Limousin, aidez-moi, je vous prie, à monter dans ce fiacre.

— Qui êtes-vous? je ne vous remets pas très-bien, dit le provincial étonné.

— J'étais il y a une heure le roi des Français, répondit le vieillard.

— Ah! sire, s'écria Martin, dominé par son idée, vous n'avez pas fait canaliser la Vienne!

— C'est vrai, monsieur, j'ai manqué à ma promesse; je le regrette.

Le fiacre s'éloigna. M. Martin resta cloué à sa place, il ne comprenait plus. Des gens qui débouchèrent par la petite porte le tirèrent de sa rêverie.

— Il a filé, disaient-ils.

— Il sera démoli avant d'être bien loin.

— Tant mieux.

— Pauvre roi ! ignoble peuple ! murmura le provincial. Et il reprit le chemin de la Capelette, où il vécut dans la solitude. Son esprit devint de plus en plus flottant. N'ayant personne pour discuter, il prit l'habitude de controverser lui-même ses idées, et le doute en toute chose s'empara de son esprit. Voilà pourquoi il éleva son fils comme nous l'avons dit, ou plutôt pourquoi il ne l'éleva pas du tout.

III

Le soir du même jour, Eusèbe arrivait au chemin de fer. Il s'approcha du guichet et dit à l'employé

— Je voudrais aller à Paris.

— Quelle place désirez-vous ?

— Celle où l'on est le mieux.

— Cinquante-quatre francs, répondit l'employé.

Eusèbe sortit trois louis et reçut six francs de menue monnaie.

— Voilà, pensa-t-il, un homme fort supérieur; il n'a pas mis une seconde pour compter ce qui me revenait.

— Et maintenant, demanda-t-il, pourriez-vous me dire, monsieur, où je dois prendre la voiture?

— Le train, voulez-vous dire?

— Je ne sais si le véhicule qui doit me transporter se nomme ainsi, répondit Eusèbe avec timidité.

— Véhicule ! s'écria l'employé, qu'appelez-vous véhicule, je vous prie? vous moquez-vous? Voici votre wagon; une autre fois tâchez d'être poli, si c'est possible.

— Cet homme, se dit Eusèbe, n'est point un esprit supérieur, c'est plus qu'un sot, c'est un ignorant.

Le voyage d'Eusèbe n'offrit aucun incident. Seul dans une diligence de première classe, il ôta les coussins, les mit à terre, et plaçant sa valise sous sa tête en manière d'oreiller, il s'endormit jusqu'au jour, d'un sommeil paisible.

Lorsqu'il s'éveilla, il avait passé Orléans; ses yeux mi-ouverts se portèrent sur la campagne, et un cri d'admiration s'échappa de sa poitrine.

— Oh ! les belles terres, les belles campagnes ! s'écria-t-il; comme tout cela est admirablement cultivé! quels soins et quel travail ! Mon père avait raison ; la

civilisation n'a pas encore pénétré dans les départements du centre. Il y a quinze heures que j'ai quitté la Capelette, mais quelle différence! Pourquoi le sol est-il si fécond ici, si aride là-bas? c'est pourtant la même terre, mais ce n'est point la même industrie. Ici, point d'immenses solitudes ni de terrains incultes; les champs sont plus peuplés que nos villes, les bras abondent, les instruments aratoires sont perfectionnés. Aussi quelle abondance, quelle richesse! Tout le monde a l'air heureux et content; tout cela est beau et grand!

Au moment où il faisait ces réflexions à haute voix, le train ralentit sa marche. On approchait d'une station; Eusèbe observait attentivement des gens groupés, attendant contre une barrière que le convoi fût passé pour passer à leur tour. Le bruit fait par la soupape de dégagement de la locomotive effraya un cheval attelé à une charrette : la pauvre bête, saisie d'effroi, hennissait et se dressait sur ses pieds de derrière; un homme armé d'un fouet sortit d'un cabaret et se mit à frapper l'animal à tours de bras. Plus il frappait, plus le cheval se cabrait. Enfin, brisant ses traits, la bête furieuse s'élança contre la barrière qu'elle frappa

de sa tête, et tomba morte. L'homme vociférait comme un charretier qu'il était.

— Certes, se disait Eusèbe, voilà qui est fort mal ; le tort est à l'homme, non à la bête ; si l'homme n'eût pas abandonné le cheval, le cheval n'aurait pas eu peur ; si le cheval n'avait pas eu peur, l'homme n'aurait pas songé à le frapper ; si l'homme ne l'eût pas frappé, le cheval ne serait pas mort. Cet homme est peut-être un sauvage arrivé depuis peu parmi des gens policés. Cependant cela n'est guère probable, puisqu'il parle presque correctement. Mon père aurait-il raison, lorsqu'il dit que les extrêmes se touchent, et que le dernier mot de la civilisation est peut-être le premier de la barbarie ?

Eusèbe en était là de ses réflexions, lorsque deux voyageurs entrèrent dans le wagon qu'il occupait. Bien qu'on ne fût qu'aux premiers jours de septembre, les deux nouveaux venus portaient des casquettes et des bottes fourrées, de vastes cabans couvraient leurs vêtements et leurs figures disparaissaient sous d'immenses cache-nez de laine.

— Ma foi, dit l'un d'eux, voici l'hiver qui commence ; il fait un petit zéphyr qui n'est pas gentil du

tout. Si vous voulez, nous allons en griller un, pour nous mettre en appétit.

En écoutant ces paroles, Eusèbe fut en proie à une vive curiosité. Les costumes hétéroclites de ses deux compagnons de route lui donnaient à penser qu'il allait avoir à étudier des voyageurs venant des rives les plus lointaines. A en juger par leurs fourrures, la Moscovie devait leur avoir donné le jour. En entendant parler « d'en griller un » il s'était attendu à un repas extraordinaire, et il s'apprètait à être tout yeux et tout oreilles pour approfondir les mœurs des étrangers que le hasard jetait sur son chemin.

Au grand désappointement du jeune homme, le voyageur sortit des cigares de sa poche et en alluma un, après en avoir offert à son compagnon, puis à Eusèbe, qui avait refusé.

— Vous ne fumez pas, jeune homme ? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Bah! Quel âge avez-vous donc?

— Vingt-un ans passés.

— Vingt-un ans ! et vous ne fumez pas? Mais d'où diable sortez-vous, mon jeune ami?

— Je sors de la Capelette, un domaine, près de Saint-Brice, en Limousin ; je vais à Paris pour m'instruire, et je ne saurais être votre ami, puisque je vous vois pour la première fois.

— Ne vous fâchez pas, jeune homme ; je n'ai pas dit cela pour vous blesser.

— Je le sais, dit Eusèbe ; au contraire, vous m'offriez votre tabac roulé. Je vous suis reconnaissant.

— Ah ! vous êtes du pays de M. Pourceaugnac ? demanda le voyageur qui n'avait pas encore parlé.

— Je ne le connais pas, répondit Eusèbe ; mon père et moi vivions fort retirés.

— Il est à mettre sous verre ! s'écria le fumeur ; il faut le faire encadrer. Comment, jeune homme, vous ne connaissez pas le plus gai des héros de Molière ?

— Je ne suis jamais sorti de la Capelette, monsieur, et ma condition ne me permet point de connaître des héros. J'ignore même où Molière se trouve situé.

Les deux voyageurs partirent d'un immense éclat de rire.

— Messieurs, dit Eusèbe, lorsque l'hilarité de ses

voisins eut cessé, vous vous moquez de moi parce que je suis ignorant, ce n'est point une bonne action, je vous assure. Vous m'avez indiscrètement questionné, j'ai répondu ; je pouvais me taire. Remarquez, je vous prie, que vous vous êtes occupés de mes affaires, et que je ne me mêlais pas des vôtres. Je ne vous ai demandé ni d'où vous veniez, ni qui vous étiez ; lorsque vous avez ri de moi, j'aurais pu vous jeter par les fenêtres ; je ne l'ai pas fait.

— Par les fenêtres ! Comme vous y allez, mon cher monsieur.

— Je l'aurais pu certainement, dit Eusèbe avec simplicité.

— Permettez, reprit le second voyageur ; nous n'avons pas voulu vous être désagréables. Vous avez la tête trop près du bonnet. J'ai l'habitude de voyager beaucoup ; voici dix ans que mon ami et moi nous courons les routes. Chaque fois que nous nous trouvons en compagnie, nous demandons, comme cela se fait, d'où on vient et où l'on va. Ça fait passer le temps, et ça ne fait de mal à personne.

— Ne voyagez-vous que pour cela ? demanda Eusèbe.

— Quelle plaisanterie ! Nous sommes voyageurs de commerce, nous représentons deux des premières maisons de Paris.

— Quelle que soit ma simplicité, répondit le Limousin, je pense qu'il n'y a pas à Paris de premières maisons, et qu'il ne saurait y en avoir ; puisque aussi bien les premières en arrivant du nord, sont les dernières quand on vient du sud.

On arrivait à Paris. En descendant du wagon, Martin le fils entendit l'un de ses voisins dire à l'autre :

— Je crois que ce gaillard-là nous a fait poser.

Sa valise à la main, Eusèbe sortait de la gare, lorsqu'un cocher lui cria :

— Voilà, bourgeois! Où faut-il vous conduire? où allez-vous, mon bourgeois ?

— Je ne sais, répondit Eusèbe.

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai.

— Je ne vous l'ai point demandé.

— Eh ! dites donc, vous autres ! ce monsieur qui ne sait pas où il va ; en voilà une bonne !

— De quoi vous mêlez-vous ?

— Va donc, fainéant, tu n'as pas le sou.

Le provincial allait répondre, lorsque le cocher, auquel un voyageur venait de faire signe, s'éloigna rapidement.

— Voici un peuple qui me paraît assez mal entendre les lois de l'hospitalité ! pensa le fils de M. Martin ; il vous interpelle pour vous insulter : qu'est-ce que cela veut dire ?

IV

Paris est le rêve de tous les provinciaux. Riches ou pauvres veulent y venir, au moins une fois : les premiers pour y jouir de la vie, les seconds pour essayer de s'enrichir. Nul ne peut se figurer les désillusions de l'arrivant, parce que chacun s'imagine Paris à sa manière. Pour quelques-uns, la capitale est une grappe de palais ; pour d'autres, les maisons sont bâties d'or et de rubis.

Paris ne répond jamais à l'idée qu'on s'était faite de lui ; pour l'aimer et l'admirer, il faut le connaître.

Les Méridionaux surtout font piteuse mine en abordant la capitale. Leur imagination, plus vive que celle des gens du Nord, — oui, plus vive, — a paré de mille façons la métropole. Comme pour les punir de ces châteaux en pensée, le hasard les a de tout temps fait entrer par l'endroit le plus laid de la ville. Avant l'établissement du chemin de fer, les gens du Midi arrivaient par la barrière d'Enfer ; pour eux Paris avait l'air d'un bouge ; maintenant il n'a l'air de rien.

Eusèbe, son inévitable valise sous le bras, sortit de la gare marchant droit devant lui.

Il vit la Seine qu'il trouva étroite ; puis un pont qui lui sembla mesquin. Tout à coup son regard se dérida ; il venait d'apercevoir le jardin du *Muséum*.

— A la bonne heure, dit-il, voilà une belle et vaste propriété ; le maître l'a fait cultiver d'une admirable façon. Il est fort malheureux qu'il ait eu l'idée de placer un factionnaire à la porte pour empêcher d'entrer ; c'est ridicule. Il est vrai qu'il y a, dit-on, beaucoup de voleurs dans cette grande ville.

Eusèbe Martin, s'approchant du dragon qui gardait le jardin sous la forme débonnaire d'un fantassin, lui dit :

— Comment s'appelle, je vous prie, ce magnifique clos ?

— Clos ! répéta le soldat ; connais pas.

— Je vous demande le nom de cet enclos ?

— Enclos ! inconnu au régiment.

— Pardon, reprit Eusèbe avec douceur ; je vous demande, mon ami, le nom de ce jardin que vous gardez si bien ?

— Ah ! ah ! répondit le fils de Mars, fallait vous expliquer *tégoriquement*, jène home ; ça s'appelle le Jardin des Plantes.

— Merci, dit Eusèbe ; mais en s'en allant il fit cette réflexion, qui lui parut sensée :

— Jardin des Plantes, ceci n'est pas un nom. Tous les jardins possèdent des plantes ; les plantes naissent dans les jardins ; et un jardin qui n'aurait pas de plantes ne serait pas un jardin. Évidemment ce soldat m'a trompé.

Avisant un vieillard à barbe blanche qui, assis sur un banc, paraissait avoir affermé le soleil à l'heure, le jeune homme se découvrit respectueusement et lui dit :

— Je suis étranger, monsieur, excusez ma demande ;

je désirerais connaître le nom du superbe parc que voici.

— Monsieur, répondit le vieux bonhomme avec aménité, je suis enchanté de pouvoir vous renseigner ; l'établissement que vous voyez derrière cette grille est le Jardin du roi.

— Vous voulez dire de l'empereur ?

— Je veux dire ce que je dis, et croyez-moi, monsieur, il sied mal à un enfant de votre âge de vouloir mystifier un vieillard. Si c'est pour cela que vous vous êtes arrêté, vous eussiez mieux fait de passer tranquillement votre chemin.

Eusèbe Martin ne sachant que répondre, continua sa route en pensant qu'il n'était vraiment pas heureux ; depuis qu'il était parti de la Capelette il tombait de Charybde en Scylla. L'employé l'avait morigéné, les deux voyageurs avaient voulu le berner, le cocher l'avait insulté, le soldat s'était moqué de lui, le vieillard l'avait rudoyé, et il se disait avec raison qu'il aurait bien de la peine à apprendre la vie et que le peuple de Paris n'était pas aussi civilisé qu'on voulait bien le dire.

Comme il en était là de ses raisonnements, il en-

tendit des cris stridents poussés par une femme; la foule s'assemblait près d'elle, il fit comme la foule.

— Qu'a cette femme? demanda-t-il à son voisin.

— Son mari, répondit le spectateur, était un Auvergnat, marchand de bric à brac, qui loua cette boutique il y a six mois; les affaires n'ont pas été bonnes pour lui. Sa femme est une mégère, son propriétaire un juif âpre au gain qui le voulait faire expulser; le pauvre homme n'a pu supporter tant de misères, il vient de se pendre. De ma place vous pourriez le voir se balancer au bout de sa corde; on a été prévenir le commissaire.

Eusèbe étendit les bras, bouscula les curieux, et d'un bond pénétra dans la boutique, son couteau à la main.

— Arrêtez, s'écrièrent les spectateurs. — Arrêtez, jeune homme; vous allez vous faire une mauvaise affaire. — Attendez la justice. — Ne touchez pas au pendu, c'est la loi; vous allez vous faire une mauvaise affaire.

Sans écouter toutes ces remontrances, le jeune homme avait coupé la corde et assis le pauvre suicidé sur une chaise; d'un revers de main il avait repoussé

la foule qui interceptait l'air, et à genoux devant l'Auvergnat, il attendait avec anxiété que la vie vînt à reparaître.

Tout à coup une rumeur se fit dans le groupe.

— Voilà le commissaire! — c'est M. Bézieux; place au commissaire.

Le magistrat s'avançait avec calme, son visage était bienveillant, son regard perçant et doux se promenait sur la foule. Le représentant de la loi arrivait lentement, mais sans ennui, constater le sinistre qui venait de lui être dénoncé.

— Où est le suicidé ? demanda le magistrat.

La foule se tut un instant, paraissant hésiter entre le silence et la délation. Cependant, les mauvais instincts prenant le dessus, trois ou quatre personnes s'écrièrent, en montrant Eusèbe:

— C'est ce jeune homme qui a coupé la corde; on n'a pas pu le retenir.

— Il a bien fait, très-bien fait, dit le magistrat. Quoique plus jeune que vous tous, il a donné une grande preuve de bon sens. Sachez que c'est un absurde préjugé que celui qui fait croire qu'il y a danger de porter secours à un suicidé ou à un homme

assassiné avant l'arrivée de la justice. Les magistrats viennent constater le fait et voilà tout. Le devoir des citoyens est d'empêcher par tous les moyens possibles la mort d'un de leurs semblables. La tradition stupide qui fait supposer au vulgaire qu'on ne doit point secourir un homme en danger, n'est cependant pas sans fondement. Il est malheureusement arrivé au moyen âge, et même avant et après, que quelques individus s'étant approchés pour assister des gens assassinés, furent pris eux-mêmes pour les meurtriers et exécutés comme tels; mais aujourd'hui, au temps de lumières où nous sommes, avec les immenses moyens d'action que lui fournit l'administration, la justice ne peut pas se tromper; elle ne se trompe plus.

— Je ne m'y fierais pas, marmota un chiffonnier qui avait assisté avec le plus grand calme au drame dont la boutique avait été le théâtre; je ne m'y fierais pas, certainement. Je ne dis pas que la justice se trompe, mais je ne m'y fierais pas: on voit tant de choses extraordinaires!

— Monsieur, dit le commissaire à Eusèbe, qui anxieux suivait attentivement les mouvements con-

vulsifs de l'Auvergnat, je vous fais mon sincère compliment sur votre sang-froid en cette circonstance.

— Il n'y a pas de quoi, répondit le fils de M. Martin assez embarrassé.

— Je vous demande pardon, reprit le commissaire, qui se méprenait sur la réponse du jeune homme; un homme quel qu'il soit est toujours un homme; en cette qualité, il fait partie de cette grande famille qu'on nomme l'humanité.

— Certainement, monsieur, vous avez bien raison, dit le jeune homme, qui cherchait inutilement à trouver de la profondeur dans la *prud'hommerie* de l'officier ministériel; puis il ajouta: Cet homme, monsieur, a été poussé dans son abominable action par la pauvreté. Je désirerais lui venir en aide.

— Ce sentiment vous honore.

— Voici, reprit le jeune Limousin, un papier de la banque de France qui vaut cinquante louis, et chaque louis, comme vous devez le savoir, vaut vingt pièces de vingt sous. Veuillez le remettre à cet homme, mais à la condition qu'il ne recommencera que lorsqu'il n'aura plus d'argent. Il est probable que lorsque

ce moment arrivera, Dieu, qui m'a placé sur son chemin pour le sauver, pourvoira de nouveau à sa destinée.

Le magistrat regardait attentivement Eusèbe. Sa mise plus que simple, la façon avec laquelle il s'exprimait, sa timidité, ses gestes, et jusqu'à la ceinture qui renfermait son trésor, jetèrent le fonctionnaire dans une perplexité qu'il ne cherchait pas à cacher. Cet honorable magistrat, qui, par les habitudes de sa profession. savait juger les hommes du premier coup d'œil, ne se rendait pas un compte exact de l'être singulier qu'il avait devant lui. Le greffier, qui comprenait ce qui se passait dans le cerveau du commissaire, n'était guère plus avancé que son supérieur. Cependant, comme un murmure bienveillant et quelques paroles laudatives en faveur du jeune homme couraient dans le cercle, le fonctionnaire pensa qu'il serait peu digne de ne pas faire un petit discours. S'adressant tantôt à la foule, tantôt à Eusèbe, il dit :

— Certes, s'il est beau et rare de joindre le sang-froid et la raison à la jeunesse, il n'est pas moins honorable d'y ajouter la philanthropie. Non-seulement vous avez voulu sauver cet homme et vous l'avez

sauvé, mais vous voulez, dans une intention que j'appellerai sublime, assurer l'existence qu'il vous doit. De tels actes, monsieur, honorent trop celui qui les commet pour qu'il soit besoin de l'en remercier ; il en trouve le payement dans son cœur, et la conscience du bien qu'il a fait est sa récompense. Permettez-moi donc, monsieur, de vous demander votre nom, afin qu'il soit connu de l'administration supérieure, qui sait apprécier tous les dévouements.

— Je me nomme Eusèbe Martin.

— Seriez-vous parent de M. Martin du tribunal de commerce ?

— Je ne le crois pas ; j'arrive du Limousin. Je ne connais personne à Paris

— Vous êtes bien jeune ?

— Vingt-un ans.

— A la bonne heure ; car si vous n'étiez pas majeur je ne pourrais accepter votre don.

— Je ne sais pas, dit Eusèbe.

Le commissaire regarda son greffier avec étonnement.

— Avez-vous une profession ?

— Non. Je suis venu à Paris pour admirer la civilisation et étudier la vie.

— Étudier la vie ? dit le greffier qui avait le mot pour rire ; ce n'est pas un médecin.

Le commissaire se perdait en conjectures.

— Que fait votre père ? reprit-il.

— Mon père, monsieur, habite la Capelette ; par profession, il cherche dans la vie où se trouve le faux et où se trouve le vrai.

— Veuillez me suivre, reprit sèchement le fonctionnaire en faisant signe à la foule de s'écarter.

Eusèbe s'inclina sans répondre, et marcha à côté du commissaire, ce qui lui permit d'entendre le greffier dire à son patron :

— Le pauvre garçon est fou à lier.

A quoi le patron répondit :

— Ce n'est pas difficile à voir.

Eusèbe se sentit rougir, non de crainte, mais de honte ; il pensa qu'on le prenait pour un fou parce qu'il était ignorant de toutes choses.

Ce départ inattendu fut interprété de différentes manières par les curieux qui n'avaient pas entendu le dialogue.

— On va peut-être lui donner la croix, dit un naïf commissionnaire.

— La croix ! plus souvent que c'est les commissaires qui donnent la croix maintenant ! reprit un vaurien en blouse blanche.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est pas en leur pouvoir.

— Il aurait bien assez de pouvoir pour te faire ficher dedans, peut-être, mauvais polisson

— La belle malice !

— Voyez-vous ? dit une femme coiffée d'un mouchoir, voyez-vous ? il a commencé par dire qu'il avait bien fait de couper la corde, et, pour changer, il l'emmène tout de même.

— Fallait pas qu'il y *aille.*

Un quart d'heure après, naturellement, un médecin fendit la foule en criant :

— Où est le malade ?

Le malade était dans un coin, à ruminer un moyen pour se faire donner les mille francs par le commissaire à l'insu de sa femme.

La femme avait suivi le commissaire, dans l'espoir de toucher l'argent sans son mari.

V

A la porte du commissariat, le greffier pria civilement Eusèbe de passer devant et l'introduisit dans une pièce coupée en deux par une grille illustrée de rideaux verts en lustrine. Les murs décrépits étaient chargés de dessins noirs exécutés par des administrés et de jeunes filous qui avaient charmé les longueurs de l'attente en cultivant les beaux-arts. Un jour douteux, filtrant par une fenêtre sur la cour, éclairait assez mal un bureau de bois blanc peint en noir, sur lequel gisaient des papiers timbrés qui semblaient avoir la jaunisse. Deux employés portant des

sous-manches, ainsi nommées parce qu'elles se portent sur les autres, griffonnaient placidement. Eusèbe, qui trouvait cet ensemble médiocre, demanda au greffier :

— Est-ce là, monsieur, ce qu'on nomme le formidable appareil de la justice ?

Le chien du commissaire sourit et répondit en le regardant avec une bienveillance mêlée de compassion :

— Non, monsieur, la justice, c'est au Palais ; ici, c'est comme qui dirait un laboratoire où on lui mâche les morceaux.

— Je ne comprends pas, dit le jeune homme.

— Ça ne fait rien, dit le greffier, vous comprendrez plus tard, il faut l'espérer. Voici monsieur le commissaire qui revient ; asseyez-vous et répondez.

— Vous m'avez dit que vous vous appelez Eusèbe Martin ? demanda le fonctionnaire.

— Oui, monsieur.

— Comment avez-vous quitté la maison paternelle ?

— En prenant la voiture de Pénicault jusqu'à Vierzon.

Le commissaire de police et son clerc échangèrent un regard significatif. — Écrivez les réponses, dit M. Bézieux au greffier.

— Avez-vous un passe-port ?

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Écrivez aussi cette réponse. Dites-moi, encore une fois, ce que vous venez faire à Paris?

— Je vous l'ai dit, étudier la civilisation.

— Pour quoi faire ?

— Mais... pour être... civilisé.

— Ah! très-bien. Avez-vous, outre ces mille francs, des moyens d'existence?

— En dépensant dix francs par jour, j'ai de quoi vivre cinq mille jours, à peu près quatorze ans. Voici mon argent.

— Très-bien. Connaissez-vous quelqu'un à Paris?

— Oui, quatre personnes : un cocher qui m'a insulté, un militaire qui s'est moqué de moi, un vieillard qui m'a gourmandé, et l'Auvergnat que j'ai dépendu.

— Cela ne suffit pas, dit le magistrat ; votre âge, l'incohérence de vos réponses, la somme considérable dont vous êtes porteur, tout me fait un devoir de vous

retenir jusqu'à plus amples informations. Ne vous inquiétez pas, vous serez traité convenablement, et avant peu, je l'espère, rendu à la liberté et à votre famille.

— Je ne suis pas pressé, ce sera quand il vous plaira.

Depuis un instant le commissaire retournait ses poches sans résultat.

— J'ai perdu mon mouchoir, dit-il à son clerc ; en vous en allant, passez donc chez ces gens, voir s'ils ne l'ont pas trouvé.

— C'est inutile, monsieur, lui dit Eusèbe ; j'ai vu un enfant le prendre dans votre poche et se sauver.

— Et vous ne m'avez pas averti ! s'écria M. Bézieux.

— A moins d'un événement extraordinaire, je ne me mêle que le moins possible des affaires des autres. Voulez-vous me permettre de vous en offrir un ?

Sans attendre une réponse, le jeune homme déboucla sa valise et en sortit un mouchoir qu'il offrit avec civilité au commissaire, qui le refusa.

— Merci, dit celui-ci, je vais en envoyer chercher

un. Quel est ce papier qui vient de tomber de votre valise?

— Mon port-d'armes.

— Un permis de chasse! vous avez un permis de chasse? que ne le disiez-vous tout de suite? Voyons.

— Voilà; vous ne me l'aviez pas demandé.

M. Bézieux tourna et retourna le papier, examina attentivement le signalement. Comme Eusèbe avait deux signes noirs sur la joue gauche, la vérification était facile.

— Mon jeune ami, reprit le magistrat, mille pardons de mes questions. J'ai dû agir comme je l'ai fait; vous êtes en règle, je n'ai plus rien à dire. Allez, vous êtes libre. Avec votre inexpérience de la vie, vous serez à coup sûr dupé. Souvenez-vous de moi, et venez me voir dans les moments critiques.

— Monsieur, répondit Eusèbe, vous êtes trop bon, je suis bien votre serviteur. Et il se retira lentement, comme un homme en proie à de grandes et sérieuses réflexions. Dans l'escalier, il s'arrêta un instant, puis, tout haut, comme si quelqu'un l'eût écouté, il s'écria :

— Voici une chose singulière et certainement indéfinissable : cet homme, qui se dit justicier, me voit faire deux bonnes actions, et il m'arrête en disant que je suis fou ; il ne me trouve sage qu'en voyant mon permis de chasse. Or, mon permis de chasse aurait dû au contraire l'affermir dans son idée, et lui faire croire que j'étais fou véritablement, car j'ai fait une grande folie le jour où j'ai été assez bête pour donner vingt-cinq francs au maire du Moustier, afin d'avoir le droit de tuer des oiseaux qui ne sont pas à lui.

VI

Eusèbe, plongé dans ses réflexions, marcha près de deux heures, regardant à droite et à gauche sans trop bien voir. Le hasard l'avait conduit sur la place de la Bastille : son étonnement fut grand lorsqu'il jeta les yeux sur la colonne de Juillet. Cette immense tour de bronze l'étonnait, il ne pouvait se rendre compte de son utilité ; il eût volontiers demandé à un passant quelques renseignements, mais il se souvint que ses questions ne lui réussissaient pas. Il s'approcha et examina attentivement les inscriptions.

— Voilà qui est singulier, pensa-t-il : on élève des monuments à la mémoire des citoyens morts pour la liberté ; est-il possible qu'en 1830, époque peu éloignée de la nôtre, il ait pu se trouver en France, au cœur de la civilisation, des gens voulant attenter à la liberté ? ceci me paraîtrait invraisemblable si ce n'était gravé là. Quels esprits chagrins et abandonnés de Dieu ont pu songer à ravir la liberté de l'homme, c'est-à-dire son seul bien ? Il y a là un événement insolite que je saurai un jour en lisant les auteurs qui ont écrit touchant les choses de l'histoire.

Eusèbe cessa de penser à la liberté des peuples, parce qu'il avait faim. La faim est aux bons instincts ce que l'araignée est aux mouches. Il marcha le nez au vent, espérant voir une plaque de tôle se balançant dans l'espace, et portant cette fallacieuse légende : *ici l'on donne à boire et à manger*, comme il en avait vu sur les routes ; il commençait à désespérer de rencontrer ce qu'il cherchait, lorsque le mot magique *dîner*, frappa ses regards. Alors, il se prit à considérer la façade bénie où ce mot se trouvait dix fois répété, et il lut :

RESTAURANT BROCHON.

Dîners à 2 francs ; déjeuners à 1 franc 25.

Il s'élança vers la porte, mais entra humblement, et fut s'asseoir à la table la plus voisine de la fenêtre, afin de satisfaire en même temps son estomac et sa curiosité.

— Que servirai-je à monsieur ? lui demanda un garçon.

— Ce que vous voudrez, répondit Eusèbe Martin ; élevé à la campagne, je ne suis pas difficile.

— Monsieur veut-il, après le potage, un filet sauté madère ?

— Comme il vous plaira.

— Moi, monsieur, ça m'est égal, si vous préférez un rognon sauté ?

— Je n'ai pas de préférence.

— Un foie de veau bourgeoise ?

— Cela m'est indifférent.

— Moi aussi : nous avons encore, bifteeks, côtelettes, fricandeau chicorée, noix de veau à l'oseille, fricassée de poulet, civet de lièvre, perdrix aux choux,

choucroute garnie, vol-au-vent financière, abattis chapon au riz, bœuf mode, poulet rôti, gigot?

Dans cette kyrielle de mots que le garçon avai déroulée avec une incomparable vélocité, le jeune Martin n'en avait retenu qu'un, et s'y était cramponné.

— Donnez-moi une côtelette, dit-il.

— Comment la désirez-vous? Voulez-vous une côtelette nature, panée, à la Soubise, sauce-Robert, aux pommes frites ou sautées, saignante ou grillée ?

— Au diable! s'écria Eusèbe, je la veux sur le gril.

— Côtelette nature, bien monsieur, dit le garçon. Et il se mit à crier : Chef! une côte nature, une!

— Voici un domestique bizarre, se dit le jeune homme; et il se mit à manger avec son appétit de vingt ans. Après la côtelette, le garçon essaya de reprendre sa nomenclature, mais Eusèbe l'arrêta.

— Donnez-moi, lui dit-il, une autre côtelette.

— Vous ne préférez pas un saumon sauce aux câpres, une truite de rivière, une écrevisse bordelaise, une barbue fines herbes, une sole normande, une...

— Je préfère une autre côtelette.

— Très-bien, monsieur. Chef! une côte nature, une!

— Le chef est sourd certainement, pensa Eusèbe ; c'est une infirmité désagréable pour lui et pour les autres. Après la seconde côtelette, Eusèbe en demanda une troisième, puis un morceau de fromage. Pendant qu'il grignotait son dernier croûton de pain en buvant un verre d'eau, un grand mouvement se fit dans l'établissement; tous les consommateurs se mirent aux fenêtres. Le provincial, qui flairait quelque bonne curiosité, regarda attentivement. Son espoir fut trompé, rien d'extraordinaire ne frappa d'abord sa vue; des piétons, des voitures, et voilà tout. Cependant un fourgon hermétiquement fermé et escorté par quatre gendarmes attira son attention. Le fourgon passé, chacun se remit en place, et les conversations devinrent bruyantes.

— C'est malheureux, sans doute, disait un gros monsieur à cravate blanche; mais on ne saurait trop punir l'anarchie ni saper le désordre dans sa base primitive et permanente.

— Pauvres gens! disait une jeune femme; ils ont des sœurs et des mères qui pleurent!

— Et des maîtresses, ajouta avec amertume un consommateur dont la petite vérole avait ravagé les traits.

La jeune femme se tourna vers lui et le regardant fixement, elle répondit :

— Oui, monsieur, ils ont des maîtresses.

— Pauvres gens ! ils ne reverront peut-être plus leur pays.

— La vie est longue.

— Tant qu'on n'est pas mort, il y a de l'espoir.

Eusèbe était désespéré, il ne comprenait pas un mot de tout ce qui se disait autour de lui et n'osait interroger personne. Son voisin, homme à la figure rude et basanée, vint le tirer d'embarras.

— Que ces êtres-là sont absurdes avec leurs absurdes réflexions !

— Je ne saurais le dire, monsieur ; j'ignore de qui ils veulent parler, répondit le provincial.

— Des transportés qui viennent de passer.

— Oserais-je vous demander ce qu'on entend par transportés ?

— Mais de pauvres diables qu'on exile.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont voulu combattre pour la liberté, dit tout bas le voisin. Et prenant son chapeau il sortit en jetant un regard de défi à l'assemblée, qui n'y fit pas la moindre attention.

Eusèbe Martin sortit à son tour.

Il n'avait pas passé la porte qu'il entendit le garçon s'écrier :

— En voilà un *toqué*, par exemple !

Sans s'inquiéter de cette insulte dont il ne saisissait pas le sens, il fut s'asseoir sur un des bancs du boulevard du Temple. Ce qu'il pensa nul ne pourrait le dire, mais lorsque deux heures après il se leva, on aurait pu l'entendre murmurer :

— On élève des monuments à la mémoire des citoyens morts pour la liberté et l'on chasse ceux qui veulent combattre pour elle. Cela ne me paraît pas logique, à moins pourtant qu'il n'y ait deux libertés différentes, une bonne et une mauvaise.

VII

La nuit était venue, Eusèbe s'en était peu inquiété. Il avait entendu dire qu'à Paris on faisait du jour la nuit, qu'à minuit Paris était plus brillant qu'à midi, et bien d'autres absurdités. En voyant s'allumer des milliers de becs de gaz avec une étonnante rapidité, il avait pensé que toutes ces phrases de la province étaient des vérités. Mais quand le pauvre garçon, qui avait mis deux heures pour trouver un restaurant, voulut se mettre en quête d'un gîte, il s'aperçut que le gaz n'avait rien de commun avec le soleil. Malgré

toute l'attention qu'il mettait à lire les enseignes, il ne pouvait arriver à y trouver le mot *auberge.*

Son inquiétude était grande. Il venait de remarquer une horloge dont les aiguilles indiquaient dix heures et demie. Jamais il ne s'était couché si tard.

Il avait fort envie de s'informer, de demander au premier passant où il pourrait trouver un lit; mais ses mésaventures du matin lui revenaient sans cesse à la mémoire. Il comprit cependant qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre, et résolut de s'adresser à la première femme qui passerait près de lui.

— Une femme, pensait-il, sera plus douce et meilleure qu'un homme, et comme à cet instant une dame sortait d'une maison, il lui dit:

— Permettez, madame, à un étranger fort embarrassé, de vous demander un renseignement.

La dame passa sans répondre.

— Je me suis mal adressé, se dit le provincial; cette personne est à coup sûr une grande dame au cœur sec et altier; que ne m'adressais-je plutôt à celle-ci, qui a l'air d'une ouvrière.

— Madame, dit-il à une femme en bonnet qui le coudoyait, un renseignement, je vous prie ?

— Voilà une heure bien choisie, ma foi! pour faire des questions ; que voulez-vous ? répondit l'ouvrière.

— Enseignez-moi, s'il vous plaît, un endroit où je pourrais coucher cette nuit ?

— Passez votre chemin, insolent. Pour qui me prenez-vous, mal élevé que vous êtes? A d'autres, espèce de mal bâti ! Laissez-moi tranquille ou je vais vous faire arrêter. Ça ne sera pas long.

Cette réponse fut le dernier coup porté au pauvre Limousin. Il sentit que ses jambes allaient se dérober sous lui. Il se laissa tomber sur une marche de pierre et se demanda ce qu'il allait devenir.

Eusèbe était doué d'une nature forte. Aucun danger ne l'eût effrayé, mais cette solitude au milieu de la foule l'épouvantait ; il sentait son cœur grossir et ses yeux se mouiller de larmes.

— Êtes-vous malade, monsieur ? lui demanda un homme qui fermait un magasin.

— Non, répondit-il, mais je n'en vaux guère mieux.

— Auriez-vous faim?

— Non.

— Manquez-vous d'argent?

— Non.

— Alors qu'avez-vous?

— J'ai, dit Eusèbe en se levant — la sympathique curiosité d'un homme venait de lui rendre la force et le courage — j'ai, que je suis arrivé ce matin de mon pays, et déjà un cocher m'a insulté, un soldat s'est moqué de moi, un vieillard m'a gourmandé, un commissaire de police a voulu m'arrêter, il me croyait fou, parce que j'avais dépendu un Auvergnat; un garçon de restaurant m'a appelé *toqué*, une grande dame n'a point daigné me répondre, et une femme du peuple à laquelle je demandais de m'indiquer une auberge, m'a dit mille sottises; si bien que je me demande si vraiment je suis fou, ou si, croyant venir dans un pays civilisé, je ne suis pas tombé au milieu de hordes sauvages.

Le marchand lui répondit:

— Il y a peut-être du vrai dans ces deux suppositions. Entrez vous asseoir un instant, nous causerons, et je vous aiderai à vous reconnaître.

— Homme généreux, reprit Eusèbe, soyez béni ; Dieu, j'en suis sûr, vous tiendra compte de votre bonne action, et si jamais vous ou votre fils allez vers les rives lointaines, il vous préparera un gîte sous une tente hospitalière.

VIII

— Je ne suis pas marié, partant, je n'ai pas de fils. Si j'en avais un, je ne le ferais pas voyager, répondit l'homme. Pour moi, je n'irai jamais plus loin que Versailles, où je vais me retirer. J'y trouverai à coup sûr une tente hospitalière, car j'ai dix mille francs de rente. Enfin, je ne suis pas un homme généreux; je suis marchand de porcelaines.

— Il n'est point de sot métier, dit sentencieusement Eusèbe Martin.

— Je vous ai fait entrer, continua le commerçant,

parce que j'ai reconnu à votre accent que vous étiez un compatriote. Je suis de Rochechouart ; je me nomme Lansade.

Martin fils raconta son voyage, et en détailla les motifs au marchand, qui ne le comprit pas.

— Ce que je vois de plus clair en tout ceci, c'est que M. Martin, votre papa — je l'ai bien connu — a voulu vous faire voir *du pays*. C'est bien naturel. Un jeune homme doit connaître la vie.

— C'est cela, dit le jeune homme.

— Seulement, continua Lansade, il aurait dû vous donner des lettres de recommandation pour quelques amis, qui se seraient fait un plaisir de vous piloter.

— Mon père n'a pas d'amis.

— Par le temps qui court, c'est une bonne chose. Cependant, on a toujours quelques connaissances ; on ne peut pas vivre comme un ours.

— Mon père vit comme un philosophe.

— C'est la même chose, dit Lansade. Maintenant, puisque votre bonne étoile vous a conduit devant ma porte, je veux vous être utile. Prenez d'abord ces cartes où se trouve mon adresse ; ne les égarez pas. Je vais fermer mon magasin et vous mener chez

Mme Morin, une dame qui loue des chambres : c'est une brave femme, qui aura bien soin de vous. Je ne suis pas fâché de lui amener une pratique ; je rendrai service à deux personnes.

— Vous êtes vraiment bon, monsieur, dit le jeune Martin ; je ne puis vous dire combien je vous suis obligé.

— Il n'y a pas de quoi. Attendez que j'aie fermé mon magasin, et nous partirons.

— Voulez-vous que je vous aide ? demanda Eusèbe.

— Par exemple ! je n'ai que trois volets à placer. Voici tantôt vingt-cinq ans que je les mets le soir et les ôte le matin. Vous comprenez que j'ai eu le temps de m'y faire.

Lansade se mit à transporter un à un ses contrevents.

Eusèbe était un tout autre homme. Une heure dans une boutique lui avait suffi : il ne pensait plus.

Pourtant, au bout d'un instant, étonné de ne pas voir revenir le marchand, il s'avança sur le pas de la porte. Lansade regardait ses volets et paraissait atterré.

— Voilà encore une belle affaire ! s'écriait-il. Canaille de Piérichou, brigand concussionnaire ! Demain tu auras de mes nouvelles, filou !

— A qui en avez-vous ? demanda Eusèbe.

— Mais à mon garçon de magasin donc ! un fainéant que j'ai tiré de la misère. Figurez-vous que voilà quinze jours que j'ai fait repeindre ma devanture. Le peintre a oublié de numéroter les volets. Alors j'avais dit à Piérichou de les numéroter lui-même avec de l'encre. L'imbécile les a numérotés avec du blanc d'Espagne, et ce que j'avais prévu arrive : voilà un chiffre effacé.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Vous êtes bon, vous, par exemple ! cela fait que je ne sais plus comment faire. Si je mets le premier le dernier ou le second, ça n'ira pas, à cause des clavettes.

— Pardon, dit Eusèbe, voulez-vous me permettre?

— Quoi ?

— Il n'y a qu'un numéro effacé ?

— C'est bien assez.

— Voyez quels sont les deux qui restent et vous saurez celui qui manque.

—Tiens, c'est juste ça, dit Lansade. Vous n'êtes pas trop bête, vous !

Il ferma sa boutique, et, prenant son compatriote sous le bras, il le conduisit dans la cité Bergère.

— Mme Morin, lui dit-il en chemin, est une excellente femme. Elle a été légère dans le temps ; mais je ne m'attache pas à ces choses-là, moi, je suis voltairien, comme votre papa. Je suis philosophe aussi à ma manière. Dans la partie, j'ose dire qu'on en voit encore peu qui me vaillent. Aussi, j'ai fait ma petite fortune.

On était arrivé. Lansade présenta Eusèbe, qui fut parfaitement accueilli par Mme Morin, et se retira.

— Avant qu'on vous montre votre chambre, dit la maîtresse de la maison, donnez-moi vos papiers, pour que je vous inscrive sur mon livre.

— Quels papiers ? demanda le jeune homme, étonné.

— Mais vos papiers, ce n'est pas pour moi, vous pensez bien que du moment que c'est M. Lansade qui vous amène... mais c'est pour la police.

Au mot de police, Eusèbe se rappela la scène du

commissaire et s'empressa de remettre son port-d'armes à Mme Morin, qui écrivit sur son livre :

Chambre n° 17, M. Eusèbe Martin, né à la Capelette, département de la Haute-Vienne, âgé de 21 ans, profession de chasseur.

IX

La chambre que Mme Morin donna à Eusèbe, tout le monde l'a habitée. Sise au quatrième étage, elle renferme un lit en acajou, une commode ornementée de morceaux de cuivre, un bureau, une table, une causeuse, deux fauteuils, deux chaises, le tout en damas jadis rouge ou grenat pareil aux rideaux de la fenêtre, mais plus terne. Une pendule en zinc et trois tableaux : une Diane chasseresse gravée sur acier ; un mélange d'huile et de couleur ayant la prétention de représenter un brigand calabrais ; enfin une litho-

graphie portant cette légende nécessaire : *Entrée du port de Buenos-Ayres.*

La plus belle pièce de la Capelette était le salon. Jamais la cire n'avait eu de contact avec le plancher ; de grands rideaux de calicot mi-parties jaunes et blancs se croisaient contre les fenêtres ; une table de noyer, un meuble en velours qui faisait regretter que Louis le Grand eût signé la fameuse paix d'Utrecht, étaient, avec une pendule en albâtre, les seuls ornements de ce lieu, où, du reste, jamais on ne recevait d'étrangers.

En procédant par comparaison, le Limousin trouva sa nouvelle demeure splendide.

— Voilà, pensa-t-il, ce qu'on nomme le confortable ! c'est un des bienfaits de la civilisation ; mais il pousse à la mollesse, qui réduit l'homme le plus fort, mieux que ne saurait le faire l'adversité !

Après cette sage réflexion, inspirée par les conseils de Mentor à Télémaque, Eusèbe se coucha. Si sa fatigue eût été moins grande, il aurait bien vite compris que les matelas de son lit n'avaient rien de commun avec les moelleux gazons de l'île de Calypso.

Le brave garçon ferma les paupières et pensa à son père, qui devait dormir profondément. Il se vit partant de la Capelette. Tous les petits événements de son voyage se retracèrent à son esprit. Il se réjouit d'avoir rencontré Lansade, trouva que Mme Morin était une excellente femme, et lui voua une reconnaissance éternelle. Cependant il se demanda pourquoi cette Parisienne avait écrit sur son livre qu'il était chasseur de profession. Il songeait aussi à l'embarras du marchand de porcelaine, fermant sa boutique et ne sachant pas, après trente ans, reconnaître quel était le volet qui devait être placé le premier. Cela l'amena à penser à la sagacité des sauvages qui, au milieu d'une forêt, reconnaissent à la manière dont un brin d'herbe se trouve courbé quel est l'ennemi qu'ils ont à redouter... Il chercha de quel côté était la supériorité et il s'endormit sans avoir trouvé.

X

Le lendemain, à cinq heures du matin, Eusèbe s'éveillait, tout surpris de ne point voir des poutres saillir dans le plafond, ni son fusil pendu au mur, ni les trois coloquintes qui ornaient sa cheminée. Une seconde lui suffit pour reprendre ses esprits. Prompt comme l'éclair, il sauta de son lit et fut ouvrir la fenêtre.

— Voilà Paris! s'écria-t-il, la ville par excellence, qui tient la tête du monde, la ville aux mille palais, aux...

Il s'arrêta. Un silence profond régnait dans la rue. Un balayeur attardé troublait seul du bruit de ses pas le calme de la ville endormie. Le jeune homme cherchait les mille palais, et ses yeux étonnés n'apercevaient que des cheminées en briques et en poterie. Il referma sa fenêtre et passa son pantalon.

A mistress HÉLÉNA FITZ-GÉRALD

Victoria Cottage,

A FUNCHAL (*Iles Madère*).

Je vous demande tout à fait pardon, madame, à vous qui m'avez promis de lire ce volume — je ne dis pas ce livre — d'avoir osé y écrire le vilain mot qui termine le dixième chapitre. Je ne pouvais cependant faire autrement. Permettez-moi de m'expliquer. Vous me condamnerez ensuite si vous voulez.

Le peuple chinois, qui est bien le peuple le plus

ridicule du monde, peut-être parce qu'il est le plus vieux, a trouvé le moyen, tout en empêchant les étrangers d'entrer dans ses murs, de répandre sur tout le globe une infinité de produits désastreux. Ce peuple absurde n'avait, il faut en convenir, qu'une mission à accomplir sur terre : cultiver le thé et fabriquer des tasses dans lesquelles on puisse le boire. Trompant les desseins de la Providence, il nous a saturés d'un tas de petits monstres verts et bleus, d'ivoire ciselé, de laque, de nankin, de savon triangulaire et d'allumettes odoriférantes. Cela est-il vrai, oui ou non? Eh bien, j'aurais pardonné les potiches, les magots, la laque, cette espèce de cire à cacheter les lettres écrites à l'encre de Chine, l'étoffe jaune, les allumettes, le savon à écorcher; j'aurais tout pardonné à ces brutes, qui tuent nos prêtres et jettent leurs enfants dans les ruisseaux, s'ils n'avaient pas inventé les proverbes.

Oh! les proverbes! mistress Héléna, vous ne savez pas ce que c'est, je vous assure. Figurez-vous les choses du monde les plus sottes et les plus ennuyeuses, et vous n'approcherez pas.

Imaginez sept ou huit mille pensées décousues et

se contredisant toutes, imprimées en caractères honteux de servir une si triste cause, sur du papier à chandelles, et vous aurez une faible idée de ce que, nous autres Français, nous appelons la *Sagesse des Nations.*

Ouvrez la première page, vous y lirez les phrases que voici :

« Il ne faut jamais courir deux lièvres à la fois. »

« Il faut toujours avoir deux cordes à son arc. »

« Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille. »

« Le sage remue sa langue sept fois avant de parler. »

« Faute d'un moine l'abbaye ne manque pas. »

« La mort d'un ciron fait un vide dans l'univers. »

« Les paroles s'envolent, les écrits restent. »

Voilà, chère madame, les échantillons les plus profonds de cette profonde sagesse.

Ne trouvez-vous pas qu'il est bien ingénieux de mettre deux cordes à son arc pour courir un seul lièvre? Ne conviendrez-vous pas que si l'on remuait sa langue sept fois avant de parler, il faudrait re-

mettre à six mois ce qu'on peut faire tout de suite? Un sot, retournât-il sept fois sa langue, finirait toujours par dire une bêtise. Si les paroles ne s'envolaient pas, on n'aurait pas besoin d'écrire. Si la mort d'un ciron fait un vide dans l'univers, celle d'un moine peut bien, sans comparaison, en faire un dans une abbaye?

Un jour, c'était hier, je résolus, pour cette fois seulement, de me métamorphoser en penseur et de découdre d'un coup de pied cet habit d'arlequin qu'on a posé sur l'échine de la morale et de le remplacer par un conseil unique donné aux hommes. Ce conseil le voici:

« Grands de la terre, heureux du jour, et vous les humbles et les ignorés, employez chaque matin une heure à passer votre pantalon. »

Bon, voilà que j'ai encore écrit ce vilain mot; que voulez-vous, mistress Hélène, il le fallait! Il le fallait, parce que c'est pendant que l'homme se livre à cette occupation — utile, après tout, — que le sort de sa journée se décide, et qu'est-ce que la vie, je vous prie, sinon une journée qui recommence tous les matins?

C'est pendant cet instant où l'homme quitte la nature pour entrer dans la civilisation, représentée par deux fourreaux de drap, qu'il complote toutes ses noirceurs ; c'est pendant cette seconde qu'il se dit :

« J'irai voir Jeanne à trois heures.

» J'achèterai du Mobilier.

» Je ne prêterai pas les vingt-cinq louis que Dubief me demande.

» Si je pouvais repasser mes actions de *** à Mongoville !

» Si je faisais un procès à Tournade ?

» Ma belle-mère a tort ; elle se mêle de ce qui ne la regarde pas.

» J'ai envie de charger mon coupé. »

Si, au lieu de rester une seconde pour se transformer, l'homme mettait une heure, il aurait tout le temps nécessaire pour réfléchir :

Qu'il aurait tort d'aller voir Jeanne qui le ruine ; que d'ailleurs sa femme est charmante et mille fois plus belle et plus spirituelle que Jeanne, qui est une grue, qui se peint le visage ;

Qu'il aurait tort d'acheter du Mobilier, parce que

s'il est vrai que le Mobilier hausse quelquefois, il est vrai aussi qu'il baisse souvent ;

Qu'il aurait tort de ne pas prêter vingt-cinq louis à Dubief, qui est un honnête garçon qui lui a rendu des services ;

Qu'il aurait tort de repasser ses mauvaises actions de trois étoiles à Mongoville, ce qui serait un vol ;

Qu'il aurait tort de faire un procès à Tournade, parce que les gens de justice, huissiers et autres avoués en profiteraient seuls ; puis Tournade a de la famille, que diable !

Qu'il aurait tort de faire une scène à sa belle-mère, parce qu'enfin une mère a bien un peu le droit de se mêler des affaires de sa fille ;

Qu'il aurait tort de changer sa voiture, parce que si le malheur voulait qu'il fasse faillite, ce qui pourrait bien lui arriver, ses créanciers lui reprocheraient amèrement son luxe.

Toutes ces réflexions faites, il passerait son habit, et tout irait pour le mieux dans la vie de ce galant homme et de ses semblables qui agiraient comme lui.

Vous voyez, mistress, que devant un si immense

résultat, l'emploi d'un mot inconvenant est une bien petite affaire, et que vous ne sauriez me refuser votre pardon.

Vous allez me dire que ce conseil, cet avis, cet aphorisme auquel je voudrais donner force de loi, ne concernant que les hommes, vous déclarez vous en laver les mains. Attendez, j'ai aussi à donner aux femmes un conseil auquel j'attache peut-être plus d'importance encore qu'à l'autre, bien que les résultats ne doivent pas être les mêmes.

Aux femmes je dirai :

« Ne portez jamais de pantalons. » — Bon, encore ce maudit mot! — Cette fois ce n'est pas ma faute, je l'ai écrit avec préméditation.

Agréez, etc.

XI

Cinq heures sonnèrent. Eusèbe fit le signe de la croix, bien persuadé que les trois coups de l'*Angelus* allaient se faire entendre ; il écouta vainement.

— Voici l'heure, se disait-il, où mon père se lève et va courir les champs, vivre avec la nature, Pierre étrille les chevaux ; la grande Caty vend le lait à la ville, et monsieur le curé du Moustier est en train de dire sa messe. Ici, tout dort. Est-ce le progrès qui retarde ou la routine qui avance ?

Ne pouvant résister au désir de voir la ville, le jeune homme descendit doucement, trouva la porta de la rue ouverte et sortit.

Ce serait ici le moment de faire une description rapide des boulevards de Paris à six heures du matin et de dépeindre les étonnements et les déceptions du jeune provincial. Malheureusement, les descriptions apprennent peu ou point à ceux qui les lisent, et donnent beaucoup de peine à ceux qui les font. Puis, si elles reposent le lecteur, il faut convenir qu'elles lui donnent de mauvaises habitudes, entre autres celle de poser sur leur table de nuit le volume qu'ils ont dans la main et de s'endormir.

Eusèbe Martin n'eut ni déception ni étonnement. Il avait rêvé dans ses champs une ville en or, pavée de rubis et d'émeraudes. Il trouvait à la place un amas de pierres et de boue. Il en avait pris son parti. Quand il eut bien marché sans regarder, et bien regardé sans voir, il songea que ce qu'il avait de mieux à faire était d'aller consulter son ami le marchand voltairien, qui ne manquerait pas de lui donner de bons avis.

Lansade reçut le jeune homme à bras ouverts et le retint à déjeuner. Aussitôt à table, il le questionna cordialement.

— Voyons, mon jeune ami, je n'ai pas voulu hier

soir être indiscret ou aggraver vos ennuis en vous demandant au juste ce que vous veniez faire à Paris; mais j'espère que, puisque vous me demandez des conseils, vous allez me dire véritablement quels sont vos intentions et votre but.

— Je vous l'ai dit, mon cher Lansade, je suis venu visiter la capitale du monde civilisé, pour apprendre la vie, étudier la civilisation, et, si cela est possible, chercher ou se trouve le vrai, apprendre à distinguer le faux, et aussi pour obéir à mon père.

– A dire vrai, répondit Lansade, je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites. Pour apprendre la vie, il n'y a qu'un moyen, il faut vivre. Pour étudier la civilisation, vous n'aviez pas besoin de venir si loin : elle est partout. Croyez-vous que Limoges soit peuplé de sauvages ? On y trafique aussi bien qu'ailleurs, peut-être mieux. La civilisation, voyez-vous, c'est le commerce, et pas autre chose ; le vrai, c'est le travail.

Eusèbe répondit :

— Je travaillerai.

XII

Le marchand voltairien avait fort applaudi à la résolution prise par le jeune homme.

— Mais que ferez-vous ? lui demanda-t-il.

Eusèbe lui avoua qu'il était fort embarrassé pour répondre à cette question. Lansade reprit :

— Vous réfléchirez ; passez quelques jours à vous distraire, à voir Paris. Vous ferez des connaissances. De mon côté, je chercherai, je trouverai peut-être quelque chose qui pourra vous convenir.

Un jeune homme à la figure souriante entra dans le magasin.

— Que Dieu répande sur vous ses grâces, monsieur Lansade, bonjour. Voici vos deux vases ; comment trouvez-vous ça ? Est-ce assez touché ?

— Très-bien, dit le marchand après avoir attentivement considéré les peintures qui, en vieux style, ornaient les deux objets que lui portait le nouveau venu ; très-bien, monsieur Buck. Quand vous voulez vous en donner la peine, vous faites mieux que personne. Tenez, voici vingt-cinq francs, faites-moi un reçu.

— Une livre sterling ! Voilà certes un prix qui n'est pas excessif, cher monsieur Lansade, et vous me demandez un reçu par-dessus le marché, cela dépasse les bornes. Enfin, que voulez-vous, puisqu'il faut en passer par là, donnez-moi une plume et du papier. Si jamais je deviens un peintre célèbre, ce qui est certain, vous aurez là un autographe qui vaudra de l'or.

— Tant mieux, répondit le marchand, tant mieux pour moi, et tant mieux aussi pour vous, n'est-ce pas, monsieur Buck ?

— Tant mieux pour les deux, c'est entendu, dit le peintre

Paul Buc était un brave et digne garçon qui rêvait la gloire. Fils d'un Allemand, peintre sur porcelaine, il connaissait à fond l'art du décorateur et aurait pu en vivre largement s'il l'eût exercé avec assiduité. Malheureusement il tournait sa profession en mépris. Il aspirait à la grande peinture et ne faisait du décor que pour se procurer le nécessaire. Lansade, qui le tenait en grande estime pour son honnêteté, le présenta à Eusèbe.

Buck était physionomiste. Le visage du jeune Martin lui plut et il l'engagea à le venir voir.

— Vous voulez étudier la comédie de la vie humaine ? lui dit-il ; je vous donnerai gratis une loge.

Eusèbe le remercia et lui jura un amitié éternelle.

— L'amitié, dit le peintre, si vous en avez apporté de province, je l'accepterai d'autant plus volontiers qu'à Paris l'on n'en fait plus ; le secret est perdu depuis lontemps. Dans le cas contraire, nous serons deux bons camarades et c'est déjà gentil.

— Pourriez-vous me dire, lui demanda Eusèbe, la différence qui existe entre l'amitié et la camaraderie ?

— C'est très-facile, répondit l'artiste en tirant de sa poche deux morceaux de verre coloriés. Voici deux vitraux : celui-ci a été fait il y a plus de trois cents ans, à l'aide d'un procédé employé par les artistes du moyen âge. La couleur s'est infiltrée dans le verre. Voyez, ce morceau cassé est aussi rouge en dedans que dessus. Maintenant voici l'autre. Il existe depuis huit jours seulement. Au premier abord, il paraît semblable à l'autre ; mais en le brisant, vous verrez que la couleur n'a pas pénétré et qu'il n'est rouge qu'à la surface. Voyez-vous ?

Eh bien ! la différence qui existe entre l'amitié et la camaraderie est la même : l'amitié s'imprègne dans le cœur de l'homme, la camaraderie se contente de le teindre.

— Je comprends, dit Eusèbe.

— Aujourd'hui, l'art de rendre la couleur adhérente et de faire de l'amitié solide sont deux secrets perdus, reprit le peintre. Celui qui découvrirait le premier deviendrait riche, celui qui trouverait le second deviendrait heureux.

— Si vous vouliez, balbutia Eusèbe, nous pourrions essayer de les chercher ensemble?

— Essayons, répondit Paul; nous n'en mourrons pas.

XIII

Il y avait quinze jours que le fils du respectable M. Martin était à Paris. L'emploi de son temps variait dans la journée, mais le soir il allait invariablement au spectacle.

Pour connaître les différents genres de la scène française, il avait résolu de visiter tous les théâtres de la capitale, en commençant par les plus éloignés.

Le premier qui eut sa visite fut celui des *Délassements comiques*, qui, ce soir-là, donnait une *revue* de

l'année, pièce féerique en quatorze tableaux. Eusèbe ne comprit rien à ce défilé bizarre et rentra fort triste en son logis.

Le lendemain, il fut aux *Folies dramatiques*, où l'on donnait encore une *revue*. Il n'attendit pas la fin et retourna chez lui plus navré que la veille. Il avait encore moins compris.

Le troisième soir, comme il pleuvait, il entra aux *Variétés*, où il se retrouva en pleine *revue*. Cette fois, il pensa en perdre la tête.

— Ah! se disait-il, ou je suis l'être le plus ignorant du monde, le plus mal organisé, ou tous ces comédiens et ceux qui les écoutent sont fous. Pourquoi se peignent-ils le visage comme des Indiens? Pourquoi ont-ils des costumes qui n'appartiennent à aucun peuple? Pourquoi le public rit-il à gorge déployée en les voyant berner un vieillard ridicule? et pourquoi les applaudit-il si fort lorsqu'ils prononcent quelques mots à deux sens? Pourquoi chantent-ils à propos de rien et à propos de tout, et comment se fait-il qu'ils parlent ma langue maternelle et que je ne les comprenne pas? Je ne reviendrai plus.

Le lendemain, il revint pourtant, se disant que peut-être tous les théâtres n'étaient pas de même.

Il passa cinq heures à la *Gaîté* à écouter l'histoire d'un enfant perdu. Autant le jour suivant à l'*Ambigu*, à entendre celle d'un enfant trouvé. Plus tard, à la *Porte-Saint-Martin*, il eut l'immense satisfaction de voir d'un seul coup un enfant perdu et retrouvé, puis reperdu, et encore retrouvé.

Aux *Français*, à l'*Odéon*, au *Gymnase*, au *Vaudeville*, au *Palais-Royal*, il vit la même pièce sous quinze formes différentes : un jeune homme voulait épouser une jeune fille, et malgré mille obstacles, il finissait par arriver à son but.

Quand j'en aurai vu marier deux douzaines, se dit Eusèbe, je garderai mon argent.

XIV

Eusèbe fit part de ses réflexions à son nouvel ami Paul Buck. Le peintre le regarda en souriant et lui dit :

— Eusèbe, mon ami Eusèbe, que vous me faites plaisir ! Depuis que je vous connais, je cherchais à m'expliquer la sympathie que j'éprouvais pour vous, et je ne pouvais en trouver les motifs. Ceux qui disent que les sentiments s'éprouvent sans s'expliquer, sont des sots. Je vous aime, et maintenant je sais pourquoi : vous êtes né artiste, et il pourrait bien se faire

que votre père, qu'on accuse de n'avoir point développé votre intelligence, ait agi congrûment en ne la gâtant point. Vous ne savez rien, petit sauvage que vous êtes; mais les bons instincts sont en vous, puisque, comme je le craignais, vous n'êtes pas tombé en admiration devant les rengaines du théâtre moderne.

— Qu'appelez-vous des rengaînes, je vous prie ?

— Les rengaînes, cher ami, sont tous les lieux communs et la peinture des sentiments vulgaires et rebattus. Les esprits étroits ou besogneux en ont formé un musée qu'ils ouvrent à heure fixe à la bêtise humaine. Celle-ci vient le visiter depuis des siècles et en sort tous les soirs fort satisfaite, sans avoir l'air de se douter qu'on lui montre toujours la même chose.

— Je crois comprendre. Vous m'en auriez voulu si j'avais partagé l'opinion de la foule ?

— Je vous aurais plaint! c'est bien assez. Remarquez que je suis heureux, mais que je ne vous sais aucun gré de sentir bien et juste. On naît avec le sentiment du beau, il ne s'acquiert pas. Heureux mille fois ceux qui le possèdent! ils sont bien

un peu hués, conspués ; mais, bah ! ils vivent dans un monde sublime où eux seuls ont accès. Leur vie ne ressemble en rien à celle des gens qui les raillent, et pendant que ceux-ci se débattent au milieu des aspérités communes de l'existence, les privilégiés planent dans les régions élevées où se trouve la perfection de l'idéal, le vrai.

— Êtes-vous de ceux-là, vous, Paul Buck ?

— 'en suis.

— Eh bien, par affection pour moi qui vous aime, ou pour l'amour de mon père, dont vous admiriez tout à l'heure la sagesse, dites-moi où se trouve le vrai?

— Dans l'art et non ailleurs, répondit Paul Buck. Et il alluma sa pipe et parla d'autres choses.

XV

Eusèbe comprenait qu'il ne comprenait pas. Les divagations du peintre, parmi lesquelles se trouvaient de bonnes et belles vérités, n'étaient pas assez simples pour pénétrer dans son esprit. Il se trouvait humilié de ne pas saisir le sens de certaines phrases, de certains mots. Paul Buck, qui avait plutôt besoin d'un auditoire que d'un adepte, ne se donnait pas la peine d'expliquer à son provincial ami les singularités qui ornaient l'exposition de ses théories.

Ce langage inintelligible pour celui qui l'écoutait,

peut-être plus encore pour celui qui le tenait, donnait peu d'attrait aux heures qu'Eusèbe venait dépenser dans l'atelier de Paul. Le peintre s'en aperçut et conduisit le provincial dans un estaminet peuplé d'artistes, de modèles, de femmes et de désœuvrés, pensant qu'il trouverait à se distraire parmi ses camarades.

Mais là on parlait encore un langage plus incompréhensible pour le jeune homme que ne l'était celui de Paul. C'étaient — comment dire cela pour ne pas rester longtemps dans ce mauvais lieu — c'étaient des dissertations touchant l'esthétique dans les arts, entremêlées d'argot et de réflexions philosophiques.

Eusèbe accompagna son ami deux ou trois fois. Il aurait indubitablement fini par entendre la langue hétéroclite des compagnons de Paul et se serait habitué à fréquenter l'artistique café, si le hasard ne lui eût trouvé une autre occupation qui le préserva de cet immense danger. Il quitta Scylla pour tomber dans Capouc.

XVI

L'occupation d'Eusèbe consistait à aller chaque soir au spectacle. Autant il avait méprisé le théâtre, autant il le trouvait sublime. Voici pourquoi :

Fidèle à son programme, il avait visité l'Opéra-Comique. Le jour où le hasard le conduisit rue Favart, l'affiche annonçait *le Domino noir*. Le provincial ignorait complétement ce que voulait dire ce mot domino ; mais il entra bravement, se disant que puisqu'il avait vu assassiner dix personnes, de la *Gaîté* à la *Porte-Saint-Martin*, et en marier le

double du *Gymnase* aux *Français*, il ne saurait rien lui arriver de pire.

Installé dans un fauteuil d'orchestre, il regardait les spectateurs avec une surprise profonde.

— Quoi ! se disait-il, ce sont toujours les mêmes visages, les mêmes hommes, les mêmes femmes que je vois aux mêmes places !

Le brave garçon disait vrai. A Paris, il existe deux mille personnes qui vont tous les soirs au spectacle pour rien : artistes, gens de lettres ou employés de certaines administrations, et encore nombre de gens qui ne sont ni ceci ni cela, mais qui connaissent un artiste du Cirque, qui leur a fait faire la connaissance d'un acteur du Vaudeville, qui connaît un musicien des Variétés, qui est intime avec le secrétaire de la Porte-Saint-Martin, qui est du dernier bien avec Mlle X... de l'Opéra, qui est la maîtresse de Binet le vaudevilliste. Puis encore les femmes de journalistes, les camarades de journalistes, les portiers de journalistes et les blanchisseuses d'auteurs.

Eusèbe se perdait en mille conjectures. Il se demandait comment il parviendrait jamais à se renseigner sur la position, les mœurs et les goûts d'un

monde qu'il ne voyait que de loin, lorsque son voisin de droite, homme jaune et maigre, le poussa par le bras en disant :

— Ah ! voici Mme de Cornacé.

— Où ? demanda Eusèbe.

— Là, à la première avant-scène, cette dame décolletée qui a des anglaises.

— Je ne la connais pas.

— Il fallait le dire !

— Pardon, dit avec embarras le provincial, j'ignorais ce que vous alliez dire.

— Puisque je vous l'avais dit, ce que j'allais dire.

— J'ai répondu machinalement, mais cette dame m'est inconnue. Pardonnez-moi mon indiscrétion.

— Il n'y a pas d'indiscrétion, répondit le voisin ; tout Paris la connaît. Sa mère vendait du beurre à la Halle. Elle a été fort belle. Lorsqu'elle se maria avec M. de Cornacé, qui était un noble ruiné, elle lui portait en dot cent cinquante mille francs. Aujourd'hui, ils ont trois millions, grâce à l'intimité qui existe entre Mme de Cornacé et le banquier Froment. Vous voyez qu'elle n'y va pas de main morte.

— Pourquoi ?

— Comment! pourquoi? Mais ce n'est pas difficile à comprendre.

— Je ne comprends pas.

— Quand on ne comprend pas le français, on ne cause pas, répondit le voisin furieux, et il tourna le dos à Eusèbe.

Le jeune homme allait représenter à son interlocuteur qu'il n'avait jamais eu l'intention de le questionner, lorsque le chef d'orchestre donna le signal. L'orchestre commença. Le fils de M. Martin n'avait jamais entendu d'autre musique que les flons flons du vaudeville. Dès les premières mesures exécutées par l'orchestre, il éprouva des sensations singulières dont il ne chercha pas à se rendre compte. Envahi par la mélodie, il se trouvait isolé au milieu de la foule, en proie à des émotions inconnues de lui et véritablement indicibles.

Rien n'est tel que la musique pour pétrir un cœur et le préparer à l'amour.

La toile s'était levée et *Horace* avait déjà raconté à *Juliano* toute son aventure avec la belle inconnue sans qu'Eusèbe y eût pris le moindre intérêt. Les héros de Scribe parlaient amour, chose ignorée du jeune

provincial, qui n'en connaissait le nom que pour l'avoir entendu prononcer dans la prière.

L'entrée des deux femmes masquées produisit sur lui une impression étrange. Son cœur battit avec violence, son sang afflua vers ses tempes, un tressaillement universel fit frissonner son corps, et lorsque la femme chargée du rôle d'*Angèle* ôta son masque de velours noir, il éprouva une de ces jouissances infinies que la nature n'accorde qu'à ceux qui ne l'ont pas violée.

Tremblant, et les yeux collés aux lèvres de la cantatrice, Eusèbe Martin oubliait l'univers; il sentait son sang bouillonner, son cœur l'étouffait.

A l'entr'acte, il ne sortit point. Une seule idée le poursuivit : verrait-il encore la splendide créature qui avait produit sur lui un effet si vif? Il fermait les yeux pour retrouver son image dans sa pensée.

Cependant la toile se leva pour la seconde fois. Trois scènes s'écoulèrent sans que le jeune homme vît apparaître *Angèle*. Cette absence fut le premier chagrin véritable qu'il éprouva. Jusque-là, sa vie avait été douce et calme comme la surface d'un lac.

Tout à coup, son cœur se réjouit : elle venait d'en-

trer. Pâle et troublé, il ne respira que lorsque la bonne *Jacinthe* eut promis qu'elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour la cacher.

— Brave femme! s'écria Eusèbe.

Son voisin de droite se mit à rire, son voisin de gauche à grogner.

Le jeune homme ne prêta pas la moindre attention à ces démonstrations. La figure appuyée sur ses deux mains placées sur le fauteuil qui se trouvait devant lui, il suivait avec intérêt l'action impossible qui se déroulait. Il avait fini par oublier qu'il assistait à une fiction. Sa joie ou son chagrin augmentaient selon la situation. *Angèle* sortait-elle d'une de ses mille épreuves, il respirait. Au contraire, un embarras nouveau venait-il à surgir pour la pauvre abbesse, le cœur du jeune homme se serrait, ses yeux se remplissaient de larmes. Vingt fois, il fut sur le point de se lever, d'enjamber l'orchestre des musiciens, de s'élancer sur le théâtre et de dire: « Je viens vous défendre, n'ayez plus peur. » Heureusement *Angèle* échappait elle-même aux embûches que M. Scribe a fait naître sous ses pas.

Qu'aurait dit le public? qu'aurait fait la garde si

Eusèbe eût mis son dessein à exécution? Probablement rien. Le public aime assez les fous, et la garde ne s'émeut qu'aux délits qu'elle connaît. En restant cloué à sa place, le pauvre provincial se fit mettre à la porte.

La toile se levait pour la troisième fois. *Angèle* venait enfin d'arriver au couvent et chantait le fameux rondeau :

Ah! quelle nuit!

Elle détaillait avec force roulades tous ses périls pendant l'affreuse nuit, les soldats ivres, le voleur qui lui avait pris sa croix d'or, l'étudiant qui lui avait volé un baiser et autre chose encore.

Le voisin de gauche, gros homme à la figure réjouie, se pencha vers Eusèbe:

— On n'est pas plus bête, dit-il. Elle a fini par rentrer sans être aperçue — un miracle! — et au lieu de filer au galop dans sa cellule pour se déshabiller, elle reste là à chanter comme une sotte. Je donnerais quatre sous pour que l'on vînt la surprendre.

— Vous êtes un misérable! s'écria Eusèbe. Si je ne me retenais je vous étranglerais.

— Vous êtes un insolent!

— Et vous un lâche!

— Chut! chut! — Silence! — A la porte! cria-t-on de tous côtés.

Le gros monsieur voulut prendre le jeune homme au collet; celui-ci lui allongea en pleine figure un coup de poing à tuer un bœuf; le bon bourgeois en fut incommodé, mais ne laissa pas de crier. Un sergent de ville survint et mit Eusèbe dehors.

En tout autre moment, il se serait laissé faire sans rien dire; mais en pensant que la douce vision qui l'avait tant charmé avait disparu à jamais, il bouscula le représentant de la force publique et sortit en courant comme un fou.

XVII

Eusèbe arriva dans sa chambre. Longtemps il resta assis accoudé devant sa table. Son cœur avait envahi son cerveau. Il ne cherchait pas à démêler ce qui se passait en lui. Bien que l'obscurité fût profonde, il fermait les yeux et la cantatrice lui apparaissait entourée d'un nimbe resplendissant.

Il se coucha tout habillé, mais le sommeil ne vint pas. Il ôta un à un ses vêtements qu'il jetait loin de lui. Il entendit sonner des fractions d'heure et les compta. Chaque quart d'heure lui paraissait durer un

siècle. La fièvre raidissait ses bras; une sueur vague inondait son front. Comme un ver de terre sur du sable sec, il se tordait sur sa couche; ses dents déchiraient avec rage le drap qui couvrait son traversin.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, ne fera-t-il jamais jour!

Et il se mit à pleurer.

XVIII

Le jour était venu : brisé par les âpres émotions de la nuit, Eusèbe pâle, les yeux cernés, dormait d'un sommeil profond. Un bruit du dehors vint le réveiller. Il ouvrit les yeux, chercha autour de lui; son regard devint inquiet et il pensa qu'il avait rêvé. Mais la soirée de la veille et les tourments de la nuit lui revinrent à l'esprit.

— Non, je n'ai pas rêvé, se dit-il. Je n'ai jamais été si heureux et si malheureux à la fois; cette femme, je la vois encore. Pourquoi s'est-elle emparée de moi?

son souvenir me brûle et me ravit. Cette nuit, je cherchais à la chasser de ma pensée. J'avais tort, c'est bon de penser à elle. Je la verrai encore ce soir et demain, et toujours.

La journée s'écoula lentement. Il n'y avait pas trois secondes que les bureaux du théâtre étaient ouverts, qu'Eusèbe était installé au premier rang des fauteuils d'orchestre. Il attendit palpitant le commencement du spectacle. La patience, l'empressement du pauvre garçon furent mal récompensés. On jouait ce soir-là *Zampa, ou la Fiancée de marbre*, et ce fut en vain qu'il chercha la femme qui l'avait si fort troublé. Il partit navré, et revint le lendemain.

Ce jour-là il était sûr de ne pas être trompé dans son espoir : à vingt reprises, depuis le matin, il avait lu l'affiche du spectacle. Il avait acheté le programme, et bien avant l'ouverture des portes, assis dans un café voisin, il le relisait pour la centième fois

LE DOMINO NOIR,

***Opéra-comique*, 3 *actes*. — *Scribe, Auber*.**

Mademoiselle ADÉONNE continuera ses débuts par le rôle d'ANGÈLE

— Quel joli nom, se disait Eusèbe, Adéonne! Adéonne! Cela chante comme elle, cela lui ressemble. Adéonne! il n'y a qu'elle qui puisse se nommer ainsi.

Enfin l'heure sonna. Il pénétra dans la salle et s'enivra de la vue de celle qu'il aimait. Cette fois il écouta la pièce avec intérêt. Il suivit pas à pas la singulière et invraisemblable histoire éclose dans le cerveau du plus habile homme de théâtre des temps modernes. A la fin de la soirée, il regagna sa demeure à pas lents.

— Je suis comme *Horace de Massaréna*, se dit-il en entrant dans sa chambre. L'amour du héros de la pièce lui avait révélé le sien. Je l'aime, mais lui joue la comédie; moi, je l'aime véritablement, je suis heureux, bien heureux; je la verrai souvent; quand je la vois j'oublie tout. Ce que j'éprouve est impossible à dire. Cet homme qui chante avec elle est bien heureux. Si je savais chanter! Mais je ne sais pas, et saurais-je que je ne voudrais point près d'elle faire l'histrion. Je ne voudrais pas répéter un rôle appris, une leçon d'amour étudiée : elle ne me croirait pas, j'en suis sûr. Il me semble que je trouverais autre chose à lui dire ou je me tairais: je me mettrais à ses genoux,

je la regarderais; cela vaudrait mieux, cela vaudrait mieux, certainement!

Pendant trois semaines, Eusèbe fut contempler Adéonne. Il vivait heureux, sans parler à personne de ses joies infinies. Cet amour égoïste et vrai, vrai parce qu'il était égoïste, et égoïste parce qu'il était vrai, se serait peut-être éteint de lui-même si le monde n'était venu y mettre le doigt.

XIX

Paul Buck vint un matin chez son ami.

— Je viens te prendre, lui dit-il, pour aller voir la maison que Lansade vient d'acheter à Versailles.

— Pourquoi faire? demanda Eusèbe.

— Pourquoi faire voir la maison de Lansade? Mais pour la voir.

— Je n'y tiens pas.

— Ni moi; mais cela lui fera plaisir.

— Ah!

— Oui, nous ne pouvons nous en dispenser.

— Pourquoi?

— Mais parce qu'il est notre ami. Il est ennuyeux; mais très-bon garçon; il m'a rendu mille services, et tu m'as dit toi-même que sans lui tu ne sais pas ce que tu serais devenu au milieu de Paris.

— C'est vrai, répondit Eusèbe.

— Eh bien! tu ne peux refuser de lui être agréable.

— Sans doute, mais je ne le puis : une affaire pressante exige que je sois à Paris ce soir à sept heures.

— Rien n'est plus facile; nous reviendrons à six.

— Partons donc.

Bras dessus, bras dessous, les deux jeunes gens se dirigèrent vers l'embarcadère de l'Ouest.

Eusèbe était silencieux, Paul Buck aussi. Eusèbe songeait à Adéonne, et Paul songeait à quoi Eusèbe pouvait songer.

Dans le wagon, ils rencontrèrent un négociant nommé Bonnaud, grand ami de Lansade. Il leur fal-

lut rompre le silence et se livrer à une de ces banales conversations si ennuyeuses aux gens préoccupés par une idée. Heureusement le commerçant était loquace; les deux amis lui laissèrent faire tous les frais de la causerie.

— Quand on pense, s'écria Bonnaud, qu'autrefois on mettait trois heures et demie et quelquefois cinq, pour aller à Viroflay, qui est encore avant Versailles, et qu'aujourd'hui, grâce au chemin de fer, trente-cinq minutes suffisent pour le même trajet. C'est vraiment phénoménal! Moi qui vous parle, j'ai mis, c'était en 1829, l'année du grand hiver, il faisait un froid de loup, cinq nuits et quatre jours pour venir de Bordeaux. Aujourd'hui on y va en treize heures. C'est colossal!

— Tout ce qu'il y a de plus colossal, répondit Paul Buck avec une aménité parfaite.

— Et dire, continua Bonnaud, qu'il y a de par le monde des gens ignorants et de mauvaise foi.

— Il y en a, interrompit Buck, et beaucoup.

— Quoi?

— Des ignorants et des gens de mauvaise foi, vous venez de le dire

— C'est juste, je poursuis : gens ignorants et de mauvaise foi qui prétendent, que dis-je! qui nient la marche du progrès dans notre siècle.

— Comment, il est des êtres assez idiots pour dire une semblable énormité? reprit le peintre en se levant courroucé; cela n'est pas possible!

— Oui, *mossieu*, il en existe, et beaucoup, et j'en connais.

— Eh bien, je leur fais mon compliment, ce sont de jolis *désavoueurs* de vérités.

Eusèbe, qui ignorait ce que les artistes appellent « faire poser un bourgeois, » regardait son ami avec étonnement. Le marchand reprit avec une importance extrême :

— Ainsi depuis que la guerre cruelle a cessé de porter ses ravages dans notre beau pays, l'industrie, cette autre épée de la France, lui a donné des conquêtes autrement *conséquentes* : sans parler de la vapeur qui aurait donné le monde au grand Napoléon si elle eût été inventée alors, n'avons-nous pas mille prodiges découverts par la chimie? et sans parler encore de cela, trouvez-moi quelque chose de

plus grandiose et de plus surprenant que ces nombreux fils de fer qui bordent la route et sillonnent le monde, transmettant d'un point à un autre, avec la rapidité de la flèche, les événements politiques ou autres qui surgissent dans l'univers! Le télégraphe électrique suffirait à illustrer notre siècle. Et la photographie!...

— Permettez, n'allons pas plus loin, s'écria Paul Buck; je vous ai passé les fils électriques, bien qu'ils obscurcissent le paysage; mais, je vous en supplie, ne parlons pas de photographie avant déjeuner; cela porte malheur.

— Je respecte tout, même la superstition la plus erronée. C'est ma tolérance immuable pour toutes les opinions qui me rend féroce contre ceux qui veulent rabaisser la grandeur de notre siècle, et sa marche ascendante vers la civilisation parfaite.

Le peintre, qui ne pouvait plus contenir le rire qui lui mordait les lèvres, regarda par la portière afin de n'avoir pas à répliquer. Alors, le Bonnaud, qui voulait un interlocuteur à tout prix, s'adressa à Eusèbe.

— N'êtes-vous point de mon avis, monsieur Martin?

Le jeune homme, tout entier à ses pensées, venait, bien par hasard, de saisir les derniers mots de la phrase prononcée par le négociant. Mais voyant qu'il fallait absolument répondre, il prit son parti en brave et répéta machinalement quelques-unes des phrases qui faisaient le fond de la philosophie du bon M. Martin, son père.

— Et, d'abord, avant de répondre, il faudrait, monsieur, dit le jeune amoureux, nous entendre sur certains points, encore obscurs. Qui, je vous le demande, peut savoir où est le faux et où est le vrai, puisque les plus grands esprits ne tombent point d'accord sur cette proposition? Qui pourrait dire où commence le progrès, et où il finit? Qui oserait affirmer que, sous un degré extrême de la civilisation, les peuples sont plus ou moins heureux, lorsque des gens, d'un jugement profond et éclairé, ont avoué que le dernier mot de la civilisation est le premier de la barbarie?

Bonnaud était stupéfait. Il ne trouvait rien à répondre. Comme tous les gens qui ne se font pas eux-

mêmes des opinions sur les hommes ou les choses, et qui, par ignorance ou manque de jugement, en adoptent de toutes faites, le négociant ne tenait pas beaucoup aux siennes ; aussi se contenta-t-il de murmurer :

— Dame ! certainement ; en toutes choses il y a le pour et le contre.

Paul, croyant qu'Eusèbe avait pénétré son intention de faire poser le bourgeois, continua ses facéties jusqu'au bout.

— Certes, Eusèbe a raison ; il est dans le vrai, il y est tout à fait s'écria-t-il, et je le prouve. Il est des peuples qui, après avoir été à la tête de la civilisation, sont retombés dans leur état primitif. Ont-ils été plus heureux ou plus malheureux avant qu'après ? Je n'en sais rien, ni vous non plus, et vous avouerez qu'il serait de la dernière impertinence de proclamer que les habitants de Versailles sont aujourd'hui plus heureux que ne l'étaient ceux de Salente, sous la sage et prévoyante administration d'Idoménée.

— Je ne dis pas, répondit Bonnaud ; mais il faut dire aussi que ça dépend beaucoup des préfets.

On était arrivé. Les jeunes gens descendirent en riant comme des fous, de la naïveté de leur compagnon de route; celui-ci regardait à droite et à gauche pour tâcher de trouver ce qui excitait tant d'hilarité.

XX

La maison que Lansade avait achetée pour « se retirer, » était une de ces banales habitations de campagne si chères aux petits bourgeois de Paris. Située sur le sommet d'un monticule, comme un escargot sur un champignon, on l'apercevait d'une assez longue distance. Cette modeste élévation lui avait fait donner par le marchand la préférence sur beaucoup d'autres, plus vastes, plus agréables, plus belles d'apparence et même de prix plus avantageux. L'heureux acquéreur s'était persuadé que tous les gens qui vont

de Paris à Versailles et de Versailles à Paris, se demanderaient les uns aux autres : — A qui appartient cette belle propriété que l'on voit tout là-bas ? — Qui demeure dans cette jolie maison qu'on voit au loin sur une *montagne ?* Et qu'il se trouverait toujours là à point nommé un voyageur, voire même une voyageuse, qui répondrait : — C'est le château de M. Lansade, un négociant fort riche retiré des affaires. Et cette idée faisait la joie de cet homme, qui lavait volontiers lui-même les carreaux de sa fenêtre avec du blanc d'Espagne.

Le rentier campagnard était assis sur son perron, épiant l'arrivée de ses hôtes pour jouir de leur étonnement à la vue de tant de splendeurs. D'aussi loin qu'il les vit arriver, il leur cria à tue-tête :

— Arrivez donc, le déjeuner vous attend. Je ne comptais plus sur vous, parole d'honneur ; j'allais me mettre à table. Autrement, ça va bien ? Comment trouvez-vous ma bicoque ?

Le peintre et Bonnaud s'extasièrent, l'un par politesse, l'autre par conviction. Eusèbe était toujours silencieux. Après bien des paroles perdues on se mit à table.

Aux environs de Paris on ignore absolument le charme d'un repas de campagne. On vit comme à la ville. Les riverains de la Seine ne mangent d'autre poisson que celui qu'ils font venir de la Halle de Paris. Que ceux qui ne voudront pas croire à cette particularité aillent à Asnières ou à Chatou, et ils verront.

Lansade pressait fort ses amis de manger et les interrogeait sur les mets.

— Comment trouvez-vous ce chapon ?

— Délicieux, répondait Buck, qui était obligé de soutenir la conversation pendant que Bonnaud dévorait et qu'Eusèbe pensait. Délicieux ! Votre basse-cour est donc déjà peuplée ?

— Oh ! du tout. Mais j'ai un ami, voisin du marché de la Vallée. Quand je veux de la volaille, j'ai tout ce qu'il y a de mieux ; je n'ai qu'à lui écrire trois jours d'avance. Prendrez-vous de la matelotte ?

— Tout à l'heure. Vous êtes aux avant-scènes pour avoir du poisson frais ?

— Oui, la rivière est tout près, mais elle est affermée ; le pêcheur aime mieux envoyer sa pêche à Paris, où il la vend moins cher, mais où il est sûr de

la vendre. Pour les fruits, c'est différent; pas moyen d'en avoir un dans toute la commune.

— C'est un petit malheur.

— Monsieur Martin, qu'avez-vous donc? vous paraissez triste.

— Non.

— Vous ne mangez pas.

— Pardon, mon cher Lansade.

— C'est vrai, dit Bonnaud, monsieur est tout rêveur.

— Eusèbe, s'écria Buck, ces messieurs disent vrai. Tu as quelque chose que tu nous caches. Es-tu malheureux? as-tu le mal du pays, mon pauvre faon, et le macadam te donne-t-il envie de revoir tes prés? Ces tilleuls taillés en artichauds te font désirer tes arbres à châtaignes, et la bonbonnière du bon Lansade vient de parler à ton cœur du pigeonnier paternel; est-ce cela?

— Non.

— Alors, tu as laissé assise sur les bords de la Vienne une jeune bergère qui brode des bretelles en attendant ton retour?

Lansade éclata de rire. Lui et son compere avaient bu fort peu, mais cependant plus qu'à l'ordinaire.

— Oh ! oh ! M. Buck, dit-il, que diable nous chantez-vous là ? Chez nous, on ne porte pas de bretelles, et quand on en porterait, les bergères ne savent pas broder. D'ailleurs, quand elles le sauraient, où et comment achèteraient-elles de la soie ?

— Alors, qu'Eusèbe nous jure sa parole d'honneur qu'il n'est pas amoureux, et je le laisserai en paix.

— Je ne jure jamais.

— Alors, avoue que tu l'es, petit malheureux !

— C'est vrai, répondit le jeune homme.

Cet aveu lui avait coûté, parce que les âmes délicates éprouvent toujours une douleur vraie à mettre des tiers entre eux et l'objet aimé ; mais Eusèbe ne savait et ne voulait pas mentir. Comme il sentait son cœur grossir et ses yeux se mouiller de larmes, il sortit et fut s'asseoir sur une chaise du jardin, où Paul ne tarda pas à le rejoindre.

— Je t'ai fait de la peine, cher sauvage, lui dit-il ; pardonne-moi, je t'en prie. Que je suis fâché ! surtout devant ces crétins. Tu m'en veux?

— Non, je voulais même te dire tout cela, mais plus tard; et je ne sais si c'est à cause de nos amis ou parce que je n'étais pas préparé, ton insistance m'a contrarié. Mais je ne t'en veux point.

— A la bonne heure; j'aurais été désolé. Je n'aime pas à nettoyer la palette des camarades; chacun son bleu. Mais puisque nous y sommes, raconte-moi tout; je pourrai peut-être te servir à quelque chose : moi aussi, j'ai aimé.

— Est-ce bien vrai? dit Eusèbe en se levant.

— Dix fois, peut-être plus! répondit Buck.

Eusèbe se laissa retomber sur le banc, et ajouta avec tristesse :

— C'est inutile; tu ne me comprendrais pas.

Paul insista. Son ami finit par céder, et raconta de point en point ce qui lui était arrivé, tout ce qu'il avait ressenti. Paul, malgré sa légèreté, était devenu grave et sérieux en entendant développer cet amour immense.

— Pauvre garçon, dit-il, tu n'as pas de chance pour ton premier amour de tomber sur une comédienne; sur celle-là, surtout!

— Pourquoi?

— Pour tout. Il ne faut plus la voir.

— Impossible.

— Oui, je sais ce que tu vas me dire: Si je ne la voyais plus, je mourrais.

— Je ne mourrais pas, mais je ne vivrais plus.

La voix de Lansade se fit entendre.

— Allons, messieurs, dépêchons-nous de conter nos amours; le café va se refroidir.

XXI

Paul précéda Eusèbe, et apprit aux deux marchands la révélation que son ami venait de lui faire.

Alors il se passa une chose vraiment triste, mais très-ordinaire. Ces deux hommes qui, pour tout au monde, n'eussent pas fait une mauvaise action ; ces deux boutiquiers qui parlaient avec respect de la mercière du coin parce qu'elle n'avait qu'un amant ; cet artiste qui disait en voyant passer les filles de la rue : — Les malheureuses sont plus à plaindre qu'à blâmer ; ces trois hommes enfin, qui de leur vie

n'avaient manqué à une femme, se répandirent en invectives sur Adéonne, qu'aucun d'eux ne connaissait.

— Mon pauvre monsieur Martin, dit Lansade, je vous plains de tout mon cœur. J'avais bien raison certainement lorsque je disais que monsieur votre papa aurait dû vous recommander à quelqu'un de raisonnable ; tout cela ne serait pas arrivé bien sûr. Voyez-vous, je ne suis pas ennemi du plaisir, moi ; j'ai été jeune : il n'y a pas si longtemps qu'il ne m'en souvienne. Aussi je vous aurais vu amoureux d'une *honnête fille*, j'aurais dit : Il faut que jeunesse se passe. Voilà ce que j'aurais dit, et pas autre chose. Mais une comédienne ! une actrice ! Vraiment je ne saurais vous dire le chagrin que ça me fait !

— Vous avez raison, mon bon Lansade, dit Paul ; je suis forcé de l'avouer, ça me coûte même, mais enfin, Eusèbe, avec son honnêteté et son cœur vierge, n'a pas eu de chance de tomber sur une de ces filles de marbre, sans cœur, sans honneur, et ce qui est plus affreux, sans tempérament, usées à tous les amours, rassasiées de toutes les joies, et qui méprisent tout parce qu'elles n'ignorent rien.

Bonnaud n'était pas homme à laisser échapper une si bonne occasion de parler; aussi s'empressa-t-il de tonner sur les femmes en général et sur les actrices en particulier.

— Tenez, dit-il, Lansade vous le dira, j'ai été un amateur dans mon temps; je n'étais pas mal, j'avais de l'argent, tout, quoi! Mais jamais, au grand jamais, l'idée de me frotter dans les comédiennes ne m'est venue. Pas si bête!

— Permettez, murmura Eusèbe; connaissez-vous Mlle Adéonne?

— Trop, répondit Paul avec conviction; comme ses pareilles, cette femme n'a rien à elle, ni sa beauté, ni sa jeunesse, ni son talent. Elle doit tout aux claqueurs et à son parfumeur. Cette femme, mon ami, c'est la fausseté en personne; si elle chante juste c'est pour qu'on ne la reconnaisse pas.

— Je ne comprends pas.

— Tenez, je n'y vais pas par quatre chemins, moi, dit Lansade; je vais vous faire comprendre. Votre mademoiselle Adéonne est comme les autres, une rien du tout, qui cherche le matin à qui elle se vendra le soir, et le soir qui l'achètera le plus cher.

Aussi innocent que vous soyez, vous ne seriez pas le fils de votre père, si votre cœur ne se soulevait d'indignation à l'idée qu'une créature du bon Dieu vend son corps à tous ceux qui ont de l'or dans leurs poches. Comprenez-vous maintenant?

Eusèbe ne répondit pas. Paul reprit :

— Adéonne est, m'a-t-on dit, charmante ; mais, vois-tu, pour aimer ces espèces-là, il faut, comme elles, être sans cœur et avoir beaucoup d'argent.

— Vous me surprenez, murmura l'amoureux ; je ne m'étais jamais douté de ce que vous venez de me dire, et je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux.

— Bravo! s'écria Lansade. A la santé du papa, et parlons d'autre chose.

Eusèbe profita du moment où Lansade faisait visiter sa propriété à ses deux amis pour s'enfuir comme un larron. Plongé dans des méditations sans nombre, il arriva à la porte du théâtre, entra, et ne se souvint de sa vie par quelle voie il était venu. Il attacha ses regards sur Adéonne qui ne voyait que le public. Si les femmes de théâtre savaient les orages qu'elles font naître dans les cœurs de vingt ans, elles

seraient trop fières. — Eusèbe rêva longtemps avant de se coucher; la bougie était éteinte depuis une heure, il ne s'en était pas aperçu. Un violent coup de marteau frappé à la porte cochère le réveilla de sa torpeur; il regagna son lit à tâtons, en disant d'une voix brève et sèche :

— Elle se vend ! Eh bien ! tant mieux ! je l'achèterai.

XXII

Si une femme lit ce livre, elle le fermera à cet endroit, en disant qu'Eusèbe est un ridicule provincial, indigne de tout intérêt, un rustaud impassible et san cœur, et tout cela, parce que le pauvre garçon n a pas brisé son verre sur la table au déjeuner de Viroflay et ne s'est pas écrié :

— Vous êtes trois lâches ! Vous insultez une femme, douce créature qui ne vous a rien fait, une fem me que j'aime ! Vous avez menti ! Nul de vous n'est digne d'appuyer ses lèvres au talon de sa bottine ! Vous m'en rendrez raison !

J'en demande bien pardon à la dame, mais sa réflexion n'aura pas le sens commun.

Si Eusèbe avait dit avec véhémence toutes ces belles choses, ou d'autres, cela prouverait tout simplement que la littérature du boulevard ne lui aurait pas été étrangère, et voilà tout.

Aujourd'hui le langage vrai n'existe plus. La société, c'est fâcheux à dire, a pris celui qui est en honneur sur les planches. Je sais bien que le théâtre a dû copier le monde, mon Dieu, sans doute ; mais il l'a exagéré, sous le prétexte spécieux que ce qui est purement vrai n'amuse pas. Les grands mots, les grands gestes, les grands éclats de voix, les manières fades, les phrases vides, les dialogues invraisemblables sont nés, et peu à peu se sont infiltrés partout. Les gens du monde s'en servent avec distinction ; dans les grandes occasions les bourgeois s'en servent aussi ; d'où je conclus que la vie n'est qu'un mauvais pastiche d'un drame de la Porte-Saint-Martin, ou une copie peu spirituelle d'une comédie de l'Odéon.

Dans les grandes douleurs, l'homme vrai est toujours, quel que soit son tempérament, sombre et

abattu. Ne me parlez pas des chagrins qui s'expriment par des gestes, des douleurs qui s'exhalent en plaintes. Faux chagrins, fausses douleurs!

Notre siècle, qu'on nommera un jour le siècle de la photographie, est tellement imitateur, que tout le monde pleure de la même façon le père, la mère ou le frère que la mort vient d'enlever. Ne vous récriez pas, mais souvenez-vous. Qui a vu un enterrement, les a tous vus. Les fils pleurent de même, essuient leurs larmes de même, marchent de même, s'appuient de même sur le même bras du même ami de la famille. Les époux ont aussi leur mode de douleur. Les mères seules pleurent sans s'occuper de ceux qui passent sur leur chemin. Quelques-unes sanglotent bien un peu trop fort, mais c'est seulement lorsque l'enfant mort n'était pas le préféré.

Je ne veux pas dire que le monde, tel qu'il est, soit mauvais, non. Mais il y a au-dessus de tout ce qui le conduit une chose qui domine : la comédie conventionnelle.

Rien dans la vie ne se fait sans un insidieux accompagnement de phrases toutes faites. Deux

hommes se battent-ils en duel, ils se saluent comme on le fait au théâtre. Un homme est-il trompé, il crie et se démène comme au théâtre ; il emploie les mêmes mots que le mari trompé de sa pièce avorite. Aussi que de divagations, que d'absurdités ! Ne menez jamais vos filles à la comédie : les pauvres enfants ne se croiraient véritablement aimées que par le mortel assez heureux pour imiter l'acteur Lafontaine.

Vous, madame, qui avez rouvert ce livre, parce que vous vous ennuyez du matin au soir, comme il sied à une femme du monde, vous trouvez la vie amère, parce que votre mari n'est point l'être que vous aviez rêvé. Vous eussiez voulu lui voir jouer *le Roman d'une heure* pendant trente ans. Votre amant si vous en avez un — ce que je ne crois pas, je vous jure — ne vaut pas votre mari. Ne vous plaignez pas : le bonheur et l'amour ont passé près de vous, vous les avez vus, et ne les avez pas arrêtés.

Un jour, un homme vous a regardée au spèctacle, dans la rue, que sais-je ! Vos yeux se sont fixés sur

les siens, une fois, dix, vingt, et le soir vous vous êtes dit : Quel est-il ?

Vous l'avez revu, vous avez compris tout ce que vous auriez d'amour pour lui, vous avez deviné son admiration passionnée, vous avez été satisfaite ; mais vous avez pensé que vous ne le connaissiez pas, et vous avez voulu, sans y parvenir, songer à autre chose.

La troisième fois que vous vous êtes rencontrés, vous ne pouviez vous parler. Heureusement vous n'aviez rien à vous apprendre. Lui savait que vous l'aviez remarqué, et il se tordait dans son obscurité. Vous, vous aviez compris tout ce qu'il y avait d'amour et de respect dans ce cœur qui vous aimait de loin.

Plus tard, — ne mentez pas ! — vous avez vu en rêve, votre inconnu à vos genoux. Il vous regardait et vous bénissait d'être assez sublimement bonne pour daigner ouvrir vos yeux ; il les appelait des diamants noirs, et vous, par coquetterie, vous les fermiez. Vos yeux étaient à peine clos, que vous avez senti frissonner tout son être ; vous avez regardé et vous avez souri en voyant la cause de ce tressaille-

ment: c'était l'une de vos longues anglaises d'ébène qui venait de frôler son front. Vous avez entendu battre son cœur, vous avez senti ses bras vous étreindre, sa bouche toucher la vôtre et... et vous vous êtes réveillée, honteuse et charmée.

Et cependant le lendemain, vous ne lui avez pas dit: Viens. Vous n'avez pas fait un geste, un signe qui pût autoriser cet homme à se croire aimé de vous.

C'était peut-être par vertu, je le crois, et je vous admire, mais c'était peut-être par respect humain; je vous plains de toute mon âme.

Votre cœur s'est tu, votre esprit a parlé.

Votre esprit a commencé par vous dire: — Est-il de ton monde? — Vous avez répondu: Non. — Comment se nomme-t-il? — Je l'ignore. — Que fait-il? — Je n'en sais rien. — Alors, ma chère, c'est un amour impossible. Je sais bien que tu vas me dire: Si je me le faisais présenter? mais ce serait une énormité; tu ne le connais pas du tout, c'est peut-être un bohême ou un faux monnayeur. — C'est vrai, cher esprit, je me suis dit cela, mais... — Je te devine. Tu penses qu'il ne serait pas impossible

que sa chaise de poste vînt se briser devant la grille du parc ?... mais c'est absurde : s'il avait une chaise, tu le connaîtrais. D'ailleurs, c'est aujourd'hui un hasard impossible : on voyage en chemin de fer, et puis comment verser ? la route est unie et sablée. — Je sais, je sais : s'il te sauvait la vie ? je connais encore ce hasard-là, c'est un nommé Antony qui l'a inventé, mais il n'a servi qu'à lui seul. — Cependant, cher esprit, s'il m'aime, il viendra. — Il viendra où ?... quand ?... comment ?... Dans la rue, ce serait d'une inconvenance ! Au Bois ?... tu es en voiture et toujours accompagnée, tu ne sors jamais seule. — Si, le dimanche, pour la messe. — Ah ! madame, ce que tu dis là est bien mal, tu calomnies ton amoureux : comment veux-tu qu'un garçon qui t'aime soit assez ingrat envers Dieu pour donner des rendez-vous dans sa maison ?

— J'y suis. S'il venait sous un déguisement.

— Absurde : on le ferait mettre au violon. Crois-moi, dis-lui : Venez. — Jamais !

Voilà ce que vous avez dit à votre esprit qui s'est moqué de vous. Vous lui avez proposé les éternelles rengaînes mises à la mode par Scribe et Alexandre

Dumas, parce que vous êtes du monde. Si, comme Eusèbe, vous aviez vécu presque seule à l'ombre des grands arbres, au bord de l'eau l'été, l'hiver dans les neiges de la montagne, vous auriez dit à l'homme qui, sans rien dire, parlait à votre cœur :

— Te voilà ! Je t'attendais.

Et voilà pourquoi Eusèbe, qui n'avait pas appris à aimer, à souffrir, à se venger selon les règles que la bonne compagnie a volées si maladroitement aux planches, ne mérite pas votre mépris pour n'avoir pas brisé son verre sur la table, au déjeuner de Viroflay.

XXIII

Il était grand jour. Eusèbe, réveillé depuis longtemps, attendait l'heure convenable pour se présenter chez la chanteuse ; il y avait en lui plus d'impatience que d'inquiétude. Un instant il avait eu la pensée d'aller dans un riche magasin d'habits qu'il avait remarqué sur les boulevards, acheter les vêtements les plus à la mode, puis de faire donner une tournure galante à ses longs cheveux et à sa barbe, vierge encore du ciseau. Une réflexion l'en empêcha : « A quoi cela me servirait-il, puisque cette

femme n'aime rien, et se vend au premier venu ? la toilette est inutile et l'argent est nécessaire. » Il avait suffi à trois indifférents de prononcer le mot « argent » devant ce pauvre sauvage, pour le rendre calculateur et ladre.

D'un bond, Eusèbe arriva au théâtre et s'informa de l'adresse de la chanteuse. Midi sonnait au moment où, d'une voix mal assurée, il disait à une jeune et jolie femme de chambre, qui lui ouvrait la porte :

— Je désirerais parler à Mlle Adéonne.

— Si monsieur veut attendre, dit la jeune fille, en le faisant entrer dans un petit salon ; je vais demander à madame si elle peut recevoir monsieur. Monsieur veut-il me dire son nom ?

— C'est inutile, répondit le visiteur, votre maîtresse ne me connaît pas. Dites-lui seulement que je viens pour affaire importante.

Le salon d'Adéonne était fort ordinaire. Des rideaux de brocatelle bleue, doublés de mousseline blanche brodée, garnissaient les fenêtres. Un meuble Louis Quinze, *en palissandre*, recouvert de même étoffe, avec un piano et une table ronde du même bois, l'en-

combraient littéralement. Une garniture de cheminée entièrement neuve rappelait, par les formes et les sujets, le temps du rococo. Dans un cadre splendide, recouvert d'une vitre bombée, reposaient mollement les couronnes qu'un public idolâtre avait prodiguées à la cantatrice.

Le provincial regardait tout avec ébahissement. Jamais il n'avait vu tant de magnificences réunies en un si petit espace. Il n'osait appuyer ses bottes sur les fleurs invraisemblables du tapis d'Aubusson. Son chapeau à la main, il restait immobile comme une statue. Ses yeux, qui avaient erré sur tout, s'arrêtèrent sur un pastel représentant Adéonne dans un rôle du *Val d'Andore*. Le capulet blanc, le costume pyrénéen dont le peintre avait revêtu l'artiste, produisirent sur Eusèbe un effet étrange. Dans les nuits d'insomnie, où le jeune homme triturait la destinée à sa fantaisie, son rêve le plus cher était de se voir avec Adéonne, devenue sa compagne, assis sous les grands châtaigniers de la Capelette, ou s'en revenant le soir le long des routes, appuyés l'un sur l'autre. Dans ce mirage de la pensée, l'illusion avait été si loin qu'il lui avait semblé entendre parfois la voix

admirablement timbrée de la comédienne, chanter la naïve chanson du pays :

> Baïsso-té, mountagno [1],
> Lévo-té, valloun,
> M'empeichas dé veïré
> Lo mio Janettoun.

De la chanson au costume national, il n'y avait que l'épaisseur d'un désir. Sans être absolument pareil, celui qui couvrait *Rose de mai* avait quelque analogie avec celui de la mie Jeannette. Eusèbe ne songeait plus à Adéonne. Entièrement perdu dans les rêves qu'il nourrissait depuis deux mois, sa pensée errait dans les doux champs de la rêverie. Il lui semblait qu'il avait vu depuis longtemps, toujours peut-être, celle qui emplissait son cœur.

Une portière se souleva doucement, et Adéonne s'avança sans qu'Eusèbe, tout entier à sa contemplation, y prît garde. Elle regarda, pendant trois se-

[1] Baisse-toi, montagne,
Lève-toi, vallée,
Que je puisse voir
Ma mie Jeannette.

condes, l'étranger; mais bien que son coup d'œil fût infaillible pour juger à quelle position sociale un homme appartenait, elle ne put, cette fois, rien démêler. Un instant elle se demanda si l'extase du jeune homme n'était point une comédie; mais le feu qui brillait dans ses yeux, son front pâle, les battements de son cœur révélèrent à l'actrice, habituée à voir la comédie humaine et à la jouer elle-même, un sentiment profond et sincère.

— Vous avez voulu me voir, monsieur? dit-elle; que désirez-vous de moi?

Eusèbe tressaillit comme s'il eût été réveillé en sursaut, et à son tour, il regarda Adéonne.

La cantatrice portait une robe de satin noir piqué, fort simple. Un col et des manchettes de vieille guipure de Hollande complétaient son ajustement. Ses luxuriants cheveux blonds tombaient, négligemment noués sur son cou, comme une rivière d'or, dont deux bandeaux, admirablement dessinés, semblaient les premières ondes. Ses yeux, grands et bruns, dont la paupière inférieure avait une teinte bleue, formaient un éclatant contraste avec sa peau d'un blanc mat, qu'aucune nuance rose ne venait éclairer. Ses lèvres

même étaient pâles et ne paraissaient rouges que lorsqu'elle en approchait ses mains effilées, d'une blancheur diaphane. Ce n'était plus la brillante artiste qu'Eusèbe avait vue tant de fois. C'était une créature admirablement belle, mais plus statue que femme. Si le jeune homme eût jeté les yeux sur les deux lobes, délicieusement dessinés, dont on apercevait l'origine sous les jours de la guipure, il aurait cru à une nouvelle hallucination taillée dans le marbre. Mais il ne regardait ni cela ni autre chose. Interdit, il cherchait des mots pour répondre, et ses mots ne venaient pas.

Adéonne était trop femme pour ne pas comprendre l'effet qu'elle produisait. Elle ne s'en souciait guère. Cependant elle en fut flattée, et dit d'une voix plus douce :

— Puis-je savoir, monsieur, ce qui me vaut votre visite ?

— Madame, répondit Eusèbe en balbutiant et en devenant rouge et pâle tour à tour ; madame, je désire vous acheter.

L'accent un peu lent du jeune homme, ses habits d'une coupe peu connue, firent penser à la chan-

teuse qu'il était étranger. Sa phrase, où elle ne pouvait démêler le sens qu'il y attachait, lui parut une proposition d'engagement ; elle répondit :

— Je vous remercie, monsieur, mais un engagement de trois ans me lie à mon théâtre, et je suis décidée à ne plus chanter en province, encore moins à l'étranger. Je suis trop bonne patriote pour cela. Je ne vous suis pas moins reconnaissante des offres que vous veniez me faire. Pour quelle ville vouliez-vous m'engager ?

— Je me suis mal expliqué sans doute, madame, puisque je ne me suis pas fait comprendre. Je ne viens pas vous engager. Je viens vous acheter.

— Pour qui ? demanda l'artiste avec dégoût.

— Pour moi, répondit Eusèbe.

— Si c'est là une gageure, monsieur, je la trouve d'un goût plus que contestable. Si c'est une plaisanterie, je la trouve grossière.

— Ce n'est ni l'une ni l'autre de ces deux choses, reprit Eusèbe en tremblant sous le courroux de la jeune femme.

— Alors, sortez, monsieur ! reprit Adéonne avec hauteur, sortez, ou je vais vous faire chasser. Vous

venez insulter chez elle une femme qui ne vous a rien fait. C'est lâche.

— Madame, s'écria Eusèbe en tombant à genoux, madame, ayez pitié de moi. Je ne suis pas méchant, je vous assure. Non, je ne le suis pas. Moi, vous insulter!... si vous saviez!... Je vais tout vous dire quand les larmes ne m'étoufferont plus. Moi, vous insulter! c'est absurde. Je ne sais pas bien parler, voyez-vous; je ne suis qu'un pauvre paysan ; oui, je ne suis qu'un paysan. Quand vous m'aurez entendu, vous me pardonnerez, bien sûr; puis vous me ferez chasser après si vous voulez. Donnez-moi une minute, je ne serai pas long; je sais qu'il ne faut pas abuser du temps des autres. Souvent on a l'air de n'avoir rien à faire, et l'on est très-occupé. Puis, je vous le répète, vous serez libre de me faire chasser après, mais ce sera inutile, je m'en irai bien tout seul. Vous voyez bien que je ne suis pas mauvais. On m'a toujours trouvé bon et doux, certainement. Mais je vous l'ai dit, je suis de la campagne; à la campagne, on ne sait pas comme dans les villes. Je suis venu pour apprendre; mon père m'a envoyé pour cela. Il y a trois mois seulement que je suis à

Paris; trois mois, c'est si peu! Il y avait un mois que j'y étais quand je vous ai vue ; c'était un mercredi; je ne m'attendais pas à vous voir; j'étais au théâtre, vous avez ôté votre masque. Si vous saviez ce qui s'est passé en moi! je ne puis vous le dire. Il m'a semblé que je n'avais jamais vu d'autres femmes que vous. J'étais bien heureux, bien malheureux aussi, allez! Mon cœur battait bien fort, j'appuyais ma main dessus pour ne pas l'entendre. La nuit, je fermais les yeux et je vous voyais dans l'ombre. Lorsque le jour venait, vous disparaissiez et je m'endormais pour ne pas voir que je ne vous voyais plus. Ce n'est pas ma faute. J'allais dans ce théâtre sans penser à rien. Est-ce que je savais! Puis j'y suis revenu tous les soirs, ç'a été mon tort; je n'aurais pas dû, mais c'était malgré moi. Je m'éloignais, j'allais bien loin, et cependant j'arrivais toujours le premier... Ne me faites pas chasser encore.

— Parlez, murmura Adéonne.

— Figurez-vous que j'avais fini par être très-heureux, très-heureux. Quand je vous avais bien regardée, je rentrais chez moi; là je faisais les rêves les plus charmants que vous puissiez imaginer. Vous

étiez comme moi née à la Capelette. — Quand j'ai vu ce portrait où vous êtes en paysanne, j'ai cru que j'avais rêvé vrai. — Oui, je pensais cela. Je me levais de grand matin pour vous regarder dormir; puis, j'allais vous chercher des fleurs que j'étalais, pour que le sable des allées ne criât pas sous vos pieds, et je disais à mon père : — Père, vous vouliez savoir où est le vrai ? Le vrai, c'est le bonheur. Mon père vous disait « ma fille, » et vous remerciait d'avoir porté la joie sous notre toit. Le soir, nous allions vers le bord de l'eau ; vous chantiez, et j'étais heureux. Tout cela me semblait vrai, je me sentais vivre avec vous et par vous ; je passais des journées entières à vos côtés. Un jour, nous étions assis sur le rocher de la *Jouve*, d'où une jeune fille s'est élancée dans l'eau, parce que son amoureux ne l'aimait plus. J'avais mon fusil, j'allais tirer sur une mésange ; vous, m'avez dit : Ne la tuez pas, et vous avez appuyé votre main sur mon bras. L'oiseau a dit : Merci, et moi j'ai baisé la place où s'était appuyé votre doigt. Vous voyez que je me rappelle tout, et ce n'était pourtant pas vrai.

Un jour, j'ai été à la campagne chez des amis. Ils étaient trois. Ils m'ont arraché mon secret. Tout ce

qu'il y avait de bonheur en moi, ils me l'ont pris : ils m'ont blâmé, ils se sont moqués de moi et m'ont dit..... Ce sont eux qui sont lâches! Ne me forcez pas à dire ce qu'ils ont dit. Si vous ne me pardonnez pas, je les tuerai.

— Dites-moi tout ; mon pardon est à ce prix.

— Eh bien, ils m'ont dit... ah! c'est bien mal, je le répète pour être pardonné, cela me brûle les lèvres. Ils ont dit que vous étiez une femme de rien, une déhontée sans cœur et sans âme, une créature maudite de Dieu, vendant son corps à tout venant. Voilà ce qu'ils ont dit ; et lorsque j'ai eu bien souffert durant trois jours et mille nuits, j'ai pris mon argent et je suis venu pour vous acheter. Pardonnez-moi, je vous ai tout dit.

— Vous vouliez m'acheter? demanda Adéonne dont le visage n'avait réflété aucune émotion pendant le récit d'Eusèbe ; vous êtes donc bien riche?

— J'ai là tout ce que je possède, dit le jeune homme, quarante-huit mille francs.

— Et vous pensiez que pour cette somme je me serais donnée à vous pour l'éternité ? reprit en souriant la chanteuse.

— Non. Mais un instant j'ai eu la folle espérance de croire que, pour cet argent, et aussi par pitié, vous me permettriez de vous regarder, de toucher votre main, d'entendre votre voix, et à l'heure où le soleil se couche, je serais parti en emportant assez de bonheur avec moi pour bénir à jamais votre souvenir.

— Quoi! une journée seulement?

— Trois heures, deux, une...

— Votre parole?

— Je n'ai jamais menti.

— Asseyez-vous, reprit froidement Adéonne; et ayant sonné sa femme de chambre, elle lui dit:

— Jenny, je n'y suis pour personne.

XXIV

Adéonne était née à Saumur, entre le deuxième et le troisième acte de *Thérèse ou l'Orpheline de Genève.* Mlle Vacher, sa mère, jouait l'orpheline innocente et persécutée. Depuis le matin, elle sentait quelque chose d'anormal dans son organisation; mais la brave demoiselle, en digne artiste qu'elle était, n'avait pas voulu faire manquer la recette. Du reste, le public n'y perdit rien: on fit une légère coupure, et la pièce continua; rien ne fut changé, il n'y eut qu'une orpheline de moins et une petite fille de plus, laquelle

fut le lendemain baptisée sous les noms de Françoise-Joséphine Vacher, née de demoiselle Marie-Augustine Vacher, artiste dramatique, et de père inconnu. Comme il va sans dire, l'aventure fit sensation dans Saumur. Les dames de la ville envoyèrent du linge, et les élèves de l'école de cavalerie, qui depuis dix mois applaudissaient Augustine, firent entre eux une souscription qui rapporta assez pour éloigner pendant deux mois de la couche de la pauvre artiste le spectre de la misère.

Seul, le lieutenant de Baudibard de Saint-Fayol ne donna rien.

Le capitaine Bertuchot prétendit que c'était pour éloigner les soupçons.

A quoi le sous-lieutenant de Vic, qui ne mettait pas de dragonne à sa langue, répondit que le sous-lieutenant de Baudibard de Saint-Fayol était un fat et qu'à ce compte tout le monde aurait pu se dispenser de donner.

Le lieutenant de Baudibard de Saint-Fayol, qui avait l'oreille chaude, — il était de Pau ou de Bayonne, peut-être de Dax, mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il avait l'oreille chaude, — avertit que la

chose ne se passerait pas comme ça. Le lendemain, il prit le sous-lieutenant de Vic à part pendant le pansage.

— Lieutenant de Vic, lui dit-il, persistez-vous à vous dire le père de l'enfant?

— On n'a jamais pu savoir... répondit M. de Vic.

— Demain, à cinq heures du matin, sur la route de la Flèche, nous pourrons éclaircir ce mystère.

— Nous éclaircirons tout ce que vous voudrez, mon lieutenant, répliqua courtoisement M. de Vic.

La nouvelle se répandit bien vite dans la ville que deux officiers s'allaient battre au sujet de la petite de la comédienne.

Le général commandant l'École n'en dormit pas.

— Salomon, dit-il à son aide de camp, se trouvant dans une semblable occurrence, aurait ordonné qu'on partageât la bambine entre les deux pères. Malheureusement, la position est plus tendue que dans le fameux procès jugé par ce grand roi. Si je prononçais le même jugement que lui, la pauvre petite serait hachée menu comme chair à pâté. Or, ce qu'il y a de plus simple, c'est de consigner mes deux gaillards.

Ainsi fit-il, et il fit bien.

Mlle Vacher quitta Saumur, pour aller gagner son pain sous d'autres cieux; elle parcourut toute la France. Cinq ans après, ses engagements portaient cette mention peu honorable :

« *Le directeur aura le droit d'utiliser la fille de ladite demoiselle Vacher toutes les fois qu'il le trouvera nécessaire pour son spectacle, moyennant un cachet de quarante centimes par représentation.* »

Joséphine naquit entre deux *portants* de coulisses, et son enfance n'eut d'autres horizons qu'une campagne en carton et un ciel de calicot.

C'est mal dire : Joséphine n'eut pas d'enfance. A dix ans, elle eût fait rougir un dragon; à douze, elle aurait fait pâlir un carabinier.

La demoiselle Vacher, sa mère, en était venue à jouer les duègnes. Ne pouvant se suffire à elle et à sa fille, elle s'associa avec un drôle du nom de Gouzir, lequel jouait les *pères-nobles* et ne pouvait vivre seul avec ses trop modestes appointements.

A Nantes ou à Tours, Joséphine, qui avait alors quinze ans, resta trois jours absente de la maison. Gouzir la gourmanda ; sa mère se contenta de lui dire :

— Nous partons pour Paris dans deux mois ; tu aurais bien pu attendre.

A Paris, le ménage vit bien des mauvais jours ; mais enfin, un homme qui avait vu Joséphine à la salle Molière, fit du bien à la famille ; après celui-ci un autre, et ainsi de suite, jusqu'à M. Fontournay, qui s'amouracha de la jeune fille et fit une pension à ses parents, à la condition qu'il resterait chez eux. Cette clause fut fatale à la pauvre Vacher et à l'infortuné Gouzir. Que faire en un gîte, à moins que l'on n'y boive? Ils burent tant, tant, tant, qu'un matin on les trouva morts. Devant Dieu soit leur âme, si tant est qu'ils aient eu une âme, supposition bien invraisemblable.

Fontournay avait quatre-vingt mille francs de rentes et un égoïsme à faire envie à un roi. Mathématique dans ses vices, il les enfermait dans son secrétaire et ne les faisait sortir que pour quelques heures seulement, et chacun à leurs jours, comme on

fait des chevaux de prix qui ne quittent l'écurie que pour raison de santé.

Fontournay était buveur, mais non ivrogne; mangeur, mais non gourmand ; sa lubricité s'arrêtait à la porte du dévergondage et n'y frappait que pour en imposer au monde des vieux viveurs. Ce bon riche n'éprouvait aucun sentiment sincère pour Joséphine ; il ne l'aimait ni d'amour, ni d'amitié, ni d'habitude. Il la gardait cependant avec soin, et c'eût été pour lui un grand chagrin de la perdre.

Lorsque la connaissance s'était faite, Fontournay avait éprouvé, en trouvant Joséphine, une satisfaction semblable à celle que ressentirait un bibliomane en découvrant une édition rare d'un ouvrage insignifiant. Depuis longtemps il était fort ennuyé de recruter ses amours au Conservatoire ou dans le monde des lorettes célèbres. Il avait remarqué, cet observateur profond, que toutes les *biches* ont à peu de chose près la même physionomie, et que le passe-port de l'une pourrait servir à toutes le autres :

Cheveux châtain foncé.

Yeux bruns.

Front bas,

Bouche grande,

Nez relevé ou court.

Signes particuliers : Toilette ridicule, parler bête.

Cette monotonie ennuyait le cher homme. De plus, il avait aussi remarqué que les créatures qui se font un grand nom dans le monde galant ne doivent, la plupart du temps, leur succès qu'à une excentricité ou à une opposition complète du type vulgaire. Cette fille pâle, au nez effilé, aux narines dilatées, aux cheveux fauves, l'avait séduit ; il se disait : J'ai trouvé l'oiseau rare.

Le soir où, au mépris des convenances, Joséphine Vacher avait fait son apparition dans la baignoire d'avant-scène louée à l'année à l'Opéra-Comique par Fontournay, il se fit un grand bruit du côté des vieillards, et les jeunes gens dirent : « Ce vieux diable de Fontournay nous a déterré une charmante maîtresse pour l'avenir. »

Joséphine fut l'événement de la soirée. Les femmes du monde la regardèrent avec une effronterie extrême, et toutes firent la même question au journaliste Nar-

cisse Beauramier, qui, ce soir-là, allait de loge en loge, chercher ou répandre des nouvelles :

— Comment nommez-vous cette créature qui se pavane dans la loge de M. Fontournay ?

— Belle dame, répondait Beauramier avec finesse, c'est encore un mystère.

Fontournay était ravi. Le lendemain il combla Joséphine de cadeaux, lui constitua une maison, des appointements fixes; et lui donna un professeur de piano et de chant pour l'occuper.

Joséphine avait mené une vie trop agitée pour ne pas être satisfaite de son repos. Un jour que sa femme de chambre, gagnée par un ami de Fontournay, l'engageait à accepter des offres brillantes et une vie plus libre, Joséphine répondit :

— Les femmes ne sont pas nées pour être libres. Je pense que M. Brannery ne vaut pas mieux que M. Fontournay ; autant mépriser celui-ci qu'un autre. J'y suis habituée.

Pendant deux ans, Joséphine ne donna à son protecteur aucun sujet de plainte. Elle ne sortait jamais, et malgré un espionnage bien organisé, Fontournay ne put parvenir à la découvrir en rupture de fidélité.

Ce bonheur tranquille finit par ennuyer le bon bourgeois. La femme dont il avait été si fier n'avait pas secondé ses vues. Au lieu de briller beaucoup, de le tromper un peu, de faire parler d'elle, elle vivait comme une bourgeoise. Un matin, il pensa qu'il fallait en finir et chercher ailleurs.

— Chère enfant, dit-il à Joséphine, j'ai à vous annoncer une chose assez triste pour moi. Des obligations, des affaires, comment dirai-je ? des nécessités de famille, me forcent à vous quitter. Ne m'interrompez pas. Vous savez que je ne suis pas ingrat, j'ai toujours agi avec vous en galant homme ; je continuerai. Vous toucherez votre pension pendant un an encore, et vous aurez toujours un ami en moi. Ainsi, c'est entendu, à dater d'aujourd'hui, nous serons de bons camarades.

— Quelle jolie scène je vous ferais si je vous aimais ! répondit Joséphine en souriant.

— Je vois avec plaisir que vous prenez mieux la chose que je ne le pensais.

— Je ne la prends ni bien ni mal ; cela m'est indifférent, voilà tout.

— Je crois cependant, reprit Fontournay, mériter quelques regrets.

— Vous avez tort.

— Vous êtes peu gracieuse pour moi, chère belle.

— Raisonnons. Vous m'avez donné une parcelle de vos revenus, cela vous convenait ; si vous l'avez fait c'est que vous pensiez que ce que je vous donnais valait autant. Des regrets, dites-vous, pourquoi ? Je trouverai facilement une affection comme la vôtre. Vous venez me raconter que vous êtes un galant homme ; qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas été loyale, moi, dont le métier est de ne pas l'être ? Vous m'avez prise sans savoir pourquoi, vous me quittez de même. Je n'ai rien à dire et je ne dis rien ; mais de grâce ne me parlez pas de regrets ; les regrets n'étaient pas dans le marché.

Fontournay était venu avec l'intention très-arrêtée de quitter Joséphine. En chemin il s'était promis d'être fort et de ne céder à aucune prière, de résister aux larmes que la belle ne manquerait pas de verser. La façon avec laquelle sa maîtresse acceptait la rupture changea complétement ses idées. Par un retour

subit, que les penseurs expliqueront, s'ils le peuvent, il éprouva un violent chagrin en pensant que la femme dont il voulait se défaire à tout prix un instant auparavant, le quittait sans se faire prier.

— Je voulais vous éprouver, ma Joséphine, dit-il, l'épreuve n'a pas été heureuse ; laissez-moi croire que vous aviez pénétré ma pensée et que vous avez voulu me tourmenter.

— Je ne m'amuse jamais à ces riens-là. Depuis trois mois mon parti est pris ; je débute demain à l'Opéra-Comique. Si je réussis, je veux être seule et libre comme une brave artiste. Si je tombe, j'irai m'enterrer dans une campagne que je connais près de Nantes. Je n'ai jamais respiré, j'ai besoin d'air.

— Vous allez débuter ! s'écria Fontournay avec stupéfaction, que me chantez-vous là ?

— Demain je vous chanterai l'*Ambassadrice*. En ce moment, je vous dis la vérité : mes débuts sont annoncés. Afin de ne subir aucune observation de votre part, j'ai changé de nom. Joséphine était un nom absurde, commun, impossible. Maintenant je m'appelle Adéonne. Demandez à l'affiche.

Fontournay ne répondit pas d'abord. Ce que lui disait sa maîtresse le jetait dans une stupéfaction profonde. Souvent il avait songé à faire de Joséphine une artiste, non par intérêt pour elle, mais pour la voir admirée, applaudie, désirée même, — surtout désirée, c'eût été la fête de sa vanité. Sa nature vulgaire l'avait empêché de reconnaître une organisation d'élite dans une fille qu'il avait eue presque pour rien. Joséphine débutait sans recommandations, sans protecteur, ce qui faisait supposer avec raison au vieux viveur qu'on avait reconnu en elle des qualités vraiment supérieures. Ses regrets furent profonds.

— Quoi! dit-il, c'est de vous qu'on parle tant depuis deux mois? c'est vous qui êtes Adéonne?

— C'est moi.

— Et vous me l'avez caché?

— Parfaitement.

— Mais savez-vous que c'est indigne, que jamais pareille ingratitude ne...

— Jusqu'à présent vous n'avez été qu'ennuyeux; vous allez devenir ridicule. Finissons-en. Vous aviez assez de moi et vous me quittiez comme un vieil habit

dont on ne veut plus. Par un retour dont je n'ai que faire de rechercher la cause, vous avez changé d'avis ; tant pis pour vous. Vous ai-je parlé d'ingratitude, moi, lorsque vous êtes venu me dire que des raisons de famille, de convenances, que sais-je, vous forçaient de rompre avec moi ? Non, je n'ai rien dit ; faites de même. Entre nous, il serait injuste qu'en amitié le bail fût renouvelable à la volonté du preneur. C'est le contraire. Tout est pour le mieux.

— Joséphine ! s'écria Fontournay, vous ne pouvez pas me quitter ainsi, c'est impossible. Je vous donnerai ce que vous voudrez ; cherchez, imaginez les choses les plus chères, vous les aurez.

— Je ne veux rien.

— Je ne sais que vous dire, que vous offrir, moi, reprit le galant homme, la larme à l'œil ; vous me quitterez plus tard ; mais laissez-moi vous guider, vous protéger dans la nouvelle voie que vous voulez parcourir. Je ne vous demanderai rien, vous me recevrez quand vous voudrez, je ne suis pas gênant. Voyons, un bon mouvement, je vous le demande à genoux.

Le vieillard tomba lourdement aux pieds de la fille Vacher, qui se contenta de lui dire :

— Vous savez, mon cher, que si je reculais mon fauteuil, vous ne pourriez plus vous relever.

— Joséphine, vous connaissez mes principes. Si c'est un caprice qui vous trotte par la tête, dites-le-moi sans crainte.

— Vous étiez ridicule; voilà que vous devenez ignoble.

— Ah! vous n'avez pas de cœur, murmura Fontournay en se remettant péniblement debout. Et il sortit en poussant un de ces soupirs qui attendrissent quelquefois les huissiers, mais jamais la femme qui vous quitte.

Les débuts d'Adéonne furent heureux. En quinze jours, Fontournay vieillit de dix ans. Il avait écrit cent fois sans recevoir de réponse. Un matin, il se redressa radieux : il venait de reconnaître l'écriture d'Adéonne sur l'adresse d'une lettre que son domestique lui apportait. Il prit le pli en tremblant.

— Je savais bien qu'elle me reviendrait, dit-il, et il lut :

« Tous les hommes sont les mêmes : les vieux » sont assommants, les jeunes sont méprisables. Assommez-moi, et que ça finisse.

» ADÉONNE. »

Le vieillard ne se le fit pas dire deux fois; il arriva chez son ingrate amie, le cœur palpitant d'espoir.

— Chère cruelle, lui dit-il, que vous m'avez fait souffrir! Me revenez-vous du fond du cœur?

— Toutes ces dames ont des diamants, répondit Adéonne. Je veux, à moi seule, autant de diamants que toutes ces dames.

— Vous les aurez.

— J'y compte bien.

— Puis-je vous refuser quelque chose? Mais, au moins, dites-moi...

— Quoi?

— Mais...

— Tenez, une fois pour toutes, expliquons-nous bien et ne nous contons plus de balivernes Ce que je vous demande, d'autres me l'ont offert. Je vous

donne la préférence, parce que je suis habituée à vous, et qu'au fond vous êtes plus ennuyeux que méchant.

— Il n'y a que vous au monde pour dire certaines choses sans fâcher vos amis.

— J'ai soin de ne les dire qu'en tête-à-tête, répondit la chanteuse. C'est mon seul mérite.

Fontournay donna les diamants et passa dans son milieu pour l'homme le plus fortuné de France. Il ne demandait pas autre chose pour être heureux, Pour lui, le bonheur consistait à être envié de sept ou huit vieux drôles aux crânes chauves et aux cerveaux vides.

Il y avait six mois que la vanité de Fontournay était la vanité la plus radieuse du monde, lorsque Eusèbe, tremblant et fou, vint sonner à la porte de la cantatrice.

XXV.

La consigne donnée par Adéonne à sa femme de chambre avait été si scrupuleusement observée, que le lendemain, à dix heures, personne n'avait encore pénétré dans le boudoir de la comédienne.

Le silence et l'obscurité régnaient dans l'appartement. On aurait pu croire à la nuit, si les rideaux mal joints n'eussent laissé passer un rayon de soleil.

Adéonne, dans la même toilette que la veille, les cheveux en désordre, ouvrait avec une précaution extrême la porte qui conduisait de sa chambre au

salon, s'arrêtant au moindre cri de la serrure; elle la referma avec les mêmes soins et, marchant sur la pointe du pied, elle traversa avec la légèreté d'un sylphe les deux pièces qui séparaient sa chambre de la salle à manger, où elle arriva si doucement que sa femme de chambre, qui écrivait à son amant, un dragon du 3e régiment, ne l'entendit pas venir.

— Que faites-vous là, Jenny? demanda-t-elle à voix basse.

— Madame le voit, répondit la jeune fille assez embarrassée ; j'écrivais à mon cousin.

— A votre amoureux. Que fait-il?

— Il est soldat; nous devons nous marier.

— Pourquoi ne vient-il pas vous voir?

— Madame m'avait défendu de recevoir personne.

— Je vous le permets maintenant.

— Madame est bien bonne.

— Un militaire est toujours un honnête garçon, ajouta la maîtresse, pour motiver sa concession.

— Madame peut être sûre que c'est pour le bon motif.

— Ça m'est égal. Préparez le déjeuner tout de suite, et pas de bruit.

Adéonne revint dans son boudoir. Une glace sur les genoux, elle se mit à peigner ses longs cheveux. Lorsqu'elle leur eut donné les contours qu'elle désirait, elle se regarda une dernière fois dans la glace et resta pensive, le visage appuyé sur sa main. Deux ou trois fois elle se leva comme pour entrer dans sa chambre ; une fois même, ses doigts effilés saisirent le bouton de la porte, mais elle revint s'asseoir.

Un léger bruit la fit tressaillir. Elle prêta une oreille attentive : les mouvements précipités de sa poitrine soulevaient le satin de sa robe, une pâleur mortelle se répandit sur son visage. Eusèbe entr'ouvrit la porte.

En apercevant Adéonne, le jeune homme resta immobile.

— J'avais cru rêver, dit-il.

Adéonne s'élança à son cou et le tint longtemps embrassé.

— Viens me dire que tu m'aimes, mon Eusèbe, murmura-t-elle en l'entraînant sur le divan ; ou plutôt, ne me dis rien, laisse-moi te voir. Oui, c'est bien

toi, comme tu es beau! Dis-moi que tu m'aimeras toujours?

— Oui, répondit Eusèbe.

— Je voudrais te dire beaucoup de choses, si tu savais, mais je ne trouve rien. Je suis toute bête, mais je t'aime bien; le bonheur m'étouffe.

Écoute, mon bon ange, reprit-elle, nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas? Tu n'as rien à faire, ne viens pas me dire non, tu me l'as dit; je t'assure que tu me l'as dit deux fois hier soir. Nous ne nous quitterons plus. D'abord, si tu ne veux pas rester ici, je te suivrai partout où tu iras. Si tu veux, je laisserai mon théâtre et tout.

— Je veux que vous ne fassiez aucun sacrifice pour moi. Je n'ai pas besoin de cela pour être heureux.

— Des sacrifices! laisse-moi donc! Je me moque pas mal de tout ça; je n'ai jamais tenu à rien, moi: maintenant je tiens à toi. Je n'avais qu'un rêve, c'était d'être aimée comme tu m'aimes, mais je croyais que ça ne se pouvait pas; j'y avais renoncé; en voyant les hommes, je me disais: C'est des bêtises, il n'y faut plus penser. J'avais bien tort, dis?

— Je suis comme vous, j'ai le cœur plein ; les paroles ne me viennent pas pour vous dire tout ce que je ressens.

— Et d'abord ne me dites pas vous, on a l'air d'être fâché ; dis-moi toi, ça sera bon tout plein. Ça rend bon, d'aimer. J'ai dit à ma bonne qu'elle pouvait recevoir son amoureux, et, en me peignant, je parlais au bon Dieu ; c'est la première fois de ma vie. On ne croit pas toujours en lui, on a bien tort, il est très-bon ; car enfin, s'il vous fait du mal, c'est souvent pour votre bien ; si tes amis ne t'avaient pas dit que je n'étais qu'une rien du tout, tu n'aurais pas osé venir ; si tu n'étais pas venu, je n'aurais jamais aimé personne. Y crois-tu, au bon Dieu, mon chéri ?

— Quand j'étais enfant, ma mère me faisait prier ; plus tard, mon père m'a dit que, si tout portait à croire qu'il y eût un Dieu, il se pourrait faire qu'il n'y en eût point.

— Un drôle d'homme, ton père ! c'est égal, je l'aime aussi, parce que c'est ton père ; il veut que tu t'instruises, il a raison. Je t'apprendrai la vie, moi, je la connais, j'ai été si malheureuse ! Quand je

te raconterai tout cela, tu pleureras ? D'abord, nous autres, les femmes, nous sommes plus fortes que les hommes ; nous savons tout sans rien apprendre. Quand je pense que lui et toi vous vous démanchez pour savoir où est le faux et où est le vrai ! Ça me ferait bien rire si je ne t'aimais pas : c'est beaucoup bête. Le faux, c'est tout ; le vrai, mon Eusèbe, c'est l'amour.

XXVI

Eusèbe eut tout le temps possible pour méditer sur le singulier aphorisme si naïvement formulé par Adéonne : pendant un an, ils ne se quittèrent pas.

Le jeune homme avait oublié l'univers qui, de son côté, s'occupait peu de lui.

La comédienne aimait avec passion. A son amour se joignait un autre sentiment : le caractère doux et l'ignorance complète d'Eusèbe sur toutes les choses de la vie, la rendaient l'arbitre de sa destinée, et elle était fière, cette fille, qui avait porté des bas

troués pendant vingt ans, d'avoir à protéger quelqu'un.

Elle n'abusait pas de sa suprématie. Plus d'une fois, à genoux devant son amant, elle lui avait dit :

— Comme tu es bon de ne pas vouloir être le maître !

Lorsque les femmes qui vivent en dehors des lois sociales parviennent à l'âge de vingt ans, elles regardent l'humanité par-dessus l'épaule; elles méprisent les hommes à cause de leurs faiblesses, qu'elles connaissent bien. Souvent il leur arrive de pleurer amèrement, mais ce n'est pas sur leur abjection ou leur servitude, les remords eux-mêmes n'ont rien à voir dans ces larmes; esclaves, elles pleurent de ne pas avoir des maîtres forts.

Alors le besoin d'être dominées ou de dominer s'empare de ces créatures folles; de là naissent ces liaisons odieuses avec des hommes odieux, où la femme n'est plus dominée, mais battue; ou encore ces amitiés étranges et pleines de jalousies que les impures éprouvent entre elles.

XXVII

Eusèbe avait déposé sa volonté sur l'étagère de sa maîtresse, parmi d'autres chinoiseries. Adéonne conduisait sa vie comme le vent dirige la feuille du saule tombée sur une eau tranquille. Elle le faisait habiller selon ses goûts, lui donnait à lire les livres qu'elle aimait, et lui parlait de tout parce qu'elle ne savait rien. Eusèbe était entièrement à elle, il se souciait peu de la domination complète que la chanteuse exerçait sur lui : il était heureux, et comme il n'avait que vingt-deux ans, il croyait à l'éternité du

bonheur, comme les âmes dévotes et non pieuses croient à l'éternité des peines.

Cette félicité parfaite aurait duré longtemps, car Eusèbe, simple et naïf comme ceux qui ont vécu au grand air, ne s'inquiétait point du passé d'Adéonne, et le mot jalousie lui était inconnu. L'inconstance d'Adéonne était seule à redouter. Mais Adéonne aimait avec cette *furia* sincère des femmes qui aiment ardivement. Donc, rien ne semblait devoir altérer la limpidité de ces deux existences qui n'en formaient qu'une.

Une camarade de l'artiste fut le grain de sable qui bouleversa les destinées de cet empire où il n'y avait qu'un roi et une reine se faisant tour à tour sujet l'un de l'autre pour avoir le droit de se prosterner chacun à son jour.

Cette femme, nommée Marie Bachu, *doublait* Adéonne au théâtre et dans les affections de Fontournay. Un jour, grâce à ce dernier, elle obtint ce qu'elle appelait une création, un rôle neuf dans un vieil ouvrage ressemelé. Adéonne se plaignit amèrement au régisseur général et déclara que sous aucun prétexte elle ne laisserait, elle, *chef d'emploi*,

usurper ses droits légitimes. Marie Bachu pria, supplia, s'emporta, mais son antagoniste fut inébranlable.

— Croyez-vous, s'écria la *doublure*, que je suis faite pour avoir éternellement vos restes?

— Mais, repartit Adéonne en faisant allusion à Fontournay, vous devriez vous y habituer, depuis un an.

Le régisseur, qui connaissait la situation, se prit à rire. Cette hilarité bête rendit les deux femmes grossières en donnant de la vanité à la première et de la colère à la seconde, qui répondit en serrant les dents :

— Si j'ai vos restes, ce n'est point votre faute.

— C'est vrai, dit Adéonne, ordinairement je donne les vieilles choses dont je ne me sers plus à ma femme de chambre.

— Vous pourriez parler plus convenablement d'un homme qui vous a tirée de la misère.

— Ça renverserait toutes les idées acquises sur son compte.

— Dites plutôt que vous êtes encore froissée de son abandon.

— Voyons, ma belle, dit la maîtresse d'Eusèbe

avec calme, bien que ses lèvres fussent blafardes, ne plaisantons pas. Vous savez bien que j'ai flanqué votre Fontournay à la porte, le gros phoque! Vous savez bien que, pendant six mois, il m'a ennuyée pour que je lui fisse l'aumône d'un regard, et qu'il a poussé la platitude jusqu'à m'offrir de tolérer une autre liaison. Vous savez cela, ici personne ne l'ignore; chantez-moi donc autre chose. Je ne suis pas méchante au fond, moi; vous voulez cette *panne* de rôle, prenez-la; je vous la laisse, mais pour Dieu ne me fatiguez plus avec votre ridicule ami, et laissez-moi aimer en paix mon amant, qui est aussi noble que le vôtre est vil, aussi jeune que le vôtre est vieux, aussi beau que le vôtre est laid.

— Mes enfants, dit en intervenant le régisseur, ne nous dévorons pas tout à fait, ce serait dommage.

Et il entraîna Adéonne.

— Beau, beau, murmurait Marie Bachu, de façon à être entendue; c'est sans doute pour ça qu'on ne le voit jamais.

En rentrant chez elle, Adéonne dit à Eusèbe:

— Ce soir, mon bon chéri, je veux que tu m'accompagnes au théâtre.

XXVIII

Les comédiens, les chanteurs surtout, dînent de bonne heure. A cinq heures, Adéonne fit agenouiller Eusèbe devant elle, et se mit à peigner sa chevelure avec le soin d'une mère qui coiffe son fils le jour de sa première communion.

— Que tes cheveux sont beaux et soyeux! mon Eusèbe, disait-elle; tu sais qu'ils sont plus fins que les miens?

— Cela prouve qu'ils n'ont pas de tact.

— Je leur pardonne, parce qu'ils s'harmonisent

bien avec la couleur mate de ton teint. On nomme je crois, cela un teint olive, je ne sais pourquoi?

— Parce que les olives sont vertes.

— Que tu es sot! Je n'aime pas qu'on se moque de ce que j'aime. C'est comme ces deux signes noirs que tu as sur la joue, je les adore.

— Moi aussi, parce que j'espère les entendre chanter la veille de leur mort.

— Mon ami, nous allons dans le monde : j'espère que tu ne diras pas de ces énormités-là; on te prendrait pour un vaudeville oublié. Viens, que je fasse le nœud de ta cravate. Bien, tu es charmant; partons.

Les deux amoureux sortirent bras dessus bras dessous. L'artiste promena son amant pendant une heure sur les boulevards; les passants se retournaient pour contempler ce couple, d'une beauté si charmante et si bizarre à la fois.

— Comme toutes les femmes te regardent, dit Adéonne. J'étais bien sûre que tu étais beau.

— Moi aussi, j'en étais sûr, répondit simplement Eusèbe, puisque tu m'aimais.

La chanteuse regarda son amant avec une tendresse profonde.

— Tu serais laid, que je t'aimerais de même, reprit-elle ; il n'y a que toi qui saches dire de si bonnes choses.

— Qu'ai-je donc dit ?

— La plus charmante flatterie du monde

— Je ne m'en doutais pas.

— Heureusement, ce n'eût été qu'un compliment.

— Et la différence ?

— La différence ? Il y a deux sortes de compliments : ceux qu'on trouve et ceux qu'on cherche ; ceux qui viennent du cœur, ceux qui sortent de la bouche ; les uns ne servent qu'une fois pour l'être aimé, les autres s'emploient toute la vie et pour tout le monde. C'est une monnaie courante, dont les hommes ont une provision.

— Je comprends, ce sont les pauvres qui sont les riches.

— Tiens, reprit la jeune femme en arrivant à la rue Favart, vois-tu cette petite fenêtre, la troisième au premier, au-dessus de l'entresol ? C'est celle de ma loge.

— Je la connais : j'ai passé une nuit avec elle.

— Voici, mon Eusèbe, le palais de votre bien-aimée, dit Adéonne en ouvrant la porte de sa loge. Un sourire s'arrêta sur ses lèvres, son visage devint soucieux et elle ajouta : C'est ici notre laboratoire, à nous autres artistes ; c'est là que nous triturons notre beauté, notre cœur, notre corps, pour servir le tout au public, qui croit que nous n'avons ni cœur, ni beauté ; c'est bien triste. Je m'étais promis de ne jamais te montrer toutes nos misères, mais on disait que tu n'étais pas beau. Viens, que je t'embrasse ; je ne t'ai pas encore aimé ici.

Eusèbe regardait Adéonne avec surprise. Il ne comprenait ni l'incohérence de ses paroles, ni la fièvre qui paraissait l'agiter. Il lui dit :

— Il se passe en toi quelque chose d'étrange. Je ne te devine plus.

— Tiens, reprit-elle, va-t'en d'ici, j'ai eu tort de t'amener ; c'est ma vanité qui m'y a poussée ; je sens un malheur dans l'air ; nous sommes si heureux chez nous ! Va-t'en, mon Eusèbe, va-t'en vite, si tu m'aimes.

— Je ferai ce que tu voudras.

— C'est cela. Je t'aime tant, si tu savais ! Retourne à la maison ; Jenny te fera du thé ; tu m'attendras en lisant ; je reviendrai de bonne heure.

Une roulade effrontée se fit entendre dans le couloir au moment où Eusèbe donnait le baiser d'adieu à sa maîtresse. Adéonne retint son amant et lui dit :

— Puisque tu es là, reste, mon Eusèbe ; j'ai besoin de toi : mon cœur chante faux.

XXIX

L'Opéra-Comique et le Gymnase-Dramatique possèdent des foyers dont la pruderie est devenue proverbiale. Au boulevard Bonne-Nouvelle la préciosité est un honorable parti pris ; au théâtre Favart elle est naturelle. La vie des chanteuses est un long travail, récompensé par d'énormes appointements. La sagesse relative des artistes lyriques peut s'expliquer facilement : peu de temps et beaucoup d'argent à dépenser. Voilà l'énigme. Ceci démontre pourquoi les cantatrices contractent plus souvent des mariages avec

des gens du monde que les autres femmes de théâtre. Un vice de construction dans ces bâtiments des théâtres vient encore ajouter de la monotonie aux soirées de l'Opéra-Comique : le foyer des artistes est petit, triste et incommode, si bien qu'on y va fort peu ; souvent les visiteurs sont forcés de causer entre eux, ce qui les ennuie toujours.

Malgré la retenue des artistes, la tristesse du lieu, *le comme il faut* qui y règne ou la solitude qui s'y manifeste, il est bien rare que chaque soir on ne remue pas trois mondes dans cet espace étroit.

Là c'est un amant que l'une vous donne,
Là c'est un amant que l'autre vous prend,

dirait un amoureux de la couleur locale.

Dans cette atmosphère si nouvelle pour lui, Eusèbe apprit plus en un mois qu'il n'aurait pu le faire autre part en dix ans.

Les désillusions, les incertitudes, les étonnements se succédaient avec une désolante rapidité. Le premier de ses sentiments qui succomba à la dissection fut son amour pour Adéonne. A mesure que l'affection de la chanteuse s'augmentait des succès obte-

nus par son amant, beau à faire peur, jeune et naïf au point d'avoir de l'esprit, celle du jeune homme diminuait devant des réalités qu'il n'avait jamais soupçonnées.

Adéonne se peignait le visage en rouge, en blanc en bleu ; jamais Eusèbe n'avait voulu comprendre que le perfide feu de la rampe rendait ce tatouage nécessaire.

Adéonne se couvrait les mains, les bras et les épaules de poudre de riz. Eusèbe se disait qu'elle trompait le public, et, lorsqu'elle mettait du carmin sur ses ongles et du vermillon sur ses lèvres, il levait les épaules.

— Je t'aime mieux sans tout ce plâtre ! disait-il.

— Mais, mon cher trésor, répondait la chanteuse, moi aussi je m'aime mieux ; mais il le faut...

— Je t'assure qu'autrement tu es cent fois mieux.

— Je ne dis pas non, mais cela ne se peut pas.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Ce n'est pas là une raison. Écoute, si tu m'aimes, fais une chose pour moi : entre un soir en scène avec ta jolie figure à toi ; tu verras.

— Tu ne comprends rien aux exigences des planches !

— C'est-à-dire que tu me refuses la première chose que je te demande ?

— Absolument. Embrasse-moi et tais-toi.

— Merci, je ne veux pas me teindre les lèvres !

Adéonne entrait en scène le cœur serré en murmurant : L'amour s'en va.

Eusèbe remontait furieux, en se disant qu'Adéonne lui refusait un sacrifice bien mince.

Lorsque les amoureux comptent les sacrifices refusés, lorsque les amis comptent l'argent prêté, l'amour et l'amitié s'envolent vers d'autres régions où les cœurs sont plus doux.

Eusèbe se serait peut-être habitué à ce maquillage, — ainsi disent les habitués des coulisses, — parce qu'il était purement physique, mais le maquillage moral le déconcerta.

Tant qu'il avait vu Adéonne de l'orchestre, il s'était figuré qu'il ne pouvait y avoir au monde une artiste plus merveilleusement douée comme chanteuse et comme comédienne. Les applaudissements du public avaient fortifié cette opinion toute natu-

relle; sa présence aux répétitions la changea complétement. Il avait entendu quelquefois sa maîtresse dire : « J'apprends mon rôle, — j'étudie mon grand air. » — Dans sa simplicité, le naïf garçon croyait que cela suffisait. La première fois qu'il la vit répéter au théâtre, il fut péniblement humilié dans la personne de son adorée.

L'accompagnateur suait à son piano en serinant à Adéonne les morceaux de la pièce nouvelle. De temps à autre le musicien s'emportait, et les expressions les plus bizarres sortaient de sa bouche.

— Mais vous n'avez donc pas d'oreilles! criait-il; mais c'est à se manger *les foies!* mais on n'a pas idée de ça! vous avez donc acheté le fonds d'un jeton?

— Monsieur, dit Eusèbe, je ne saisis pas très-bien le sens de vos paroles, mais vous me semblez un peu dur pour madame.

— Je voudrais bien vous voir à ma place, vous, routiner la même chose pendant quatre mois, et au cinquième, quand vous croiriez avoir fini, vous apercevoir que vous avez tout bonnement apprivoisé des crécelles.

— Voyons, mon petit Ruffin, dit Adéonne, ne soyons pas méchant, nous serons bien gentille.

— Je ne suis pas méchant ; mais pourquoi diable monsieur se mêle-t-il de ce qui ne le regarde pas ?

— Ne fais pas attention ! il n'est pas musicien, répondit majesteusement l'artiste.

Après la leçon, Adéonne prit Eusèbe à part :

— Cher petit, lui dit-elle, tu n'entends rien au théâtre ; nous allons répéter à la scène, je te prie de ne plus faire d'observation, tu te rendrais ridicule et moi aussi ; va dans la salle et tais-toi.

— Je me tairai, répondit Eusèbe, qui alla se blottir dans le coin le plus obscur de la salle, qui lui sembla un vaste tombeau.

— A vos places ! cria le régisseur ; attention, Adéonne-Pepita entre en scène ; pas par-là ! Bien, par ici ; tu y es, va.

Adéonne commença.

ADÉONNE.

Enfin le jour reluit, Lélio va venir ;
  Rien ne saurait le retenir, je pense.
Le ciel en ce moment commence à s'éclaircir,
  Mon cœur joyeux renaît à l'espérance.

LE RÉGISSEUR.

Ah ! mais non ! ah ! mais non ! ce n'est pas ça, tu reviens de Pontoise.

ADÉONNE.

Mais...

LE RÉGISSEUR.

Mais, il n'y a pas de mais. Voyons, tu dis : *Enfin le jour reluit;* tu ne dois pas regarder la salle, tes yeux doivent se porter sur l'horizon. Tu continues : *Lélio va venir;* il faut que la satisfaction la plus entière brille dans ton regard.

ADÉONNE.

Elle brillera à la représentation.

LE RÉGISSEUR.

Je la connais celle-là : on dit toujours ça, et à la représentation rien ne brille.

ADÉONNE.

Est-ce un mot ?

LE RÉGISSEUR.

J'en fais quelquefois. C'est comme lorsque tu dis : *Rien ne saurait le retenir;* il faut que tu sois bien sûre de ton fait. Tu dis après : *Le ciel en ce moment*

commence à s'éclaircir, et tu regardes les lacet de tes bottines ; il faut regarder le ciel, que diable !

ADÉONNE.

Avec ça que je ne le connais pas ton ciel en calicot.

LE RÉGISSEUR.

Ce n'est pas une raison, on ne peut pas le faire en palissandre. Tu poursuis : *Ton cœur joyeux renaît à l'espérance.*

ADÉONNE.

Mon cœur joyeux...

LE RÉGISSEUR.

Oui, ton cœur joyeux, ça ne fait rien. *Mon cœur joyeux renaît à l'espérance.* Tu dois avoir l'air ravi, et surtout mettre la main gauche sur ton cœur, pendant que, par un geste noble, la droite exprime ta satisfaction.

ADÉONNE.

On le fera, ton geste noble.

LE RÉGISSEUR.

Je la connais celle-là. Continue.

ADÉONNE.

Moments pleins de charmes,
Bannissons les alarmes,
Séchons bien mes larmes,
A nous le bonheur.

LE RÉGISSEUR.

A la bonne heure! c'est mieux, ça.

ADÉONNE.

Ce n'est pas malheureux.

LE RÉGISSEUR.

Seulement, tu ne bannis pas assez tes alarmes.

ADÉONNE.

Bon!

LE RÉGISSEUR.

Il n'y a pas de bon. C'est comme quand tu dis : *Séchons bien mes larmes*, ta main droite doit se porter à tes yeux avec rapidité comme pour les essuyer.

ADÉONNE.

Je ne puis pourtant pas pleurer à toutes les répétitions. Je sécherai mes larmes à la représentation.

LE RÉGISSEUR.

Je la connais celle-là! La première arrive, on oublie, et on ne sèche rien; va toujours.

ADÉONNE.

Le vent de la rive,
Qui de loin arrive,
De sa voix plaintive,
Murmure à mon cœur:
Tra! la! la! la! la! la!
Murmure à mon cœur:
Tra! la! la! etc.

LE RÉGISSEUR.

Ça, c'est très-bien, il n'y a rien à dire. Je ne dis rien, tu vois? Piétro entre en scène. A vous, Varenne.

VARENNE (accourant).

Pepita!
Te voilà!
C'est bien toi,
C'est bien toi,
C'est bien toi,
C'est bien toi
Que je voi.
Oui, c'est toi,
Oui, c'est toi,
Oui, c'est toi oi oi oi
Que je voi.

ADÉONNE.

Me voilà!
Me voilà!
C'est bien moi,
C'est bien moi,
C'est bien moi,
C'est bien moi
Que tu voi.
Oui, c'est moi,
Oui, c'est moi,
Oui, c'est moi oi oi oi
Que tu voi.

ENSEMBLE.

ADÉONNE.

Eh quoi! ce doux songe
Où l'amour me plonge,
N'est point un mensonge,
Et dans ce moment,
Joie enchanteresse,
Dans ma douce ivresse,
C'est toi que je presse
Sur mon cœur brûlant!

VARENNE.

Non, non! ce doux songe
Où l'amour te plonge,
N'est point un mensonge,
Et dans ce moment,
Joie enchanteresse,
Dans ta douce ivresse,
C'est moi qui te presse
Sur mon cœur brûlant[1]!

LE RÉGISSEUR.

Parfait! parfait! Seulement, mes enfants, vous

[1] L'auteur, qui ne veut se brouiller avec personne, a préféré passer ici pour un plagiaire que de citer le nom de l'homme célèbre auquel l'Opéra-Comique doit ces beaux vers.

(*Note de l'éditeur.*)

êtes trop loin de la rampe ; vous ne chantez pas pour le pompier, sapristi ! Je vous ai marqué avec du blanc la place où vous devez être. Faites-y bien attention.

VARENNE.

Est-ce tout?

LE RÉGISSEUR.

Non. Vous dites, vous répétez même quatre fois : *Dans ma douce ivresse, c'est toi que je presse sur mon cœur brûlant*, et vous êtes à deux lieues l'un de l'autre ; il faut vous presser, sac à papier ! il faut vous presser.

VARENNE.

On se pressera à la représentation; dormez en paix.

LE RÉGISSEUR.

Toujours la même chanson ; puis le grand jour arrive, et l'on ne presse rien du tout.

Eusèbe assistait tous les jours aux scènes de la scène. Son instinct, les vagues connaissances qu'il avait acquises, l'expérience qui lui était venue au frot-

tement du monde artistique, lui permettaient de distinguer une triste vérité : Adéonne n'était pas une grande artiste; il avait fait d'elle une divinité; ce n'était qu'une femme vulgaire, à laquelle il fallait marquer de blanc l'endroit où elle devait se placer.

On aime une femme pour trois choses :

Pour sa supériorité. — Amour grave, mais rare.

Pour sa beauté. — Amour vulgaire et court.

Pour son cœur. — Amour durable et monotone.

La supériorité d'Adéonne venait de tomber ; sa beauté restait, mais son amant y était habitué; elle avait bien encore son cœur, mais c'était trop ou trop peu.

XXX

Une manie absurbe du monde des coulisses vint porter un dernier coup à cet amour chancelant.

Eusèbe, doux et modeste, avait fini par conquérir la *bienveillance générale*, et tous les gens du théâtre le saluaient chaque soir par un mot amical.

Le second régisseur ne manquait jamais de lui dire :

— Bien le bonsoir, monsieur ; compliments sincères, sincères compliments ; avant-hier vous avez chanté comme un ange.

Un habitué arrivait-il, sa première parole était pour Eusèbe :

— Eh bien, cher M. Martin, vous devez être content ? on dit que votre rôle dans la nouvelle pièce est ravissant.

— M. Martin, un conseil d'ami : Marie Bachu vous fait le plus grand tort dans l'esprit du directeur, elle veut le rôle dans la pièce de Meyerbeer ; vous savez qu'elle est capable de tout. Méfiez-vous !

Un vieux bonhomme qui chantait les Laruette était celui de tous qui portait le plus sur les nerfs de l'amoureux irrité.

— M. Eusèbe, lui disait-il chaque jour, croyez-en ma vieille expérience : sans le talent, la voix et la jeunesse ne sont rien. Ne vous endormez pas ; si vous connaissiez le public comme moi, avant de rire vous y regarderiez à deux fois. Un beau jour une *nouvelle* arrive, le public n'a plus d'yeux que pour elle, et dame !... l'administration fait comme le public.

Le gros Fontournay qui affectait par genre de pratiquer en amour les tolérances en usage pendant le dernier siècle, et qui pour tout au monde n'aurait voulu avoir l'air de garder rancune à son heureux

successeur, lui faisait aussi mille compliments dans le moule de celui-ci :

— Mon cher, c'est affaire à vous que les belles toilettes : on ne se met pas mieux !

— M. Martin, disait le premier régisseur, vous êtes en retard. Je me verrai forcé de vous mettre à l'amende.

Pendant la régence de sa naïveté, Eusèbe avait respiré avec bonheur toutes ces inepties ; lorsque l'acquit lui vint, il en fut singulièrement froissé.

— Pourquoi, dit-il un soir à Adéonne, en revenant du théâtre, n'êtes-vous point une femme inconnue, une médiocrité quelconque ! Je serais vraiment plus heureux ; votre individualité m'envahit et, bien que je n'aie pas de vanité, je suis profondément humilié.

— Je ne comprends rien à ce que tu me dis là ; explique-toi mieux.

— Je dis, continua Eusèbe, que ma nullité m'étouffe : près de vous, j'ai l'air du mari d'une reine régnante. On ne m'adresse la parole que pour me parler de vous ; ce soir encore, ce gros homme que vous nommez Fontournay m'a dit que j'avais de jo-

lies toilettes ; un étranger demande-t-il qui je suis, on ne lui répond pas : c'est Martin; on lui dit : c'est l'amant de l'Adéonne.

— Ça te déplaît?

— Ça ne me déplaît pas; ça m'attriste.

— Que tu es enfant! réfléchis un peu, de quoi veux-tu qu'on te parle? on croit que tu m'aimes, on te parle de moi; quoi de plus naturel? Quant à ce phoque de Fontournay, je te défends de lui adresser parole.

— Mais ce n'est pas lui seul qui me tient un pareil langage; c'est tout le monde, depuis le régisseur jusqu'au machiniste. Si bien que, si je veux garder l'emploi, il faudra que je mette un vieux cachemire, un chapeau de crêpe jaune, et que je passe mère d'actrice, comme M[me] Baudry; je deviendrai M[me] Adéonne la mère.

Adéonne se tut; ne comprenant pas la susceptibilité du jeune homme, elle ne pouvait la discuter; elle prit le parti adopté par toutes les femmes embarrassées, elle devint triste, et un instant après elle reprit la conversation, comme si elle eût été distraite par une pensée douloureuse.

— Un châle et un chapeau jaune ne suffisent pas, dit-elle avec amertume ; rien ne peut remplacer une mère.

Eusèbe, en entendant ce cri de l'âme, se repentit de sa dureté ; à peine entré dans l'appartement d'Adéonne, il se jeta à ses genoux.

— Pardonne-moi, mon ange ; j'ai eu tort et j'ai manqué de cœur, puisque j'ai réveillé en toi un triste souvenir.

— Mon Dieu non, dit Adéonne en dénouant les brides de son chapeau ; j'ai dit cela comme j'aurais dit autre chose : ma mère ne pouvait pas me sentir.

Le lendemain, pendant le déjeuner, elle regarda Eusèbe : il était pâle et sombre.

— Cher trésor, lui dit-elle, on se lasse de tout, même du bonheur ; je crois qu'il est temps de te distraire.

— J'y songeais, répondit Eusèbe ; ce soir j'irai dîner avec Clamens.

XXXI

Daniel Clamens était un juif entaché de littérature. Garçon intelligent, il savait régler ses affaires avec une habileté telle que, bien qu'il ne possédât ni fortune, ni talent, il avait toujours amplement de quoi subsister jusqu'à la saison nouvelle.

Clamens avait trois frères, l'un compositeur, l'autre sculpteur, l'autre peintre; lui était auteur dramatique. Des quatre Clamens, Daniel était le moins fort. Jamais il n'avait obtenu de succès sé-

rieux. Cependant il était fort connu; la réputation de ses frères avait convergé sur lui.

Eusèbe l'avait connu au théâtre, et s'était lié à lui. Désireux de faire accepter par Adéonne un rôle dans une de ses pièces, Clamens avait été d'une aménité charmante avec le provincial qu'il avait invité à dîner cent fois, sans que celui-ci acceptât jamais. Lorsqu'il le vit arriver, il poussa des cris de joie.

— Enfin, vous voilà, lui dit-il, je vous tiens; ce n'est pas malheureux! Vous ne pouvez savoir combien je vous en voulais de ne pas me venir voir! Je ne ferai la paix avec vous que lorsque vous m'aurez promis de revenir.

— Je vous le promets, répondit Eusèbe; je viendrai souvent, j'ai besoin de me distraire.

— Vous dites cela, mais vous n'en ferez rien; du reste je comprends que vous restiez au nid : vous devez y être si heureux.

— Je l'étais.

— Ah bah! cela vous a passé?

— Pas tout à fait.

— Y aurait-il de la brouille? demanda Daniel avec inquiétude.

— Oh ! du tout ! au contraire, répondit Eusèbe ; mais il paraît qu'on se lasse du bonheur comme de toutes choses, et que j'ai besoin de me distraire.

— A la bonne heure! reprit Clameus, vous m'avez effrayé et étonné en même temps ; Adéonne est si ravissante !

— Bien ravissante en effet, si ravissante, que pour elle j'ai négligé de suivre les conseils de mon père, oublié le but de ma vie.

— Vous êtes jeune heureusement. A quelle carrière vous destiniez-vous ?

— Je ne sais. Je voulais étudier la vie avant de choisir, mais voici deux ans que je suis à Paris, et je ne suis pas plus avancé que lorsque j'ai quitté ma province. Mon ignorance et ma nullité m'humilient, j'ai honte de ne rien être, parce que je sens que je ne puis être rien.

— La vie, mon cher, n'est pas chose difficile à connaître. La grande malice est de savoir ses secrets. Quand on les a pénétrés, savant ou ignorant, stupide, ou spirituel, creux ou profond, on arrive à tout.

— Hélas! continua Eusèbe, si je n'ai pas été assez habile pour connaître la vie, comment pourrais-je en percer les secrets ?

— Avec la vrille de l'amitié.

— Un peintre, nommé Paul Buck, que je connaissais autrefois, m'a dit que l'amitié n'existait pas.

— Mon frère le peintre est aussi de cet avis, reprit Clamens; j'ai toujours pensé que le scepticisme est une maladie qui se gagne en triturant les couleurs. Méfiez-vous, cher ami, des gens qui nient les sentiments. Ces gens-là sont mauvais et regardent le monde à travers leur âme.

— Vous n'aimez donc pas votre frère? demanda Eusèbe.

— Moi! mais je l'adore, répondit le librettiste; seulement je ne partage pas ses principes. Pour vous prouver que l'amitié existe, je vous offre la mienne. Vous voulez connaître le monde, étudier la vie? venez, je vous en montrerai les trucs et les ficelles; je serai votre guide, votre conseil : à nous deux nous allons faire de l'anatomie sociale ; nous disséquerons l'humanité, et je vous montrerai la manière de tenir le scalpel.

— Marchons, dit Eusèbe.

— Un instant, reprit son ami. Avant de partir il faut que je vous donne un avis : si vous voulez tout voir, tout entendre, tout étudier, il faut, avant de partir, matelasser vos coudes, capitonner votre langue, et vous mettre du coton dans l'oreille gauche, afin que ce qui entrera par la droite ne puisse pas ressortir. Et maintenant, continua Clamens en faisant un geste formidable : « Suivez-moi ! comme il est dit dans *Guillaume Tell*.

— Où allons-nous ? demanda Eusèbe.

— Mon cher, répondit le *cicerone*, la meilleure manière d'arriver quelque part est de ne pas savoir où l'on va.

XXXII

— Tenez, dit Clamens, voyez-vous ce ruban d'asphalte, qui s'étend de l'endroit où nous sommes jusqu'à la Chaussée-d'Antin?

— Oui, répondit Eusèbe; c'est le boulevard des Italiens.

— Vous l'avez dit. Eh bien! l'humanité entière grouille sur cette surface de terrain, grande à peine comme le jardin de votre père. Asseyons-nous, et dans une heure, vous connaîtrez Paris comme si vous l'aviez fait; et Paris c'est l'univers. Les autres villes du monde, Bordeaux, Lyon, Londres, Berlin,

Rome, Pétersbourg, sont des rivières ou des fleuves; Paris, c'est la mer. Tous les échantillons physiques et moraux de l'espèce humaine viennent s'y rouler et se tordre comme des vagues furieuses, dans cette immense et sublime tempête qu'on nomme la vie. Vous voulez décomposer cette eau houleuse? Tant pis pour vous; vous n'y trouverez que de l'écume, ou vous vous noierez, faute de cette ceinture de sauvetage qui s'appelle l'expérience.

— Mieux vaut se noyer tout de suite que de mourir de fatigue sur un rocher d'où l'on n'aperçoit que le vide, reprit Eusèbe; mais, en vérité, il me semble que nous employons de bien grands mots pour de bien petites choses.

— Et d'abord, répondit Daniel Clamens, il n'est rien de petit au monde. Une goutte d'eau peut sauver un homme, trois peuvent le tuer, cent forment une rigole, mille un ruisseau. Multipliez dix fois ces nombres par eux-mêmes, et vous arriverez à former un torrent qui, en huit jours, engloutirait la France. Eh bien! les hommes sont comme ces gouttelettes; en les voyant séparément, ils n'ont rien de terrible; mais le jour où, par une franc-maçonnerie mys-

tique, ils se trouvent rassemblés et classés selon leurs vices, leurs qualités, leurs passions ou leurs ardeurs, ils s'enlacent et forment un tout redoutable qui ébranle les sociétés jusque dans leurs racines les plus profondes.

— Que faire, au milieu de tout cela? demanda Eusèbe.

— Rire, répondit le poëte; rire pour ne pas pleurer; exploiter les vices des uns, les vertus des autres, et fermer les yeux pour ne pas voir le lendemain.

— En admettant cette théorie, reprit Eusèbe, il me semble fort difficile de connaître assez les autres pour pouvoir profiter de leurs défauts ou de leurs qualités.

— Allons donc! on connaît tout le monde excepté soi. Voyez-vous ce gentleman qui marche devant nous? il est mis comme un prince, il dîne dans les bons endroits et ne se refuse rien. Il est arrivé à Paris en sabots, il y a quatre ans; aujourd'hui il doit ses bottes, voilà tout le mystère. Ce gaillard-là refuserait le traitement d'un conseiller d'État; il gagne plus à emprunter.

— Très-bien, répondit le jeune homme, pour celui-là, je comprends, il a un vice déterminé. Vous le connaissez et ne lui prêtez rien ; c'est fort bien cela ; mais quel parti pouvez-vous tirer de lui et de ses défauts ?

— Je lui emprunte de l'argent.

Le jeune Martin fut sur le point de penser que son ami le faisait poser, comme jadis Paul Buck avait fait poser Bonnaud sur le chemin de fer ; mais Clamens ne lui donna pas le temps d'entrer en pourparlers avec cette idée.

— Je lui emprunte de l'argent, reprit-il, et il m'en prête parce que, mieux que personne, il connaît la nécessité. Adroit chasseur de pièces de vingt francs, il croit voir en moi un élève qui fera son chemin. Puis l'argent qu'il me prête est l'excuse de sa conscience : lorsqu'il dépouille les autres, il pense que je l'ai dépouillé, et il finit par croire qu'au lieu de pratiquer l'escroquerie il applique la loi du talion. Seul, cet homme n'est point dangereux ; mais il a dix mille confrères, qui exploitent quarante mille sots et en vivent, au détriment de cent mille pauvres diables qui crèvent de faim ou vont mourir aux galères.

Je suis sûr, continua Daniel Clamens, que le mot *usurier* représente à votre esprit un vieillard sordide, en redingote marron et en bonnet de soie noire.

— Il est dans ma commune un vieil homme nommé Gardet, qui passe pour pressurer les pauvres gens qui lui empruntent de l'argent. Il est vrai que ce vieux drôle est vêtu à peu près comme vous le dites, à cette différence près que son bonnet n'est point en soie. Dans beaucoup de livres que je lis depuis deux ans, j'ai vu les usuriers dépeints de la même façon.

— C'est un tort. Aujourd'hui, tout ce qui fait le mal est jeune ; c'est là un des signes les plus caractéristiques de notre époque. Ce sont les jeunes qui jouent à la Bourse, pendant que les vieux font du commerce ; ce sont les jeunes qui entretiennent les filles, et les vieux qui se cachent dans les armoires : c'est triste à dire, mais cela est ainsi. Revenons à nos moutons. Ces deux jeunes dandys qui, devant nous, balancent si agréablement leurs sticks, ont à peine cinquante ans à eux deux, et ce sont les juifs les mieux réussis de Paris.

— Mais, interrompit Eusèbe, je croyais que vous étiez juif?

— Permettez, reprit vivement Daniel, je suis Israélite, ce qui n'est pas du tout la même chose. Tels que vous le voyez, ce fashionable et son brillant ami ont ruiné bien des gens. En ce moment, ils ne se promènent pas, comme vous pourriez le supposer : ils cherchent pratique. Avez-vous besoin d'argent?

— Cher ami, répondit Eusèbe, vous savez que je suis tout à fait sauvage et que j'ignore la plupart des choses de la vie ; faites-moi donc la grâce, si cela ne vous ennuie pas trop, de vouloir bien m'instruire jusqu'au bout, en me définissant d'une façon exacte la profession de ces deux hommes.

— C'est facile. Ces deux diables ont compris que le besoin était la lèpre de presque toutes les existences, et ils ont fondé contre la gêne une compagnie d'assurances, qui serait une chose toute philanthropique, si la prime n'était de cent pour cent. Exemple : ils prêtent sur garantie cinq cents francs pour six mois ; au bout de ce temps, on leur en rend mille.

— Pourquoi mille ?

— Pour l'intérêt de l'argent avancé pendant six mois.

— Mais à tant faire, reprit Eusèbe, ils devraient prêter pour un an ; ils n'auraient besoin de rien donner du tout.

— C'est une idée cela. Il faudra que je la leur communique.

— Vous connaissez donc de telles gens ?

— Ce sont mes amis.

— Vous m'étonnez fort !

— Raisonnons. Je ne suis pas procureur impérial, moi, que diable ! Peu m'importe leur conduite? Qu'ils dupent les sots, c'est une affaire entre leur conscience et la bêtise humaine ; qu'ils s'arrangent ! Pour moi, je les ai toujours trouvés charmants ; ils m'ont rendu service en me prêtant souvent.

— A cent pour cent ?

— A rien pour cent.

— Alors, ils ne sont pas aussi juifs que vous le voulez bien dire ?

— Ils le sont plus que je ne saurais le dire ; mais

pas avec moi, et voici pourquoi. Le jour de la fortune faite s'avance pour eux. Ce jour arrivé, ils laisseront les affaires, auront des voitures, des maîtresses, ils épouseront deux héritières, feront figure dans le monde. Mais il est une chose qu'ils ne pourront acheter, c'est la considération, et ils comptent sur moi pour leur servir de témoin à décharge devant le tribunal de l'opinion publique.

— Triste, triste! murmura Eusèbe.

— Que voulez-vous? le monde est ainsi fait, dit Daniel.

— Eh bien! décidément, reprit le provincial, j'aime mieux ne pas faire sa connaissance.

— Vous avez tort; vous auriez appris des choses curieuses qu'il importe de connaître ; puis, voyez-vous la première chose à faire est d'apprendre les vices du temps afin de pouvoir les éviter.

— J'aime mieux les appréhender que de les voir de trop près, répondit le jeune Martin; merci mille fois, mon cher Clamens, d'avoir bien voulu être mon guide. Je sens que je suis trop faible pour arriver à un but à travers des chemins si dangereux. Continuez à aller droit devant vous dans cette voie; vous con-

naissez la boue de toutes les ornières, les ronces de tous les buissons; vous arriverez, j'en suis certain. Mais en vérité, je vous le demande, qu'irais-je faire, moi, simple et naïf, à travers tant de périlleux chemins? Suivons chacun notre voie : allez confiant vers l'avenir, moi je retourne au bonheur.

— Qu'appelez-vous le bonheur?

—La femme aimée et mes poëtes dont je vous parlais hier soir.

— Hélas! cher ami, répondit Daniel Clamens, ce bonheur-là ne dure guère. La femme est un grelot qui ne sonne pas toujours. Quant à vos poëtes, ils dureront encore moins que votre maîtresse, puisqu'ils ne sont que trois. La tristesse la plus amère est le fond de ces trois grands génies. Le premier est mort découragé : il vous découragera. Le second vit dans l'exil, où les sérénités sont mornes. Le troisième enfin, frappé par l'ingratitude de ses contemporains, a imposé silence à l'orchestre harmonieux qu'il avait dans l'âme, pour s'asseoir désolé sur la pierre du chemin et jouer de la clarinette.

XXXIII

Les deux amis se promenèrent longtemps silencieux. Clamens assez désappointé de ne plus avoir à professer, se disait : Eusèbe est un sot. De son côté, Eusèbe se disait : Daniel est un sage. Et comme ils étaient tous deux dans une erreur profonde, ils demeuraient convaincus qu'ils étaient dans le vrai.

Au moment de se séparer, Daniel dit à son élève réfractaire :

— Donc au revoir, cher ami; je ne vous en veux pas le moins du monde de ne m'avoir point écouté; plus

tard vous le regretterez. N'oubliez pas que je serai toujours prêt à recommencer mon cours.

— Merci, répondit Eusèbe, votre bonté me touche, et... Le reste de sa phrase resta cloué sur ses lèvres.

Lâchant la main de son ami, Martin s'avança rapidement près d'un groupe de jeunes gens assis devant la porte du café Tortoni.

— Qu'avez-vous? demanda Daniel qui le suivit.

— N'entendez-vous pas ? murmura Eusèbe.

— Oui, disait l'un des jeunes gens, Adéonne est une ravissante créature; depuis huit jours que je suis avec elle, je comprends l'amour insensé qu'elle avait inspiré à ce vieux drôle de Fontournay.

— Vous venez de dire, monsieur, que vous vivez depuis huit jours avec Adéonne? dit Eusèbe en s'avançant pâle et troublé.

— J'ai dit ce qui m'a plu, répondit le jeune homme avec hauteur. Je n'ai pas, je pense, de comptes à vous rendre ?

—Je ne vous demande rien, reprit Eusèbe; je voulais vous faire répéter, afin de vous dire que vous

mentiez ; vous ne voulez pas, peu m'importe. Je vous dirai que vous avez menti.

Et prenant Clamens par le bras il continua sa promenade.

— Voici une mauvaise affaire, dit le vaudevilliste.

— Pourquoi ? demanda Martin.

— Vous allez voir.

A cet instant, un jeune homme d'une tenue irréprochable s'approchait de l'amant d'Adéonne.

— Monsieur, dit-il à Eusèbe en le saluant avec une exquise politesse, mon ami, M. le comte de la Saulaye, m'envoie près de vous pour vous faire remarquer que vous lui avez donné un démenti public et que vous avez omis de lui laisser votre carte.

Eusèbe allait répondre ; Daniel le devança.

— Monsieur, dit-il à l'envoyé, veuillez faire mes excuses, je vous prie, à M. de la Saulaye. Mon ami, M. Eusèbe Martin de la Capelette, poussé par une colère que votre âge vous fera excuser, a omis de vous laisser son adresse ; voici la mienne. Demain, jusqu'à midi, nous serons à votre disposition.

— Je vous remercie, dit le jeune homme en

échangeant sa carte avec le vaudevilliste. Puis il salua et alla rejoindre ses amis.

— Çà, demanda Eusèbe, pouvez-vous me dire, mon bon Clamens, ce que signifie cet échange de morceaux de carton ?

— Hélas ! cela veut dire que vous vous battrez demain avec M. de la Saulaye.

— Je me battrai, moi ? et comment cela ?

— A l'épée, au sabre ou au pistolet, comme il le désirera ; il a le choix des armes, puisque vous l'avez insulté.

— Pour Dieu ! mon ami, s'écria Eusèbe, ne vous moquez pas de moi.

— Rien n'est plus sérieux, malheureusement je ne plaisante pas, reprit Clamens avec tristesse. J'ai vu tout d'abord que vous accomplissiez une action dont vous ne connaissiez pas les conséquences. Maintenant, le mal est fait, il n'y a plus à y revenir ; il faut vous battre, bon gré mal gré ; les lois de l'honneur ou plutôt les lois de la société vous y obligent.

— Quoi ! reprit Eusèbe avec véhémence, je rencontre sur ma route un misérable qui calomnie de la plus odieuse façon une femme que j'aime, que je ne

quitte pas une minute ! Je pourrais broyer cet homme sous mes poings, je ne le fais pas, tant son action honteuse m'inspire de mépris ; je me contente de lui dire qu'il ment, et je serais forcé de me battre avec cet imposteur infâme, que j'ai ménagé, et s'il faut en croire vos assertions, c'est moi qui serais à sa disposition, et devrais accepter l'arme qui lui est familière, et dont je ne me suis jamais servi ! En vérité cela ne se peut pas ; ce serait odieux.

— Cependant, il en est ainsi, mon pauvre enfant. Je vous le répète, les lois de l'honneur sont inflexibles.

— Lés lois de l'honneur, quel honneur ? où prenez-vous l'honneur, je vous prie, dites-moi ?... Ce n'est point moi qui ai forfait à ces lois si elles existent ; c'est cet homme.

— Écoutez-moi, Eusèbe, reprit Clamens avec gravité : vous avez défendu la réputation d'Adéonne, vous avez bien fait, d'abord parce que c'est votre maîtresse, et aussi parce que c'est une brave et vaillante créature qui vous aime de tout son cœur ; oui, je le répète, vous avez bien-fait. Je suis convaincu comme vous que la Saulaye a menti comme un ma-

nant; mais, en le lui disant vous lui faisiez une injure dont il a le droit de vous demander rétractation par les armes. Si vous refusiez, vous passeriez pour un lâche, et le monde croirait que la vérité et le bon droit sont de son côté. Je me suis fait de mon plein gré votre second dans cette affaire. Je ne regrette pas mon initiative; si vous refusez de vous battre, je prendrai votre place.

— Comment cela?

— Les lois de l'honneur m'y forcent.

— Je me battrai, répondit Eusèbe, mais je veux que le diable m'emporte, si je comprends quelque chose à ce que vous nommez les lois de l'honneur!

XXXIV

Après une longue discussion, dans laquelle Clamens avait beaucoup parlé et Eusèbe peu compris, le besoin d'un second, pour assister le jeune homme, s'étant fait sentir, Eusèbe se souvint de son vieil ami Paul Buck et se dirigea vers sa demeure.

Le peintre avait déménagé depuis longtemps et ce ne fut qu'après bien des courses que le provincial parvint à le dénicher, dans une affreuse mansarde de la rue Neuve-Coquenard.

Hélas, que Paul Buck était changé ! ce n'était plus

le joyeux artiste à la figure réjouie, au cœur content. La paresse avait passé sur sa tête, avait rendu ses cheveux incultes, déchiré ses vêtements et troué ses bottes.

— Tiens ! dit-il, en voyant Eusèbe, je pensais à toi ce matin, je me disais : Si j'avais l'adresse de mon petit sauvage, j'irais lui emprunter dix francs.

— En voilà vingt, dit Eusèbe ; es-tu malade ?

— Moi, du tout. Tu me trouves changé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Que veux-tu, c'est le chagrin.

— Tu es malheureux ?

— Trois fois plus que les pierres !

— Comment cela se fait-il ? tu as du talent, tu aimes l'art et tu es fort.

— Du talent, je n'en ai plus ; l'art, je le méprise depuis que je vois la réputation vivre en concubinage avec un tas de polissons sans mérite ; quant à ma force, elle a disparu avec Gredinette, une drôlesse qui m'a quitté pour suivre un garçon de café.

— Tu aimais cette femme ? demanda Eusèbe avec étonnement.

— C'était la seule chose qui me restât, répondit douloureusement le peintre. Dame ! j'y tenais ! Et toi, mon bon vieux, que deviens-tu ?

— Je me bats demain.

— Ah !

— Oui.

Et Eusèbe raconta de point en point à Paul toute sa vie depuis qu'ils étaient séparés.

— Eh bien ! dit-il en terminant son récit, que penses-tu de cela ?

— Mais, répondit Paul, je pense que tu as bien fait de venir me chercher, que tu as agi en brave garçon en donnant un démenti à ce gentilhomme de carton; mais je pense aussi qu'il pourrait bien se faire qu'il ait dit la vérité.

Eusèbe pâlit. Paul continua :

— C'est que, vois-tu, les femmes sont bien étranges ! Pourquoi ton Adéonne ne te tromperait-elle pas avec un comte, puisque Gredinette m'a trompé avec un homme à tablier blanc ?

— Adéonne a trop de cœur.

— Mon Dieu! ce sont toujours les femmes qui ont trop de cœur qui éprouvent le besoin de le partager. Sais-tu tirer ?

— Pas le moins du monde.

— Tu n'as pas peur, j'espère ?

— Si, répondit Eusèbe, j'ai peur, j'ai bien peur.

— Pas possible ! s'écria Paul en lâchant sa pipe ; tu dois te tromper.

— Non. Je sais ce que je dis. Je n'ai pas peur d'avoir la peau trouée, je ne crains pas qu'on me fasse du mal, je n'ai pas cette crainte ignoble qui fait frissonner et vous donne froid. J'ai peur de mourir, j'ai vingt-quatre ans ; j'ai peur de mourir et de quitter Adéonne que j'aime ; j'ai peur de mourir sans avoir revu mon père et mes grands arbres de la Capelette. Depuis deux heures, l'idée que je pourrais mourir demain, m'a donné le mal du pays ; je ne cherche plus à lire dans l'avenir; je regarde dans le passé, il me semble qu'il n'y a eu que du bonheur. Les êtres les plus humbles pour lesquels j'ai eu de l'amitié prennent dans mon cœur des proportions immenses. Il ne me reste peut-être plus que quinze heures à vivre. Eh bien ! j'en donnerais sept pour revoir la

grande Caty, une pauvre paysanne qui a eu soin de mon enfance, et embrasser mon pauvre chien Médor qui est aveugle.

— Bah! tout ira bien, dit Paul, rassure-toi; tu peux compter sur moi; demain je serai chez ton ami à l'heure indiquée.

Eusèbe lui serra la main et partit.

Quand il fut seul, le peintre se dit:

— Pauvre garçon! Il a raison, c'est dur de mourir à son âge, quand on a tant de raisons de regretter la vie. Mais qui dit qu'il mourra? ce n'est guère probable; s'il n'est que blessé, il pourra revoir son père, ses grands arbres et aimer sa maîtresse. Mon père, à moi, est mort; quand il vivait nous n'avons jamais eu d'autres arbres que ceux des routes; ma maîtresse est partie; je ne possède pas même un chien aveugle, et je viens de casser ma pipe.

Et comme ses yeux se portaient sur la pièce d'or laissée par Eusèbe, il ajouta: Pourtant il ne faut pas trop se plaindre, puisque je possède vingt francs: le droit de vivre un jour ou de ne pas mourir pendant quinze.

XXXV

Le hasard, qui est l'amant de cœur de la destinée et qui exerce sur elle une influence désastreuse, se plut à rassembler dans l'appartement de Clamens quatre hommes ayant chacun une opinion différente sur le duel.

Paul Buck prétendait tout simplement que le duel était une bêtise.

Daniel Clamens avançait que c'était un mal nécessaire.

Le commandant de Vic, premier témoin de M. de

la Saulaye, affirmait que c'était le jugement de Dieu.

Pour M. de Buffières, le jeune lion qui avait échangé sa carte avec le vaudevilliste, il avouait n'avoir aucune opinion à délayer sur ce crime, que la loi, — par respect pour elle-même, sans doute, — n'a pas osé prévoir.

Malgré tant de disparité dans leurs idées, les témoins s'entendirent presque tout de suite. Un seul tâcha de secouer l'olivier de paix : ce fut Paul Buck.

— Messieurs, dit-il, je crois que notre devoir est, l'honneur de nos commettants n'étant pas en péril, d'arranger cette sotte affaire.

— Monsieur, répondit M. de Buffières, nous avons la prétention de croire, monsieur le commandant de Vic et moi, que nous n'avons de conseil à recevoir de personne dans un cas comme celui qui nous rassemble.

— Libre à vous, messieurs, de ne pas écouter un bon avis, mais libre à moi, je pense, de dire ici mes impressions. Si je parle, croyez bien que ce n'est point pour professer ; mais, devant ma conscience, je suis responsable de la vie de deux hommes, dont l'un est

mon ami ; si un malheur venait à arriver, je veux pouvoir dormir tranquille.

— Si c'est pour assurer votre sommeil, continuez.

— Se je tiens à garantir mes nuits, continua l'artiste, c'est que, jusqu'à présent, les jours ne m'ont guère réussi. Voyons, messieurs, parlons peu et parlons bien , nous sommes des hommes, pourquoi ne nous entendrions-nous pas ? Je suis sûr que, dans le fond du cœur, chacun de nous regrette ce qui arrive.

— Certainement, certainement, répondit le commandant de Vic ; moi, qui vous parle, j'ai eu dix affaires, je n'en suis pas mort, c'est vrai ; cependant, je ne vois jamais avec plaisir deux hommes se couper la gorge ; je dirai même mieux, — vous me croirez si vous voulez, — ça m'est évidemment désagréable ; néanmoins il est des circonstances... vous me comprenez bien ?

— Il faut que jeunesse se *casse*, dit Clamens.

Ce mauvais jeu de mots fit sourire M. de Buffières qui adorait les *à peu près*.

Paul Buck crut le moment bien choisi pour renouveler sa tentative de réconciliation.

— Au fond de tout cela qu'y a-t-il ? Rien. Un jeune homme plaisante avec des amis, il se vante de posséder une femme à laquelle il n'a jamais parlé, — nous nous en sommes assurés ; — le propriétaire de la dame entend ce propos et dit au jeune bavard qu'il en a menti ; c'est dur, mais entre nous que vouliez-vous qu'il fît ? il ne pouvait pas décemment l'inviter à dîner. Eh bien ! que M. de la Saulaye, qui est un galant homme, j'en suis certain, reconnaisse qu'il a eu tort et nous en resterons là. Parbleu ! nous ne demandons pas la mort du pécheur.

— Vous oubliez, dit M. de Buffières, que c'est l'insulteur et non l'insulté, qui doit faire les excuses.

— Il y a, reprit le peintre, une autre façon de terminer cette absurde affaire : que M. de la Saulaye prouve qu'il a dit la vérité ; nous, nous empêcherons notre ami de se battre pour une femme qui n'en vaut pas la peine.

— Monsieur de la Saulaye, reprit le commandant prouvera tout ce qu'on voudra, mais seulement quand il aura obtenu réparation de l'outrage qui lui a été fait.

— C'est ça même, dit M. de Buffières.

— Si, continua Paul, par un hasard malheureux, M. de la Saulaye tuait M. Martin ou que M. Martin tuât M. de la Saulaye, cela prouverait-il que l'un avait tort et que l'autre avait menti? et la réputation d'Adéonne en serait-elle *moins* avancée ?

Adéonne! s'écria le commandant de Vic, s'agirait-il de la chanteuse?

— Oui, répondit monsieur de Buffières; la connaissez-vous?

— Elle, non, je ne la connais que de vue; mais j'ai beaucoup connu sa mère, une jolie brune qui avait des yeux noirs comme la peau d'une taupe, elle jouait la comédie à Saumur; et, ce qu'il y a de singulier, c'est que la naissance de cette Adéonne fut la cause d'une rencontre entre un excellent officier, M. de Baudibard de Saint-Fayol, oui est maintenant colonel du 9e lanciers, et moi.

— Allons donc!

— C'est comme je vous le dis. De Baudibard de Saint-Fayol prétendait que la petite était sa fille, et moi je prétendais absolument la même chose. Je reçus dans le bras un coup de fleuret qui me retint quinze

jours dans ma chambre, ce qui, avec un mois d'arrêts forcés, me calma beaucoup. Aujourd'hui je me battrais pour prouver le contraire de ce que j'avançais alors. Dernièrement, nous fûmes exprès à l'Opéra-Comique, Saint-Fayol et moi, pour voir la petite. Saint-Fayol, qui est aussi brun que moi, n'en revenait pas de lui voir des cheveux blonds. Alors je me rappelai que j'avais eu pour fourrier pendant ma liaison avec la mère un Alsacien blond comme de la filasse. Je fis part de ce souvenir à de Baudibard de Saint-Fayol. Nous n'avons jamais tant ri.

— De quoi? demanda Paul Buck.

— Mais parbleu ! de cette aventure, donc! répondit le commandant.

Clamens et M. de Buffières riaient. Paul comprit que tout nouvel effort serait inutile ; il se retira dans un coin et se contenta d'incliner la tête, lorsque M. de Vic, lui dit :

— Eh bien, c'est entendu, demain, sept heures, au Pecq, avenue de la Grotte ; nous porterons nos épées

XXXVI

Paul et Clamens conduisirent Eusèbe chez un maître d'armes renommé, Grisier ou Gatechair.

— Cher professeur, dit Clamens, je vous présente un de mes meilleurs amis, M. Eusèbe Martin, qui se bat demain et ne sait pas tenir une épée; je lui ai fait espérer que vous voudriez bien lui donner quelques conseils.

— Je ne puis lui en donner qu'un, dit le maître, c'est de ne pas se faire tuer. Je le lui donne de grand cœur; c'est tout ce que je puis faire.

— Comment, cher maître, vous pensez que vous ne pourriez pas lui démontrer quelques coups?

— L'escrime ne s'apprend pas en une heure.

— Sans doute, mais n'est-il point quelques bottes secrètes?...

— Toutes les bottes sont secrètes pour qui ne sait pas les parer.

— Ne pourriez-vous au moins montrer à mon ami la manière de se mettre en garde? Il se bat avec un homme du monde et il serait bon qu'il sache se faire tuer comme un garçon qui sait vivre.

— Pour ça, dit le maître, c'est facile; je suis à votre disposition.

Le professeur plaça Eusèbe, lui expliqua comment il devait tenir son arme, marcher à l'épée ou rompre; il lui fit comprendre que la raideur n'est point la force, et bien d'autres choses encore. La facilité d'Eusèbe à saisir les démonstrations, son attitude et sa vigueur inspirèrent au maître beaucoup d'intérêt. Le savant praticien regardait partir le jeune homme avec tristesse; au moment où celui-ci après l'avoir remercié, allait se retirer, il le rappela.

— Remettez-vous en garde, dit-il, et écoutez-moi

bien. Afin de vous donner une juste idée du duel, je vais vous charger avec cette épée qui est démouchetée, et comme vous voyez, très-acérée ; suivez bien mes mouvements et tâchez de parer, car bien que je sois sûr de ne point vous porter de coups dangereux, il pourrait arriver que, dans la vivacité de l'attaque ou par votre maladresse, mon fer vous fasse des éraflures ou des piqûres douloureuses. Et maintenant, prenez garde à vous.

Alors le maître se précipita sur Martin avec une violence extrême, son épée toujours menaçante frôlait la poitrine du jeune homme qui rompait pour ne pas être atteint. Le maître s'arrêta; le jeune homme était arrivé contre le mur. Aucun trouble ne se manifestait en lui. Le professeur l'examina attentivement, et voyant son calme, il lui dit :

— Allez, monsieur, vous reviendrez, c'est moi qui vous le promets.

— Dieu vous entende, répondit Eusèbe.

Le lendemain les trois amis arrivaient les premiers au rendez-vous. Un endroit convenable fut choisi, les épées mesurées, et le commandant de Vic prononça le mot sacramentel : Allez.

Eusèbe attaqua avec fureur son adversaire. Surpris par une vigueur à laquelle il était loin de s'attendre, et ne reconnaissant d'ailleurs dans les coups que le jeune homme cherchait à lui porter, aucun des coups écrits, enseignés dans les salles, celui-ci manifesta un embarras qui augmenta le courage de Martin, et lui fit précipiter ses attaques ; M. de la Saulaye fut atteint au poignet ; les témoins s'interposèrent, et Clamens enchanté s'écria :

— Messieurs, le combat est terminé.

— Pourquoi ? demanda Eusèbe.

— L'honneur est satisfait, répondit M. de Vic.

Le jeune homme pensa que l'honneur n'était pas difficile, et il reprit avec ses deux témoins la route de Paris.

Eusèbe jugea à propos de ne pas dire un mot de toute cette affaire à celle qui en était la cause involontaire; sa délicatesse le servit admirablement en cette circonstance. Adéonne se serait traînée à ses genoux pour l'empêcher de se battre, et l'aurait mis à la porte s'il ne s'était pas battu.

XXXVII

AB EXTRA

Il y avait environ trois quarts d'heure que les combattants avaient quitté le bois du Vésinet.

Deux gendarmes arrivèrent à franc étrier à l'avenue de la Grotte. Ils embrassèrent l'espace; un mouvement de dépit se manifesta dans leur attitude.

— Nous arrivons trop tard, dit l'un d'eux.

— Je m'en doutais, répondit l'autre.

— Mes bons messieurs, la charité, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu et de la bonne sainte Vierge,

mes bons messieurs, la charité, s'il vous plaît, disait une voix dolente.

— Brigadier, si nous demandions à cette mendiante quelques renseignements?

— Notre devoir est naturellement de pousser nos investigations jusque dans leur dernière limite.

— C'est aussi ma manière d'envisager, soit dit sans vous offenser.

— Oh hé! la femme, là-bas! cria le brigadier en en s'adressant à une pauvre vieille ridée comme une poire sèche, vous n'avez pas vu passer des messieurs en cet endroit?

— Pour ce qui est de les avoir vus, répondit la pauvresse, je ne les ai point vus, bonnes gens, bien sûr; v'là tantôt vingt ans que je suis aveugle, privée de la lumière du bon Dieu.

— Le cas est différent, et l'on ne peut vous accuser de mauvaise volonté.

— Naturellement, répondit le simple gendarme.

— Non, pour ce qui est de les avoir vus, reprit la vieille, toujours avec la même voix dolente, je ne les ai point vus; mais sauf votre respect, je n'ai pas été sans les entendre.

— Ah, ah, ils ont donc passé par là?

— Passé et repassé, mon bon monsieur; à cette heure, ils doivent être à Paris, car ils seront arrivés à temps pour le train.

Le gendarme poussa un grognement; le brigadier désappointé grogna deux fois.

— Pas moyen de verbaliser, dit-il.

— Tout de même, reprit la vieille; vous êtes la gendarmerie?

— Oui, brave femme; pourriez-vous par hasard nous renseigner; avez-vous su ou vu quelque chose?

— Je n'ai rien su ni rien vu, mes excellents messieurs, mais je pourrais tout de même vous donner des renseignements.

— Alors parlez sans haine et sans crainte, dit le représentant de la loi.

— Ils étaient sept, trois d'un côté et quatre de l'autre, ces jeunes messieurs...

— Qui vous a dit qu'ils étaient sept? demanda le brigadier avec finesse.

— C'est qu'ils se sont arrêtés pour me faire la charité: cinq m'ont donné; des deux autres l'un a

dit : Je n'ai pas de monnaie, l'autre a dit : Je ne suis pas superstitieux.

— Comment savez-vous qu'ils étaient jeunes ?

— Parce qu'ils marchaient vite, et que, quand l'on est vieux, voyez-vous, on n'est point pressé de mourir.

— Comment, de mourir ?

— Mon Dieu, oui, puisqu'ils allaient se battre.

— Qui vous l'a dit ?

— Mais leurs aumônes, mes bons messieurs; quatre m'ont donné vingt sous chacun; dans leur idée ça devait porter bonheur à leurs amis ; le cinquième, un brave jeune homme, celui qui allait se battre, m'a donné une pièce de cinq francs ; on est généreux quand on est malheureux ou heureux, quand on pleure ou quand on rit. Le sixième, celui qu'a dit : J'ai pas de monnaie, c'était le médecin. Les médecins, eux, ne donnent jamais ; que ça leur fait à ces gens-là qu'on vive ou qu'on meure ? Pour le septième, celui-ci qui a dit : C'est de la superstition, c'est celui qu'était dans son tort.

— Naturellement, s'écria en riant le brigadier, vous trouvez, vous, que c'est celui qui vous a donné

la pièce de cinq francs qui doit avoir raison ; je comprends ça.

— Vous ne comprenez point, mon doux gendarme, je vous l'assure; je sais ça, moi; j'en ai tant vu passer qui allaient se tuer. Ceux qui n'ont pas le bon droit pour eux ne donnent jamais rien, pas par avarice, oui-da, mais ils savent bien que ça n'est pas avec cent sous qu'on peut forcer la main au bon Dieu.

— Et alors? reprit le sous-officier.

— Alors ils ont été dans le bois, pas bien loin, car ils ne sont pas restés dix minutes; ils se sont battus à l'épée, je n'ai point entendu tirer de coups de pistolet; puis ils sont repartis sans s'être blessés beaucoup.

— Jusqu'à présent, votre perspicacité n'est point en défaut. Mais, demanda le brigadier, comment savez-vous que la blessure était légère?

— Ah! mon bon fils, répondit la vieille, je suis bien sûre de ce que je dis; si la blessure avait été dangereuse, ils m'auraient tous donné en repassant.

XXXVII

Eusèbe avait oublié cette aventure, comme aurait dit le commandant de Vic, lorsqu'un matin, Adéonne, pâle et tremblante, l'embrassa avec tendresse et lui remit un papier timbré.

— Tu t'es battu, mon Eusèbe, s'écria-t-elle, tu t'es battu et tu ne me l'avais pas dit?

— C'est vrai, répondit le jeune homme.

— Oh ! c'est mal ! bien mal de ta part.

— Qu'est ce papier?

— Lis.

Ce papier était une assignation dans laquelle le sieur Eusèbe Martin, auteur de coups et blessures sur la personne du sieur Ravaud, se disant de la Saulaye, délit prévu par l'article, etc., etc., était sommé de se rendre le mercredi suivant, devant M. de la Varade, juge d'instruction à Versailles. Ce même papier prétendait que, faute par lui de ce faire, il serait décerné un mandat d'amener.

Eusèbe prit l'assignation et fut demander des éclaircissements à Clamens. Le vaudevilliste le rassura en lui disant qu'il était assigné lui-même et que cela n'avait qu'une importance médiocre.

— Nous serons condamnés à quelques cents francs d'amende, à quelques mois de prison, tout sera dit ; ne vous alarmez pas.

— Ainsi, reprit Eusèbe, un monsieur s'est plu à calomnier une femme, j'ai exposé ma vie contre la sienne quand j'aurais pu simplement l'étrangler, et il faudra encore que je donne de l'argent et que je subisse avec vous et Paul une condamnation ?

— Naturellement, répondit le vaudevilliste.

— Mais lui sera condamné aussi, j'espère ? reprit Eusèbe avec véhémence.

— Pas le moins du monde : il sera bel et bien acquitté, d'abord parce qu'il a eu tort, et ensuite parce que vous vous êtes fait justice par vos mains.

— Mais si je l'avais tué ?

— Comme le combat a été loyal, nous aurions été absous.

— Ah ! s'écria le jeune Martin, mon père m'avait bien dit qu'il ne fallait jamais faire les choses à demi.

XXXVIII

Or, le mercredi, Eusèbe Martin, Daniel Clamens et Paul Buck arrivèrent à Versailles. Comme l'heure de comparaître n'était pas encore venue, les deux jeunes gens firent visiter la ville au provincial ; après quoi ils se dirigèrent vers le parquet.

— Est-ce là ce que vous nommez le palais de justice ? demanda Eusèbe en montrant à ses amis un bâtiment d'assez chétive apparence.

— Oui, répondit Clamens.

— Vous me disiez en venant, reprit l'amant

d'Adéonne, que la justice était le premier des pouvoirs constitués. On ne s'en douterait guère en comparant son palais avec celui des rois.

— Les rois, dit Paul Buck, possèdent en France une dizaine de palais; la Justice en a plus de cinq cents, et elle condamne plus d'hommes en un jour qu'un monarque n'en pourrait grâcier en un an.

— Heureusement pour la société, messieurs, dit en saluant M. de Vic, qui arrivait suivi de MM. de la Saulaye et de Buffières.

La première vengeance de la justice contre les duellistes est de les réunir dans son antichambre. Sans le respect profond que les Français professent pour elle, bien des rixes se renouvelleraient. Il est vrai que cet usage, qui pourrait avoir de graves désagréments, a aussi des compensations: souvent on a vu des adversaires se serrer la main au moment de comparaître devant leur juge.

M. de la Saulaye en apercevant l'amant d'Adéonne le salua courtoisement et lui tendit sa main.

Eusèbe salua à son tour, mais ne répondit point à l'avance qui lui était faite.

— Monsieur, dit le commandant de Vic en fronçant

le sourcil, j'ai l'honneur de vous faire remarquer que M. de la Saulaye vous offre la main.

— Ne voulant pas lui offrir la mienne, dit Eusèbe, je suis fâché que vous m'ayez fait faire cette remarque.

Le militaire allait probablement se fâcher si M. de Buffières ne l'eût retenu.

— Vous êtes trop bon, commandant, lui dit-il tout bas, de faire attention à ce rustre.

— Rustre, tant que vous voudrez, répondit le vieux crâne ; ça ne l'empêche pas de n'être qu'un grossier.

De leur côté, Paul Buck et Daniel Clamens reprochaient à Eusèbe son manque de courtoisie.

Deux gendarmes entrèrent, escortant trois hommes de mauvaise mine, qu'ils firent asseoir près des acteurs du duel de Pecq.

— Quoi ! disait Eusèbe, vous voulez me persuader que j'agirais en homme bien élevé en donnant ma main à un drôle que j'ai vu mentir pour calomnier une femme, qui a voulu me tuer, et qui par-dessus le marché, est cause que nous avons le désagrément,

vous et moi, d'être ici attendant une condamnation, en compagnie de trois filous ! En vérité, je me refuse à croire à une semblable énormité, et je préfère passer pour le dernier goujat du monde, plutôt que d'effleurer le doigt de ce monsieur.

MM. de la Saulaye, de Vic, de Buffières, furent appelés les premiers près du magistrat, qui les garda plus de trois heures.

Eusèbe se rongeait les poings comme un homme enterré vivant. Clamens, un crayon à la main, rimaillait un couplet de facture, et Paul Buck dissertait avec l'un des gendarmes, sur la philosophie de l'histoire.

— Monsieur, dit doucement l'un des bandits à Eusèbe, voudriez-vous, s'il vous plaît, me donner un peu de tabac ? voilà quatre mois que je n'ai point fumé.

— Je n'ai point de tabac, répondit Martin, mais j'ai quelques cigares ; si ces messieurs le permettent, je vous les offrirai volontiers.

— Offrez, dirent les deux gendarmes, ça ne se doit pas... mais enfin !

Les trois jeunes ens vidèrent leurs porte-cigares,

et glissèrent quelque argent dans la main des malfaiteurs. La glace était rompue.

— Pourquoi avez-vous été arrêté ? demanda Paul Buck au malfaiteur qu'il venait de gratifier de trois cigares et d'une pièce de deux francs.

— Moi, répondit l'homme avec une voix sinistre, j'ai été coffré par erreur.

— C'est la septième fois que la justice se trompe à votre endroit, dit un gendarme.

— Pour les autres fois, reprit l'homme, je n'ai rien à dire, mais pour celle-ci, aussi vrai que vous êtes un honnête homme, monsieur le gendarme, je suis innocent. Ce n'est pas moi qui ai fait le coup.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère, reprit sentencieusement le bon gendarme.

— Ma foi, répondit l'homme, vous m'y faites penser ; cela pourrait bien être. J'en toucherai un mot au juge.

— Et vous, demanda Eusèbe au second, avez-vous aussi à vous reprocher d'avoir volé ?

— Mon Dieu oui, monsieur.

— Qui a pu vous entraîner à cela ?

— Les hommes. Mon histoire est fort simple.

J'avais dix-neuf ans, j'adorais une jeune fille de mon pays. Un jour elle me demanda de lui apporter des fleurs ; c'était le lendemain la fête de Sainte-Marie, et elle voulait en couvrir l'autel, afin que la Vierge nous fût favorable ; ses parents ne se souciaient guère de notre union. Je n'avais ni jardin, ni fleurs. La nuit venue, je me mis à rôder, et quand tout le village fut endormi, je franchis le mur du verger de l'adjoint au maire...

— Vol avec escalade, la nuit, dans une maison habitée ; cinq ans de fers, interrompit le gendarme.

— Vous l'avez dit, continua le voleur ; mais comme j'étais jeune, que j'avais de bons antécédents, qu'il ne s'agissait que de quelques roses, qui tôt ou tard eussent été offertes à la Vierge, j'en fus quitte pour trois ans de prison. Quand j'eus fini mon temps, ma maîtresse était mariée. Pour moi, j'avais appris en prison la théorie du mal ; la répulsion que j'inspirais à tout le monde me força à en apprendre la pratique. Vous voyez que je ne suis pas encore bien fort, puisque je me suis fait pincer.

— Et vous, mon brave, demanda Clamens au troisième larron. pourquoi avez-vous volé

— Par goût, dit laconiquement celui-ci.

— Par goût ?

— Par goût.

— Mon Dieu, reprit le gendarme, tous les goûts sont dans la nature.

XXXIX

Malgré son air tout à fait glacial, M. de la Varade n'était point un méchant homme.

De François Ier à la Révolution de 93, les la Varade avaient toujours occupé un siége au Parlement. Le premier fut anobli, parce qu'il avait su plaire à la belle Diane, comtesse de Brézé; l'un des derniers fut guillotiné, parce qu'il avait déplu à la citoyenne Manon Lavri, qui avait une influence considérable sur le président de la section de la Butte des Moulins.

Le père du juge d'instruction qui allait interroger Eusèbe était mort sous la Restauration procureur général en province.

M. de la Varâde parlait avec une extrême difficulté ; doux et paresseux, la magistrature n'était point son fait. Sa profession lui causait mille tourments, mais il aurait cru manquer à lui-même et à la mémoire des siens en ne l'exerçant point.

— Un la Varade, disait-il à son fils, doit-être magistrat : noblesse oblige.

Lorsqu'il était seul, il regrettait amèrement de ne pouvoir vivre à sa guise, en dépensant selon ses goûts ses soixante mille livres de rente. Souvent le pauvre homme s'était demandé sérieusement si un citoyen n'est pas dispensé d'accomplir ses devoirs sociaux lorsque l'état auquel il appartient possède des millions d'hommes doués d'aptitudes suffisantes pour le remplacer. Sa femme prétendait que si, sa conscience affirmait que non.

Mme de la Varade, qui désirait ardemment habiter Paris, disait quelquefois à son mari :

— Faites-moi le plaisir de me dire, mon ami, ce que la société gagne à ce que ce soit un la Varade ou

un Rabanel, par exemple, qui instruise les vols à la *tire* des petits filous de Versailles. Pensez-vous qu'avec votre nom et notre fortune vous ne pourriez rendre des services à votre pays que de cette façon ? Beau sort, en vérité, que le vôtre ! Vous exercerez pendant vingt-cinq ans et vous deviendrez président de cour dans quelque ville perdue au fond de la province.

— Ainsi ont fait les miens, répondit le mari, ainsi ferai-je, et, avec l'aide de Dieu, j'espère que mon fils m'imitera.

La femme haussait les épaules, la mère soupirait.

Eusèbe entra dans le cabinet du juge, salua et attendit une interrogation.

— Voulez-vous, monsieur, lui demanda le magistrat après la question d'usage, raconter les faits qui ont motivé une rencontre entre vous et M. de la Saulaye ?

— Et d'abord, reprit Eusèbe avec vivacité, je suis accusé de coups et blessures sur la personne de mon adversaire ; je désire vous faire remarquer que je ne l'ai point frappé.

— Cela ne signifie rien, répliqua le magistrat ; c'est une formule, revenons aux faits.

— Est-il possible que vous les ignoriez ! s'écria Eusèbe. Ces messieurs ont affirmé vous les avoir racontés.

— Peu importe, j'ai besoin de les apprendre de votre bouche.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous le désirez, dit le provincial ; et il raconta de point en point les péripéties de son duel.

— Ainsi, reprit le magistrat, c'est vous qui avez donné le démenti ?

— Certes ! et à ma place vous eussiez agi de même.

— Je n'ai pas à vous dire ce que j'aurais fait, je n'ai qu'à vous questionner. L'affaire s'est-elle passée loyalement ?

— Non.

— Qu'avez-vous à reprocher à votre adversaire ?

— D'avoir menti.

— Ce n'est point là ce que je vous demande. Je parle de sa conduite sur le terrain ; je n'ai pas à me préoccuper du reste.

— Sur le terrain, nous étions sept, répondit Eusèbe; mon adversaire ne pouvait se conduire déloyalement, n'eussions-nous été que deux; j'avais une arme égale à la sienne; je ne le craignais point.

— Vous êtes sans doute fort à l'épée ?

— Je ne sais. Je ne m'étais jamais battu, et si j'excepte une leçon d'une heure, je n'avais jamais tenu cette arme en main.

— En somme, vous n'avez rien à reprocher à votre adversaire ?

— Si : il a menti.

— En êtes-vous bien sûr? demanda M. de la Varade.

— Oui, bien sûr.

— Alors, pourquoi vous battre ?

— Ma foi, je l'ignore ; on ma dit que l'honneur l'exigeait.

— Si l'on ne vous eût pas dit cela, vous ne vous seriez donc pas battu ?

— Ma foi, non ; j'avais dit à cet homme qu'il était un imposteur, cela me suffisait.

La franchise d'Eusèbe frappa le magistrat.

— Monsieur Martin, dit-il, je suis père, permettez-moi donc de vous parler comme à un fils.

Eusèbe s'inclina ; le magistrat reprit :

— Pensez-vous qu'une fille de théâtre vaille la peine qu'on se tue pour elle ?

— Oui, dit le jeune homme, quand elle est honnête et qu'on l'aime

— Ainsi, vous aimez cette créature ?

— Ah ! monsieur, de tout mon cœur.

— Où l'avez-vous connue ?

Eusèbe raconta comment son père l'avait envoyé à Paris pour y apprendre la vie, admirer la civilisation et tâcher de démêler le faux et le vrai. Son voyage, son arrivée, ses déceptions, sa rencontre avec Adéonne, son existence depuis cette époque, ses petits chagrins, ses humiliations, ses joies, il ne cacha rien.

— Mon enfant, lui dit M. de la Varade, je me connais en hommes, je suis sûr que vous êtes sincère. Rassurez-vous ; votre affaire ne sera pas poursuivie. Maintenant, ce n'est plus le juge qui parle, c'est l'homme : écoutez-moi. Jusqu'à présent vous n'avez pas suivi les ordres de votre père, vous êtes dans le chemin de l'erreur, je vous en avertis. Ne sentez-

vous pas que vous jouissiez présentement d'un bonheur factice? N'avez-vous jamais pensé au vide profond que masquent les félicités mal définies? Et ne vous êtes-vous jamais trouvé honteux de ne rien être dans une société ou chaque individu accomplit une mission?

— Si vraiment, s'écria le jeune homme, j'ai éprouvé toutes les sensations que vous venez de dépeindre; mais que puis-je faire, impuissant que je suis à trouver le vrai, que personne ne veut me montrer?

— Le vrai, reprit M. de la Varade, est tout entier dans un mot qui est la religion des sociétés. Le vrai, c'est le Devoir.

XL

Eusèbe quitta le cabinet du juge et fut rejoindre ses deux amis, auxquels il annonça que l'affaire en restait là, et tous trois retournèrent à Paris.

Adéonne éclata en transports de joie mêlés de larmes en revoyant Eusèbe. Celui-ci resta préoccupé et ne prêta à cette effusion qu'une attention distraite.

Le lendemain, il se leva de bon matin, s'habilla et sortit, au grand étonnement d'Adéonne qui n'osa l'interroger.

— Il n'a pas fermé l'œil de la nuit, pensa-t-elle et il part à cette heure; que peut-il avoir et où va-t-il?

Eusèbe n'avait pas fait trois pas dans la rue qu'il remonta comme s'il eût oublié quelque chose, et embrassant sa maîtresse, il lui dit:

— Adéonne, ma douce reine, sais-tu, toi, ce que c'est que le Devoir?

— Le devoir, répondit la chanteuse, certainement je sais ce que c'est.

— Dis!

— Le Devoir, pour moi, c'est de n'être point sifflée et d'être fidèle à l'homme que j'aime. A toi, mon Eusèbe!

— Le Devoir de la femme n'est point semblable à celui de l'homme.

— Absolument semblable; le tien est de m'aimer comme je t'aime.

Eusèbe sortit et se dirigea vers la demeure de Clamens.

— Ami, dit-il en entrant chez le poëte qui ronflait, je vous demande pardon de vous déranger si matin, mais il s'agit pour moi d'une chose importante à con-

naitre. Faites-moi, je vous prie, la grâce de me dire ce que c'est que le Devoir.

Daniel ouvrit les yeux à grand'peine, regarda d'un œil hagard son matinal visiteur et répondit :

— Le Devoir, pour moi, c'est cinq actes reçus au Théâtre-Français.

Et se retournant du côté du mur, il se remit à ronfler.

Eusèbe partit et se décida à grimper les six étages de Paul Buck.

— Sois le bienvenu, s'écria l'artiste, le bonheur est sous mon toit, Gredinette est revenue et... et j'ai pardonné. Tu vas me blâmer, me dire que j'ai été faible ; mais que veux-tu, mon bonheur est attaché aux rubans de son bonnet. D'ailleurs pourquoi la clémence, qui est la vertu des rois, ne serait-elle pas celle des peintres ?

— Tu veux que je te blâme d'être heureux, mon bon Paul, quelle folie ! Je ne viens certes pas pour cela, mais pour autre chose.

Parle.

— Je veux que tu me dises ce que c'est que le Devoir ?

— Le Devoir, petit sauvage, c'est la seule chose que Gredinette ignore.

— C'est là une définition bien vague.

— Le Devoir! Il y a mille manières d'interpréter ce mot-là.

— La meilleure?

— Selon moi, le devoir de l'homme consiste à fumer sa pipe sous l'œil de Dieu, sans faire de tort à personne.

— Merci, dit Eusèbe, et il quitta son ami, qui fut fort surpris d'une si brusque retraite.

Dans la rue, le pauvre garçon, plus embarrassé que jamais, se mit à errer au hasard. La vue de l'ancienne boutique de Lansade, devant laquelle il passa, lui rappela l'honnête marchand qui était venu à son secours dans un cas bien plus grave. Il se décida à aller lui demander l'explication du mot prononcé par M. de la Varade.

Chemin faisant, il rencontra le régisseur du théâtre qui le salua avec aménité.

— M. Sainval, dit-il en courant à lui, vous pourriez peut-être m'éviter une longue course.

— Je suis tout à votre service.

— Expliquez-moi comment vous entendez le Devoir ?

— C'est bien simple, M. Martin : plaire à son directeur d'abord et au public ensuite, voilà.

— Merci, dit Eusèbe, et il continua sa route.

En arrivant à Viroflay, le jeune homme eut toutes les peines du monde à reconnaître la demeure de celui qu'il venait voir. Le jardin n'existait plus, un vaste hangar rempli de caisses de bois blanc en occupait la place. La maison, si proprette et si blanche autrefois, était devenue grise, et ses murs étaient presque couverts par les gigantesques lettres d'une interminable enseigne :

F. B. LANSADE

CI-DEVANT

BOULEVARD SAINT-DENIS

A

PARIS

PORCELAINES & CRISTAUX

DÉPOT

DES MEILLEURES FABRIQUES DE FRANCE

FAIT L'EXPORTATION

Un homme couvert d'une blouse bleue, le front ruisselant de sueur, vint au-devant de lui.

— Ah ! dit-il en abordant le jeune homme, vous voilà enfin, monsieur Martin. A dire vrai, je n'espérais plus vous revoir, je vous croyais parti. Souvent j'ai eu l'intention de m'informer, mais je suis si occupé quand je vais à Paris, que je n'ai pas une minute à moi.

— Vous avez donc repris les affaires, mon cher Lansade ? demanda Martin.

— Ah Dieu ! non, répondit le marchand, c'est bien fini. J'ai eu le bonheur de faire ma petite affaire, cela me suffit, maintenant je me repose. Je fais par-ci par-là quelques petites bricoles, mais c'est pour ne pas trop m'ennuyer.

— A voir votre maison, on dirait une vraie manufacture.

— N'est-ce pas ? mais il n'en est rien. Je fais quelques petites affaires avec les marchands des environs, c'est moi qui les fournis, je vends presque autant qu'à Paris. Je fais ça en m'amusant. Voyez ce que c'est : autrefois, j'avais un commis et un garçon, maintenant je suis tout seul et je fais l'exportation ;

mais à vrai dire, je travaille comme quatre ; il faut bien s'occuper un peu.

Sans plus se soucier de son visiteur, Lansade se mit à emballer des verres, à clouer des caisses, à choisir des porcelaines.

— Sans cérémonies, monsieur Eusèbe, dit-il au bout d'un instant, voulez-vous casser une croûte sous le pouce ?

— Merci, dit Eusèbe, il faut que je sois à Versailles avant midi... Je voulais vous demander quelque chose.

Les traits du marchand se décomposèrent, et un malaise manifeste s'empara de lui.

— Je voudrais, continua le jeune homme, que vous me disiez ce que c'est que le Devoir ?

— C'est bien facile, monsieur Eusèbe, répondit Lansade en raclant avec une pierre ponce le dessous rugueux d'une assiette ; le Devoir, c'est de travailler quand on est jeune, de faire honneur à sa signature, et une fois qu'on a fait sa pelote, de faire place à d'autres ! Chacun son tour.

Eusèbe prit congé du marchand.

— A vous revoir, monsieur Martin, dit celui-ci ;

venez donc me demander à déjeuner un de ces jours; tâchez que ce soit un dimanche.

Le temps était beau, les buissons en fleurs. Eusèbe, qui depuis longtemps n'avait pas vu la campagne, éprouva, malgré sa préoccupation, un bien-être indicible, et résolut de faire sa route à pied.

— J'ai eu tort, se dit-il, de questionner tous ces gens-là, qui envisagent le Devoir chacun à un point de vue différent; le seul homme qui puisse m'instruire sur ce point, c'est l'honorable magistrat qui a bien voulu me faire voir le néant de mon existence.

Une heure après, le jeune homme frappait à la porte du logis de M. de la Varade, qui était absent. Un domestique l'introduisit dans le cabinet de travail du juge en le priant d'attendre; son maître, disait-il, ne devait pas tarder à rentrer.

Eusèbe attendait depuis plus de dix minutes et allait se retirer, lorsque, parmi des livres placés sur une table, ses yeux remarquèrent un dictionnaire français.

— Ah! se dit-il, mon pressentiment ne m'avait pas trompé, c'était bien ici que je devais trouver ce que je cherche. Il se mit à feuilleter et trouva:

DEVOIR, *subst. masc. Ce à quoi l'on est obligé par la conscience, par la raison, par la bienséance, par la loi, par l'usage.*

Il laissa tomber le livre avec découragement.

— Me voici plus embarrassé que jamais, pensa-t-il, puisque les choses auxquelles la loi, l'usage, la bienséance vous obligent, sont juste le contraire de celles que dictent la conscience et la raison.

Eusèbe en était là de ses réflexions, lorsqu'une jeune femme à l'œil vif apparut sur le seuil de la porte. C'était Mme de la Varade.

— Mon mari, dit-elle, me fait dire qu'il ne rentrera que fort tard ; je suis désolée, monsieur, qu'on vous ait fait attendre inutilement.

— C'est moi, madame, qui regrette qu'on vous ait dérangée.

— Voulez-vous me dire votre nom ?

— Eusèbe Martin.

Les femmes des juges d'instruction savent mieux ce qui se passe que le procureur général, leurs maris leur disent tout. M. de la Varade avait raconté à sa femme le duel d'Eusèbe, aussi celle-ci regardait-elle

avec curiosité ce tout jeune homme, qui possédait l'amour d'une femme relativement célèbre.

— Si, reprit Mme de la Varade après un long silence, vous avez absolument à parler à mon mari et que vous vouliez attendre son retour...

— Merci, madame, interrompit Eusèbe, je ne saurais me rendre indiscret à ce point. Je n'ai rien à dire d'important à monsieur le juge d'instruction. Hier dans un moment de bonté, il a bien voulu me donner de bons avis ; malheureusement, je n'ai pas parfaitement saisi sa pensée, et aujourd'hui je venais le prier de me définir un mot qu'il appelle la religion des sociétés.

— Et quel est ce mot?

— Le Devoir.

Mme de la Varade éclata de rire avec tant de bonne foi, qu'Eusèbe troublé ne put voir les plus jolies dents du monde, des dents si blanches, si blanches, que la réverbération des lèvres les faisait paraître roses.

— Comment, monsieur, dit la jolie rieuse, c'est pour savoir cela que vous êtes venu de Paris?

— Oui, madame.

— Eh bien, je vais vous satisfaire.

— Je vous en serai bien reconnaissant, je vous assure, madame.

— Savez-vous ce qu'était l'hydre de Lerne?

— Mais, reprit Eusèbe en balbutiant, je crois que c'était un monstre fabuleux...

— Vous y êtes : une vilaine bête qui avait sept têtes. On en coupait une, il en naissait sept autres. Eh bien, monsieur, le Devoir est un monstre moral : toutes les fois qu'on en a accompli un, il en reste sept autres à accomplir.

XLI

Un matin, un mois après sa visite à Versailles, Eusèbe, un énorme bouquet à la main, entra chez Adéonne.

— Pourquoi ces fleurs ? demanda la chanteuse. Ce n'est pas aujourd'hui ma fête, que je sache ?

— Non, répondit le jeune homme, c'est la fête de ce bouquet.

— Il est des jours, reprit la comédienne, où les fleurs et les compliments sont d'un mauvais augure. J'ai fait, ce matin, trois *réussites*, le neuf de pique

est toujours sorti. Gageons qu'il y a une mauvaise nouvelle cachée sous ces camélias.

— C'est vrai.

— Parle.

— Je ne sais comment te l'apprendre...

— Tu te maries, n'est-ce pas ?

— Oui. Qui a pu te dire...

— Il y a quinze jours que je le sais. J'ai trouvé la lettre de ton père dans la poche de ton habit. Ne t'excuse pas. Je sais ce que tu pourrais me raconter.

— Je n'ai pas à me justifier, reprit Eusèbe en feignant une tranquillité bien loin de son âme. Je me marie parce qu'un homme doit accomplir ses Devoirs sociaux.

— Tu vois, mon Eusèbe, continua la chanteuse, on nous croit très-fortes, nous autres femmes de théâtre, il n'en est rien cependant. Je t'aimais, parce que je te croyais fort et plein de cœur. Tu es lâche et sot.

— Adéonne !

— Ne t'emporte pas, tu vois combien je suis calme. Oui, je le répète, tu es lâche et sot. Le Devoir d'un homme de cœur est de vivre pour la femme qui

l'aime. Le Devoir de l'homme intelligent est de préférer à un bonheur d'aventure celui qu'il a sous la main. Tu n'accomplis ni l'un ni l'autre, tant pis pour toi. Que m'importe à moi que tu te maries ! tu ne m'aime plus. Je demanderais au temps de me venger si je ne t'aimais encore. Enfin, que veux-tu, c'est un grand malheur pour moi, car mon amour me tuera ; pourvu que je ne tue pas mon amour, ce qui serait bien plus cruel encore.

— Veux-tu que je rompe? murmura Eusèbe; il est encore temps.

— Non, Eusèbe. Si tu pouvais reprendre ta parole, je ne pourrais reprendre mes illusions.

XLII

« *M* »

» *Monsieur et madame* Bonnaud, *rentiers, ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille, mademoiselle* Louise-Clémentine Bonnaud, *avec monsieur* Eusèbe Martin.

» *La bénédiction nuptiale aura lieu le 27 courant, à onze heures du matin, en l'église de Marly-le-Roi.* »

Cet avis avait été adressé à Adéonne par Bonnaud, qui, en père prévoyant, désirait avertir la chanteuse,

dans le cas où Eusèbe ne l'eût pas fait, et ainsi éviter une scène à l'église, ce qui eût fait un effet déplorable à Marly-le-Roi.

Après avoir lu, Adéonne dit à Marie Bachu, qui était venue la consoler :

— Si Dieu n'était pas si méchant, je ferais dire une messe pour mon bonheur, qu'on enterrera ce jour-là.

— Il y a longtemps que le mien est dans la tombe, répondit Marie Bachu, et je n'en suis pas morte.

XLIII

La veille du 27 courant, c'est-à-dire le 26, monsieur, madame et mademoiselle Bonnaud, entourés de leurs amis; Eusèbe Martin, assisté par Lansade et monsieur de la Varade, s'apprêtaient à signer devant maître Mouflon, notaire, sans son collègue, deux actes d'une importance extrême. Le premier était un contrat de mariage, le second un acte d'association entre ledit sieur Eusèbe Martin et le sieur Isidore Doucain, fabricant de produits chimiques et successeur de Bonnaud.

Le sieur Isidore Boucain apportait à la société E. Martin et Cᵉ son intelligence commerciale, Eusèbe Martin apportait l'usine qui constituait la dot de sa femme.

Le notaire lut les deux actes à haute voix.

Eusèbe se leva et lui dit :

— Voulez-vous ajouter, je vous prie, à mon apport social cette somme de quarante-huit mille francs que je dépose entre vos mains ?

Bonnaud et Lansade poussèrent une exclamation qui ne peut se rendre par l'assemblage d'aucune lettre.

— Quoi ! dit le premier à Eusèbe, la comédienne vous a rendu votre argent !

— Lisez ! répondit Eusèbe en lui passant un papier que les deux marchands allèrent dévorer dans l'embrasure d'une fenêtre. Voici ce que contenait ce papier :

« Eusèbe,

» Vous avez voulu m'acheter, mais je ne me suis point vendue. Voici les quarante-huit billets que vous avez oubliés chez moi. J'avais placé cet argent

chez Gallis, mon agent de change; les intérêts ont suffi largement à défrayer vos dépenses. Permettez-moi de garder pour mon courtage la ceinture de cuir qui contenait cette somme. Vous ne retournerez plus dans vos bois de châtaigniers; si par hasard vous y reveniez, c'est que vous n'auriez plus d'argent; partant, cette rustique bourse ne saurait vous être utile.

» Adieu, Eusèbe.

» ADÉONNE. »

— L'insolente! murmura Bonnaud; et s'approchant du notaire, il lui dit à demi-voix : Voulez-vous constater dans un article additionnel qu'en cas de décès, s'il n'y a pas d'enfants nés dans le mariage, le bien des conjoints restera au dernier vivant?

XLIV

Lorsque tous les honnêtes bourgeois amis de Bonnaud et de Lansade eurent bien mangé, ils ne se levèrent pas de table, ils se mirent à boire, et quand ils eurent bu, ils se mirent à chanter.

Ce fut Bonnaud, le père de la fiancée, qui commença ; les convives firent chorus.

Prenez dix viveurs usés par toutes les débauches, enfermez-les, par une nuit d'hiver, avec dix courtisanes dans l'un des splendides salons du pavillon

d'Armenonville, au milieu du bois de Boulogne, loin de tous regards, exempts de toute contrainte; donnez-leur de l'or pour jouer; ordonnez qu'on leur serve les vins les plus exquis de la meilleure cave du monde. Une fois tout cela fait, vous n'attendrez pas longtemps pour voir un tableau participant de l'enfer du Dante et du *Rêve de bonheur*. Au moment où toutes les passions qui grouillent dans le cœur de l'homme seront déchaînées, entrez, et dites à cette hideuse compagnie de se mettre aux fenêtres pour voir passer deux jeunes mariés qui sortent de l'église. Alors vous verrez, je vous le dis, un spectacle étrange et navrant. La tourmente de l'orgie s'apaisera, les chants cesseront, la noce passera, et les rires des jeunes amies de la fiancée troubleront seuls le silence et le recueillement de la saturnale émue.

Les hommes penseront à leurs sœurs, à leurs mères, à leur jeunesse perdue dans le vice et dans la débauche. Les femmes, ces dix femmes abjectes, traînées dans toutes les hontes, tressailleront en voyant le voile blanc de la jeune fille vierge. Peut-être, à elles dix, trouveront-elles deux larmes, l'une pour leur présent avili, l'autre pour leur honnêteté à jamais

perdue. Si l'une d'entre elles, plus ivre ou plus perdue que les autres, voulait jeter une insulte à la face de la vertu qui passe, son imprécation resterait étranglée dans sa gorge, et ses compagnes d'avilissement la mépriseraient.

Eh bien ! pour le mariage, ce sacrement redoutable parmi les plus redoutables, pour cet acte horrible ou sublime, qui rive à jamais deux êtres à une chaîne dont chaque anneau brisé est une douleur ou une honte, les bourgeois n'ont pas le moindre respect; ils attendent le moment où le prêtre aura fini pour entonner des chansons grivoises et dire des choses qui, ailleurs, ne seraient qu'obscènes.

XLV

Les grandes douleurs tiennent peu de place dans la vie, et Dieu a donné à l'homme qu'il veut éprouver la force nécessaire pour les supporter. Devant un grand désastre, la nature humaine se roidit; devant les mille misères de l'existence et les péripéties que font naître les orages de la vie, elle se courbe.

Le lendemain de son mariage seulement, Eusèbe comprit l'étendue de son amour pour Adéonne. Il sentit que la parole sacramentelle d'un homme à écharpe

tricolore ne suffit pas pour détruire la plus grande faiblesse de l'homme : l'habitude.

Nature douce et droite, le fils du sceptique Martin ne chercha pas à se mentir à lui-même. Il entrevit l'immensité de son malheur et y entra avec résignation.

Le système de comparaison lui ôta toute tranquillité d'esprit et de cœur. En voyant les draps de toile de Chartres qui garnissaient le lit nuptial, il pensait à la batiste, ornée de valenciennes, de son ancien nid. A l'honnête froideur de Clémentine, il opposait les élans passionnés d'Adéonne. La simplicité décente de sa femme le révoltait et lui remettait dans l'esprit les mots vainqueurs que la chanteuse laissait échapper entre deux éclats de rire.

L'intérieur de la fabrique où se distillait l'eau de Javelle, où se cristallisait le sulfate de magnésie, lui donnait le vertige. Pour les livres de commerce, il n'y touchait qu'avec crainte, tant il avait peur qu'une puissance mystérieuse ne les fît se refermer d'eux-mêmes et prendre, comme dans un étau, son front chargé d'ennui. C'était surtout quand il pénétrait dans ce laboratoire nauséabond qu'il regrettait les

bords de la rivière où il avait failli se noyer lorsqu'il était enfant, et le boudoir bleu où il avait lu et relu ses trois poëtes pendant que sa maîtresse chantait.

XLVI

Un matin, la nostalgie du bonheur le prit par les cheveux et le conduisit chez Adéonne.

— Jenny, dit-il en entrant, où est madame?

— Madame est morte!... répondit la jeune fille, et elle se mit à pleurer.

Eusèbe se laissa tomber sur le divan et resta deux heures à attendre des larmes. Son cœur serré battait avec violence, un râle sourd sortait en grinçant de sa gorge sèche ; les larmes ne venaient pas.

Jenny, la bonne, avait regardé avec colère Eusèbe,

dont l'abandon avait causé la mort de sa maîtresse ; elle eut pitié de sa profonde douleur.

— Monsieur, lui dit-elle en lui présentant un coffret d'acier, j'allais vous écrire afin d'accomplir les derniers ordres de la pauvre madame. Elle m'avait dit : « Huit jours après ma mort, vous porterez ça à Eusèbe. » Je vous le remets ; le voici, monsieur, le voici.

Et la brave fille se remit à pleurer.

Eusèbe, le regard fixe, prit le coffret, le posa sur la table et l'ouvrit après en avoir pris la clef derrière le cadre du portrait d'Adéonne. Il en sortit une enveloppe dont il brisa le cachet en tremblant, et il lut :

« Mon Eusèbe,

» Quand tu liras cette vilaine lettre, je serai morte, mon amour pour toi m'aura tuée. Pleure-moi beaucoup, mais ne me plains pas trop. J'aime mieux mourir de ça que d'autre chose. Je me voyais m'en aller et j'éprouvais presque du bonheur à penser que

c'était pour toi et par toi que j'allais en finir avec la vie. Si tu savais comme c'est bon d'aimer ! cela rend honnête. Marie Bachu me fait pitié, la pauvre fille, avec ses raisonnements, c'est des bêtises. Écoute-moi, mon bon chéri, ce qui est après est mon testament. Je te laisse et lègue ma bague en turquoises et en brillants ; c'est la première chose que j'ai achetée de l'argent que j'avais gagné. Tu trouveras dans le tiroir de mon petit bonheur-du-jour mes autres bijoux : ils sont enveloppés par paquets avec les noms dessus. C'est des souvenirs pour mes camarades du théâtre ; tu donneras toi-même ma montre et la chaîne à Mme Marignan, mon habilleuse, et quarante-deux francs que je dois à Adolphe le coiffeur. Tu porteras mon deuil, je t'en supplie, au moins un mois, n'est-ce pas, mon chéri ? tu diras chez toi que tu as perdu un cousin. J'ai vu ta femme, elle est jolie, mais tu comprends que sa figure ne me revient pas beaucoup. Et puis tu donneras toutes mes robes et mon linge à Jenny, ma bonne, et aussi deux mille francs pour faire remplacer son amoureux, si toutefois elle consent à se marier ; ce n'est qu'à cette condition que je lui donne cela. Quand tu auras fait

tout ce que je te dis, tu prendras le reste de l'argent; il y aura une quinzaine de mille francs quand mes meubles auront été vendus. Alors tu partiras pour Strasbourg et tu chercheras un nommé Antoine Krutger, tourneur en bois; quand tu l'auras trouvé, tu lui demanderas s'il a été fourrier dans un régiment de chasseurs en garnison à Saumur il y a vingt-huit ans. S'il te dit oui, tu lui donneras tout; c'est mon père, un brave homme qui m'aurait méprisée. S'il est mort, tu donneras à ses enfants : c'est comme si c'était mes frères, n'est-ce pas ? Voilà tout. Et maintenant, mon bon Eusèbe, adieu pour toujours. Je t'aimais, oh ! je t'aimais à ne pas pouvoir le dire et je t'embrasse comme le jour où tu voulais m'acheter.

» Adéonne. »

» P. S. Je te demande pardon de la peine que tu vas te donner pour moi, et je suis à toi pour la vie ; ça ne sera pas long. »

Eusèbe sanglotait ; il relut cinq ou six fois la lettre de sa maîtresse et appela Jenny.

— Mon enfant, lui dit-il, madame ne vous a pas oublié ; elle vous laisse de quoi vous marier.

— Comment ! s'écria Jenny, je pourrais retourner dans mon pays. Ah ! monsieur, que la pauvre madame était bonne !

— De quel pays êtes-vous ? demanda avec intérêt Eusèbe, qui comprenait ce cri *nostalgique*.

— De Strasbourg.

— Madame le savait-elle ?

— Non, monsieur ; à Paris les Alsaciennes se placent difficilement ; j'avais dit en entrant ici que j'étais de Nancy.

— N'avez-vous jamais entendu parler d'un tourneur nommé Antoine Krutger ?

— Antoine Krutger ! s'écria la jeune fille, vous l'avez connu ? c'était mon père...

— Avait-il été militaire ?

— Oh oui ! monsieur, dans la cavalerie, il était sous-officier à l'école de Saumur. S'il avait vécu je ne serais pas en condition.

Martin fils resta un instant sans parler : un monde de pensées encombrait son cerveau.

— Mon enfant, reprit-il, tout ce qui est ici vous

appartient ; madame vous a fait sa légataire universelle.

— Ah ! monsieur ! s'écria Jenny en pleurant de joie et de douleur, je suis bien heureuse et bien malheureuse en même temps, et je n'avais pas besoin de ça pour aimer la pauvre madame comme une sœur.

XLVII

Eusèbe, navré, revint chez lui en proie à une fièvre violente. Malgré mille efforts, il fut obligé de se mettre au lit, où il resta un mois presque sans connaissance. Lorsqu'il revint à lui, ce fut Paul Buck et Gredinette qu'il trouva à son chevet. Il demanda sa femme ; on lui répondit qu'elle était près d'une de ses sœurs mourante.

Quelques jours après, Eusèbe entrait en convalescence et se promenait au jardin, appuyé sur le bras de Gredinette.

— Tenez, mon bon Eusèbe, ça m'ennuie, lui dit la

jeune femme; mais aussi bien, puisqu'il faut que vous appreniez la vérité tôt ou tard, j'aime mieux vous la dire tout de suite. Apprêtez-vous à un grand malheur.

— Parlez, répondit Eusèbe ; je ne puis pas être plus malheureux

Après mille détours, Gredinette apprit à Martin que sa femme était partie avec Isidore Boucain, et que tous deux avaient eu soin d'emporter la caisse.

Eusèbe ne répondit rien, et son visage n'exprima aucune sensation.

— Il a mieux pris la chose que je ne pensais, dit le soir Gredinette à Paul.

Peu à peu, Eusèbe recouvra la santé.

— Je vais vous faire mes adieux, dit-il un matin à ses deux derniers amis ; je vais retourner à la Capelette, que je n'aurais jamais dû quitter. Je vais saluer mon beau-père et je partirai ce soir. Merci de votre amitié ; je ne l'oublierai jamais. Si un jour, las de la vie, vous voulez goûter le repos, venez sous mon toit, je vous aimerai comme vous m'avez aimé.

— Ne va pas voir Bonnaud ! s'écria Paul, ce pauvre père t'accuse de la faute de sa fille.

— Moi !

— Oui. Il prétend que ce sont tes *débordements* avec Adéonne qui l'ont entraînée au mal. Ne te dérange pas non plus pour Mme de la Varade : elle est tout entière aux prédications d'un missionnaire qui fait fureur à Versailles.

— Un missionnaire? Qu'est-ce que cela?

— Les missionnaires, mon ami, reprit Paul avec gravité, ce sont des hommes ou plutôt des enfants de Dieu qui traversent les mers, s'exposent à mille dangers, pour aller dans des contrées presque inconnues porter aux peuplades sauvages la parole de Dieu et la civilisation ; le prêtre dont je te parle a été crucifié, et dix fois sur le point d'être mangé.

— Je vais le voir, dit Eusèbe, et il sortit.

Le père Vernier appartenait à la Congrégation des Lazaristes de Turin. C'était un vieillard à barbe blanche, au teint basané ; ses yeux noirs étaient pleins d'audace et de bonté. Il reçut Eusèbe avec aménité.

— Que voulez-vous, mon enfant ? lui demanda-t-il.

— Mon père, répondit le jeune homme, je me suis meurtri à toutes les aspérités de la vie ; à mesure que

je cherchais la vérité, je m'enfonçais dans le doute ; aujourd'hui, je viens à vous comme l'oiseau blessé qui, tournoyant en l'air, cherche la branche du vieux chêne pour se reposer. Au nom de votre Dieu, dites-moi où est le vrai, où se cache le faux ?

— Monsieur, reprit sèchement le père Vernier, j'ai dévoué ma vie au service du Seigneur, j'ai traversé les déserts pour enseigner sa parole aux peuplades sauvages ; je dois mon appui aux humbles et aux souffrants, mais je n'ai rien à démêler avec les esprits forts et les philosophes.

Le soir même Eusèbe partait.

Ne trouvant point à Limoges de voiture pour le transporter à la Capelette, il se décida à faire à pied les six lieues qui le séparaient de la maison de son père. Un orage violent le força de s'arrêter à moitié chemin et de coucher dans une auberge de la route. Pendant que la maîtresse de l'auberge préparait son dîner, il prit machinalement un livre graisseux qui traînait sur la table et il lut. Après avoir mangé il se retira dans sa chambre, où il passa la nuit à relire l'humble livre de l'auberge. Dès l'aube il descendit et donna un louis à l'aubergiste pour emporter le livre.

— Pourquoi, se dit-il lorsqu'il fut sur le chemin, ai-je été si loin m'exposer à tant de douleur, pour chercher le vrai qui était à ma porte?

Le volume qu'Eusèbe emportait contenait les Évangiles.

— J'ai eu tort de laisser emporter le livre du petit par ce monsieur, dit l'aubergiste à sa femme.

— Bah! il nous coûtait douze sous, répondit celle-ci.

— S'il nous en a donné vingt francs, reprit le mari c'est qu'il valait mieux que ça.

Eusèbe frappa à la grande porte.

— Ah! Seigneur du bon Dieu! s'écria la grande Caty, vous voilà donc enfin, monsieur Eusèbe. Ah! montez vite, votre père veut tant vous voir avant de mourir.

Deux secondes après, Eusèbe était près de son père agonisant.

— Te voilà enfin, mon fils, dit le bon M. Martin en râlant, te voilà. As-tu atteint ton but, et peux-tu me dire avant que je meure, où est le faux, où est le vrai?

— Père, répondit Eusèbe, le faux est sur terre, le vrai est au ciel.

— Tu as peut-être raison, dit le moribond, et si M. l'abbé Jaucourt n'était pas mort, je le ferais venir, s'il en était temps encore.

— Père, reprit le jeune homme, les prêtres ne meurent pas ; ils n'ont pas besoin de se marier pour se reproduire ; la religion est une mère féconde : pour un de ses enfants qui meurt, il lui en naît dix.

— C'est possible, mais je ne veux pas l'abbé Faye, murmura Martin d'une voix éteinte ; il a les cheveux rouges. Et il rendit le dernier soupir.

— Père ! père ! s'écriait Eusèbe sans se douter que le vieillard fût mort, croyez-moi, il n'y a de vrai que la grandeur de Dieu.

— Et la bêtise humaine, dit en passant sa tête rousse à travers la porte l'abbé Faye, que la grande Caty avait été chercher de son autorité privée.

FIN.

LE

GRAIN DE SABLE

OUVRAGES DE M. JULES NORIAC

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LE 101ᵉ RÉGIMENT. illustré de 85 gravures, 1 beau volume in-8° (2ᵉ édit.) .... 4 fr. 50

La Vie en détail. — LE 101ᵉ RÉGIMENT, etc., 1 vol. grand in-18, (35ᵉ édition) .... 1 »

LA BÊTISE HUMAINE, — Eusèbe Martin, 1 volume grand in-18, (13ᵉ édition) .... 2 »

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LE CAPITAINE SAUVAGE.

EUSÈBE ET MARGUERITE, nouvelle série de la *Bêtise Humaine*.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

JULES NORIAC

Claude Antoine Jules Cairon, called Jules Noriac

LE

GRAIN DE SABLE

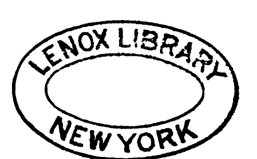
NOUVELLE SÉRIE DE LA BÊTISE HUMAINE

HUITIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Ce, ÉDITEURS

1861


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE

GRAIN DE SABLE

I

La dame dit au monsieur :

— Le plus beau privilége de l'amour est de nous transformer tout à fait.

— Comment l'entendez-vous? demanda le monsieur.

— Je veux dire, reprit la dame, que l'amour nous change, nous modifie plus que nous ne saurions l'imaginer; j'entends surtout qu'il développe grandement en nous ce qui est bon et enlève ce qui est mauvais.

— Exemple?

— Exemple : moi. J'étais arrivée à trente ans, n'ayant ni défauts ni qualités. Depuis que je vous aime je me trouve quelques vertus et je me sens presque capable d'avoir des vices.

— Fontainebleau! Fontainebleau! dix minutes d'arrêt! dit en criant de toutes ses forces un employé qui ouvrait les portières des wagons, dans l'intention bien arrêtée de les refermer.

— Nous sommes à Fontainebleau? dit le monsieur en passant la tête hors du wagon. On ne voit rien, reprit-il en revenant à sa place.

— La gare est éloignée de la ville.

— Deux ou trois kilomètres.

— Vous connaissez Fontainebleau?

— Oui, j'y suis venu autrefois, un dimanche; il y a bien longtemps de cela.

— La forêt est charmante.

— Délicieuse! tout est beau, du reste, le château, les jardins. Avez-vous vu les carpes?

— Je n'aime pas le poisson, dit d'un air rêveur la dame qui pensait à autre chose.

La locomotive siffla.

— A propos de quoi, continua le monsieur, le charmant plaidoyer que vous faisiez tout à l'heure en faveur de l'amour?

— Je suis contente de lui.

— Jamais plus affreux criminel n'eut un avocat plus gracieux.

— On voit que nous sommes en province, tout devient sauvage, abrupt et ridicule, dit la dame en regardant les arbres de la forêt, qui semblaient fuir épouvantés à l'approche du train.

— C'est étonnant, chère amie, vous êtes bien distraite aujourd'hui.

— C'est vrai, dit la dame en souriant légèrement, je vous demande pardon.

— De grand cœur, mais à une condition : vous allez me dire où vous me menez?

— Volontiers; nous sommes arrivés.

— Montereau! Montereau! cinq minutes d'arrêt, cria l'employé.

Le monsieur et la dame descendirent. Une modeste calèche, ornée d'un cheval trop vieux et d'un cocher trop jeune, les attendait à la porte de la gare.

— Jean! nous allons à Égrigny, dit la dame en s'adressant au cocher.

— Mais, chère amie, dit le monsieur, c'est un véritable enlèvement.

— Théodore, reprit la dame en drapant sa crinoline sur les maigres coussins de la voiture, je vous enlève en effet; mais, tranquillisez-vous, c'est pour vous faire participer à une bonne action. Depuis quelque temps, grâce à vous, je me trouve si heureuse que je veux que tous ceux qui m'aiment partagent mon bonheur. Du matin au soir, je cherche à qui je pourrai faire du bien; hier, je me suis souvenue qu'il y a une quinzaine d'années, quelque temps après mon mariage [1], j'étais venue ici voir une parente de mon mari, la bonne Mme de Magenet, dont vous avez dû reconnaître la voiture. Pendant mon séjour à La Rochette, une paysanne d'Égrigny mit au monde une petite fille. Vous dire la misère de la pauvre accouchée serait impossible; on ne trouvait ni parrain ni marraine; le curé d'Égrigny vint nous raconter tout cela;

[1] En France, beaucoup de femmes prétendent avoir été mariées à l'âge de quinze ans.

alors, et bien spontanément, je vous assure, je priai le bon vieux M. de Magenet le père de tenir avec moi la pauvre enfant sur les fonts baptismaux. Je le suppliai tant qu'il finit par m'accorder ce que je lui demandais. Voilà comment, voici pourquoi j'ai une filleule dans cet affreux pays, dont les ornières épouvantables me rappellent ma chère Bretagne.

— Tout cela est fort bien, dit le monsieur, mais ce n'est pas une raison pour me faire voyager à travers les marnières.

— Si! J'ai voulu, je vous l'ai dit, vous faire participer à une bonne action. Au milieu de mon bonheur, je pense à ceux qui souffrent, je me suis décidée à prendre ma filleule avec moi; je vais la décrasser et en faire une demoiselle de compagnie; que pensez-vous de cela?

— Vous aurez bien de la peine à former cette paysanne, dit le monsieur.

— C'est vrai, mais j'y arriverai. Je suis lasse des femmes de chambre de Paris, elles me volent à qui mieux mieux.

— Tout s'explique, reprit le monsieur, mais,

chère amie, quand vous aurez dressé celle-ci, elle vous volera comme les autres.

— C'est probable, répondit la dame, mais comme elle touche à peine à sa quinzième année, j'aurai bien trois ans devant moi avant d'être dévalisée.

II

La baronne Berthe de Falgoart avait trente-deux ans, quinze mille livres de rente et un fils âgé de quatorze ans, nommé Georges.

Son mari mourut, ce qui la rendit libre ; elle trouva cent mille francs cachés dans le secrétaire du défunt, ce qui la rendit riche ; et elle mit son fils en pension, ce qui la rendit jeune.

Après avoir porté un deuil austère pendant six mois, la baronne tomba malade. Les médecins, qui d'abord n'avaient prêté à son indisposition qu'une attention galante, ne tardèrent point à s'alarmer : le mal ne faisait aucun progrès.

La jeune veuve se plaignait de maux de tête, de

cœur, de poitrine; elle éprouvait un malaise permanent, et sa faiblesse était extrême. Ce vilain état dura trois mois, et quatre médecins perdirent leur réputation pour n'avoir pas su donner un nom présentable à la maladie de la baronne.

Tout le temps que dura ce mal inconnu, le château de Falgoart, moderne pigeonnier situé à une lieue de Nantes, devint le but d'un pèlerinage sympathique. Les visites se succédaient sans interruption. Les hommes admiraient la profonde douleur de la baronne Berthe, les femmes la trouvaient bizarre, les jeunes filles elles-mêmes en paraissaient surprises.

Comme une ombre désolée, Mme de Falgoart errait dans les sombres allées de son parc, où le bruit de la cascade troublait seul le silence de sa douleur.

— J'aime à m'asseoir sur ce banc, disait-elle parfois aux amis qui la venaient voir, c'est là qu'*il* aimait à lire *son* journal.

Lorsqu'elle passait auprès du bassin des poissons rouges, elle essuyait ses yeux mouillés par ses pleurs.

— Je *le* vois encore, murmurait-elle, exposant

sa vie pour m'offrir un bouquet de ces lis de marais que j'aime tant.

A table elle fondait en larmes, et montrant à ses convives sont couvert inoccupé ; elle disait :

— C'était *sa* place, il me semble toujours qu'*il* va revenir.

Cette douleur était si poignante que la vieille demoiselle Nanine de Falgoart avait fini par la trouver étrange.

— Je comprends qu'on soit triste, avait-elle dit un soir ; mais après tout, mon pauvre neveu Lodoys n'était pas un Philémon.

La maladie ne faisait toujours pas de progrès. La noblesse de Nantes s'indignait contre les médecins.

— Ne me parlez pas de ces charlatans ! s'écriait avec indignation le vicomte Gontran de Kerganoët, qui avait aimé Mme de Falgoart avant son mariage, ce sont des ânes bâtés, ils sont là quatre intrigants qui ne savent même pas le nom de la maladie qui tue à petit feu la pauvre baronne Berthe.

On pardonne assez volontiers aux médecins de tuer les gens, parce qu'on pense généralement-

ment qu'ils ne le font pas exprès ; mais ce que le monde ne leur pardonnera jamais, c'est de laisser une maladie faire des siennes sans lui donner un nom.

L'une des plus grandes consolations des vivants est de dire de quoi leurs parents et leurs amis sont morts.

Il est des maux intéressants, d'autres sont ridicules.

Paul et Jean, deux grands artistes, également aimés du public, meurent le même jour. Paul d'une hypertrophie du cœur, et Jean d'un panari au doigt. La mort de Paul est touchante, celle de Jean est absurde.

Cependant mieux vaut un panari que rien.

Une tante perd son neveu, un ami vient faire ses compliments de condoléances.

— Croyez bien, chère dame, dit-il, que personne plus que moi n'a pris part au grand malheur qui vient de vous frapper.

— Grand malheur, en effet, cher monsieur, un enfant de vingt ans doué des plus charmantes qualités.

— Ce sont toujours ceux-là que la fatalité choisit. De quoi est mort ce pauvre jeune homme ?

Si la tante répond : « d'une fluxion de poitrine, » l'ami prend son air le plus navré et dit avec des larmes dans la voix :

— Ah ! chère madame, que je vous plains ! moi aussi j'ai passé par de semblables épreuves. Hélas ! c'est la commune loi.

Mais, si au lieu de répondre cela, la tante disait :

— Mais, je ne sais. Les médecins ne le savent pas eux-mêmes ; ils étaient deux et ils n'ont jamais pu découvrir le nom de la maladie qui nous a enlevé notre pauvre Félicien.

Il est certain qu'au lieu de s'attendrir l'ami écarquillerait ses yeux comme un homme intrigué, et s'écrierait :

— Tiens, tiens, tiens, mais voilà qui est bien particulier !

L'indignation de la noblesse bretonne était bien justifiée. Les quatre docteurs tenaient le même langage :

— Mme de Falgoart n'a aucun organe atta-

qué, pas de fièvre, et elle mange raisonnablement.

Mais, comme il était clair que si tout eût été en si bon état que les médecins le voulaient bien dire, la baronne n'eût pas été malade, le monde murmurait.

Un cinquième docteur vint heureusement mettre un terme à cette douleureuse situation. C'était un homme fort. Il examina attentivement la malade sans découvrir la moindre perturbation ; mais il ne se découragea pas comme les autres. Usant de toute l'impudence que la nature lui avait départie, il dit aux parents et amis stupéfaits :

— J'avais deviné juste, Mme de Falgoart a un ramollissement du névrilemme. Il n'est qu'un remède à cette affection rare qui, sans être dangereuse, dure souvent très longtemps. Ce remède, c'est la distraction, les voyages, le changement de ciel. Je réponds de la malade si elle consent à quitter des lieux qui lui rappellent de si tristes souvenirs.

Tout le monde applaudit à cette sage ordonnance, et lorsque les docteurs humiliés allèrent crier partout que leur nouveau confrère était un charlatan, on leur répondit :

— Charlatan tant que vous voudrez, mais ce qui est certain, c'est que lui seul a su découvrir quelle est la cruelle maladie qui mettait en danger les jours de Mme de Falgoart.

En malade soumise, la baronne Berthe s'empressa d'exécuter l'ordonnance de celui qu'elle n'appelait plus que « son cher sauveur. » Huit jours après, elle prenait congé de ses vieux amis, presque tous ses parents, qui la trouvèrent à moitié guérie.

— Je reviendrai bientôt, leur dit-elle.

Mais son cœur ne se serra pas lorsqu'elle quitta le toit où son père était mort, où son fils était né. Aucune larme ne vint mouiller ses cils bruns, lorsque les derniers arbres de la Journalière disparurent à ses yeux.

Le même soir, la tante Nanine disait à ses amis, que ce départ avait fort attristés :

— Notre pauvre Berthe nous a trompés ; je n'ai rien dit, mais j'ai tout vu ! Elle s'ennuyait ici ; depuis un voyage qu'elle fit à Paris avant son mariage, elle se figurait que la province l'étouffait et qu'une nature d'élite comme la sienne était digne d'une plus grande scène. Elle craignait nos conseils, nos

remontrances, nos sages avis. Alors elle a fait la malade pour se faire ordonner de changer d'air. Mon vieil ami le bon docteur Fourgeau avait bien raison : le névrilemme n'avait rien à voir dans tout cela ; son vrai mal, c'était le respect humain.

— Mais, mademoiselle, permettez, dit en ricanant le jeune praticien qui avait ordonné le départ de Mme de Falgoart, le respect humain n'est point une affection, pas même un sentiment, c'est tout au plus une convention.

— Vous avez tort, docteur, répondit la tante Nanine, sans lever les yeux et sans interrompre sa tapisserie, vous avez tort ; le respect humain est une maladie, et une maladie bien étrange, en vérité, puisqu'il est dangereux d'en guérir.

III

Mme de Falgoart vint s'établir à Paris. Elle loua dans la rue d'Aumale un appartement conve-

nable. Son nom, sa fortune et surtout ses anciennes compagnes du Sacré-Cœur, lui donnèrent un accès facile dans le monde, où elle ne tarda pas à être fort choyée. Par tempérament plus que par calcul, elle resta vertueuse sans être prude, honnête sans être ennuyeuse.

Cette situation louable ne dura pas. Bientôt les portes se fermèrent pour elle. Les hommes la saluèrent plus bas; les femmes ne la saluèrent plus.

Son crime, cependant, n'était pas un cas pendable: elle avait un amant.

Cet amant n'était ni le vicomte Oscar de Heurtebrise, ni le baron de Falconnelle, ni MM. de Savarys, de la Saulaye, de Maldives ou autres. Mme de Falgoart — là était son crime — s'était amourachée d'un brave garçon nommé Théodore Verdier, deuxième clerc à binocle d'un notaire de la Chaussée d'Antin.

La chose était arrivée tout naturellement. Un matin, Théodore, armé d'un dossier, s'était présenté chez la baronne Berthe de la part de son patron, maître Pallet, qui gérait les biens de la jeune veuve.

Le clerc, assez oseur par nature, fut timide et silencieux devant sa belle cliente, qu'il considérait comme une dame du plus grand monde. Il s'occupa avec assiduité de ses affaires, plaça avec intelligence les fonds disponibles, fit rentrer les revenus avec une remarquable exactitude et conseilla diverses réformes tout à fait nécessaires.

Après six mois de ce dévouement modeste, la baronne disait souvent à Théodore :

— Vous êtes pour moi un véritable intendant ; et, comme vous ne me volez point et que vous ne m'ennuyez pas trop, j'ai tous les avantages sans avoir les désagréments.

Alors, le clerc, le cœur plein de joie, remerciait la bienveillante grande dame et se retirait dans sa petite chambre, où les cœurs les plus durs eussent été touchés en voyant les efforts inutiles qu'il faisait devant sa glace pour donner un tour galant a sa chevelure et un air de gandinisme à sa démarche.

Peu de jours se passaient sans que, sous un prétexte plus ou moins ingénieux, il ne trouvât le moyen de se présenter chez Mme de Falgoart, qui, insensiblement habituée à le voir tous les jours,

avait fini par le considérer comme faisant partie de sa maison. Elle le recevait sans aucune coquetterie, à son petit lever, écoutant, distraite, ce que le clerc avait à lui conter touchant ses affaires. Lorsque le pauvre amoureux lui avait dit :

— Je vous apporte dix-huit cents francs provenant des intérêts de l'hypothèque prise par vous sur la propriété du sieur Dubousquet...

Ou bien encore :

— Voici, madame, les dividendes de vos Orléans...

Ou bien encore :

— Vous plairait-il de me donner des ordres afin que j'écrive à votre fermier de faire faire les répations nécessaires à la maison de la Journalière ?

Il s'asseyait et restait sans rien dire de longs instants pendant lesquels il s'enivrait de la vue de celle qu'il s'était pris à aimer sans espoir ; et enfin, lorsqu'un des légers incidents de la vie, une visite, le coiffeur, la modiste ou toute autre chose, venait le faire sortir de sa rêverie, il se retirait en saluant gauchement. Pendant le reste de la journée, son cœur palpitait au souvenir d'une pantoufle brodée, le sang lui montait aux tempes avec violence lors-

qu'il se rappelait que la robe de chambre de la baronne s'était entr'ouverte, alors qu'elle se baissait pour ramener à sa place un tison égaré, et qu'il avait vu ou cru voir, sous la doublure de moire verte, une chemise de batiste transparente s'entr'ouvrir trop peu pour qu'une mouche pût y pénétrer, mais assez pour permettre à un œil amoureux de s'engouffrer sous ses plis.

Assez isolée le matin, Mme de Falgoart, souffrait volontiers que Théodore vînt s'installer près de son feu. Lorsqu'il restait trop longtemps, elle se contentait de lui dire qu'elle allait sortir, et il se retirait.

Un matin, Mme Élodie de Magenet, une amie de pension de la baronne, lui dit, lorsque le clerc fut parti :

— Ma chère, voilà un garçon qui est amoureux de vous.

— Par exemple! ce pauvre garçon ne s'occupe pas plus d'aimer que moi, moins peut-être : il fait son métier, voilà tout. Il m'est très-dévoué parce que, comme il me disait l'autre jour, je suis la seule cliente de son patron qui le reçoive avec bonté. C'est, du reste, un fort bon garçon, qui n'a qu'un défaut, celui de ne pas savoir s'en aller lorsqu'il est

quelque part, sans doute parce qu'il ne sait pas saluer.

— Les amoureux ne savent jamais s'en aller, répondit l'amie ; et embrassant Mme de Falgoart au front elle ajouta : Au revoir, bonne Berthe, et croyez-moi, défiez-vous du clerc de maître Pallet.

Ce jour-là Mme de Falgoart fut fort étonnée de trouver Théodore assis dans sa pensée, et, lorsque vint le soir, elle en fut effrayée. Elle passa une partie de la nuit à rêver éveillée, et quand elle s'éveilla sérieusement le lendemain, elle fit son possible pour se persuader qu'elle avait rêvé.

Onze heures sonnaient, sa femme de chambre lui annonça le clerc.

— Madame la baronne, dit celui-ci en entrant, me pardonnerez-vous de vous déranger si matin ? — C'était sa phrase habituelle. — Je venais vous apporter le relevé de vos comptes du trimestre.

— Mais il me semblait, monsieur, que vous aviez eu l'obligeance de me le donner dernièrement.

— En effet, madame, répondit celui-ci en rougissant jusqu'au blanc des yeux ; mais il n'était pas exact, et si vous vouliez bien examiner celui-ci...

— Volontiers ; asseyez-vous.

Mme de Falgoart examina le papier avec un intérêt auquel elle n'avait pas habitué Théodore, puis, le posant sur la cheminée, elle regarda longuement le jeune homme et lui dit, avec cette effronterie qu'on appelle le laisser aller des femmes du monde :

— Monsieur Verdier, avez-vous déjà aimé quelqu'un ?

— Moi, madame ?... moi ?... balbutia le clerc ; oh ! jamais de la vie...

Il y eut tant de stupéfaction dans toute sa personne que Mme de Falgoart ne put retenir un immense éclat de rire. Théodore voulut rire aussi, mais sentant ses yeux se mouiller de larmes, il salua et partit.

— Élodie avait raison, pensa Mme de Falgoart. Pauvre garçon !

Pour qu'une femme libre se soumette à l'homme, qui est le plus despotique des animaux, il faut que ce soit par amour, par intérêt ou par tempérament.

Mme de Falgoart n'aimait pas, elle était presque riche, et le vice n'avait pas encore pénétré dans son intelligence, médiocre d'ailleurs. Comme tous ceux qui ont habité la province, elle se défiait d'elle-

même, et sa timidité, qu'on avait prise pour de la vertu, lui avait servi de rempart.

Voilà où en était la jolie veuve, lorsqu'elle s'aperçut de l'amour qu'elle avait inspiré à un jeune homme qui n'était point de sa condition. Après mûre réflexion, elle prit la résolution de congédier le clerc le lendemain.

Mais le clerc ne revint pas.

En quittant Mme de Falgoart, Théodore n'était pas rentré à son étude. Il avait été trouver son ami Bénédict, un comédien du boulevard, et lui avait raconté toutes les douleurs que son amour pour une femme du monde lui faisait éprouver; il avait dit longuement ce qui s'était passé depuis le jour où il avait eu « le bonheur de la voir pour la première fois, » jusqu'à l'éclat de rire du matin qui l'avait rendu si confus et si malheureux.

Le comédien non, l'acteur Bénédict regarda son ami en face, et lui dit :

— Eh bien, après ?

— C'est tout.

— Tout ?

— Tout.

— En ce cas, viens ce soir, je te guérirai.

Le soir, il mena le clerc souper avec deux de ses camarades de théâtre, filles assez jolies et d'une élégance douteuse.

Théodore ne se rendit à son étude que cinq jours après ce souper. Il prétendit qu'il avait été malade. Son patron le crut parfaitement, tant le pauvre diable paraissait pâle et fatigué.

— Tenez, lui dit maître Pallet, je viens de recevoir une lettre de madame la baronne de Falgoart. La voici, prenez-en connaissance, et rendez-vous chez elle.

Théodore prit son chapeau et sortit en s'inclinant. Dans la rue, il déplia en tremblant le papier que son patron venait de lui remettre. Le cœur et les yeux troublés, il lut :

« Cher maître,

» M. Verdier m'a remis une espèce de grimoire qu'il m'a affirmé être l'inventaire de mes biens. Malgré ce que j'ai pu faire pour me retrouver dans tous ces chiffres, je ne puis en venir à bout.

Veuillez, je vous prie, m'envoyer ce jeune homme ou un autre, afin que je puisse avoir la clef de ma caisse.

» Bonjour, et bien à vous,

» B. DE FALGOART. »

Théodore lut et relut vingt fois le billet ; il n'y voyait qu'une chose, ces trois mots : « ou un autre. » Ne sachant que faire, il courut chez son ami Bénédict.

— Ah ! ah ! fit le comédien après avoir déchiffré la lettre que son ami lui présentait, elle t'aime ; vas-y gaiement.

— Tu n'es pas mon ami, dit tristement le clerc, tu te moques de moi.

— Laisse-moi donc tranquille, je te dis qu'elle t'aime, et c'est vrai ; sans ça, je ne te dirais pas, elle t'aime, et la preuve...

— La preuve ?...

— C'est qu'elle dit : celui-là « ou un autre. » Ou un autre ! est-ce clair, clerc que tu es ! Si elle ne t'aimait pas, pourquoi aurait-elle mis « ou un autre, » dis-moi, sublime idiot ?

Et Bénédict, entraînant Verdier, le conduisit presque par force jusqu'à la porte de Mme de Falgoart.

— Allons, lui dit-il, nous y voilà; c'est l'instant, sois homme, rappelle-toi ce que Léona te disait en soupant : « Les comédiennes et les grandes dames, c'est la même chose ; seulement les grandes dames jouent la comédie pour rien. » Elle avait raison. Va, et bonne chance ; je t'attends là, au café, pour savoir ce qui sera arrivé.

Théodore monta à pas lents, sonna et fut introduit dans le parloir de la baronne.

— Madame va venir, dit la femme de chambre, attendez.

Le pauvre garçon se laissa tomber sur une causeuse, et son esprit ne tarda pas à se perdre dans des rêveries sans nombre.

Mme de Falgoart avait été fort surprise de ne pas voir Théodore le lendemain, ni le surlendemain. Le troisième jour, elle reçut la visite de Mme de Magenet.

— A propos, ma chère, lui dit son amie, après avoir causé un peu de tout et de rien, ce qui est la même chose, j'ai une rétractation à faire.

— Laquelle ?

— Ce jeune homme qui était chez vous l'autre jour, je l'avais trop bien jugé en le supposant amoureux de vous. Je reprends ce que j'ai dit, il ne mérite pas l'honneur que j'avais fait à son goût.

— Je ne comprends pas, répondit la baronne : que voulez-vous dire ?...

— Mais je veux dire que je m'étais trompée ; nous l'avons rencontré, M. de Magenet et moi, au Cirque des Champs-Élysées, avec une créature qui joue la comédie aux Variétés. M. de Magenet, qui, comme vous le savez, fréquente beaucoup trop les théâtres, m'a affirmé que cette fille est fort à la mode.

— Vraiment ? Je n'aurais pas cru cela. A vrai dire, cela m'intéresse peu. — Et M. de Magenet ne vous a pas dit le nom de cette... personne ?

— Non. Mais si, pourtant... attendez ! Léona, je crois.

— Celle qui remplit le rôle d'Ariel dans la féerie?

— Je crois. — Oui, c'est bien cela, — je me le rappelle maintenant.

Mme de Falgoart, lorsqu'elle fut seule, sentit un bourdonnement sourd bruire dans sa tête. Elle

s'approcha d'une glace et se trouva rouge. Elle trempa son mouchoir dans un verre d'eau et se frotta le front, puis elle s'étendit sur une causeuse, où elle resta deux heures sans faire un mouvement. Ce fut en sortant de cette léthargie lilliputienne qu'elle écrivit à maître Pallet la lettre qui avait amené le clerc dans son parloir.

Verdier, absorbé dans ses méditations, n'entendit pas venir Mme de Falgoart. Quand elle s'approcha de lui et l'appela par son nom, il leva doucement la tête, ne sachant s'il rêvait.

— Enfin, vous voilà lui dit-elle ; c'est vraiment bien heureux ; je vous attends depuis trois jours.

— Moi, madame, répondit Théodore, je vous attends depuis deux ans...

Le comédien Bénédict attendait toujours Verdier. Après avoir lu les feuilles du jour, il perdit patience et quitta le café. En passant devant la maison où son ami était entré, il leva les épaules.

— Allons, murmura-t-il, voici un drame qui commence : *les Amours d'une grande dame et d'un clerc de notaire ;* cinq actes et six tableaux ; sans compter le prologue qui vient de finir.

IV

Comme toutes les femmes qui pèchent par ennui, Mme de Falgoart ne tarda pas à se repentir amèrement. Un instant elle eut envie de chasser le clerc, mais elle n'était pas assez forte pour prendre une résolution si simple.

Marguerite de Bourgogne, en faisant jeter ses amants dans la Seine, est bien véritablement la seule femme tombée qui ait été logique. La postérité lui aurait certainement pardonné cet expédient, d'un goût d'ailleurs contestable, si elle ne s'en était servie qu'une fois ou deux. L'excès en tout est un défaut.

Humiliée de sa chute banale, honteuse de l'homme avec lequel elle était entrée dans le mal, n'osant pas se défaire du vulgaire larron qui avait pénétré dans son cœur à l'aide d'une fausse clef, la baronne Berthe prit le parti qu'adoptent les natures faibles, elle se mentit à elle-même. Pour ennoblir sa faute, elle chercha à l'encadrer dans une grande passion.

Son premier soin fut de s'afficher dans tous les lieux publics au bras de son amant.

Un matin, en sortant de la messe, elle rencontra son amie de pension, Mme de Magenet, qui fit semblant de ne la point voir. Le dimanche suivant elles se trouvèrent face à face, il fût impossible d'éluder une rencontre.

— Vous aussi, dit tristement Berthe, vous ne me dites plus bonjour !

— Mon mari me l'a défendu, répondit Mme de Magenet avec embarras.

— Vous lui obéissez avec bien de l'empressement.

— Tiens ! reprit vivement Mme de Magenet qui voulait avoir du cœur, je vais te parler franchement : je ne t'en veux pas le moins du monde, mais mets-toi à ma place...

— Depuis trois ans, interrompit Berthe, j'y ai été quatre fois, à votre place.

Mme de Magenet se mit à rire, et, prenant la main de son amie, elle continua :

— Sans doute, ma bonne Berthe, mais moi ce n'était pas la même chose.

— Ah !

— Non ; quand tu étais à ma place, j'aimais Henri

de Maldives, ou lord Stewart, ou un autre, mais non le premier venu; je grattais les lois de la morale, sans, comme toi, écorcher celles du monde. Je vais te dire : si le malheur eût voulu que je vinsse à m'enamourer d'un M. Verdier quelconque, j'aurais résisté à cet amour de toutes mes forces. Si, malgré ma volonté, je n'étais pas parvenue à vaincre mon cœur, alors, oh! alors, ma pauvre Berthe, je n'aurais pas fait comme toi, j'aurais trouvé dans un quartier lointain, un endroit retiré, et une fois par semaine, peut-être deux, tremblante de peur d'être aperçue derrière les stores rouges d'un vieux fiacre que j'aurais changé deux fois en route, le visage couvert d'un voile anglais, j'aurais été voler au monde quelques minutes de bonheur, et le soir je me serais faite dame de charité.

— Tu as raison, j'aurais dû faire cela.

— Malheureuse, dit Mme de Magenet, tu ne l'aimes déjà plus.

— Je ne l'ai jamais aimé, répondit Mme de Falgoart dont les yeux s'emplirent de larmes.

— Mais alors je ne comprends plus, reprit son amie; si tu ne l'aimais pas, pourquoi te compromettre ainsi?

— Pourquoi ! parce que j'ai regardé en moi, et que j'ai eu peur ; parce que, dans cette faute si sottement commise, je n'ai rien trouvé de ce que je cherchais ; parce que j'ai compris que ce que je ne trouvais pas là, je l'irais chercher ailleurs. Alors Dieu sait où je me serais arrêtée ! N'ayant ni l'audace d'avancer ni le courage de reculer, j'ai lâchement brûlé mes vaisseaux pour ne pas m'exposer à de nouvelles tempêtes.

— S'il en est ainsi, dit Mme de Magenet, tu as peut-être bien fait ; cependant, il me semble qu'à ta place, j'aurais préféré le naufrage.

V

Peu à peu les connaissances de Mme de Falgoart l'abandonnèrent. La solitude ne l'effraya pas d'abord parce qu'elle employait son temps à maugréer contre le monde. Ce qu'elle trouva d'arguments tendant à prouver qu'elle avait raison et que la société avait tort, est inimaginable.

— Hé ! quoi ! se disait-elle, je suis jeune, libre, riche ; par affection pour mon fils, je ne me veux point remarier, et il ne me serait point permis de disposer de mon cœur comme je l'entends !

La pauvre femme était de mauvaise foi ; son cœur était la seule chose dont elle ne disposait pas.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Aux paradoxes des émancipées succédèrent les réflexions. Mme de Falgoart cherchait un moyen plausible de rompre le nœud gordien du mal ; elle ne le trouvait point. Une séparation n'aurait rien changé à la position, le monde ne pardonne pas pour si peu.

Peut-être eût-elle pris cette violente détermination si son esprit craintif ne lui avait pas fait envisager l'inconnu avec effroi. Elle ne se sentait pas la force de vivre seule.

Un instant elle pensa à épouser le clerc, mais elle comprit qu'un mariage serait une circonstance atténuante, et non une excuse. Peu à peu elle s'habitua aux ballottements de son imagination. Les bruits monotones de sa conscience s'apaisèrent d'eux-mêmes. A la fin de l'année, elle se prit à croire que le temps légitimerait un jour sa liaison aux yeux du monde.

— Allons, pensait-elle, le sort en est jeté, ce sera un véritable mariage auquel il n'aura manqué que la lune de miel.

VI

Mme de Falgoart s'habitua à considérer son amant comme une chose dont elle avait le droit de disposer; elle accapara tous ses instants, lui fit quitter l'étude de maître Pallet, le força à venir chez elle le matin pour n'en partir que le soir.

Verdier n'avait point de fortune, il fit des dettes pour acheter des fleurs pour elle, des gants pour lui. Après s'être adressé aux amis, il s'adressa à des usuriers qui lui prêtèrent une centaine de louis, bien persuadés que *sa dame du monde* payerait « tôt ou tard. »

Un matin, il sortit pour aller, ainsi qu'il le faisait tous les jours, baiser la main de sa maîtresse, et arriva tout droit à la prison de Clichy.

Dans sa cellule, Théodore n'avait qu'une pensée,

qu'un désir : il eût donné la moitié de sa vie pour cacher à celle qu'il aimait sa mésaventure.

La nuit fut horrible. Sa cellule aux murs blancs lui paraissait un cachot sombre ; il prit le vent qui murmurait dans les arbres du jardin pour les gémissements des captifs courbés sous les fers. Dès l'aube, les oiseaux vinrent dire leur chanson matinale, et Théodore s'endormit en se promettant d'émietter en leur faveur le pain traditionnel du prisonnier.

A dix heures du matin, un gardien, le sourire sur les lèvres, vint ouvrir la porte. Théodore pensa qu'on allait le mener à la salle des tortures.

— Vous êtes libre, monsieur, dit le brave homme ; vous n'avez pas traîné longtemps ici, par exemple.

Le prisonnier crut rêver ; il s'habilla à la hâte, signa au greffe quelques papiers, et sortit en humant l'air de la rue qu'il prit pour celui de la liberté. Puis, il se prit à réfléchir, et il se dit, lui, l'ancien clerc, qu'on ne sort pas de Clichy par hasard, et que ce qui lui arrivait était plus qu'extraordinaire.

— Bonnafous se sera repenti, pensait-il ; il a bien fait, je le payerai, c'est un brave homme ; je serais mort dans ce sépulcre.

Plein de reconnaissance, il voulut, sans plus attendre, aller remercier l'usurier. Devant la porte de sa maîtresse il se souvint qu'elle avait dû être inquiète de son absence, et il oublia le Bonnafous pour monter la rassurer. Lorsqu'il entra dans sa chambre, Mme de Falgoart lui sauta au cou en pleurant.

— Comme c'est mal, lui dit-elle, d'avoir ainsi des secrets pour moi ! Ne suis-je pas votre meilleure amie, votre sœur ?...

— Comment ? vous saviez... c'est vous ?... balbutia Théodore stupéfait.

— Enfant que vous êtes, que cela ne vous arrive plus.

Le soir, elle lui dit :

— Voulez-vous maintenant, monsieur le mauvais sujet, me dire à quoi vous avez dépensé tant d'argent, trois mille francs ? C'est sans doute, une dette faite pour cette fille de théâtre que vous aimiez autrefois ?

— Oui, répondit Théodore, qui décemment ne pouvait avouer que cette somme avait servi à payer des loges au spectacle, des bouquets, des gants,

quelques heures de voiture et les étrennes des domestiques.

— L'amour qu'on achète est donc une bien bonne chose? demanda Mme de Falgoart.

Théodore stupéfait, ébahi, regarda sa maîtresse et ne répondit pas.

La journée et la nuit se passèrent en tendresses, et la semaine n'était pas écoulée que Mme de Falgoart se disait : « Je crois que je l'aime, Dieu me pardonne ! » Pendant qu'elle se livrait à l'espérance et aux douces réflexions, Théodore pensait aussi de son côté. Il pensait, le pauvre garçon, que la chaîne la plus lourde est celle qu'une femme attache de ses blanches mains.

VII

Au nombre des énormités qui germent dans le cerveau des femmes, on peut hardiment placer celle-ci : à savoir qu'elles ne s'attachent qu'à ceux qui les font souffrir, les battent, les méprisent ou les exploitent.

C'est affreux à dire, odieux à écrire, mais cela est ainsi.

Écoutez cette jeune fille-mère, cette comédienne, cette bourgeoise, cette courtisane. La première vous dira :

— J'étais sage, il m'a trompée; ma mère m'a chassée, maintenant il m'abandonne avec son enfant; nous sommes sans pain; si j'étais seule, je ne me plaindrais pas. N'est-ce pas qu'il faut être vraiment misérable pour agir ainsi? On m'a dit qu'il demeurait là, à cette fenêtre où vous voyez de la lumière. J'attends depuis ce matin; j'ai bien froid, je suis trempée jusqu'à la peau. Ne croyez pas que je veuille lui faire des reproches au moins, je le méprise trop pour cela... Je voudrais seulement le voir passer.

Écoutez la comédienne maintenant; c'est le contraire, mais c'est la même chose :

— Tu ne me croiras pas, vous dira l'aimable fille si vous la questionnez sur son dernier amant de cœur, non, tu ne voudrais jamais me croire. Figure-toi que, sans savoir ni pourquoi ni comment, je m'étais amourachée de lui : ce jour-là j'ai fait un joli coup! Pas beau, pas d'esprit, pas d'argent : rien,

quoi ! Par-dessus le marché, monsieur me trompait avec la première grue venue ; on n'a pas idée de ça ! Je n'ai qu'une ennemie au monde, Amanda. Eh bien, mon cher, je sors l'autre jour par hasard : la première tête que je rencontre, c'est lui, bras dessus bras dessous avec cette espèce d'ingénue de quarante ans, qui n'a pas quatre cheveux sur la tête. Comment le trouves-tu ? Eh bien, telle que tu me vois, je cours après lui, non que je l'aime encore, ah ! Dieu ! non, par exemple ; mais je voudrais me venger de cette édentée d'Amanda, et j'y arriverai, va !

La bourgeoise n'est-elle jamais venue vous conter cette étrange histoire qui commence ainsi :

— Vous êtes le meilleur ami de mon mari, je viens à vous, vous seul pouvez le sauver ; ne m'interrompez pas, je vais tout vous dire, aussi bien à l'heure qu'il est je n'ai plus rien à ménager, mon déshonneur est public, *j'ai bu* toutes les hontes. Je m'étais donnée à un homme à qui je croyais du cœur, je lui sacrifiais sans remords le repos de mon mari et l'honneur de mes enfants ; ne me jugez pas trop sévèrement, j'ai été cruellement punie. J'avais eu la faiblesse de lui écrire. Le lâche, se jouant des sentiments les plus sacrés, a eu l'indignité de lire

mes lettres dans un cercle, en avouant qu'elles étaient de moi. Mon mari était là, vous comprenez l'horrible scène. Se précipitant sur le misérable qui me déshonorait, il le souffleta. Dans une heure ils vont se battre au pistolet, au bois de Meudon. Mon mari est de première force, Ernest est myope et n'a jamais touché une arme de sa vie, mais un malheur est si vite arrivé ! Ah ! je vous en supplie, monsieur, vous que je n'ose plus appeler mon ami, je vous en conjure, au nom de votre mère, au nom de la femme que vous aimez, empêchez ce duel, sauvez mon mari...

Et maintenant je ne vous dirai plus d'écouter ; au contraire, si vous passez le soir dans un carrefour, bouchez-vous les oreilles, vous pourriez entendre le dialogue que voici :

— Je te dis que c'est fini.

— Pourquoi ? Ne me dis pas ça.

— Je te dis : fini, fini.

— Mais qu'est-ce que je t'ai fait, mon Dieu ?

— Tu cries parce que je te bats, tu cries parce que je prends ton argent ; on n'entend que toi.

— Je ne crierai plus, je te le promets. Reviens.

— Non.

— Reviens, je t'en supplie.

— Non.

— Tu me battras, si tu veux, mais je t'en prie, viens.

— Je ne veux pas.

— Mon argent, qu'est-ce que ça me fait, le mien c'est bien le tien; je n'ai jamais été à l'encontre de ça.

— Laisse-moi tranquille.

— Mais puisque je te promets de ne plus rien dire : pourquoi ne reviendrais-tu pas ?

— J'ai de la méfiance !

VIII

Entre Théodore Verdier et Mme de Falgoart, il arriva l'une des énormités précitées. Le clerc ayant, malgré lui, accepté un premier service, n'eut ni le courage ni peut-être l'idée de refuser le second. Il demeura et vécut chez sa maîtresse qui, croyant l'avoir acheté, voulut le posséder exclusivement.

Parfois sa délicatesse s'offensait, mais Mme de Falgoart employait toutes ses grâces pour lui persuader que ce qui était à l'un appartenait à l'autre.

— Vous êtes jeune et intelligent, lui disait-elle; vous arriverez un jour à une grande position. c'est moi qui vous le dis. Eh bien! ce jour-là, ce sera moi qui deviendrai l'obligée. J'aurai deux joies infinies : je vous verrai heureux et je penserai que votre bonheur est mon ouvrage. Puis, mon ami, répondez-moi sincèrement : si vous étiez riche et moi pauvre, m'aimeriez-vous moins, je vous le demande, et ne feriez-vous pas cent fois plus pour moi que je ne fais pour vous ?

— Vous n'en doutez pas?

— Je n'en ai jamais douté.

L'amour de Verdier pour Mme de Falgoart diminua de moitié le jour où le clerc se dit en pensant à elle : — C'est un cœur d'or.

Quelle que fût la façon dont il envisageât sa position, il avait trop le sentiment du vrai pour ne point la trouver équivoque.

On aime mal la femme qui vous fait rougir.

La première pensée qui germa dans l'esprit de Verdier fut celle-ci :

— Je l'aime, c'est vrai ; mais enfin, si cet amour s'envolait, je ne pourrais la quitter. Je suis rivé à mon bonheur par la pauvreté.

Lorsqu'on pense que l'amour peut s'envoler, c'est qu'il est déjà parti.

Un ordre d'idées opposé s'empara du cerveau de Mme de Falgoart : elle se prit à aimer Verdier avec toute l'exagération d'affection qu'on répand sur un objet qui vous a coûté un sacrifice. Un autre sentiment augmentait sa tendresse si douteuse auparavant.

— Je l'aime comme un frère, pensait-elle. Pauvre garçon ! il est bon. Seul au monde, il a besoin d'un cœur qui s'attache à lui ; faible et doux, il lui faut une intelligence forte et supérieure à la sienne qui le conduise et veille sur lui : je serai sa providence.

Les femmes sont si faibles qu'elles éprouvent toujours le besoin de protéger quelqu'un.

XI

L'amour de la baronne allait croissant comme l'ivraie. Mais deux êtres réunis n'ont qu'une somme d'affection à user. Il arriva naturellement qu'à mesure que Mme de Falgoart augmentait sa part, celle de son amant diminuait d'autant. Triste, rêveur, la vie lui semblait à charge. Sa providence fit des efforts surhumains pour le distraire. Les voyages, les récréations les plus coûteuses, rien ne fut épargné. En peu de temps les revenus de la baronne s'amoindrirent : elle parut charmée de ce malheur, elle était heureuse de se « sacrifier pour lui. »

Théodore voyait le gouffre s'ouvrir devant lui et marchait au-devant sans paraître y prendre garde. Cependant, après une nuit pendant laquelle il avait causé sérieusement avec sa conscience, l'ancien clerc se dit que le travail seul pouvait l'aider à rompre une chaîne qui devenait plus

lourde à mesure que la pauvre Berthe faisait ses plus gracieux efforts pour la rendre plus légère. Se rappelant que, dans les grandes circonstances de sa vie, Bénédict lui avait donné de bons conseils, il s'achemina vers le théâtre, où il apprit avec étonnement que son ami ne jouait plus la comédie : le comédien s'était fait boursier.

Verdier se rendit à la Bourse, où il chercha longtemps son camarade au milieu du flot grouillant des spéculateurs. Désespérant de le trouver, il allait partir, lorsqu'il entendit la voix perçante de l'acteur dominer un groupe formé autour d'une colonne. Théodore s'approcha et vit son ami le visage en feu, l'œil hagard, brandissant des chiffons de papier et criant à tue-tête :

— Vingt-cinq actions des *Six Bassins !* des Bassins ! à soixante-cinq ! J'en prends à soixante si vous voulez m'en apporter cent.

Un homme fort râpé s'approcha, présenta à Bénédict trois billets de banque, plus un appoint, prit en échange les vingt-cinq actions des six Bassins et s'en alla crier un peu plus loin :

— Vingt-cinq bassins ! des Bassins ! à soixante-sept cinquante ! J'en prends cent à soixante-cinq.

Un portier — il n'y avait pas à s'y méprendre — s'approcha de l'homme râpé comme l'homme râpé s'était approché de Bénédict. Il compta la somme demandée et s'en alla crier plus loin :

— Ving-cinq Bassins à soixante-dix francs, qui les veut ! J'en prends cent à soixante-sept cinquante.

Après quelques hésitations, un homme à la mine placide, aux vêtements honnêtes, à cela près que son chapeau avait été acheté à Dijon, s'approcha du portier et lui dit :

— Je les prends, attendez, je vais vous compter votre affaire.

Il tira de sa poche un portefeuille usé, en sortit la somme qui lui était nécessaire et la remit à son vendeur, non sans l'avoir plusieurs fois comptée. Après quoi, s'emparant des actions, il alla à son tour crier dans l'espace :

—Vingt-cinq bassins ! à soixante-douze cinquante ! J'en prends cent à soixante dix !

Mais aucune voix ne répondit à la sienne. Il criait encore, bien que trois heures eussent sonné, quand l'un des gardiens de la Bourse s'approcha de lui :

— Ah çà ! dit le fonctionnaire, allez-vous nous

laisser tranquille, vous, avec vos Bassins à soixante-douze cinquante ? ça ne vaut pas quatre sous !

— Vous avez tort de déprécier mes valeurs ! s'écria l'homme ; vous n'en avez pas le droit. J'ai acheté à soixante-dix !

— Je n'entre pas dans tout ça, moi ; je vous dis, primo, de vous en aller, et secundo enfin, que ça ne vaut pas quatre sous ; et tâchez de ne pas être insolent ou je vous fais mettre au poste.

Pendant que les Bassins de Bénédict suivaient le courant hasardeux de la spéculation, le comédien défroqué était sorti au bras de son ami ; son regard s'était rasséréné, son visage avait repris son teint naturel, la quiétude la plus parfaite régnait en lui. Ce fut cependant avec une certaine réserve qu'il dit à Verdier :

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Mon bon Bénédict, tu m'as toujours donné de bons avis, aussi je viens à toi dans un péril extrême. Dînons ensemble, je te raconterai bien des choses qui se sont passées depuis que je ne t'ai vu.

Les deux amis, bras dessus bras dessous, se dirigèrent vers un restaurant du boulevard.

Au dessert, Bénédict dit à Verdier :

— Eh bien ! mais je ne te trouve pas trop à plaindre.

—Jusqu'à présent, non, répondit Théodore ; mais cela ne peut durer, tout a une fin, et un jour viendra où il ne me restera de mes fausses prospérités que le dégoût ou la misère.

— C'est triste.

— Voilà pourquoi je te dis que je veux en finir. Je n'ai qu'une façon de me sortir de là sans laisser ce qui me reste d'honnêteté dans l'antichambre. Remarque que je n'ai même pas la ressource de me mettre une balle dans la poitrine, mon cœur est hypothéqué.

— Pauvre garçon !

— Donc, il faut que je gagne de l'argent, et beaucoup.

— Gagner de l'argent, c'est facile à dire, bon Théodore ; mais, pour en gagner, il faut en avoir : en as-tu ?

— J'en aurai, répondit Théodore en rougissant.

— Alors, c'est différent, reprit Bénédict, l'affaire pourra s'arranger.

X

Les deux amis causèrent jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, Théodore dit à son ami :

— Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas, à demain, onze heures ?

— Onze heures, répondit Bénédict.

— Je te demande pardon d'insister reprit Verdier qui paraissait laisser son ami avec peine, tu es bien sûr de ce que tu m'as dit ?

— On ne peut plus sûr.

— C'est que tu dois comprendre que la gravité de la situation est extrême. Si l'argent était à moi, je ne ferais *ni une ni deux,* mais...

— Imbécile ! reprit Bénédict, si l'argent était à toi, tu n'aurais pas besoin de moi, tu vivrais de tes rentes. Une fois pour toutes, remarque bien que je ne te propose pas de jouer. Nous ferons des reports, et voilà tout. Quand nous lâcherons notre *sac*,

nous aurons des valeurs entre les mains qui vaudront trois fois la somme avancée. Or, de deux choses l'une, ou à la fin du mois on nous remboursera notre argent avec des intérêts soignés bien entendu, ou l'emprunteur se trouvera dans l'impossibilité de nous rendre la somme que nous lui aurons prêtée. Dans ce dernier cas, qui est le meilleur, nous négocions les valeurs laissées en nantissement, et...

— Et? demanda Verdier.

— Et nous gardons la différence; de cette façon, il faudraît que nous ayons bien peu d'intelligence si *notre* argent ne nous rapportait pas vingt pour cent par mois.

— Mais c'est de l'usure, sais-tu?

— Dans le commerce, oui; mais à la Bourse, ça ne s'appelle pas comme ça.

Le lendemain, l'ancien clerc se rendit, à l'heure indiquée, au passage de l'Opéra, où les boursiers allaient alors quelques heures avant la Bourse, pour préparer leur tripotage.

Bénédict l'attendait avec anxiété.

— J'ai les valeurs, lui dit Théodore.

— Pour combien?

— Cent vingt mille francs, en actions d'Orléans et en obligations de la ville de Paris.

— Parfait. De mon côté, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai loué et meublé un charmant petit bureau, rue Saint-Marc, à deux pas de la Bourse. Aujourd'hui même, nous allons commencer le branle-bas de combat.

— Dieu protége la France! balbutia Verdier, dont le visage était d'une pâleur livide.

— On dirait, reprit Bénédict, que tu as peur. Tu es pâle comme si tu venais d'acheter des Six-Bassins. Si je ne te connaissais, je croirais que tu viens de forcer un secrétaire.

— Ah! murmura Verdier, c'est le secrétaire qui m'a forcé, mais je n'en suis pas plus rassuré pour ça.

Tout ce qu'avait prédit le comédien se réalisa de point en point. Une foule de spéculateurs malheureux n'ayant point de quoi payer leurs différences et ne voulant point vendre à perte des valeurs cotées, venaient les consigner chez les deux associés, qui, au bout de six mois, se partageaient cent mille francs. Ils appelèrent cette somme leur bénéfice.

Théodore, palpitant de joie, étala le soir même,

aux yeux de sa maîtresse, les cinquante billets de banque qui lui revenaient pour sa part.

— Qu'est-ce que cela ? lui demanda Mme de Falgoart.

— Les bénéfices du semestre, répondit l'heureux prêteur ; qu'en dites-vous ?

— Mais je dis, répondit la baronne, que vous aviez cent vingt mille francs et que vous m'en rapportez cinquante.

— Vous ne m'entendez pas, chère amie, ceci est un bénéfice pur et simple. Notre capital est dans notre caisse, représenté par des valeurs qui le dépassent de plus des deux tiers.

— Ah !

— Vous n'êtes pas émerveillée ?

— Depuis quand, mon ami, pensez-vous que je puisse m'émerveiller en voyant une somme qui n'atteint pas le quart de celle que je portai en dot à M. de Falgoart ?

— Écoutez, Berthe, dit Théodore d'une voix concentrée, je sais que vous êtes noble et que vous êtes riche; je sais que je ne suis qu'un pauvre diable qui n'ai eu d'autre mérite que celui de vous aimer follement. Je sais que vous avez été pour moi un

ange tutélaire et que ma vie ne suffira pas pour vous prouver ma reconnaissance. Mais je sais que j'arrivais bien heureux en vous apportant cet argent que j'ai gagné ; j'étais fier de vous dire : Vous avez eu confiance en moi ; vous vous êtes fiée à mon honnêteté et à mon intelligence : vous avez bien fait. Un mot de vous m'eût rendu l'homme le plus heureux du monde. Ce mot, vous ne l'avez pas dit ; vous avez manqué de cœur.

Mme de Falgoart regarda son amant de haut en bas, puis, s'étant levée, elle souleva la portière qui cachait l'entrée de son boudoir, ouvrit la porte, et se retournant, elle dit au pauvre clerc stupéfait :

— Si vous aviez été gentilhomme, vous auriez posé votre argent sans rien dire dans le tiroir où j'ai coutume de placer mon épargne. Si vous aviez été un homme bien né, vous vous seriez rappelé qu'excepté la Journalière qui me rapporte mille écus, je ne possède plus rien. Cela vous aurait évité de dire que je manquais de cœur. Vous aviez cent vingt mille raisons, sans compter les autres, pour m'éviter cette grossièreté.

Fermant la porte au nez de Verdier, elle alla s'asseoir sur un canapé où elle resta plongée dans

ses réflexions. Se relevant par un mouvement brusque, elle ouvrit la fenêtre, aspira l'air du jardin, passa à plusieurs reprises sa main froide sur son front et murmura entre ses dents :

— En vérité, cela ne sera pas, cela ne peut pas être. Quoi ! parce qu'il me rendrait ce que je lui ai prêté, il se croirait quitte envers moi ? allons donc ! c'est absurde, c'est ridicule.

Après le dîner, qui fut silencieux, Mme de Falgoart dit à Théodore :

— Il faudrait que vous eussiez l'obligeance d'écrire à Me Pallet de m'envoyer le clerc qui vous a succédé. J'aurais quelques ordres à lui donner.

Verdier bondit sur sa chaise.

— Que trouvez-vous d'étonnant à ce que je vous dis là, mon ami ? lui demanda sa maîtresse.

— Mais, répondit Théodore, je ne comprends pas...

— Je crois parler pourtant un langage intelligible; au surplus, je m'explique : ce logement m'ennuie, il n'est pas convenable; vous êtes trop grand seigneur maintenant pour vous occuper de faire résilier mon bail et me chercher un petit hôtel à acheter. Le clerc de Me Pallet sera, je l'espère, assez intelli-

gent pour accomplir mes désirs. Je le prierai aussi de m'acheter une voiture, le carossier lui donnera une commission et le pauvre diable sera enchanté, comme tous ceux de son espèce lorsqu'ils grapillent quelques sous.

Verdier, la bouche béante, les yeux démesurément ouverts, restait stupéfait devant sa maîtresse qui attachait sur lui un regard fauve.

— Mais, dit-il avec effort, vous n'y pensez pas, non, je vous assure, vous n'y pensez pas vraiment. Un hôtel, une voiture et, par conséquent, des chevaux ; c'est impossible, il faudrait pour cela vous décider à vendre la Journalière ; à moins, ajouta-t-il en devenant cramoisi, rouge, jaune et verdâtre, à moins que vous n'exigiez le remboursement des sommes dont je suis votre débiteur.

— Mon ami, répondit en riant Mme de Falgoart, tantôt vous avez été grossier, ce soir vous êtes stupide.

Au second semestre *les bénéfices* furent les mêmes, Théodore les avait, sans souffler un mot, placés dans le tiroir de l'épargne.

La baronne, installée depuis quelque temps aux Champs-Élysées, renouvela son mobilier, fit l'acqui-

sition d'un coupé et d'un attelage nouveau, laissant l'ancien affecté au service de Verdier, qui trouva tout naturel d'aller au passage de l'Opéra en voiture comme si on ne l'eût pas appelé canaille sans cela. Un valet de chambre pour monsieur et un valet de pied pour madame furent ajoutés aux domestiques déjà nombreux, et tout fut pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Pendant trois ans rien ne vint faire rider la face des choses. Bénédict, philosophe comme un vieux comédien qu'il était, se retira à Chatou avec vingt mille francs de rente.

Verdier, tout compte fait, ne possédait que son capital. Souvent la pensée lui était venue de mettre un frein aux caprices ruineux de Mme de Falgoart, mais ce n'était qu'en tremblant qu'il hasardait quelques représentations sur sa facilité à dépenser une fortune qu'il aurait défendue avec rage si elle eût été acquise à force de travail et de persévérance. Pour excuser sa faiblesse à ses propres yeux, il se disait qu'après tout, sans sa maîtresse, il n'aurait jamais rien possédé.

Bénédict retiré, Verdier eut peur de la solitude. Il acheta, en collaboration, une charge d'agent de

change avec le capital de l'ancienne société. La nouvelle de cette acquisition ne produisit qu'une médiocre sensation à la Bourse.

— Verdier a gagné plus de quatre cent mille francs, dit un juif, beau comme un juif beau.

— Bath! répondit un de ses coreligionnaires, laid comme un juif laid, connu les quatre cent mille francs, il faut en rabattre ; il y a de la femme là-dessous, je la nommerais si je voulais. Ce n'est pas difficile d'acheter une charge, il y en a bien d'autres qui deviendraient agents à ce prix, et moi le premier, mais tout le monde ne voudrait pas faire ce métier-là.

XI

Il y avait environ huit mois que Théodore était titulaire d'une des soixante positions les plus enviées de Paris, lorsque Mme de Falgoart l'enleva pour aller à la découverte de sa filleule à laquelle elle voulait faire du bien.

La vieille calèche de Mme de Magenet roulait silencieusement. Le jeune paysan déguisé en cocher chantait une chanson, qu'il interrompait parfois pour invectiver le vieux cheval qui en prenait à son aise.

Verdier essaya de reprendre la conversation pour combattre, s'il était temps encore, le dessein de la baronne ; mais celle-ci lui répondit :

— Mon ami, vous savez que je forme rarement un projet; mais vous avez dû remarquer que je ne reviens jamais sur une détermination.

— Cependant...

— Je vous en supplie, mon ami, ne gâtez pas ma joie par des observations tout au moins tardives.

— Mais, reprit Verdier, je ne pouvais les faire plus tôt, j'ignorais votre résolution.

— Vous êtes insupportable ; vous m'empêchez d'entendre la chanson que chante ce garçon en apostrophant sa bête, c'est du dernier pittoresque :

Le cocher disait :

Rossignolet du vert bocage
Au loin prend ta volée,

— Hua !

A Jeannette que ton ramage
Dise ma volonté,

— Hu !

La volonté que j'ai pour elle,
De l'épouser.

— Hu donc, carcan !

La voiture s'arrêta.

— En effet, dit Verdier, c'est du *dernier* pittoresque.

— Vous feriez bien mieux, mon ami, de descendre et de vous informer que de souligner vos mots, ce qui est ridicule au possible ; vous avez toujours l'air de penser qu'on ne comprend pas vos innocentes pointes.

— M'informer de quoi ? demanda le pauvre homme honteux et confus.

— Mais, de la demeure de ce Duval.

— Quel Duval ?

— Mais, le père de ma filleule. En vérité, vous faites exprès de ne pas me comprendre.

Verdier baissa la tête en signe de résignation. Ayant remarqué un homme qui réparait le chemin, il alla à lui et lui dit :

— Est-ce bien ici le village d'Égrigny ?

— Oui, m'sieur, répondit l'homme.

— Connaissez-vous le pays ?

— J'en suis.

— Alors faites-moi le plaisir de m'indiquer la demeure d'un nommé Duval.

— Lequel ? il y en a deux de ce nom-là dans l'endroit : Duval le Roux et Duval le Noir, ce sont les deux frères ; on les a nommés ainsi de la couleur de leurs cheveux pour les distinguer lorsqu'on parle d'eux.

— Quel est celui qui a une fille ?

— Ils en ont une tous les deux.

Verdier, quoique fort embarrassé, n'osait retourner à la voiture pour questionner sa maîtresse et lui demander conseil sur un cas aussi équivoque. Il redoutait un nouvel accès de mauvaise humeur. Après avoir réfléchi, il dit à l'homme :

— Indiquez-moi, je vous prie, les habitations des deux frères.

— Le Noir demeure là, dans cette chaumière ; le Roux dans cette maison que vous voyez là-bas près des peupliers.

— Duval le Roux est donc plus riche que son frère?

— Naturellement

— Pourquoi naturellement?

— Mais parce qu'il est plus coquin.

— Diable ! dit Verdier, voilà qui est profond. Vous êtes un vrai philosophe, mon cher.

— Non, monsieur, répondit l'homme, je suis casseur de pierres. Et il se remit au travail.

Revenu près de Mme de Falgoart, Théodore expliqua comment sa maîtresse devait inévitablement trouver sa filleule dans l'une des deux habitations indigènes.

— Voilà qui est trop fort ! s'écria la baronne ; il n'y a que trois cabanes dans ce village, et vous venez avec des airs de gloire me dire que c'est dans la première ou dans la seconde que je trouverai ce que je cherche. Tenez, Théodore, je ne veux rien vous dire, mais, en vérité, je ne vous pardonnerai

de ma vie si Duval demeure dans la troisième, ce que j'ai tout lieu de croire.

L'agent de change reprit son air de résignation, et, sans répondre, il suivit sa maîtresse, qui entra dans la chaumière dont l'homme avait parlé.

XII

— C'est bien ici, s'écria Mme de Falgoart : je me souviens ; et vous aussi, bonne femme, je vous reconnais : vous êtes la mère de Madeleine.

La paysanne à laquelle la maîtresse de Verdier s'adressait ainsi était une femme de quarante ans ; elle portait une robe de coton dont le temps avait effacé la couleur ; sa tête était couverte d'un mouchoir brun d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux d'un blond presque blanc ; ses cils, de la même couleur, étaient peu perceptibles et rendaient ses gros yeux bleus plus saillants. Elle se leva et s'avança près de la belle dame qui pénétrait sous

son toit, avec la timidité que donne aux cœurs honnêtes une misère de quarante ans.

— Moi aussi je vous reconnais bien, dit-elle, vous êtes la marraine.

— Oui, ma bonne femme, et je viens voir ma filleule, à laquelle j'ai toujours pensé.

— C'est bien de la bonté tout de même; asseyez-vous, ma bonne dame, et m'sieu votre mari aussi; je m'en vais crier la petite.

Par trois fois elle appela Madeleine, et, comme personne ne répondait, elle se précipita vers la porte en disant :

— Faites excuse, ma bonne dame et m'sieu votre mari aussi ; je m'en vas la chercher.

— Quelle misère ! dit Verdier quand la paysanne fut sortie, ça fend l'âme. Je vous demande pardon mille fois.

— De quoi donc ?

— Mon Dieu, je vous en ai un peu voulu de me faire trotter tout un jour. Je croyais à un caprice, à une fantaisie de votre part. Depuis que je suis ici, je crois à une bonne action. Jamais la pauvreté ne m'est apparue si poignante. Ce lit sans draps, cette fenêtre où passe le vent, ce pain noir et dur qui

s'étale solitaire sur cette planche qui a la prétention d'être une table, tout cela m'attriste et me navre. Dans cette détresse, je vois un reproche pour moi, une glorification pour vous.

— Est-ce que les paysans de la Franche-Comté sont moins malheureux? demanda Mme de Falgoart.

Verdier rougit jusqu'au blanc des yeux. Cet homme, qui donnait cent mille francs par an à sa maîtresse, venait de se souvenir que, dans un moment d'épanchement, il avait avoué que son père était un pauvre cultivateur des environs de Besançon.

— Il y a des malheureux partout, balbutia-t-il.

A ce moment la porte s'ouvrit; la paysanne entra, suivie d'un homme déguenillé et d'une jeune fille. L'homme était son mari, Duval le Noir; l'enfant était sa fille Madeleine, l'héroïne de ce roman.

LA LETTRE AU LECTEUR

Monsieur,

Un acteur célèbre, dont je tairai le nom pour ne pas blesser sa modestie, répondant à diverses questions que je lui avais adressées touchant son art, me faisait l'honneur de me dire :

« Quand j'entre en scène, je cherche une figure qui me plaise ; aussitôt que j'ai mis la main sur une tête intelligente et bonne, je suis sauvé. Je joue uniquement pour la personne avec qui je me suis mis en contact ; le reste de la salle m'importe peu ou pas, et ne se doute guère, du reste, après le spec-

tacle que, pendant cinq heures, j'ai sauvé une jeune fille, tué trois hommes, escaladé les portes d'une prison, soutenu un siége à moi tout seul, méprisé le chevalier, démasqué le traître et épousé l'innocente persécutée ; tout cela pour être agréable à un gros monsieur, au visage épanoui, qui était au troisième fauteuil du balcon de gauche et que je ne reverrai de ma vie. »

Ce que me disait l'illustre comédien m'est resté dans la mémoire ; j'y ai pensé souvent et j'ai fini par me persuader que cette façon de procéder, bizarre au premier abord, était pleine de bon sens.

En effet, cher monsieur, quels ne seraient pas les tourments d'un acteur qui plongerait son regard dans tous les replis d'une salle de spectacle ? Il verrait des gens s'amusant de toute leur force, d'autres s'ennuyant de même. Il apercevrait la louange d'un côté, le blâme de l'autre, la sympathie à droite, la répulsion plus loin ; si bien que le pauvre diable, incertain et dérouté, serait fort mal à son aise.

Moi qui vous parle, monsieur, j'ai passé par cette affreuse torture. Vous allez voir comment. Si mon discours vous déplaît, libre à vous de passer outre ; mais remarquez, s'il vous plaît, que ce volume n'est

précédé ni d'une introduction, ni d'une préface, ni d'un avant-propos, ni d'une dédicace explicative ; notez, je vous prie, que j'avais parfaitement le droit de faire une des quatre choses, même deux, et sachez-moi gré d'avoir été discret.

Lorsque je publiai *Eusèbe Martin*, la critique fut pour moi d'une bienveillance dont je lui saurai gré toute ma vie, — si elle ne me la fait pas payer trop cher plus tard. — J'étais le plus heureux des écrivassiers de mon temps, je nageais dans la joie. Hélas ! j'avais compté sans mon hôte.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés, que je recevais une avalanche de lettres, en prose ou en vers, toutes plus ou moins désobligeantes ; aucune ne se ressemblait : les unes louaient ce que blâmaient les autres. Les hommes prétendaient que mon héros était un niais, qui ne méritait pas une maîtresse aussi charmante que celle dont je l'avais gratifié. Les femmes affirmaient que mon héroïne était bien heureuse d'avoir trouvé un tel amant, parce qu'un homme de cette sorte est une chose rare.

Comme mon intention, cher lecteur, n'est point de vous analyser ma correspondance, je me contenterai de vous dire que mes correspondants se

divisaient en quatre séries. La première préférait le commencement du livre, la seconde le milieu, la troisième la fin, la quatrième blâmait le commencement, la fin et le milieu.

Un de mes amis, voyant ma douleur, me dit :

— . . .'Est bien fou de cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

Je lui sus gré de cette consolation que j'avais déjà trouvée dans La Fontaine, et je pris une grande résolution.

Cette résolution consiste à faire comme le grand acteur, dont je vous parlais tout à l'heure, c'est-à-dire à écrire *le Grain de sable*, non pour la foule, mais pour un monsieur qui me comprenne et dont la figure me soit bienveillante et sympathique. C'est donc pour vous seul, cher monsieur, que je fais ce volume, qui est en dehors de toutes les règles voulues. L'héroïne y apparaît à là soixante-septième page, l'intérêt ne porte pas exclusivement sur elle, et l'action, qui est presque nulle, ne répond pas au titre. Tout y remue, mais rien ne s'y

enchaîne, et, à moins d'un événement difficile à prévoir, tout me fait supposer qu'il n'y aura pas de dénoûment. Je déteste les mariages, et, avant de tuer mes personnages, j'y regarde à deux fois. Que dira le public de ce sans-gêne un peu risqué ? Je l'ignore et m'en soucierai fort peu si j'étais sûr, cher monsieur, de vous faire passer deux heures agréables ou à peu près.

Agréez, etc.

XIII

Madeleine venait de laisser sa quinzième année dans les bois d'Égrigny. Sa taille était élevée et parfaitement dessinée. Comme son père n'avait point de champs, les durs travaux de la terre n'avaient pas encore déformé ses bras dont les mouvements étaient empreints d'une grâce naturelle. Elle avait la démarche lente et l'air rêveur des enfants qui gardent les troupeaux et vivent dans l'isolement. Son teint basané, éclairé par des yeux d'un noir de houille, lui donnait un aspect sauvage, que ses cheveux blonds, comme ceux de sa mère, ne parvenaient pas à adoucir. Un nez droit, un visage ovale, des lèvres rouges et dédaigneuses lui con-

stituaient une beauté si incomprise à la campagne, que, jamais en sortant de l'église, le dimanche, aucun beau Nicolas ne lui avait adressé le plus petit compliment.

Lorsqu'entraînée par sa mère elle pénétra dans la chaumière, son regard profond s'arrêta sur sa marraine. Jamais, dans ses rêves solitaires, elle n'avait entrevu tant de splendeur. Pourtant, Mme de Falgoart, qui croyait avoir du tact, s'était mise avec une extrême simplicité, comme il convient à une femme riche qui visite de pauvres gens. Elle portait un long manteau de velours noir uni qui laissait à peine entrevoir une robe de taffetas gris de lin, rehaussée par une ceinture longue, dont les larges bouts de velours vert bordés de dentelle noire tombaient presque à ses pieds. Un chapeau de satin blanc piqué, n'ayant d'autre ornement qu'un semé de marguerites dans le tour de tête, complétait son ajustement.

En voyant Madeleine, Verdier et Mme de Falgoart firent un même mouvement pour exprimer deux surprises différentes. Le premier était frappé par l'ensemble sauvage et l'excentrique beauté de l'enfant, l'autre s'étonnait tout simplement de voir une

créature si peu vêtue. La paysanne et la dame avaient commencé par où commencent toutes les femmes, par juger l'extérieur. Toutes deux étaient merveilleusement étonnées. L'enfant n'avait jamais pensé à tant de richesses ; la femme n'avait jamais songé à tant de simplicité. Madeleine n'avait pour toute toilette qu'une chemise de toile rousse à manches courtes et un jupon de laine à raies blanches et noires.

Duval interrompit ce mutuel examen. Il remercia avec une dignité simple Mme de Falgoart de s'être souvenue de sa filleule et la pria d'excuser l'étonnement et la timidité de sa femme et de sa fille.

— Faut leur pardonner, voyez-vous, continua-t-il, ça n'a jamais sorti d'ici, ça ne connaît point les usages et ça ne sait point parler aux riches. Pour moi, c'est bien différent, quoique je n'aie pas voyagé non plus. Mais autrefois je chassais avec des jeunes messieurs qui étaient même des nobles ; maintenant ils sont partis, et d'ailleurs je suis vieux. Excusez-nous aussi, ma bonne dame, si nous n'avons à vous offrir à vous que du lait, et un méchant verre de vin à m'sieu votre mari.

Verdier s'apprêtait à refuser, lorsque Mme de

Falgoart, le regardant comme une mère regarde un enfant qui vient de faire une inconvenance, accepta pour elle et pour lui.

La femme du paysan alla chercher du lait. Duval prit dans une armoire une bouteille entamée et en versa le contenu dans deux verres.

Puis élevant le sien à la hauteur de l'œil, il dit :

— Dieu, mon bon monsieur, vous accorde une bonne santé et prospérité dans vos désirs, ainsi qu'à votre dame et à vos enfants, pareillement de tout mon cœur !

Verdier s'inclina, fort embarrassé de répondre, parce qu'il était de cette espèce de gens qui ne savent parler que dans leur milieu, et qui ont besoin de la réplique accoutumée.

— Ce petit clairet est assez bon, dit-il en manière d'acquit.

— Pas très, mon bon m'sieu, pas très, répondit Duval, mais pour ce que nous en buvons, il est bien toujours assez bon. Cette bouteille a été entamée quand mon pauvre fils Jean est parti pour la guerre.

— Quelle guerre ? mais je ne sache pas que nous ayons la guerre.

— Je veux dire pour l'armée, mon bon m'sieu :

l'armée ou la guerre pour nous, voyez-vous, c'est bien toujours la même chose. Quand un de nos enfants part, ou il est tué, ou quand il sort de là il a vu du pays, il est devenu malin, il a l'habitude des villes, nous ne le revoyons plus. C'est fini.

— Mais le vôtre reviendra, dit Mme de Falgoart.

— Hélas! mon Dieu, qui sait, ma bonne dame? reprit le paysan, il fera comme les autres. Voyez-vous, c'est pas juste; on nous les laisse nourrir jusqu'à vingt ans, et quand ils sont bons au travail, quand ils pourraient nous être utiles et nous rendre ce que nous avons fait pour eux, le gouvernement nous les prend. Je vous le dis : ce n'est pas juste.

— Mais, dit Verdier, il en est ainsi de tout le monde, le riche et le pauvre payent également le tribut que la patrie réclame. C'est l'égalité devant la loi.

— Faites excuse, mon bon monsieur, continua Duval le Noir. Sans vous offenser, ce n'est point du tout la même chose, même c'est le contraire. Où qu'elle est l'égalité? Vous avez un fils et moi aussi; le mien tombe au sort, le vôtre aussi; vous rachetez

le vôtre, ça coûte deux mille francs ; moi je vendrai tout ce que j'ai, je ne posséderai pas cinq cents francs : voilà l'égalité. Pour que l'égalité soit l'égalité, mon bon m'sieu, faudrait que moi qui n'ai rien, je pusse racheter mon fils pour cinquante francs, et que vous qui avez des mille et des cents, ça vous coûtât vingt-cinq mille francs, vous m'entendez bien. Mais voyez-vous, que les hommes soient égaux ici-bas, faut pas y penser ; ils le seront dans le ciel, possible, parce que le bon Dieu a dit : « Le sou que donne le pauvre sera plus agréable à mon père que tout l'or du riche. » Mais le gouvernement n'entend pas de cette oreille-là, il lui faut toujours ses deux mille francs.

Verdier se tourna vers sa maîtresse et lui dit :

— En vérité, les journaux ont bien raison de dire que les idées avancées inondent et corrompent nos campagnes.

Duval le Noir n'avait point compris cette interruption ; mais pensant qu'elle n'était point en faveur de son raisonnement, il ajouta :

— Allez, mon bon m'sieu, vous ne pouvez pas juger ça, parce que vous autres, les nobles, qui avez toujours été riches, vous ne savez pas ce que c'est.

L'agent de change rougit, et balbutia quelques mots inintelligibles.

En femme habile, Mme de Falgoart profita du moment où Duval parlait de pauvreté pour lui demander s'il voulait qu'elle emmenât sa fille. D'abord, le paysan hésita, mais lorsqu'il lui fut dit que les gages, se montant à quatre cents francs, lui seraient comptés, il accepta l'offre avec reconnaissance, sans même s'enquérir de la volonté de sa femme, qui, du reste, n'apporta aucune opposition.

Mme de Falgoart compta le premier semestre aux parents éblouis et chercha des yeux sa filleule.

Madeleine était assise par terre dans un coin, elle tenait un affreux chien noir et crotté sur ses genoux, et, à l'aide d'un couteau pendu à sa ceinture, elle raclait la boue qui couvrait les pattes de l'animal. Lorsque la vilaine bête ennuyée de cette opération cherchait à s'échapper, Madeleine se contentait de lui dire doucement :

— Oh ! Pataud ! tau ! tau ! tau !

Tant que la voix de l'enfant se faisait entendre, le chien restait immobile et docile ; si la voix s'arrêtait, il recommençait à regimber, puis il se calmait et Madeleine continuait.

— Femme, dit le Noir, mets dans un paquet les hardes de la petite; et, se tournant vers ses riches visiteurs, il ajouta tristement : Ça ne sera pas long.

— Il est inutile, brave femme, dit Mme de Falgoart, de vous donner cette peine, chèrchez seulement quelque chose pour couvrir ses épaules, je me charge du reste.

Le père et la mère embrassèrent Madeleine, qui paraissait impassible, remercièrent avec effusion Mme de Falgoart, qui fit monter l'enfant dans la voiture. Pataud faisait des bonds insensés autour du vieux véhicule. Duval lui allongea un coup de pied dans le ventre, qui fit faire à la pauvre bête un triple saut périlleux; boitant et hurlant, elle suivit la calèche en marchant derrière les buissons, pour éviter une nouvelle disgrâce.

En route, Mme de Falgoart dit à sa filleule :

— Qu'as-tu, mon enfant, tu es triste; es-tu fâchée de venir avec moi?

— Oh! non, ma marraine, répondit l'enfant, mais j'aurais voulu emmener Pataud.

— Elle est idiote, dit Verdier.

Mme de Falgoart leva les épaules en signe de pitié.

Au chemin de fer, Pataud perdit la piste de Madeleine et s'en revint la queue basse à la maison.

La femme de Duval le caressa, ce qu'elle n'avait jamais fait de sa vie, et elle pleura amèrement.

Les créatures les plus humbles éprouvent les mêmes sentiments, les mêmes passions que les êtres privilégiés élevés dans les hautes sphères sociales, mais elles ne savent point les définir. Les paysans sont accessibles à l'amour, à la jalousie, à l'avarice, à l'ambition. Ils éprouvent toutes les tortures qui accompagnent ces quatre grands mobiles de l'existence, mais ils ne savent pas étiqueter leurs douleurs.

La femme de Duval, frappée dans sa maternité, se croyait en proie à un mal physique, parce qu'elle ignorait la définition de l'amour maternel, comme Madeleine ignorait celle de l'amour filial.

Pour Duval le Noir, il comptait et recomptait son petit trésor en supputant ce qu'il lui faudrait de semestres pour acheter la terre de son voisin et devenir l'égal en fortune de son frère Duval le Roux.

Madeleine arriva le soir chez sa marraine. Ses étonnements furent trop nombreux pour être exprimés. Elle passa en revue, mais sans curiosité, tous les objets qui ornaient la petite chambre où Mme de Falgoart l'avait installée. Elle se coucha et s'endormit dans le calme de ses quinze ans.

Pendant que le sommeil rapprochait les cils noirs de Madeleine, Verdier se séchait les pieds au feu de la cheminée de Mme de Falgoart.

— C'est bon, disait-il, de trouver ses tisons après une semblable corvée.

— Vous êtes, mon ami, répondit Mme de Falgoart, d'un caractère inouï : rien ne vous plaît, rien ne vous amuse; vous devriez être ravi, il vous revient la moitié d'une bonne action, vous n'avez pas perdu votre journée.

— J'ai pour principe de ne jamais faire une bonne action sans y être forcé; ça porte malheur.

— Avez-vous déjà essayé?

— Souvent.

— On ne le dirait pas.

— C'est vrai, murmura Verdier avec tristesse, je suis bien heureux.

Le calme se fit dans la maison; maîtres et gens

dormaient ou tâchaient de dormir. Mlle Fanny, la femme de chambre, grande fille maigre et jaune, fermait avec soin la porte de l'appartement de sa maîtresse, lorsqu'elle fut accostée par un domestique qui sortait de celui de Verdier.

— Il y a du nouveau, dit tout bas celui-ci.

— Allez doucement, je vous suis, répondit la fille de chambre.

Tous deux, marchant à pas de loup, arrivèrent à l'une des chambres des combles.

— Et d'abord, François, dit Mlle Fanny, il faut éteindre la lumière. De sa chambre, madame voit la croisée. C'est ennuyeux, à cause des ombres.

— Chienne de maison ! murmura François, on ne peut pas seulement se regarder en repos.

— Que vous a dit monsieur ?

— Je te dirai ça.

— Dites-le tout de suite.

— Tu ne t'en vas pas encore...

— Je veux le savoir à l'instant.

— Eh bien ! il m'a dit comme ça, en parlant de la paysanne : « Cette petite va remplacer la femme de chambre de madame. »

— Un autre le remplacera bien quelque jour,

lui aussi, dit en grinçant des dents Mlle Fanny; mais qu'il se tranquillise, je ne suis pas encore partie. J'espère bien que madame n'aura pas le front de sortir avec ce petit torchon.

— Puth! dit François, rien ne ressemble plus à un torchon qu'une serviette neuve. Il ne s'agit que de le laver.

XIV

Le lendemain, Madeleine se réveilla avec le jour. Comme elle étouffait dans sa chambrette, elle ouvrit la fenêtre et respira l'air du matin. Habituée à la solitude des bois, le silence qui régnait autour d'elle ne l'étonna point. Elle regarda les jardins qui avoisinaient l'hôtel, les maisons qui l'entouraient. Sa curiosité satisfaite, elle ouvrit sa porte, mais n'osa sortir.

— Il passera bien quelqu'un, pensa-t-elle; je vais attendre.

Assise sur son lit, elle se prit à songer que si son

frère Jean revenait de la guerre, il serait bien empêché de la retrouver. Elle pensa un peu à son père, beaucoup à sa mère et tendrement à Pataud.

A dix heures, c'est-à-dire après une longue attente de cinq heures, et alors que la pauvre enfant pleurait de ne voir personne, Mme de Falgoart entr'ouvrit la porte.

— Ah ! ma marraine, s'écria la jeune fille, vous voilà donc !

— Tu t'ennuyais déjà, mon enfant ?

— Ah ! non, ma marraine, j'avais peur.

— Il fallait descendre,

— Je n'osais pas.

— Bon ! une autre fois tu oseras, j'espère ?

— Oui, ma marraine.

— Voyons, causons un peu. Je t'ai prise avec moi pour faire de toi une amie plutôt qu'une domestique. Ou je me trompe beaucoup, ou tu apprendras vite ce qu'on te montrera. A la place de tes haillons, tu vas mettre de belles robes que j'ai fait préparer pour toi ; elles sont là dans cette armoire, où tu trouveras du linge, enfin tout ce qui est nécessaire à une jeune fille dans la condition où

je veux te mettre. J'espère, ma chère enfant, que tu sauras reconnaître toutes mes bontés...

— Oui, ma marraine.

— Toutes mes bontés par un dévouement sans bornes, par un grand attachement. Comme je ne pourrai toujours te garder près de moi, je te prierai de rester le moins possible avec les autres domestiques ; ils te donneraient de mauvais exemples, tu serais bientôt perdue.

Madeleine fit un mouvement d'effroi. Mme de Falgoart continua :

— Je veillerai sur toi comme si j'étais ta mère. Depuis hier, je me réjouis d'avoir eu l'idée de te prendre avec moi. Je t'aime déjà un peu, il ne tiendra qu'à toi que je ne t'aime beaucoup.

— Oui, ma marraine.

— En mon absence, tu veilleras sur la maison ; tout le monde me vole...

Madeleine ouvrit ses grands yeux dans lesquels se peignait une profonde terreur.

— Oh ! continua sa marraine, ne prends pas cet air effaré, il n'y a pas de quoi, c'est la chose du monde la plus ordinaire : dans toutes les maisons les domestiques volent, c'est une règle ; la grande

question est de ne les laisser voler que raisonnablement.

— Voler raisonnablement? dit Madeleine, je ne comprends pas.

— Cela viendra, ne t'inquiète pas. Voyons, continua la bonne dame en ouvrant l'armoire, je vais t'aider à t'habiller; en attendant que tu sois ma femme de chambre, je vais être la tienne.

— Oh ! ma marraine !

— Ote-moi vite ce vilain jupon; tu t'étonneras demain.

L'enfant se laissa faire et revêtit un à un tous les objets que lui présentait sa maîtresse. L'idée de mettre des bas blancs et fins la transportait de joie; le corset lui causa une surprise étrange.

— Tu seras gênée les premiers temps, mais tu t'y feras, lui dit sa marraine.

Le costume préparé pour la jeune fille était d'une grande simplicité. Une robe de laine noire à taille plate et sans ornements, dont les manches larges serraient les poignets, était accompagnée d'un tablier de soie de la même couleur; un col uni et des manchettes d'une blancheur éclatante complétaient l'ajustement. Mme de Falgoart ôta de son cou une

cravate de soie cerise, brodée de même, et l'attacha à celui de la jeune fille.

— Et maintenant, lui dit-elle, assieds-toi.

D'un tour de main, la baronne fit voler en l'air la coiffe de toile de la paysanne, d'où s'échappèrent des flots de cheveux dorés. Avec une adresse infinie, Mme de Falgoart les divisa par une raie partant du milieu du front et arrivant au cou. Elle fit deux longues tresses qu'elle amena, par mille contours gracieux, à former une torsade qui eût été ravissante si, suivant la mode du moment, elle n'eût été placée un peu trop bas.

Ainsi coiffée, Madeleine ressemblait à une statue grecque sculptée par un Français.

— Regarde-toi dans cette glace, Madeleine, dit la baronne, toute fière de son œuvre.

La jeune fille jeta un regard sur le miroir : ses yeux s'ouvrirent démesurément et elle poussa un cri de joie.

— Ma marraine ! ma marraine ! s'écria-t-elle, j'ai l'air d'une dame.

— D'une demoiselle tout au plus, dit en souriant Mme de Falgoart.

Et en regardant la luxuriante chevelure de la jeune

fille, ses épaules rondes, ses bras pleins de vigueur, ses yeux remplis de feux, elle murmura avec amertume :

— Ah ! la jeunesse, que c'est beau ! Et elle demeura pensive et attristée.

Madeleine ne revenait pas de son étonnement. Sa joie, quoique sérieuse, était infinie. Elle se regardait de mille façons, touchait ses cheveux, sa robe, sa cravate. La première émotion passée, elle se prit à penser qu'il y avait peu de chose à faire pour changer une paysanne en demoiselle, et elle se dit que sa cousine Louise, la fille de Duval le Roux, serait bien aise de savoir ce peu de chose-là. Rendue à la réalité de sa position par le regard fixe de la maîtresse de Verdier, elle lui dit :

— A présent, ma marraine, que faut-il faire ?

— Avant toute chose, répondit Mme de Falgoart, il faut te laver les mains et ne plus dire à tout propos : ma marraine. Désormais tu m'appelleras madame la baronne.

XV

L'arrivée de Madeleine dans la salle à manger causa un vif étonnement à Verdier, déjà attablé, et à maître François qui préparait le dessert.

— Voici notre idiote d'hier, dit Mme de Falgoart en regardant Verdier avec un air de supériorité.

— Prodigieux ! s'écria l'agent de change.

— La lessive n'a pas été longue, pensa François; madame s'y entend.

La stupéfaction de Verdier devint plus grande encore lorsque sa maîtresse dit à la jeune fille, en lui indiquant une place à table :

— Ma bonne petite, assieds-toi là.

Se tournant du côté de Verdier, elle ajouta :

— Cela vous étonne, mon ami; je comprends, il y a de quoi. En allant chercher Madeleine, mon intention était d'en faire une domestique; mais en la

trouvant si charmante et si douce, j'ai changé d'avis, je veux qu'elle devienne mon amie.

— Vous avez une grande et bonne nature, dit Verdier qui voulait répondre quelque chose.

Sa maîtresse continua :

— Ainsi, Madeleine, ma chère enfant, tu n'auras qu'à mettre un peu de bonne volonté pour apprendre à coudre, et tout sera dit. Sois ce que tu dois être, et je serai pour toi une véritable mère.

La fille de Duval le Noir regarda sa marraine; ses yeux exprimaient une reconnaissance indicible. Elle répondit :

— Le curé d'Égrigny disait, en parlant de la bonne dame d'Artez, qui faisait tant de bien dans le pays, que c'était un ange descendu du ciel : bien sûr que vous étiez avec elle lorsque le bon Dieu la renvoya sur terre, ma... madame la baronne.

— Prodigieux! prodigieux! s'écria Verdier.

— Aussi bonne que belle, dit Mme de Falgoart en embrassant sa filleule sur le front.

— La petite a du vice, pensa M. François.

Le déjeuner terminé, Madeleine fut établie dans le parloir de la baronne. Sa marraine lui enseigna à ourler des mouchoirs et à les marquer ; la jeune

fille entendait admirablement les explications qui lui étaient données et ne s'en tirait point trop mal, ce qui fit dire à Mme de Falgoart que ce qui était bien enseigné s'apprenaient vite.

— Je te montrerai à lire, mon enfant, continua-t-elle, et je suis sûre que, si tu veux, tu auras appris bien vite.

— Je sais déjà un peu lire, madame la baronne, et écrire aussi, mais pas beaucoup, dit l'enfant.

— Comment, chère belle tu sais écrire ? et qui donc, je te prie, t'a rendue si savante ?

— Monsieur le curé et mon frère Jean qui est à la guerre. L'hiver, les voisins ne me donnaient pas leurs bestiaux à garder, je restais à la maison, j'écrivais en copiant l'Évangile et le catéchisme ; le soir, mon père qui ne connaît rien dans les livres, me faisait lire l'histoire de Napoléon, l'*autre*, l'oncle de celui-ci, parce qu'il l'avait connu dans les temps, lorsqu'il faisait la guerre à Montereau.

— Que me chantes-tu là ? ton père a connu l'Empereur ?

— Oui, ma mar... oui, madame la baronne ; il était tout petit, il avait quatorze ans. Quand il le vit passer avec tout plein de généraux, il cria :

Vive l'Empereur ! Alors, comme l'Empereur n'était point fier, il le salua en ôtant son chapeau. Il n'y a pas encore beaucoup de rois qui feraient ça pour un petit paysan, voyez-vous ? Ça ne lui porta pas bonheur cependant : les ennemis le firent mourir sur un rocher, dans un pays bien loin. Aussi, quand les Anglais viennent visiter les ruines, mon père ferme la porte, il dit comme ça qu'il ne veut pas voir des bourreaux. Un jour:.. mais je vous ennuie de vous conter tout ça !

— Non, mon enfant, continue, dit Mme de Falgoart, tu m'amuses beaucoup.

— Il n'y a pas de quoi, ma marraine. Pour lors, un jour, mon père en trouva un Anglais sur la route; il était tombé de cheval et s'était blessé ; mon père, qui ne savait pas que c'était un des ennemis, l'emmena à la maison ; on le lava avec de l'eau salée. Quand il fut soulagé, il voulut donner cent sous à mon père, mais voilà-t-y pas qu'en l'entendant parler, le père le reconnut ; il devint dans une colère qu'il ne se connaissait pas. Alors, il dit à l'Anglais qu'il ne prenait de l'argent que de ses amis, qu'il n'était pas un mendiant, et qu'il ne se repentait pas de l'avoir soulagé, mais que s'il avait

su, il l'aurait laissé sur la route, et qu'il ne toucherait jamais aux cent sous de ceux qui ont tué l'Empereur. L'Anglais se mit à sourire et lui dit qu'il n'était pas encore né que Napoléon était déjà mort; mais mon père ne voulut rien entendre, il lui dit « Voici votre cheval, et allez-vous-en. » Le jeune homme ne se fâcha pas, au contraire; il dit au père : « Vous êtes un brave homme. » Et il partit. Ce ne fut que lorsqu'il était déjà bien loin, que mon frère Jean trouva quatre louis d'or que l'Anglais avait doucement posés sur la planche au pain. Ma mère fit le signe de la croix, elle n'avait jamais vu tant d'or à la fois. Mon père devint encore plus furieux; il prit les quatre louis et les mit dans un sac. « Quand Jean ira à la guerre, bien sûr, dit-il, qu'il ira dans le pays de ce brigand-là, il lui rendra son argent. » Mon frère a emporté le petit sac, mais j'ai bien peur qu'il ne le mange en route.

— Je l'espère bien, dit Mme de Falgoart; il faudrait qu'il fût bien sot pour y manquer.

Madeleine regarda sa marraine avec effroi.

Le timbre du vestibule ayant annoncé une visite la baronne laissa sa filleule dans le parloir. La jeune fille, les yeux baissés sur son ouvrage, res-

tait immobile; les mouvements de sa poitrine devinrent précipités, puis s'amoindrirent. Le mouchoir qu'elle marquait et son aiguille s'échappèrent de ses doigts. Si l'éclair de la pensée n'eût brillé dans ses yeux et laissé un léger pli sur son front pur, on aurait pu croire qu'elle était morte. Après un assez long espace de temps elle releva la tête, regarda autour d'elle avec inquiétude et murmura :

— Je ne comprends pas, ma marraine se plaignait ce matin d'être entourée de voleurs, elle s'affligeait de ne savoir à qui se fier, et maintenant elle vient de me dire que Jean ferait bien de voler l'argent que le père lui a confié. Qu'est-ce que cela veut dire?

Le soir, Mme de Falgoart et Verdier causèrent longuement de Madeleine : la baronne s'applaudissait de plus en plus de son acquisition; Verdier, par esprit de contradiction, paraissait peu enthousiasmé.

— Je vois, lui dit sa maîtresse, que l'étrange beauté de ma petite paysanne vous effraye?

— C'est vrai.

— Poltron.

— Ah! dit Verdier, j'ai tous les courages; ce n'est pas pour moi que j'ai peur.

XVI

Madeleine croissait en intelligence et en beauté, et une grâce parfaite était en elle. Ses merveilleuses facultés se développaient, son jugement savait apprécier toute chose et, malgré des lectures douteuses, les bons instincts que la nature, l'honnêteté de son père et la foi d'un vieux prêtre de campagne avaient mis en elle, ne s'effaçaient point.

Sa marraine, après avoir joué à la paysanne comme les enfants jouent à la poupée, laissa sa filleule dans un coin et chercha une autre distraction. L'hiver tirait à sa fin, elle s'imagina de donner des fêtes pour célébrer la paix que le monde avait signée avec elle six mois auparavant; voici comment.

Un matin, Mme de Falgoart, qui avait conservé sa religion de province, entra dans l'église de Saint-Philippe du Roule, pour faire une courte prière.

L'église était déserte, après avoir brièvement prié et comme elle allait s'éloigner, elle aperçut de l'autre côté une femme voilée, vêtue avec une élégante simplicité, occupée à faire garnir de petits cierges un if dentelé de fer. Poussée par un sentiment de curiosité assez extraordinaire chez les femmes, Mme de Falgoart fit le tour de l'église, et se trouva un instant après face à face avec la dame voilée. Les mailles du voile de la dévote mystérieuse étaient tellement serrées que la baronne ne put apercevoir son visage. Elle s'en allait un peu dépitée, lorsqu'elle s'entendit appeler par son nom.

— Berthe ! comment c'est toi, dit la dame aux cierges ; ah ! c'est le ciel qui t'envoie, j'allais chez toi.

— Je suis heureuse de ce bon hasard, répondit Mme de Falgoart qui, au son de la voix avait reconnu son ancienne amie Mme de Magenet.

Les deux femmes sortirent, montèrent en voiture et ne tardèrent pas à toucher l'hôtel Falgoart. Pendant le trajet, fort court du reste, les deux amies n'avaient échangé que quelques paroles insignifiantes touchant la santé des membres de leurs familles.

En entrant dans le salon de son amie, Mme de Magenet ne pût retenir un cri d'admiration :

— C'est princier ! dit-elle.

Mme de Falgoart rayonnait.

— Tu trouves ? répondit-elle, c'est pourtant bien simple. Voyons, assieds-toi, et dis-moi pourquoi tu désirais tant me voir.

— J'ai un grand service à te demander, ma bonne Berthe ; mais en vérité j'ai été si injuste et si cruelle envers toi que je n'ose.

— Dis toujours, chère, je suis fort disposée à faire mon possible pour que notre seconde rencontre à l'église soit plus heureuse que la première.

Ce fut la seule allusion que Mme de Falgoart fit au passé.

Mme de Magenet rappela son courage et commença ainsi :

— Te souvient-il de Cécile de Tourves qui était avec nous au couvent ?

— Parfaitement, une petite blonde aux yeux bleus.

— C'est cela même ; à coup sûr tu as oublié que Cécile avait un jeune frère.

— Mais non, je me le rappelle parfaitement ; il était même fort bien.

— N'est-ce pas ? Eh bien, c'est à propos de ce jeune homme auquel il arrive un grand malheur, que je viens réclamer de toi un service : son honneur est entre tes mains.

— Explique-toi.

— M. de Tourves est capitaine dans la légion étrangère. Dans un combat avec les Arabes, il a été blessé après s'être couvert de gloire, et a obtenu un congé qu'il est venu passer à Paris. L'absence de sa sœur, le monde que son nom le force à voir, que te dirai-je ? la jeunesse — il a à peine trente ans — tout cela réuni, l'a entraîné à faire quelques folies qui n'eussent été rien si le malheur n'eût voulu qu'hier soir il ait joué et perdu. Le mal est d'autant plus grand que M. de Tourves a joué sur parole, et qu'il lui est impossible de payer dix mille francs. Ce matin, il m'est venu trouver...

— Ah ! fit Mme de Falgoart.

— En l'absence de sa sœur, je suis sa seule amie, se hâta de dire Mme de Magenet ; il sait que je l'aime, — comme un frère ! — il m'a conté ses peines. Je n'ai pas cette somme : je le connais, c'est

l'honneur même; si ce soir il ne peut payer ce qu'il doit, il se tuera.

— Crois-tu?

— Oh! j'en suis sûre, répondit Mme de Magenet, et elle pleura.

Mme de Falgoart regarda longtemps son amie. Ses yeux reflétaient un bonheur insolent qui aurait navré la pauvre éplorée si ses larmes lui eussent permis d'étudier le visage resplendissant de vanité de celle qu'elle avait blessée autrefois.

— Tu ne me réponds rien, Berthe, dit Mme de Magenet en prenant les mains de la baronne dans les siennes; Berthe, ma bonne Berthe, ne m'aideras-tu pas à sauver un homme de cœur, le frère d'une des nôtres, d'une mort aussi honteuse? Oh! je t'en supplie, au nom de notre ancienne amitié, au nom de ton fils, qui sera un homme à son tour, je t'en supplie ne le laisse pas mourir!

Mme de Falgoart gardait toujours le silence. Son amie tenta un suprême et dernier effort.

— Écoute, Berthe, dit-elle avec des sanglots qui l'étouffaient, écoute-moi: j'ai été dure et cruelle pour toi, c'est vrai; c'était mal, je le sais, je m'en

suis bien souvent repentie. Mais ce n'était pas tout à fait ma faute : mon mari, le monde, que sais-je ! Puis lorsque nous sommes une fois entrées dans la voie du mal, nous autres femmes, nous faisons les puritaines pour les autres. C'est vrai cela, nous sommes comme ces bourgeoises pauvres qui mettent un manteau de velours pour cacher leur robe fripée. Mais ce n'est pas une raison si j'ai mal agi, pour que ma faute retombe sur le frère de Cécile ; ce n'est pas lui qui est coupable de mes torts, n'est-ce pas, ma bonne Berthe ; il n'est pas coupable de cela du tout ? Si tu savais quel beau gentilhomme, quel caractère chevaleresque et noble ! Et d'ailleurs, ma bonne Berthinette, — comme nous disions autrefois, — ce n'est qu'un prêt ; M. de Tourves aura de la fortune, et moi-même... Tiens, sois bonne, toi, qui es riche et heureuse, prête-môi cet argent, et ma vie ne suffira pas pour te remercier. Mais je t'en conjure, réponds-moi, dis oui ou non, ne me laisse pas dans une si cruelle incertitude.

— En vérité, dit Mme de Falgoart, tu te donnes tant de mal pour une chose si simple, que je suis toute interloquée.

S'approchant d'un petit meuble en bois de rose,

elle en tira dix billets de mille francs qu'elle tendit à son amie avec un sourire charmant.

— Tiens, folle, ajouta-t-elle, console-toi.

Mme de Magenet lui sauta au cou et la tint longtemps embrassée.

— Comme tu l'aimes, lui dit celle-ci.

— Plus que ma vie; je sens que c'est mon dernier amour, je m'y cramponne.

— Hélas! reprit Berthe, j'en suis encore à attendre mon premier. Puis, voulant changer l'ordre de ses idées, elle dit à son amie :

— En vérité, le hasard t'a bien servie, toi qui demeures au faubourg Saint-Germain, en t'envoyant dans notre église.

— Ce n'est point le hasard, répondit tout bas Mme de Magenet, M. de Tourves se nomme Philippe.

— Allons, ange sauveur, ne perds pas de temps, va consoler l'affligé.

— Tu es bonne, adieu! tu me sauves plus que la vie. Béni soit Dieu, qui m'a donné l'idée de m'adresser à toi.

Verdier parut au moment où les deux femmes s'embrassaient; il leur fit le plus gracieux des sa-

luts, et, s'enfonçant dans son fauteuil, il fit cette réflexion :

— Vraiment, c'est fort drôle; les femmes du monde, sous prétexte qu'elles croient en Dieu, le fourrent dans tous leurs tripotages.

La baronne Berthe accompagna son amie, et la força de prendre sa voiture; elle la suivit des yeux jusqu'au moment où la porte cochère se ferma. En remontant l'escalier du perron, elle se dit :

— Allons, voilà ma paix faite avec le monde. Dix mille francs, ce n'est vraiment pas trop cher.

XVII

Le monde ne se le fit pas dire deux fois. A peine Mme de Magenet eut-elle raconté que la baronne Berthe possédait une demeure princière, des équipages charmants, qu'elle était plus gracieuse que jamais, on ne parla plus d'autre chose. Quelques vieilles femmes ramenèrent sur le tapis le scandale

du passé, mais Mme de Magenet leur ferma la bouche.

— La baronne, dit-elle, a été trop vite et trop mal jugée. Comme toujours, on s'est fié aux apparences : le temps a fait justice de ces petites diffamations, qui venaient on ne sait d'où, et qui y sont retournées. La position est nette et limpide. Mme de Falgoart, voyant en M. Verdier un homme doué de capacités transcendantes, a trouvé le moyen de faire sa fortune en décuplant la sienne propre, et voilà tout. Aujourd'hui M. Verdier possède une charge estimée à deux millions, Berthe y est, dit-on, intéressée pour la moitié ; eh bien ! vous conviendrez que le sort leur a fait la partie belle, et que s'ils s'aimaient, rien ne les empêcherait de légitimer leur amour ; un mariage entre eux serait la chose la plus facile du monde. On a été, je le sais, jusqu'à dire qu'ils habitent le même hôtel ; vous savez que rien n'est plus faux ; je puis vous assurer que j'ai vu rue de Richelieu le somptueux logement de M. Verdier, qui ne le cède en rien à celui de la baronne. L'un et l'autre reçoivent chacun leur jour, et, malgré une fusion contestable entre l'aristocratie financière et les gens du monde, nulles soirées ne sont plus

agréables. Au surplus, continua Mme de Magenet en voyant entrer son amant, demandez à M. de Tourves ce qu'il pense de la baronne Berthe.

— Je pense, madame, dit le capitaine en s'inclinant, que Mme de Falgoart serait facilement le modèle de toutes les vertus et de toutes les grâces, si ces dames et vous consentiez à lui céder l'emploi.

La semaine qui suivit cet entretien, Mme de Falgoart reçut la visite de tous ses anciens amis. Le rapprochement se fit sans embarras et sans secousse, comme s'ils l'eussent quittée la veille ; tous ces gens, hommes et femmes, qui avaient affecté un mépris profond pour elle, lui vinrent faire la cour.

Ces gens-là n'exécutaient leur petite bassesse, ni parce que Mme de Falgoart était riche, ils avaient tous de la fortune, ni parce qu'elle donnait à dîner, la plupart d'entre eux tenaient table ouverte, ni parce qu'ils voulaient réparer une injustice, non, ils venaient là pour rien, pour le plaisir d'être vus, et aussi parce que tout le monde venait.

— Ma belle Berthe, dit Mme de Magenet, qui ne quittait plus son amie, je crois décidément que le monde te fait des excuses.

— Je les accepte, mais ne les mérite guère, ré-

pondit Mme de Falgoart. Je sais à quoi m'en tenir sur ces amitiés qui repoussent comme de mauvaises herbes dont on n'a pas soigneusement arraché toutes les racines.

— En effet, reprit la maîtresse de M. de Tourves, le monde est bien misérable.

— Malheureusement on ne peut pas s'en passer, repartit philosophiquement la maîtresse de Verdier.

XVIII

La maison devint bruyante, les fêtes succédaient aux fêtes, à la grande joie de Mme de Falgoart qui croyait, en faisant les honneurs de son salon, accomplir une grande mission sur terre. Son bonheur suprême était de recevoir, au milieu de son monde à elle, gens de moyenne noblesse, de moyenne fortune, de moyenne intelligence, un habitant de Nantes ou des environs, qui, ébloui par tant de luxe, retournait en Bretagne raconter ses splendeurs à ses anciens amis étonnés. La plus

grande ambition de cette femme riche, était d'émerveiller le petit monde de sa province. Le monde de Verdier avait, à de certains jours, le droit de fusionner avec la petite noblesse que recevait la baronne Berthe. D'abord la noblesse cria beaucoup, puis elle finit par emprunter quelques billets de banque à ces chevaliers de la corbeille.

Théodore Verdier ne partageait point la satisfaction de sa maîtresse; toute réception était pour lui un mortel ennui. Son manque d'éducation le mettait au supplice. Il sentait qu'il était embarrassé et devenait plus gauche encore. Sa timidité naturelle, son esprit lent et ses préoccupations, lui faisaient envisager ces réunions avec terreur. Mme de Falgoart, par un calcul déplorable, faisait de faciles efforts pour l'annihiler. Elle achevait un récit commencé par lui :

— Comme il faut une fin à tout, disait-elle, je vais en deux mots vous dire la suite.

Lorsqu'une personne étrangère lui était présentée, elle la présentait à son tour à Verdier, dont l'embarras était toujours le même. La perfide prenait la parole d'un air dégagé et disait en souriant :

— M. Verdier, comme vous savez, est un des

plus habiles financiers du temps. Son cerveau est toujours tendu vers de grandes choses, c'est sa seule excuse.

Les habitués de la maison avaient fini par formuler un jugement sur l'agent de change.

Les amis de madame se disaient :

— La baronne est une femme des plus distinguées, et ce boursier est vraiment heureux d'avoir été mené à la fortune par une aussi jolie main.

Les amis de Verdier pensaient de même en d'autres termes ; à la Bourse on disait :

— Cet animal de Verdier a eu de la chance de tomber sur une maîtresse-femme de cette espèce-là ; sans elle il serait encore coulissier.

Quelques gens de lettres, cinq ou six artistes que la baronne recevait, — pour l'ensemble, — avaient seuls compris le mystère de cette union parisienne. Parmi eux seulement, l'agent de change eût trouvé quelques consolations à son martyre, mais Verdier prêtait trop au ridicule pour s'aller frotter à ces esprits excentriques, qui paraissaient faire métier de ridiculiser les choses les plus respectables.

Madeleine oubliée par sa marraine n'avait manifesté aucun étonnement. Occupée à déchiffrer les

premières pages de la vie, elle remarqua peu ce délaissement, tant sa curiosité était vive et ses étonnements profonds.

Ignorant la langue de convention qui se parlait autour d'elle, elle l'étudia dans des livres qui se trouvèrent sous sa main. Elle lut les romans d'aventures de Dumas, les romans de mœurs bizarres de Sue, les romans de crimes de Soulié ; ni les uns ni les autres ne firent une vive impression sur elle. Son esprit n'y vit que d'épouvantables légendes écrites pour la récréation des veillées des gens du monde, un peu mieux ou un peu plus mal faites que celles que les marchands ambulants colportent dans les campagnes pour charmer les loisirs des veillées champêtres.

La lassitude allait s'emparer de la jeune fille. Un instant elle fut sur le point d'étouffer volontairement ce qu'il y avait d'élevé dans sa nature, et de prendre une humble place dans le milieu du vulgaire.

— Je ne lirai plus, pensa-t-elle ; tous ces livres sont faits avec des mensonges ; je ne lirai plus. Je supplierai madame de me faire apprendre les modes, cela lui sera utile et me fera un état avec lequel, plus tard, j'ouvrirai la porte de la liberté.

Malheureusement, la destinée qui conduisait Madeleine se trompa de route.

La jeune fille demanda, comme elle se l'était promis, la permission d'apprendre à travailler. Mme de Falgoart lui répondit :

— C'est bien, chère enfant, voici une bonne pensée ; nous verrons ça plus tard, à notre retour de la campagne.

Cet atermoiement fit éprouver des regrets à Madeleine, qui reprit malgré elle sa vie inoccupée.

Cette période vide pensa devenir fatale à la jeune fille. M. François, le valet de chambre, rôdait autour d'elle et lui faisait, toujours à la troisième personne, mille compliments prétentieux.

— Mademoiselle a des yeux ravissants, mademoiselle a des mains adorables ; on n'a pas de plus beaux cheveux que mademoiselle.

Ce à quoi Madeleine répondait :

— Ce n'est pas ma faute, monsieur François; que voulez-vous que j'y fasse ?

— Mademoiselle veut plaisanter, disait en riant avec une malicieuse niaiserie, le soupirant d'antichambre ; et il recommençait le lendemain.

M. Edmond, le coiffeur de madame, sollicitait

chaque matin l'honneur de renouveler les raies de mademoiselle : Madeleine acceptait volontiers. Alors, le perfide merlan, crêpait, embrouillait, démêlait et remêlait à plaisir l'épaisse chevelure de la jeune fille, afin d'avoir tout le temps possible pour lui débiter ses sornettes; mais, c'était là du temps perdu, Madeleine ne comprenait pas ou feignait de ne point comprendre les galanteries de l'amoureux pommadé. M. Edmond n'était pas assez épris de la *filleule de madame,* pour ne point s'apercevoir de son peu de succès. Changeant de tactique, il tâcha d'annihiler le cœur et de corrompre l'esprit afin de posséder le corps. Ce n'étaient point des désirs immodérés qui faisaient convoiter à cet infiniment petit, une possession si enviable, il avait simplement calculé, le misérable, ce que pouvait lui rapporter, en la plaçant avantageusement, la pauvre belle créature dont ses odieuses mains lissaient les cheveux.

— Voyez-vous, mademoiselle Madeleine, lui disait-il, si, moi qui vous parle, j'avais vos yeux, vos mains, votre peau blanche, tout, quoi; enfin, si j'étais vous, je voudrais avoir une voiture à deux chevaux avant quinze jours.

— Madame la baronne, répondait Madeleine, m'a dit cent fois d'aller me promener dans la sienne ; j'aime mieux marcher.

— Ça ne fait rien mademoiselle, c'est tout de même bien agréable d'avoir une voiture, des domestiques, des toilettes et de l'argent à remuer à la pelle.

— De l'argent, pourquoi faire ?

— Mais dame ! pour en avoir.

Madeleine prêtait une attention médiocre à ces insinuations qui ne faisaient naître aucun désir dans son esprit.

— Tenez, mademoiselle, reprenait M. Edmond, j'ai coiffé, pas plus tard que ce matin, une personne qui était, l'an dernier, femme de chambre chez la marquise de Vigen. Eh bien, au jour d'aujourd'hui, elle est avec un Anglais qui lui donne tout ce qu'elle veut, en veux-tu en voilà, et des cachemires comme s'il en pleuvait, sans compter qu'il la mène partout, on dit même qu'il va lui faire faire le tour du monde.

— Ils feront bien de ne pas passer par Égrigny ; mon père les recevrait assez mal, dit en souriant

Madeleine qui se souvenait de l'aversion de Duval le Noir pour les Anglais.

— Les gens de la campagne ne sont pas à la hauteur, mademoiselle : tenez, vous me croirez si vous voulez, mais cette personne n'est pas la moitié aussi jolie que vous.

— C'est toujours bien assez bon pour un Anglais.

M. Edmond s'en allait en se disant : « Je ne ferai jamais rien de cette petite madrée, je crois bien qu'elle fait la sotte et qu'elle ne l'est pas autant que ça. »

— Eh bien, m'sieu Edmond, avez-vous fait vos frais, lui disait dans l'escalier M. François qui veillait attentivement lorsque le coiffeur était là.

— Quels frais donc, m'sieu François ?

— Allez donc, allez donc, on voit ce qu'on voit.

— Vous êtes un rude politique, vous, par exemple, vous accusez les autres pour cacher votre jeu.

— Que voulez-vous dire ?

— On sait ce qu'on sait.

— Criez pas si fort.

— Vous avez peur que Fanny, la femme de chambre, nous entende ; elle vous ferait une jolie scène, pas vrai ?

— Possible.

— Moi, à votre place, je la ferais flanquer à la porte cette orange sèche, et plus vite que ça.

— Diable de m'sieu Edmond, va, quel farceur vous faites, vous feriez rire un mort, ma parole d'honneur. C'est comme je vous le dis, vous feriez rire un mort.

Les mêmes trivialités recommençaient chaque jour. Madeleine finissait par les trouver naturelles. Lorsqu'elle sortait pour faire quelques emplettes, le commis du marchand de nouveautés, celui du mercier les lui répétaient tant et si bien, que la jeune fille avait fini par considérer toutes les concupiscentes fadaises que sa présence soulevait comme des formalités d'usage.

Mme de Falgoart s'était vite aperçue de l'impression que sa filleule produisait sur tous ceux qui la voyaient, et en avait éprouvé non du chagrin, mais de la jalousie. Un instant, elle craignit que Verdier comme les autres ne tombât sous ce qu'elle appelait « le charme de cette créature. » Elle l'épia et put se convaincre que l'agent de change ne prenait aucun souci de la jeune fille.

— Où avais-je la tête ? se dit-elle après trois

semaines d'inquisition, lui un caprice, allons donc !

Un sourire de mépris contracta ses lèvres, et elle ajouta :

— Le pauvre homme !

Mme de Falgoart avait loué une maison de cam pagne aux environs de Saint-Germain; elle attendait les beaux jours avec impatience. Malgré le mal qu'elle se donnait et les dépenses qu'elle faisait pour mener une existence agréable, sa vie n'était qu'un écheveau d'ennui qu'elle ne parvenait pas à débrouiller.

— Il ne me manque rien, disait-elle parfois, et cependant, je ne suis pas heureuse.

Il lui manquait un but.

Avril avait à peine fleuri les buissons qu'elle songea à quitter la ville. Verdier après avoir beaucoup hésité, se hasarda à dire qu'on arriverait aux champs avant le printemps, et qu'il aurait été prudent d'attendre que la nature se fût revêtue de ses habits verts émaillés de fleurs.

— Que me venez-vous raconter avec vos habits verts? lui dit sa maîtresse; en vérité vous avez une façon de parler qui est insipide. La nature en habits verts, il n'y a que vous pour trouver de sem-

blables énormités; mais, mon ami, je ne pars pas pour mon plaisir, croyez-le bien.

— Pourquoi donc partez-vous, alors? demanda naïvement le financier.

— Pourquoi? Je vais vous le dire, puisque vous êtes aveugle. Je pars, parce que dans votre affreux Paris, tout respire la corruption. Je pars, parce que je vois une infinité de gens papillonner autour de ma pauvre Madeleine, et que si je ne prenais un parti violent, la pauvre fille serait perdue avant quinze jours.

— C'est différent, répondit Verdier; je vous approuve.

— C'est heureux; je vous remercie.

— Cependant, continua le docile martyr, il me semble qu'il y aurait une autre façon de sauver votre filleule. Au lieu de l'emmener dans une campagne de rencontre, renvoyez-la dans celle où elle est née, rendez-lui sa liberté pour avoir la vôtre.

Mme de Falgoart haussa les épaules, et répondit:

— Veuillez, je vous prie, dire en vous en allant, qu'on attelle pour deux heures.

XIX

La maîtresse de Verdier avait un désir qu'elle caressait avec ardeur : se défaire de Madeleine, la renvoyer à ses parents. Cette splendide nature l'offusquait, cette ravissante jeunesse qu'elle coudoyait à chaque instant la gênait et lui faisait trouver des rides là où elle avait cru voir des fossettes. Quand la jeune fille souriait en montrant ses dents blanches, sa marraine fermait la bouche et serrait ses lèvres pâles. Chaque matin, l'enfant entrait dans sa chambre, et lui disait :

— Il est onze heures, madame la baronne veut-elle me permettre de la faire belle ?

Ces mots, dits par la jeune fille avec une simplicité charmante, un plaisir qui prouvait qu'elle était heureuse dans son dévouement, exaspéraient Mme de Falgoart. Chaque matin elle les entendait, et chaque matin, lorsque la jeune fille entr'ouvrait la

porte et lui disait sa phrase habituelle, il lui semblait qu'elle recevait un coup de couteau.

La baronne Berthe avait trente-sept ans. Elle avait trente-sept ans, et depuis plus de cinq années, il ne lui était pas arrivé de se réveiller heureuse et gaie un seul matin. Chaque jour, elle avait vu avec effroi un cheveu blanc filtrer à travers ses bandeaux noirs délissés par le sommeil. Les raies qui divisaient ses cheveux devenaient plus larges. La peau de son visage prenait une teinte jaunâtre et luisante, le dessous de ses yeux était couvert de mille plissures, ses tempes étaient sillonnées de rides. Rides et plissures étaient imperceptibles pour les indifférents, tant les cosmétiques étaient employés avec art; mais pour cette pauvre femme qui pleurait sa jeunesse morte, comme la mère de la Bible pleurait ses enfants, et qui, au contraire de Sarah, eût tant voulu être consolée, rides et plissures apparaissaient comme des gouffres béants ou des montagnes escarpées. Un matin, elle avait éprouvé une terreur profonde en apercevant sur la batiste de son oreiller des taches faites par des gouttes de salive, que sa bouche contournée par l'absence de quelques dents, avait laissé suinter

pendant son sommeil. Ce jour là, elle avait pris la résolution de renvoyer la jeune fille, parce que sa jeunesse lui semblait une raillerie rivée à son déclin.

Mme de Falgoart ne songea pas un seul instant qu'elle allait commettre une odieuse action, en rendant à la misère cette jeune fille qu'elle lui avait enlevée. Elle ne pensa pas à l'affreux désespoir qui s'emparerait de cette pauvre créature à laquelle elle avait fait entrevoir toutes les joies du bien-être somptueux, et qu'elle allait replonger dans la pauvreté parce qu'elle était jeune et belle. Un sourire effleura même ses lèvres, lorsque son souvenir lui fit voir les blanches épaules de sa filleule blémies par le froid et meurtries par les plis rugueux de sa chemise de toile rousse.

Une seule chose embarrassait la baronne Berthe : que dirait-elle à Verdier, qui avait tant blâmé cette adoption, lorsqu'elle lui ferait part de sa nouvelle décision? Ne trouvant aucune raison convenable, elle se dit qu'elle ne devait compte de ses actions à personne; elle ajouta même : « à lui moins qu'à tout autre. »

Mais il arriva que Verdier, au lieu d'élever des objections contre cette mauvaise détermination, la

conseilla avant qu'elle lui eût été soumise. Les rôles changeaient. En cédant au conseil de son amant pour l'accomplissement d'une chose qu'elle désirait ardemment, la baronne Berthe eut peur de faire une concession. Elle eût tout fait pour vaincre une résistance, mais elle n'eût voulu à aucun prix suivre un avis. Chasser Madeleine à l'instigation de Verdier, c'était reconnaître qu'elle avait eu tort de la prendre. La supériorité qu'elle croyait avoir sur son amant était chose trop agréable à son orgueil pour la sacrifier même une minute; elle remit l'exécution projetée à un autre moment : elle monta en voiture en compagnie de Madeleine, et se rendit à sa maison de campagne.

— Eh bien! dit-elle à la jeune fille, tu vas voir la campagne, te voilà contente?

— Oui, madame.

— Puis tu auras un avantage, on ne te tracassera plus, personne ne te fera la cour; ça te fâchait donc beaucoup d'entendre des compliments?

— Ça ne me fâchait pas, répondit en souriant la jeune fille, mais ça m'ennuyait, c'était toujours la même chose.

— Allons, pensa Mme de Falgoart, c'est la can-

deur même ; j'ai bien peur qu'elle ne commette jamais une faute assez sérieuse pour que je puisse décemment la renvoyer à ses parents.

XX

La maison qu'avait louée la baronne Berthe, aux environs de Saint-Germain, ne ressemblait en rien à ces habitations que des spéculateurs inintelligents ou des bourgeois voulant souffler plus haut que leur nez ont semées aux environs de Paris. Ce logis, connu des habitants du Pecq sous le nom de *Folies Saint-Elme*, était un ravissant petit château style Louis XV, qu'un traitant avait fait bâtir pour une fille de l'Opéra.

Ce qui donnait du charme à cette délicieuse demeure, ce n'était ni la façade en belles pierres grises à guirlandes sculptées, ni le jardin qui ressemblait à celui de Marly-le-Roi comme une miniature ressemble à une enseigne, ni les grands arbres qui abritaient le large perron à galerie,

ni les belles boiseries des appartements avec leurs trumeaux peints par des élèves de Van Cabel. Ce n'était point la vue magnifique de cette capricieuse rivière qui étreint de ses deux grands bras Paris, la plus hideuse ville du monde, et qui s'en va à la mer avec autant de tranquillité, l'hypocrite, que si elle sortait d'une forêt vierge. Non, ce n'était aucune de ces rares merveilles qui avait fixé le choix de la baronne pour les *Folies Saint-Elme;* ce qui l'avait un peu décidée, c'était qu'on était là tout à fait chez soi. Un mur, haut et couvert de lierre, entourait la propriété; une large porte en chêne, illustrée de petits amours bouffis, décapités en 93 par la populace qui les avait pris pour des saints, rattachait les pans de la muraille circulaire. Porte et mur avaient un air si mystérieux et si sombre qu'on eût cru voir un cimetière abandonné, si deux immenses vases en pierre, forme Médicis, qui servaient d'ornements aux pilastres soutenant l'huis vermoulu, n'eussent été habités par deux géraniums dont les fleurs d'un rouge sang se répandaient de tous côtés.

Verdier et Mme de Falgoart avaient été glacés par cet aspect sombre lorsqu'ils étaient venus vi-

siter l'habitation : le rond-point de gazon vert émaillé de fleurs, la pièce d'eau et les charmilles, n'avaient pu effacer de leur esprit la tristesse extérieure. Mme de Falgoart commençait à tirer le bras de son amant en signe de retraite lorsque le jardinier qui les conduisait leur dit d'un ton naïf et malicieux à la fois :

— Ce n'est pas aussi triste que cela paraît; faut s'y habituer, voyez-vous; ça n'est pas long. Ça a toujours été bien loué : nous avons eu d'abord la marquise de Trévoille, le comte Sokvaloff, la duchesse d'Irc, le baron Stewart, le comte de la Saulaye, dont le fils s'est battu en duel dernièrement; et enfin, l'an dernier, le baron de la Sablière et son gendre, M. de Saint-Allan-Carlignac, qui a été obligé de se rendre à Berlin parce qu'il y est ambassadeur, même que sans cela ils seraient encore ici, car lui et son beau-père ont beaucoup regretté le château. Ils passaient leurs journées à regarder la hauteur des plafonds, les tableaux, les boiseries, tout, quoi. Ils disaient comme ça que ça rappelait le bon temps. Mme la baronne a encore plus regretté de s'en aller, quand elle a su qu'après eux on allait mettre la propriété en vente.

— Puisqu'elle s'en allait, interrompit Verdier, qu'est-ce que cela pouvait lui faire?

— Faut croire que ça lui faisait, monsieur, car je lui ai entendu dire bien souvent, en parlant du château : « Ça ne convient qu'à des gens de condition; quand nous n'y serons plus, on abattra tout ça pour vendre morceaux par morceaux de quoi faire des chalets aux bourgeois. »

Mme de Falgoart dit :

— Nous reviendrons demain.

Malgré les objections de Verdier, la semaine ne s'était pas écoulée que sa maîtresse, en compagnie de Madeleine, venait prendre possession du logis.

— J'en suis pour ce que j'ai dit, murmura le même soir l'agent de change qui arrivait de la Bourse, je vous assure que c'est fort loin.

— Vous me cherchez là une mauvaise dispute, mon cher Théodore; vous n'avez pas réfléchi.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais; certes si vous mesurez par la distance, il y a plus loin de la Bourse au Pecq que de la Bourse à l'avenue de l'Étoile; mais, si vous comptez par le temps qu'on met à parcourir

cette distance, vous trouverez que, comme on la franchit par le chemin de fer, elle est en quelque sorte, plus courte, et que le Pecq n'est pas plus loin que les Champs-Élysées.

— Soit ! balbutia Verdier, mais je le repète, ce n'est pas plus gai pour ça.

— Oh ! mon ami, cette fois je suis de votre avis.

— C'est bien heureux, pensa le financier.

La baronne continua :

— C'est triste, très-triste, comme tout ce qui est grand, somptueux, et comme il faut. Je comprends que tout le monde n'aime point cela, tâchez cependant de vous y habituer ; si vous n'y réussissez point, eh bien, mon ami, nous sous-louerons, et nous ne manquerons pas de chalets en planches guillochées que nous aurons pour peu de chose, et où nous irons nous abattre comme une nichée de bourgeois : votre rêve sera réalisé.

XXI

Il y avait huit jours que Mme de Falgoart habitait les *Folies Saint-Elme*. La présence de Madeleine lui devenait de plus en plus insupportable. A Paris, la jeune fille qui naturellement n'était point admise dans le salon de sa maîtresse, avait été fort peu remarquée par les amis de la maison. A la campagne, où elle put s'épanouir en pleine liberté, son étrange beauté produisit une vive sensation. Ce fut un concert général, les hommes étaient fous, les femmes stupéfaites. Tous applaudissaient à la bienfaisance de la baronne, peu la comprenaient.

Mme de Falgoart, dont les nerfs s'irritaient à chaque louange faite à propos de sa filleule, résolut, pour la centième fois, de se débarrasser d'elle.

— Je la renverrai voir ses parents, pensa-t-elle, puis une fois partie, j'écrirai à son père que je ne puis la reprendre, je dirai que je pars pour un long voyage ou autre chose, je trouverai mille prétextes.

Comme si elle eût craint de revenir sur cette résolution, la baronne Berthe prit une bougie et monta dans la chambre de sa filleule. Madeleine, appuyée sur son bras droit, dormait d'un sommeil profond ; ses seins remués par le mouvement régulier de sa respiration ressemblait à deux flots de lait soulevés par la brise. La baronne approcha la lumière des yeux de la jeune fille, qui, protégés par leurs longs cils bruns, restèrent calmes et sans tressaillements sous le rayon lumineux qui rendit ses narines roses et transparentes.

Mme de Falgoart resta longtemps en contemplation devant l'enfant endormie.

— Allons, dit-elle en s'en allant, je ne veux pas la réveiller, on dort si bien à cet âge, et d'ailleurs il sera temps demain.

Elle redescendit, se coucha lentement, prit un livre et lut jusqu'au moment où il lui sembla que ses paupières devenaient lourdes. Alors elle se retourna vingt fois sur sa couche sans pouvoir trouver le sommeil.

XXII

L'insomnie est le châtiment de ceux qui ne possèdent pas la paix du cœur. C'est pendant les longues et noires heures de la nuit, que la conscience vient et dit :

— Me voilà, il faut compter avec moi.

Ce sont de douteux instants que ceux-là, car aussi bien on a eu beau dire pendant toute une journée à ceux qui vous entouraient :

— J'ai de grands défauts, mais je suis bon.

— J'ai des défauts sans nombre, mais je suis charitable.

— Je suis criblé de défauts, mais je suis un ami dévoué.

— Plus que personne j'ai mes défauts, mais je hais le mensonge.

— J'ai tant de défauts que j'ai presque le droit d'avoir des qualités. Je ne dis du mal de personne et je ne m'occupe que de mes affaires.

On a beau prendre des airs superbes pour dire :

— Avant tout il faut être honnête, et mille autres billevesées de la même sorte, la conscience n'y perd rien.

La nuit, au milieu du silence, à l'heure où on n'a plus personne à tromper et où l'on n'ose plus se mentir à soi-même, on entend sa voix incisive qui dit :

— Qu'as-tu fait du jour qui vient de finir ?

« Tu te dis bon? quelle infortune as-tu soulagée? Tu te prétends charitable? combien as-tu mis d'argent dans les mains amaigries qui s'élevaient vers toi ? Tu as la prétention d'être un ami dévoué, cependant tu as feint de ne point reconnaître un pauvre diable râpé, avec lequel autrefois tu fis maintes folies. Ah ! maître, tu hais le mensonge, et tu dis à deux femmes que tu les aimes et tu les méprises toutes deux. Comment se fait-il, s'il te plaît, que toi, qui ne dis de mal de personne, tu aies passé deux heures pour prouver que Paul n'a ni talent, ni esprit, ni probité? Tu ne t'occupes que de tes affaires? que t'importe alors que Pierre soit sur le point d'être destitué. Ah ! selon toi, il faut être honnête avant tout? pourquoi, alors,

cher et misérable ami, as-tu renié tes principes politiques par deux fois ce matin et aussi par deux fois ce soir? pourquoi as-tu donné cordialement la main à un homme qui est ton ami et à qui tu as volé sa femme? est-ce parce que tu as introduit sous son toit un bâtard, qui plus tard, voleur innocent, dépouillera des enfants qui ne sont pas ses frères, et qui déshonorera le nom de l'homme qui n'est pas son père? Tu appelles cela de l'honnêteté, maître; je ne te fais pas mon compliment. Tu cherches à dormir pour échapper à mes reproches: dors, soit, ne te gêne pas. En vérité, je n'y perdrai rien; tu n'auras pas ronflé trois fois que les mains qui tremblaient en te demandant une faible aumône, t'entreront dans les chairs. C'est en vain que pour te débarrasser de ces crispantes étreintes, tu appelleras ton pauvre diable d'ami râpé à ton secours, lui aussi passera sans te reconnaître. Ronfle, ronfle, dans un instant les deux femmes à qui tu jurais un amour sincère, vont t'aimer toutes deux à la fois et pour *de vrai;* tu verras, maître, quel châtiment! Ronfle, oh! ronfle bien longtemps, jusqu'à ce que l'horizon change; tu entendras tes ennemis politiques t'appeler renégat, tes amis t'appeler trai-

tre ; ce n'est point Pierre qui sera destitué, c'est toi, cher et méprisable ami, c'est toi. Honni, méprisé, conspué, ronfle ; il ne te manquera qu'une chose, mais tu ne l'attendras pas longtemps : cet aimable bâtard que tu as créé et mis au monde, viendra te cracher au visage parce qu'il ne te connaîtra pas, ou plutôt parce qu'il te reconnaîtra. Ronfle, ronfle, maître, ronfle toujours! »

La conscience a beau faire, elle ne corrige personne. Le lendemain, le maître se frotte les yeux, secoue la tête, boit un verre d'eau, et dit à la personne qui le vient visiter :

— J'ai eu cette nuit un affreux cauchemar.

— Vraiment ?

— Un cauchemar affreux. J'en ai encore mal à la tête.

— Oh ! tant pis ! Je le regrette. Je venais vous parler d'une affaire... vous demander un conseil; mais si vous êtes indisposé...

— Parlez, je vous en prie. Je souffre, mais cela ne fait rien. J'ai mes défauts, mais je suis dévoué à mes amis. Par exemple, je vous avertis que je vous dirai mon avis crûment, car je hais le mensonge. Je ne m'occupe jamais des affaires d'autrui, c'est une

habitude que j'ai adoptée ; aussi, lorsqu'on me consulte, je suis d'une franchise brutale, j'ai pour principe qu'avant tout il faut être honnête.

Ce qui est épouvantable, c'est que la conscience est encore là et qu'elle ne dit rien ; mais la nuit elle bavarde comme une pie.

L'une des plus grandes erreurs des gens naïfs est de croire que les criminels seuls sont assiégés par les remords. Les prêtres savent bien le contraire. Le remords est un sentiment de bonne compagnie ; il ne visite que les cœurs où git encore un fond d'honnêteté, et abandonne les âmes ténébreuses.

Un galant homme pleure sur une erreur.

Un scélérat craint les conséquences de ses fautes, mais n'est point contrit de les avoir commises.

Saint Pierre, en reniant son maître par trois fois, commit une odieuse et misérable action. Le chant du coq réveilla sa conscience, et il pleura « amèrement, » ainsi qu'il est dit dans les livres saints. Plus tard il supporta avec courage et joie le martyre qui, aux yeux du Seigneur, devait racheter sa faute.

Judas, lui, vendit son maître. Il le vendit pour de l'argent, trente deniers. Le misérable pensait qu'on tourmenterait Jésus, et que tout finirait, comme à

l'ordinaire, par une grande confusion pour les Pharisiens ; mais lorsqu'il apprit que le supplice attendait l'Homme-Dieu, celui dont il avait été le disciple; lorsqu'il fut bien convaincu que la somme qu'il avait reçue était le prix du sang, il ne regretta pas son crime ; il rapporta l'argent, mais au lieu de pleurer amèrement parce qu'il avait péché, il se pendit, tout simplement, le juif qu'il était, parce qu'il avait fait une mauvaise affaire.

XXIII

La baronne Berthe ne trouvait point le sommeil, parce que, pécheresse d'aventure, il lui arrivait parfois de sentir, comme une bande d'oiseaux de malheur, les remords traverser son âme. La lutte s'engageait entre elle et sa conscience affaiblie.

Cette nuit-là, la conscience disait :

— C'est mal, très-mal, de chasser cette jeune fille, dont tu t'étais chargée sans raison.

La femme répondait ;

— Je ne la chasse point. Je la rends à ses parents.

— Pourquoi l'avoir prise ?

— Ah ! je m'en repents bien.

— Ce n'est point répondre. Un jour, par caprice, pour jouer à la bonté aux yeux de ton amant, qui est un sot, et de ton monde, qui est méchant, tu as été arracher cette pauvre enfant, qui vivait dans ses champs comme une fleur, sans savoir pourquoi. Maintenant ton caprice est passé, tu la chasses.

— C'est pour son bien.

— Tu mens, c'est par jalousie.

— Non, vraiment, c'est dans son intérêt. Qu'ai-je à craindre ? Elle est jolie, mais je suis encore belle.

— Si tu n'appréhendais rien, tu ne la chasserais pas.

— Encore une fois, je ne la chasse point, je la renvoie, c'est mon droit.

— Non, cent fois non. Ton droit ! en vérité, tu me fais pitié. Quoi ! tu penses qu'il t'était permis d'aller chercher cette humble et douce créature qui aurait pu, ignorant tout et vivant de rien, passer ses jours,

calme et tranquille sous le toit paternel, à l'abri des orages de la vie, pour la jeter, admirante et étonnée, au milieu de cet enfer que tu appelles le monde, et l'en arracher ensuite, après lui avoir fait goûter les douceurs de ton luxe insolent? Si tu te croyais véritablement le droit de prendre la pauvre créature comme un hochet que tu pourrais laisser à ton gré, il ne fallait pas la faire asseoir à ta table, elle qui ne mangeait que du pain noir; il ne fallait pas la vêtir comme une fille du monde, cette paysanne qui n'avait qu'un jupon de laine et une casaque d'indienne ; il ne fallait point laisser bruire les louanges et les paroles d'amour à ses oreilles, qui ne connaissaient que trois voix : celle du prêtre qui lui parlait de la religion, celle de sa mère qui lui parlait de la nature, celle du vent qui lui parlait de Dieu.

— C'est vrai, j'ai eu tort, disait la femme ; mais que puis-je faire maintenant ?

Sa conscience répondait :

— Quiconque touche à une destinée, empiète sur l'œuvre de Dieu. Tu as voulu être la providence de cette jeune fille, accomplis l'œuvre que tu t'étais imposée.

— Je voulais tenir mes promesses, mais pouvais-

je prévoir cette étrange beauté qui tôt ou tard sera fatale à Madeleine?

— Par ta faute. Si ta filleule était restée aux champs, le hâle aurait bruni sa peau de satin; sa pâleur, ses cheveux jaunes et ses grands yeux, si admirés dans ton salon, étaient autant de laideurs pour les paysans, ses frères. Et, d'ailleurs, qu'importe la beauté? parmi les femmes vertueuses, n'en est-il point de belles? Madeleine a une grande nature: veille sur elle, tu la sauveras; mais il faut veiller avec tendresse...

— Après tout, je ne suis point sa mère; tant pis pour elle! si elle doit se perdre, j'aime mieux que ce soit loin de moi.

— Tu as peur qu'un des tiens l'aide à mordre au fruit défendu.

— Un des miens! Je n'aime et n'aimerai jamais personne; pourquoi serais-je jalouse?

— Il y a deux jalousies: celle de l'amour et celle de la haine. La première est une vertu, la seconde est une honte. Tu hais cette jeune fille parce qu'elle a dix-huit ans, parce que sa voix est plus douce que ta tienne; tu es jalouse de sa main, de ses dents, tu es jalouse de la placidité de son âme éveillée,

jalouse de la sérénité de son âme endormie, parce que tu te souviens des deux cercles bleus qui entouraient tes yeux d'enfant.

— C'est vrai, dit la femme, et elle s'endormit épuisée par les souvenirs de sa jeunesse qui étaient revenus en foule dans son imagination.

XXIV

Malgré les triples rideaux des fenêtres, le jour, un jour de juin, pénétrait éblouissant dans la chambre de Mme de Falgoart. Madeleine marchant sur la pointe du pied s'approchait souriante et craintive du lit de sa marraine. Celle-ci dormait d'un sommeil agité sur sa couche en désordre. Sa tête, qui ne reposait plus sur l'oreiller, était rejetée en arrière; son bonnet de mousseline dérangé par les convulsions de la nuit, laissait apercevoir quelques mèches de cheveux pauvres, séparées entre elles par des places d'un jaune pâle; ses yeux mi-ouverts ne faisaient entrevoir que le blanc de la prunelle; sa

respiration saccadée semblait ne s'échapper qu'avec peine de sa bouche béante. Sa main gauche retenait instinctivement les couvertures prêtes à s'échapper, l'autre pendait dans l'espace.

La jeune fille s'agenouilla devant le lit et prenant cette main inerte, elle la couvrit de doux et timides baisers.

— Pauvre marraine, pensait-elle, on dirait qu'elle fait de mauvais rêves; et elle murmura : Madame la baronne, madame la baronne, réveillez-vous.

Malgré la douceur angélique de cette voix de jeune fille, Mme de Falgoart se réveilla en sursaut :

— Qui va là ? que veux-tu ? dit-elle en reconnaissant sa filleule ; pourquoi me réveiller ainsi ?

— Mme de Magenet vient d'arriver : il est près de deux heures. Elle a eu peur que vous ne soyez indisposée et m'a dit : « Petite, monte doucement, et réveille ta marraine ; j'ai à lui parler, j'ai tout à fait à lui parler. »

— Ma glace, donne la glace, vite, s'écria la baronne en s'asseyant vivement sur son lit.

La jeune fille, comme si elle se fût attendue à cette demande, avait pris sur une toilette Pompa-

dour, une boîte plate en bois de rose et la présentait respectueusement. Mme de Falgoart la lui arracha des mains avec une vivacité, qui dans une autre circonstance eût été de la brusquerie.

La baronne trouva dans ce meuble tout ce qui lui était nécessaire pour réparer des ans l'outrage encore réparable.

— Remets cela en place, dit-elle à sa filleule, en lui rendant le coffret, et fais entrer. A propos, petite, quand Mme de Magenet partira, j'aurai à te parler; apprête-toi à une petite contrariété.

Et comme Madeleine allait l'interrompre, elle lui dit vivement :

— Mais fais donc entrer; cette bonne Élodie croirait que je fais des cérémonies avec elle.

Mme de Magenet entra; les deux femmes s'embrassèrent. En regardant son amie, la visiteuse eut un mouvement de surprise qui cessa presque aussitôt, ses yeux ayant rencontré la boîte mystérieuse.

— Que tu es heureuse, ma Berthe, d'être belle, même en t'éveillant ! dit-elle avec un accent de sincérité qui eût trompé la baronne, si celle-ci n'avait suivi le regard inquisiteur.

— Qui t'amène? demanda sèchement Mme de Falgoart, comme si elle n'avait pas entendu le compliment.

— Une grosse affaire, ma bonne Berthe; mais en vérité, je ne sais si je n'ai pas tort de me mêler d'une chose qui ne me touche point. Je pensais, en chemin, que les bons conseils sont ceux qui réussissent le moins, et j'avais envie de revenir sur mes pas.

— Voyons, Élodie, je t'en prie, ne te fais pas arracher ta pensée morceaux par morceaux. Je t'ai toujours connu cette horrible manie de vous mettre à la torture en faisant attendre des heures ce que tu voudrais dire bien vite. Voyons, de quoi s'agit-il?

— Oh! mon Dieu, il s'agit tout simplement de cette petite qui vient de sortir.

— De Madeleine?

— De Madeleine.

— Ah!

Après un court silence, Mme de Magenet reprit :

— Habituée à voir cette enfant tous les jours, tu n'as pas remarqué le changement inouï qui s'est opéré en elle. L'enfant est devenue une jeune fille.

— Cela devait finir par là, dit la baronne en souriant.

— Sans doute; mais la jeune fille est devenue admirablement belle.

— Tu ne m'apprends rien; ensuite?

— Est-ce que cette beauté rayonnante ne t'inquiète pas?

— Pourquoi?

— Pour tout.

— Non.

Il se fit un nouveau silence. Mme de Magenet cherchait une transition pour ne pas revenir brutalement à son but. La baronne cherchait dans quel intérêt son amie s'occupait de Madeleine. Depuis longtemps, elle se proposait de lui faire part de ses craintes au sujet de sa filleule, et du désir qu'elle avait de se séparer d'elle; mais la démarche de son amie, dont elle ne connaissait pas les motifs, lui donnait à réfléchir. Elle se mettait en garde contre l'inconnu.

— Berthe, ma belle Berthe, parlons raison, reprit avec vivacité Mme de Magenet. Si nous, qui sommes de vieilles amies, nous n'avions pas le droit de nous

dire ce que nous pensons, ce serait absurde. Tu ne peux pas garder cette fille.

— Pourquoi ?

— La belle demande ! Elle a dix-neuf ans, tu en as près de quarante. Oh ! ne te fâche pas, nous sommes du même âge. D'ailleurs, il ne faut pas penser pour toi seule. Aucune des femmes que tu reçois ne sont plus jeunes que nous : si tu gardes cette fille, elles ne reviendront plus ; le vide se fera autour de toi. Tu ne sais pas que, du matin au soir, elles ont les oreilles brisées du nom de Madeleine : maris, amants, fils, tout le monde s'en mêle ; c'est une admiration générale. Il n'est pas jusqu'à Philippe qui ne m'en casse la tête à ce point que, si elle était brune, je crois, Dieu me pardonne, que j'aurais peur.

— Ah ! M. de Tourves n'aime pas les blondes, dit Mme de Falgoart en souriant, et une joie haineuse sillonna son regard. Que tu es heureuse d'être jalouse, continua-t-elle ; tu as tous les bonheurs, toi.

— Si tu savais ce que je souffre. J'aime Philippe comme aux premiers jours. Je t'en supplie, renvoie cette fille : je me sens vieillir, je sens qu'il va

m'échapper. Que t'importe, après tout, celle-là ou une autre; les filles de chambre sont toutes les mêmes. Je l'aime tant que je deviens folle. Dernièrement, il voulait prendre du service dans je ne sais quelle armée étrangère. Eh bien, j'aurais tout quitté, tout, pour le suivre en Afrique et partout. Il dit qu'il n'aime pas les blondes; mais qui sait! celle-là est rousse. S'il ne m'aimait plus, qui m'aimerait, je te le demande? En somme, cette fille ne te rend pas de grands services. Voyons, ma Berthe, fais cela pour moi, je t'en prie, toi qui es belle et qui seras toujours aimée.

Par un triste retour des choses d'ici-bas, il arriva que Mme Berthe, qui se faisait un vrai bonheur de torturer sa meilleure amie, lui répéta mot à mot, tout ce que lui avait dit sa conscience pendant la nuit.

Mme de Magenet, à son tour, employait pour persuader son amie, les mêmes raisons dont celle-ci s'était servie pour calmer sa conscience. Cependant, Mme de Falgoart avait l'avantage, parce qu'elle avait répété généralement pendant ses heures d'insomnie. Fière de sa supériorité, elle allait céder lorsque son amie, lassée par la lutte, quitta le ton humble pour devenir menaçante.

— Berthe, dit-elle en se levant, tu sacrifies ta meilleure et ta plus vieille amie à une fille sotte dont tu t'es entichée sans savoir pourquoi.

— C'est ma filleule. Je l'ai tenue sur les fonts baptismaux avec le père de ton mari.

— Je sais cela. Étant enfant, tu jouais déjà au noble cœur; tu continues aujourd'hui. Écoute-moi : je t'ai priée, suppliée à genoux; me suis-je assez humiliée? D'un mot tu pouvais assurer mon bonheur, ma tranquillité du moins; tu ne l'as pas dit. Peu m'importe : je saurai bien sans toi défendre mon bien. Je m'en vais, mais avant de partir, je veux te donner un conseil : ce que tu n'as pas voulu faire à ma prière, fais-le dans ton intérêt; M. Verdier n'a pas échappé à la contagion. Tu hausses les épaules, tu as tort.

— Je vous prie, mon amie, de vous occuper de vous et non de moi. L'intérêt que vous me portez me touche, mais je vous prie de le garder pour une meilleure occasion.

— Soit; mais encore un mot. Les vacances sont prochaines, et ton fils Georges a dix-sept ans passés; as-tu songé à cela?

Mme de Falgoart ne répondit rien.

— Adieu ! reprit Mme de Magenet. Puisses-tu ne pas avoir à te repentir.

— Au revoir ! répondit sèchement la baronne.

Mme de Magenet partit. Le bruit de ses pas se perdit dans le vestibule, la portière de sa voiture se referma, et lorsque le trot des chevaux eut cessé de se faire entendre, la baronne Berthe, les yeux fixés à la frange des rideaux de son lit, qu'elle ne voyait pas, se prit à penser.

— Oui, dit-elle, Élodie a raison mille fois. Mais pour tout au monde je ne veux avoir l'air de céder. Pourquoi faut-il qu'elle soit venue alors que j'étais décidée. C'est vrai, Georges a dix-sept ans. Comme le temps passe cependant !... Après tout, s'il doit courir, il vaut mieux que ce soit dans la maison qu'ailleurs.

Oh ! les mères !

— Madame la baronne, dit Madeleine qui venait d'entrer, me voilà.

— Que veux-tu ?

— Madame m'a dit qu'elle avait à me parler lorsqu'elle serait seule.

— Ah ! c'est vrai, répondit Mme de Falgoart ; je voulais te prier d'arroser le jardin.

XXV

Le cuirassier
Sous l'acier
Qui luï sied,
Pour l'air martial
N'a pas d'égal.
Et Vénus et l'Amour
Tour à tour,
Lui servent de compagnons de séjour
En ce jour.

Madeleine arrosait le jardin. La corde du puits où elle emplissait son arrosoir faisait saigner ses pauvres petites mains blanches, qui avaient oublié les durs travaux. Le soleil avait bruni son teint, quelques rousseurs apparaissaient sur son front, encore si pur quelques jours avant.

Le jardinier André était venu offrir à la jeune fille de faire son travail. Mais Madeleine avait répondu :

— J'obéis à ma marraine.

Et malgré les insistances d'André, qui naturelle-

ment lui faisait aussi la cour, elle avait continué régulièrement sa pénible tâche.

— Mais mamzelle, lui avait dit le jardinier, si vous voulez à toute force arroser vous-même, attendez au moins le soir quand le soleil est couché, ou bien venez le matin avant qu'il ne soit levé.

La jeune fille avait encore répondu :

— J'obéis à ma marraine.

Comme toutes les filles des champs, Madeleine méprisait souverainement les giroflées doubles et leurs sœurs. Aussi n'accomplissait-elle qu'avec une répugnance extrême un travail qui ne lui avait rapporté qu'un bonheur, celui de se débarrasser de son corset.

Abritée à l'ombre d'un platane, elle se reposait de ses fatigues. Aucune pensée amère ne traversait son esprit ; aucune plainte ne s'échappait de son cœur. Aspirant avec sensualité une touffe de jasmin qu'elle venait de couper contre le mur, elle pensait que ces blanches fleurs étoilées étaient belles, qu'elles embaumaient, et qu'elles ne demandaient d'eau qu'au bon Dieu, et elle regardait avec mépris les giroflées altérées.

Elle en était là de ses réflexions lorsque des éclats

de rire, des hennissements et un bruit cadencé de pas de chevaux la tirèrent de sa rêverie.

— Des soldats ! cria Madeleine, et rapide comme l'éclair elle s'élança à une petite porte du jardin qui donnait sur la route.

Dix-sept cavaliers, dont un brigadier, conduisaient trente-trois coursiers domptés à la promenade. En tête, le brigadier, énorme garçon au teint rouge, à la barbe rare, fumait une pipe dont le tuyau, raccourci par divers événements, semblait tenir tout seul à sa bouche. Ce modeste héros chantait avec nonchalance la marche des cuirassiers :

Le cuirassier
Sous l'acier
Qui lui sied,
Pour l'air martial
N'a pas d'égal.
Mais Vénus et l'Amour
Tour à tour,
Lui servent de compagnons de séjour
En ce jour.

La jeune fille fixait sur le chanteur des yeux étonnés ; son visage annonçait une surprise extrême

quoique tempérée par un léger doute. Quand le brigadier passa devant elle en lui lançant un regard assassin, le doute et la surprise disparurent derrière un rayon de joie et Madeleine s'écria :

— Bonjour à vous, Deniset; comment va la mère Denis?

Le brigadier étonné, fit faire un demi-tour à gauche à son cheval et s'approcha de la jeune fille, la main à la visière de son képi.

— Pardon, excuse, mademoiselle, dit-il avec embarras, est-ce que j'aurais l'honneur que vous me connaîtriez ?

— Si je vous connais, Deniset, par exemple ! je le crois bien. Quoi, vous ne me remettez pas? Je suis Madeleine.

— Sans vous offenser, mademoiselle, je ne suis pas plus avancé.

— Madeleine, vous savez bien? la fille de Duval le Noir d'Égrigny.

— Ré nom d'un chien ! ré nom d'un chien ! c'est y bien, Dieu, possible que ça soye vous que vous soyez devenue une demoiselle ?

— Mais sans doute.

— Moi qui vous ai vue grande comme ça, reprit le militaire en montrant son pouce, c'est épatant !

— Descendez de votre vilain cheval, nous allons causer.

— Impossible ! mes hommes m'attendent ; je ne puis les quitter, étant leur chef ; mais si vous voulez causer, faut pas vous gêner, je reviendrai quand vous voudrez.

— Oui, c'est cela, dit Madeleine, revenez souvent. A vous revoir, Deniset.

— A vous revoir, Madeleine, répondit le soldat, en donnant de l'éperon à sa bête, qui partit au trot. Mais se ravisant, il tourna bride et revint vers Madeleine.

— Pardon, excuse ! dit-il, une supposition que vous soyez contente de me voir, pourrait se faire que vos maîtres ne soient pas aussi enchantés que vous, soit dit sans vous offenser.

— Je n'ai pas de maîtres, répondit Madeleine, je suis ici chez ma marraine.

— Supposez que je n'ai rien dit alors.

— Il est vrai, continua la jeune fille, que depuis quelque temps, elle n'est plus si bonne pour moi.

— C'est que nous aurions pu nous voir sans qu'elle en eût connaissance.

— J'aime autant ça : venez le soir, à cette porte, je vous attendrai.

— Quand? demanda le brigadier.

— Tous les soirs, répondit Madeleine. Et elle retourna arroser les giroflées.

XXVI

Un des préjugés les plus monstrueux, et peut-être celui qui sera le plus long à déraciner, consiste à croire que les bonnes d'enfants aiment les militaires.

Rien n'est plus faux.

Ces braves filles, arrivant de toutes les provinces de la France, tombent à Paris, un beau matin, sans connaître personne. Bien que leur sort y soit plus doux qu'en leurs campagnes, il leur faut bien longtemps pour s'habituer en cette ville, que les âges à venir appelleront la ville aux cent hontes, comme les

âges passés appelaient Thèbes la ville aux cent portes. Au milieu de cette solitude peuplée de gens qui parlent une langue étrangère, il n'est pas une de ces humbles exilées que personne ne plaint qui, comme Mignon, ne regrette sa patrie. Un jour, dans ce délaissement profond, dans cet accablement qui tue les grandes natures et affecte cruellement les autres, un jour, l'exilée incomprise voit passer un affreux fantassin dans le jardin des Tuileries, comme Madeleine avait vu Deniset. Le soldat la reconnaît, et de ces deux natures écrues partent deux exclamations bizarres, cocasses, ridicules, mais sublimes : ce sont deux hymnes de joie en l'honneur de la patrie absente.

Ce que la femme voit dans le soldat, c'est sa jeunesse à elle, son enfance, ses parents, ses amis, son église, ses arbres, sa danse des jours de fête, ses veillées d'hiver où l'amour commence, ses soirées d'été où l'amour finit. Voilà ce qu'elle voit et ce qu'elle aime en lui; mais son pantalon rouge! ah! Dieu! jamais.

Et elle a raison.

Cependant, quand ces petites bonnes sont devenues cuisinières, quand elles ont oublié l'amoureux

qui est *là-bas*, quand elles font danser l'anse du panier, enfin, quand tous les défauts leur viennent, elles prennent un dragon ou un garde de Paris, un bel homme et un bel uniforme. Le populaire, qui ne saurait saisir cette nuance, reste dans son erreur, et croira bien longtemps encore que les bonnes d'enfants aiment les militaires en général, tandis qu'elles n'aiment que les fantassins ou les cavaliers de leur pays en particulier.

XXVII

Deniset revint souvent, puis tous les soirs. Madeleine ne se lassait point de le voir, ou plutôt de l'entendre. Le soldat remuait en elle bien des souvenirs *oubliés*. Les parents du cuirassier lui écrivaient souvent. La jeune fille éprouvait un plaisir extrême à lire ces lettres, qui ne contenaient pourtant rien de bien intéressant. La mère Dubois était morte, ou la grande Louise était mariée, et c'était tout. Madeleine n'avait jamais vu la mère Dubois

ni la grande Louise, mais l'une et l'autre étaient de la paroisse; la distance faisait des amies de ces deux étrangères, et la filleule de Mme de Falgoart pleurait sur leur mutuelle infortune.

La baronne Berthe n'avait pas tardé à s'apercevoir des absences et des promenades réglées de Madeleine. Au lieu d'en demander le motif à la jeune fille, qui certainement eût dit la vérité, elle préféra l'espionner, et un soir, elle se cacha dans un massif de lilas. Madeleine et Deniset vinrent s'asseoir sur le banc le plus voisin.

— Eh bien! dit Madeleine, avez-vous reçu des lettres?

— Oh! pas tous les jours, répondit Deniset, j'en ai reçu avant-hier, vous le savez bien.

— C'est vrai, répondit Madeleine.

Et il se fit un long silence. L'esprit de la jeune fille n'était plus sur le banc, sa pensée voyageait au loin. Le soldat la regardait, ses yeux se fermaient, ses narines se dilataient, il aspirait l'amour. Mme de Falgoart écoutait avec avidité.

— Deniset, dit tout à coup Madeleine, savez-vous ce que je voudrais bien ?

— Non.

— Je voudrais revoir Pataud.

— Je ne connais point ce particulier, répondit Deniset ; n'est-ce point le fils à ton oncle Leroux ?

— Je vous ai défendu de me dire toi, dit Madeleine ; vous l'oubliez toujours ! Pataud, c'est mon chien.

— Je ne te dirai plus toi, répondit le cuirassier, je vous le promets.

— Oui, continua Madeleine, je voudrais revoir mon chien.

— Voulez-vous que je demande un congé ? j'irai le chercher.

— Si vous aviez voulu m'être agréable, vous auriez fait cela sans me le dire. Voilà trois ou quatre fois que je vous en parle.

— Madeleine, Madeleine vous n'êtes pas juste, non tu n'es pas juste, c'est certain, tu n'es pas juste. Tu sais que je t'aime — tant pis si je dis toi à la fin ! — tu sais que je t'aime et que tu n'as qu'un mot à dire, je ferai ce que tu voudras ; dis-le donc ce mot. Dis-moi : Deniset va chercher mon chien ; j'irai chercher ton chien. Dis-moi ce que tu voudras, je le ferai, mais dis-moi au moins que tu m'aimes ; aie pitié de moi, je ne dors plus, je ne

vis plus : tiens, hier, je suis resté ici trop tard, on m'a mis à la salle de police, eh bien ! j'ai tordu les barreaux de fer de ma prison pour venir te voir ! je t'aime tant ! je t'aime, Madeleine !...

En disant ces mots d'une voix entrecoupée, le colosse se tordait comme un reptile le long du banc, ses bottes pulvérisaient le sable de l'allée, ses yeux sortaient de leur orbite, et ses deux larges mains étreignaient le corsage de Madeleine.

Mme de Falgoart n'écoutait plus ; les battements de son cœur l'empêchaient d'entendre.

Madeleine, calme et sereine, se leva ; sans le moindre effort, ses deux petites mains écartèrent celles du soldat et elle lui dit :

— Deniset, je vous aime, vous le savez puisque je vous l'ai dit, mais je vous défends de me toucher.

— Ah ! Madeleine, répondit le soldat, si vous m'aimiez comme tu le dis, nous ne serions pas ce que nous *sont*.

XXVIII

Le brave brigadier était parti. Madeleine, qui craignait toujours d'entendre la voix de sa marraine, avait regagné la maison. Mme de Falgoart seule revenait d'un pas fiévreux, après être restée un instant assise sur le banc que venaient de quitter les deux jeunes gens.

— Singulière fille, murmura-t-elle en montant l'escalier du perron, qui lui faut-il donc? un prince du sang? et elle entra dans son salon.

Son apparition fut un événement; Verdier avait laissé tomber la conversation, les convives s'étonnaient de l'absence de la maîtresse de la maison. Quand Mme de Falgoart apparut les yeux brillants, le teint pâle, l'allure inquiète, il se fit deux murmures : les hommes regardèrent les femmes, et les femmes, en proie à un mauvais pressentiment, cherchèrent des yeux si un cavalier était absent.

Mme de Magenet s'approcha de la baronne Berthe ;

— Qu'as-tu? dit-elle.

— Rien.

— Mais encore?

— Une petite douleur; je viens de surprendre dans le parc ma filleule Madeleine avec une espèce de soldat, un cuirassier, je crois; et elle s'éloigna laissant Mme de Magenet radieuse et vengée.

— Qu'a donc la baronne? lui demanda Philippe de Tourves.

— Presque rien, répondit-elle, elle a surpris votre blonde éthérée avec un soldat, un sapeur, ou un dragon, je ne sais quoi.

M. de Tourves transmit cette inconvenante nouvelle à son voisin; le voisin se pencha, et à son tour en fit part à M. de la Saulaye qui alla la colporter tout à l'entour.

La baronne Berthe ne pouvait douter de l'innocence de Madeleine; mais, lassée du concert d'admiration qui se faisait autour de la jeune fille, elle avait pensé qu'elle pourrait le faire cesser en donnant à croire que Madeleine n'était après tout qu'une bonne vulgaire flanquée d'un troupier.

Si elle avait étudié, la baronne Berthe, le sourire qui brasillait dans les yeux des hommes qui

l'entouraient, elle aurait compris qu'elle avait fait fausse route, et jeté l'appât du possible aux désirs qui fermentaient.

Philippe de Tourves s'échappa le premier, et d'un bond, il arriva jusqu'à une pièce voisine de l'antichambre où se tenait Madeleine.

— Ah! ah! dit-il en frappant familièrement sur les joues de la jeune fille, vous voilà, petite cruelle qui ne voulez pas m'écouter. Il paraît que vous n'êtes pas aussi sauvage avec tout le monde.

— Excusez-moi, monsieur, répondit la fille du Noir avec simplicité; vous le savez, je suis de la campagne, je ne sais point parler aux messieurs de la ville; si j'ai été mieux pour d'autres que pour vous, je vous en demande pardon.

— Voyez-vous ça! dit en riant le capitaine; et prenant la jeune fille par la taille, il l'embrassa.

— Ne vous gênez pas, je vous en prie, s'écria en entrant M. de Maldives, ne vous gênez pas; en vérité, capitaine, je suis désolé...

— De quoi, cher ami, demanda M de Tourves, d'être arrivé trop tard?

— Vous y êtes.

— Messieurs, dit M. de la Saulaye en entr'ou-

vrant la porte, le besoin d'un troisième larron se fait-il absolument sentir?

— Pas précisément.

— Alors, je me retire. Soyez heureux.

— Dieu vous garde.

— M. de la Saulaye est on ne peut plus discret, dit M. de Maldives.

— C'est une qualité que tout le monde n'a pas, répondit M. de Tourves.

— Dites-vous cela pour moi ?

— Mon cher, reprit l'amant de Mme de Magenet; je dis ce que je dis et fais ce que je veux.

— Quand vous êtes seul ?

— Quand cela me plaît.

— Messieurs, dit Madeleine d'une voix suppliante, ne parlez pas si fort, si ma marraine venait...

— Cette enfant a raison, capitaine, nous sommes deux fous.

— Prudente et dissimulée, elle fera son chemin, reprit en riant M. de Tourves, et s'adressant à M. de Maldives, il lui dit :

— Je vous demande pardon.

— Ne me demandez-vous que cela ?

Un formidable prélude sur le piano fit explosion, et l'on entendit une voix de tête qui chantait :

Si j'étais l'oiseau qui passe,
Gai ténor de l'horizon,
Je déserterais l'espace
Pour chanter sous ton balcon.

— La porte du salon est ouverte, on va venir, s'écria Madeleine ; laissez-moi, je vous en supplie. Je vous assure que j'entends ma marraine.

En effet, les frous frous d'une robe de soie murmuraient dans l'antichambre.

Les deux cavaliers sortirent assez niaisement bras dessus bras dessous, fredonnant la ritournelle de la romance chantée au salon.

Cependant le chanteur n'obtenait qu'un succès médiocre, le vide se faisait autour de lui.

Mme de Falgoart croisa les deux jeunes hommes à la porte du couloir et leur dit en souriant :

— Vous avez raison de vous promener, messieurs, on étouffe au salon.

MM. de Tourves et de Maldives s'inclinèrent et continuèrent leur promenade.

— Le lâche! disait Mme de Magenet, qui avait suivi son amant et arrivait au salon en même temps que lui.

On est lâche, lorsqu'on n'aime plus une femme; ridicule, lorsqu'on l'aime trop longtemps. Sortez-vous de là.

Tout était redevenu silencieux dans l'antichambre. Théodore Verdier écarta l'un des rideaux de la fenêtre, derrière lequel il était caché et sortit à pas de loup.

— Bon! se disait-il, Philippe, un, Maldives, deux, la Saulaye, trois, le soldat, quatre, et moi, cinq; c'est beaucoup. Je sais bien que lorsqu'il y en a pour quatre, il y en a pour cinq; mais j'aimerais assez à dîner seul.

Madeleine était restée longtemps immobile comme une statue; tout à coup elle se leva, s'approcha de la porte comme pour sortir et revint à sa place, se laissa tomber sur sa chaise et, mettant sa tête dans ses mains, elle murmura en sanglotant :

— Mon Dieu, mon Dieu! que me veulent-ils?

XXIX

Ce qu'ils lui voulaient, Madeleine le comprit bientôt : son indignation fut profonde, parce que ses sens n'avaient pas encore parlé. Tous ses adorateurs, c'est-à-dire les gens, sans exception, qui fréquentaient l'hôtel Falgoart, bien convaincus, d'après ce qu'avait dit la baronne, que la jeune fille n'était pas « une vertu », lui avaient exprimé leurs désirs en termes presque cyniques.

Verdier seul, qui savait à quoi s'en tenir sur les relations de Madeleine avec Deniset, avait été à peu près convenable dans ses déclarations. Cette retenue et sa présence perpétuelle l'eussent rendu dangereux pour tout autre que pour Madeleine.

Mme de Falgoart, au milieu de ce steeple-chase malhonnête, ne voyait qu'une chose, la jalousie de Mme de Magenet. Les douleurs de cette femme, un peu plus jeune qu'elle, et qui l'avait maltraitée autrefois, la rendaient contente. Elle calculait dans son

esprit combien il faudrait de temps à son amie pour se compromettre d'une façon ridicule. En attendant ce moment, elle ensemençait l'avenir avec certaines remarques, propres à porter l'attention sur les démarches de son amie.

Mme de Magenet avait défendu à Philippe de Tourves d'aller chez la baronne. Le capitaine avait juré de n'y plus mettre les pieds, et il y était revenu le surlendemain; sa maîtresse l'avait suivi.

La baronne Berthe, en faisant de sa filleule l'instrument de sa vengeance bourgeoise, avait redoublé d'aigreur pour la jeune fille. Chaque fois qu'elle voyait Madeleine admirée, elle se promettait de lui faire payer cher ses succès, aussitôt que le petit drame, dont elle faisait marcher l'intrigue, aurait eu un dénoûment. Un acteur, sur lequel elle ne comptait pas, vint embrouiller sa mise en scène; ce nouveau personnage était son fils Georges.

Georges de Falgoart, au dire de sa mère, avait dix-sept ans *passés*, ce qui équivalait presque à dix-huit. C'était un grand garçon brun et vigoureusement taillé. La vie de collége l'avait rendu gauche; l'obstination de sa mère à ne le point recevoir sous son toit, — elle l'envoyait passer tous les ans ses vacances en Bre-

tagne, — l'avait rendu triste. Reçu bachelier ès lettres, il n'avait plus à rester au collége, et bon gré mal gré, Mme de Falgoart avait dû le recevoir en attendant qu'elle disposât de lui d'une autre façon. Lorsqu'il arriva à la *Folie Saint-Elme*, avec sa tunique et ses manches trop courtes, son képi grimaçant sur ses longs cheveux et sa ceinture de cuir verni à plaque métallique, Georges de Falgoart était parfaitement ridicule. Mais lorsque, le lendemain, il apparut au jardin vêtu d'un pantalon et d'une veste de coutil, coiffé d'un chapeau de paille, on eût dit qu'il avait laissé sa gaucherie dans ses habits de lycéen. Ce ne fut plus qu'un aimable garçon possédant toutes les grâces de la jeunesse aggravées par un regard triste et doux.

— Il faut faire couper cela, Georges; cette barbe incertaine te donne l'air malpropre.

Tels avaient été les premiers mots adressés par Mme de Falgoart à son fils, qu'elle n'avait pas vu depuis six mois.

Georges s'était senti le cœur serré; la présence de Verdier, qu'il détestait instinctivement, lui avait fait rentrer les larmes, que l'indifférence de sa mère allait lui faire verser.

Quand Georges pénétra dans le jardin, le soleil était brûlant. Madeleine, selon l'ordre de sa marraine, arrosait les fleurs du parterre. Lorsqu'elle aperçut le jeune homme, elle posa son arrosoir et courut à sa rencontre.

— Vous voilà donc revenu, M. Georges, cria-t-elle, que je suis donc contente de vous revoir.

Le bachelier regarda la jeune fille avec étonnement, il l'avait laissée enfant il la retrouvait femme. En la regardant il sentait en lui une impression inconnue, dont cependant il se rendit compte bien vite, ce qui le troubla.

— Oui, ma bonne Madeleine, dit-il, me voilà. Je te remercie de me bien recevoir; tu es la seule de la maison qui m'aies fait bon accueil.

— Embrassez-moi donc, dit en riant la jeune fille; je ne suis donc plus votre petite Madeleine?

— Si vraiment, balbutia Georges, et il embrassa la filleule de sa mère.

Ce baiser qui aurait dû rompre la glace entre les deux jeunes gens, produisit un effet contraire. A son tour, Madeleine éprouvait un trouble étrange, dont elle ne se rendait pas compte, parce qu'elle n'avait

pas été au collége, la pauvre enfant. Georges n'était plus troublé, ses paupières s'étaient à demi fermées, et à travers ses cils bruns il regardait la poitrine de Madeleine.

— On ne vous a donc pas bien reçu? dit la jeune fille, qui s'était remise la première.

— Non, répondit Georges; ma mère n'a pour moi que des duretés; la présence de M. Verdier m'est odieuse.

— Pourquoi?

— Je ne sais, la vue de cet homme m'irrite et m'ennuie.

— Pas autant que moi.

— T'aurait-il fait quelque chose?

— Lui comme les autres.

— Les autres; que veux-tu dire?

— Je vous raconterai ça plus tard; il n'y a qu'à vous qui m'aimez bien, et qui êtes malheureux aussi, que je puis tout dire : je suis bien chagrine, allez! Il y a des moments où j'ai envie de partir pendant la nuit et d'aller bien loin; mais où irais-je?

— Madeleine, Madeleine, dit Georges, assieds-toi là, et tout de suite dis-moi ce qu'on t'a fait.

— Ce ne sera pas long, répondit la jeune fille. C'est toujours la même chose, figurez-vous que je n'ai pas de cesse avec eux, ils sont tous après moi.

— Qui eux?

— Mais tout le monde, depuis François le valet de chambre, MM. de la Saulaye, de Maldives, de Tourves et bien d'autres, jusqu'à M. Verdier. Je ne puis faire un pas sans les avoir sur mes talons; ils m'attendent, me guettent et je n'échappe à l'un que pour rencontrer l'autre.

— Que te disent-ils?

— Que je suis jolie, que j'ai de beaux yeux, de beaux cheveux, que sais-je! toujours la même chanson.

— Ce sont des misérables! s'écria Georges le sourcil froncé.

— Oh non! reprit doucement Madeleine, mais ils sont bien ennuyeux.

— Pauvre enfant, dit Georges avec ce ton dogmatique que prennent les enfants qui veulent faire les hommes, tu les trouves ennuyeux seulement, parce que tu ne sais pas ce qu'ils veulent de toi.

— Je le comprends, répondit naïvement la jeune fille, mais je ne saurais l'expliquer.

— Je vais te le dire, moi, reprit avec véhémence le collégien. Écoute bien : ce qu'ils veulent de toi, ces infâmes, c'est ta vertu, ton honneur, ton honnêteté; ce qu'ils veulent, c'est que tu serves de hochet pour leurs lubriques amours; ce qu'ils veulent, pauvre fleur, c'est te briser, te flétrir, sous leurs immondes baisers, et te laisser ensuite pleurant de honte et souillée par leur bave infecte.

— Madame votre mère a eu tort de vous envoyer à l'*Ambigu* et à la *Gaîté*, mon cher Georges, dit M. de Tourves en débouchant d'une allée latérale. Vous ressemblez au premier rôle de l'endroit; vous vous démenez et vous anathématisez à faire pleurer des bourgeois. A qui en avez-vous donc, je vous prie?

Madeleine, plus effrayée de la présence de l'amant de Mme de Magenet que des imprécations du collégien, avait pris la fuite. Georges, de ridicule qu'il était avec la jeune fille, devint calme et digne lorsqu'il se trouva en présence d'un homme.

— Vous me demandiez, monsieur, dit-il après un court silence, à qui j'en avais?

M. de Tourves s'inclina en souriant.

— Je parlais, continua Georges en le regardant

fixement, de ceux qui, oubliant le lieu où ils se trouvent et le respect qu'on doit à une jeune fille, cherchent à la faire tomber dans de déplorables embûches.

— Qu'entendez-vous par embûches, par déplorables embûches, cher ami ? reprit, toujours avec le même sourire, le capitaine Philippe.

— J'entends les piéges tendus à la vertu d'une enfant.

— Quelle enfant?

— Madeleine.

— Ah! très-bien, je comprends. Écoutez-moi, mon bon Georges, je vais vous parler raison et tout à fait dans votre intérêt : je suis plus votre ami que vous ne sauriez croire; votre air me plaît, et votre franchise m'a touché. Mais, pour Dieu, de quoi vous mêlez-vous? permettez-moi de vous dire que vous suivez le mauvais chemin. Vous aimez Madeleine, n'est-ce pas ?

— Comme une sœur.

— Naturellement : on aime toujours la femme de chambre de sa mère comme une sœur.

— Madeleine n'est pas une domestique, monsieur, reprit Georges, c'est la filleule de ma mère.

— C'est une circonstance aggravante, continua le capitaine. Voulez-vous l'épouser ?

Le collégien ne s'attendait pas à cette bizarre question, aussi resta-t-il un instant silencieux; après un léger effort il dit :

— Je ne dois compte de mes intentions à personne.

— Bon ! cela veut dire non. Eh bien, cher ami, je le répète, vous prenez le mauvais côté de la situation, au lieu de rester ce que vous êtes, un aimable garçon, vous devenez de gaieté de cœur un austère bambin, prêchant contre les vices du temps et cherchant à devenir vicieux en se roulant dans des lambeaux de phrases vertueuses. Vous arriverez au même but, je le sais bien, mais vous mettrez six mois de plus; que diable ! les vacances ne durent pas toujours.

— Je n'ai d'autre but que celui de faire respecter Madeleine.

— Alors, cher don Quichotte, mettez flamberge au vent et provoquez l'univers, qui est tout à fait sur le point de manquer de respect à Madeleine.

— L'univers ? non, monsieur ; mais je provoquerai s'il le faut, vous d'abord, et tous ceux que ma mère reçoit et qui respectent si mal son hospitalité.

— Ah! diable ! mon jeune ami, vous êtes un entêté. Je vous abandonne à votre malheureux sort. Si vous voulez absolument venger votre Dulcinée, adressez-vous au cuirassier, son amant, qui la vient voir tous les soirs.

— Vous mentez, monsieur, dit Georges d'une voix sourde, vous mentez indignement.

— Georges, dit gravement M. de Tourves, je vous ai vu enfant, et j'ai l'honneur d'être l'ami de madame la baronne, votre mère, une insulte de vous ne saurait m'atteindre. J'ai plus du double de votre âge, j'ai fait mes preuves sur les champs de bataille, j'ai le droit d'être clément; je vous pardonne. Mais, croyez-moi, avant d'adresser une injure grossière à un galant homme, on doit s'assurer de la vérité de sa parole : il est nécessaire d'être honnête quand on va cesser d'être poli.

— J'ai eu tort, monsieur, je le comprends, reprit Georges ému par la douceur de Philippe, mais je vous en supplie, mettez-vous à ma place. Si je venais vous dire que la femme que vous aimez a un amant, ne me diriez-vous pas que j'en ai menti.

— Mais pas du tout, mon cher, répondit en souriant le capitaine, je vous dirais tout simplement

que vous vous trompez; car selon les simples probabilités elle doit en avoir deux.

XXX

Les familiers de la *Folie Saint-Elme* continuaient leur chasse à la jeune fille, avec une effronterie tout à fait régence: Verdier était le seul à prendre quelques précautions. Depuis la confidence du capitaine, Georges fuyait la filleule de sa mère. Lorsque le hasard les mettait, contre sa volonté, en présence l'un de l'autre, le collégien jetait sur Madeleine étonnée, un regard empreint du plus profond mépris. Deux ou trois jours se passèrent sans que la jeune fille osât l'interroger. Voyant l'obstination de Georges à l'éviter, sa nature de paysanne, c'est-à dire la ruse, lui suggéra un innocent stratagème. Elle posa le chapeau de paille qui la garantissait du soleil sur la branche la moins élevée d'un vieil ébénier jaune, et alla s'asseoir à l'autre bout du jardin à l'entrée du parc. Georges n'avait pas franchi les dernières

marches du perron qu'il apercevait les rubans bleus flottant du chapeau de la jeune fille. Son cœur battit, il s'arrêta un instant et éprouvant le besoin de poser un peu pour lui-même, et de se prouver qu'il n'avait pas considéré la rhétorique comme un objet de luxe, il dit tout haut en gesticulant :

— Oh ! Madeleine, ces rubans aux contours capricieux sont bien l'emblème de ton cœur ; ils flottent à tous les vents.

Stupide collégien ! ridicule gamin, nature basse, méchante, faible et soupçonneuse ; affreux petit substitut de la calomnie, vas donc voir si tes accusations sont justes, murmurait le vent dans la cime des platanes.

Georges, qui ne savait pas que les étoiles, les fleurs, la brise, l'eau, les arbres, le ciel, les oiseaux, l'air, les insectes et tout ce qui entoure l'homme cause avec lui, prenait l'opinion du vent pour une réflexion à lui et il se disait :

— Non, je n'irai pas, je n'irai pas, je la hais; non, je l'aime, mais je la méprise. Mon cœur m'entraîne vers elle, mais ma raison, ma volonté me poussent là où elle n'est pas.

Et se drapant dans sa force, le *povero bambino* se

dirigea gravement vers l'allée où Madeleine, cachée derrière les charmilles, l'attendait le sourire aux lèvres et les larmes au cœur.

— Georges ! s'écria-t-elle lorsqu'elle fut devant lui, Georges, pourquoi me fuyez-vous ? que vous ai-je fait ? Si je vous ai fait de la peine, je l'ignore ; non, je ne le sais pas, je vous le promets. Je voudrais vous avoir déplu, et le savoir, pour vous demander pardon.

Le jeune homme regardait Madeleine avec froideur et ne répondait pas. La jeune fille voulut prendre sa main, il la retira par un mouvement roide qu'il trouva plein de dignité. La fille de Duval le Noir se mit à pleurer.

— Seigneur, mon Dieu ! que vous ai-je fait ? dit-elle. Georges, vous seul étiez mon ami et maintenant vous me traitez avec dureté, je suis bien malheureuse, allez. Vous le savez bien, vous me l'avez dit vous-même, cela m'avait consolée, et puis voilà que tout à coup vous ne me dites plus rien, vous me fuyez, vous ne me répondez même plus. Que vous ai-je fait, dites ?

— Vous ne m'avez rien fait, mademoiselle, répondit d'un ton sec le jeune homme ; je n'ai aucun

droit sur vous, vous faites ce que bon vous semble, je ne vous fais aucun reproche, vous êtes libre de vos actions.

— Mademoiselle! vous m'appelez mademoiselle maintenant! s'écria Madeleine, moi qui vous aimais tant, moi qui vous attendais en comptant les jours. Depuis que vous êtes parti, c'était après Pâques, j'effaçais en me couchant un jour sur le calendrier qui est dans ma chambre. Je vous le ferai voir, et voici qu'à présent que vous êtes revenu vous me boudez. Il ne fallait pas dans le temps me dire « ma petite Madeleine, » il ne fallait pas me dire : « consolons-nous en pleurant tous deux, » quand votre mère vous empêchait d'entrer au salon, le soir.

— Alors, nous étions des enfants.

— Vous êtes donc un homme aujourd'hui?

Le collégien se leva sur les talons, et caressant le douteux duvet qui poussait sous son nez, il parla ainsi :

— Oui, je suis un homme, Madeleine, et c'est parce que je suis un homme que je ne veux pas être joué comme un enfant. Vous venez ici me faire une comédie de larmes, et vous avez un amant.

— C'est bien possible, répondit la filleule de la

baronne Berthe, c'est bien possible; mais ce n'est pas ma faute, je ne sais pas ce que c'est.

— Ne faites pas l'Agnès, ma chère, continua l'écolier : un soldat vient vous voir, est-ce vrai ? Il entre, lorsque vient la nuit, par cette porte ; est-ce vrai ? Il vient s'asseoir là où vous êtes, est-ce vrai ? et il ne part qu'après être resté des heures entières, est-ce vrai ? Voyons, dites-moi donc que c'est faux, dites-moi donc que je mens si vous l'osez ; dites que cet homme n'est pas votre amant ?

— Ce n'est pas mon amant, c'est mon *pays*, répondit la jeune fille.

— Votre pays ! Je connais cette plaisanterie, dit Georges, et il se mit à ricaner à la manière d'un *Méphisto* en zinc qu'il avait vu chez un marchand de bronzes du passage Jouffroy. Il se fit un long silence. Madeleine réfléchissait. Depuis une seconde seulement, elle comprenait ce que Georges voulait lui dire. Elle venait de se rappeler qu'elle avait entendu un soir Fanny, la femme de chambre, dire que M. de Tourves était l'amant de Mme de Magenet, comme Verdier était celui de Mme de Falgoart. « Du reste, avait ajouté l'impertinente fille, toutes les dames du monde ont un amant. » Indignée de l'ac-

cusation que Georges venait de porter contre elle, la jeune fille se leva :

— Je n'ai pas d'amant, dit-elle, je ne suis pas une grande dame ; si je l'étais, je n'en aurais point ; je n'aime pas à faire souffrir les autres. Je m'en vais, vous n'aurez plus à m'éviter ; je saurai ne jamais vous rencontrer.

— Madeleine, ne t'en va pas, s'écria Georges, je t'en prie, reste ; j'ai tort, mais il ne faut pas m'en vouloir, je t'aime tant que je suis jaloux. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, que la jalousie, si tu le savais tu me pardonnerais, va, ça fait bien mal. Quand on m'a dit qu'un soldat venait te voir, j'ai cru que j'en mourrais de chagrin ; je croyais que tu l'aimais.

— Je l'aime aussi, dit la jeune fille.

— Tu l'aimes ! tu vois bien que j'avais raison d'être malheureux.

— Mais non, répondit Madeleine, vous et lui ce n'est pas la même chose. J'aime Deniset comme j'aime mon chien ; quand il m'ennuie je me fâche et il se roule par terre en grognant comme Pataud, puis il se tait et me regarde avec ses gros yeux jaunes et suppliants. Vous, c'est le contraire, je tremble

devant vous, et c'est si bon que je voudrais rester toute ma vie à vos genoux.

Quand Deniset revint, Madeleine lui signifia qu'il n'eût plus à revenir. Le géant poussa un rugissement et de grosses larmes sillonnèrent ses joues.

— J'irai trouver ta marraine, dit-il, je lui apprendrai que c'est pour le bon motif, alors elle n'aura rien à objectionner.

— Ce n'est pas madame la baronne qui vous renvoie, c'est moi, répondit la fille de Duval.

— Pourquoi ? que t'ai-je fait ?

— Rien.

— Mais alors pourquoi ?

— Cela me plaît ainsi.

— Tu ne m'aimes plus ?

— Non.

Deniset resta silencieux.

En amour comme en bien d'autres choses les femmes seront plus fortes que les hommes. Lorsqu'un homme n'aime plus sa maîtresse, celle-ci se jette à ses genoux et lui dit :

— Je t'en supplie, ne me chasse pas, garde-moi, je ne te gênerai pas, tu feras ce que tu voudras,

qu'est-ce que je demaude, moi ? te voir et voilà tout; garde-moi, je serai ton esclave, je te servirai, je cirerai tes souliers. Eh bien, si de temps en temps, touché par mon dévouement, tu me donnes un sourire, un regard même, je serai contente.

L'homme garde sa maîtresse. Cette soumission flatte sa vanité, il croit que cette faiblesse lui donne de la force.

Le jour où une femme n'aime plus, ou le jour où elle aime ailleurs, il n'y a ni supplications ni prières qui la puissent toucher; elle devient statue, son amant a beau pleurer, s'humilier, se rouler et se tordre à ses pieds, elle répète son inexorable « c'est fini. »

— Je vais me tuer à vos pieds, dit l'amant.

Si la maîtresse est une femme honnête, elle répond :

— Vous voyez bien que vous ne m'aimez pas, jusqu'au dernier moment vous ne songez qu'à me compromettre.

Si c'est une lorette elle voit la chose à un autre point de vue.

— Tuez-vous si vous voulez, dit-elle, mais pas

ici, je vous prie, n'est-ce pas? Mon propriétaire déteste le suicide, il est maniaque comme tout.

Quand une femme dit : « Je ne vous aime plus », il y a de l'espoir. Si elle dit : « J'en aime un autre », il n'y en a plus.

Un homme qui n'aime plus une femme la plaint, la femme qui n'aime plus un homme le méprise.

L'un et l'autre ont raison.

Denizet sortit de sa torpeur.

— Tu en aimes donc un autre? demanda-t-il à Madeleine.

— Oui, répondit la jeune fille, qui voulait en finir.

— Qui, dis-moi qui? hurla le soldat.

— Que vous importe?

— Je veux le savoir.

— Vous ne le connaissez pas.

— Son nom, ou je ne m'en vais pas.

— Eh bien, dit Madeleine avec embarras, il s'appelle... il s'appelle Arsène Aliphat.

— Je m'en souviendrai, murmura Deniset, qui s'éloigna en marchant comme un homme ivre.

— C'était la première fois que Madeleine mentait. La fureur empreinte sur la figure de Deniset

l'avait fait trembler pour Georges, elle avait substitué à son nom, prêt à s'échapper de ses lèvres, celui d'Arsène Aliphat, l'un des commensaux du logis, qui, comme les autres, lui faisait la cour.

L'amour ne rend pas honnête.

XXXI

A peine entré au quartier, Denizet avait été trouver un maréchal des logis chevronné jusqu'aux épaules, et lui avait raconté son histoire en lui demandant conseil sur ce qu'il devait faire. Ce vieux sous-officier, qui était l'oracle du régiment, lui avait répondu :

— Tu n'as qu'une chose à faire : va te coucher. La particulière ne t'aime plus, n i ni c'est fini, amen, et que le diable l'emporte. Quant à ce qui est de provoquer le civil, tu en serais pour l'astiquement de ton sabre et voilà tout, il ne se battrait pas avec un brigadier ; si tu étais *chal d'logis*, je ne dis pas, et encore ! Il y aurait bien un moyen

de te venger, ce serait de l'attendre sur la route et de lui casser les reins à coups de fourreau de sabre. Stapendant, ce moyen a un mauvais côté : si tu ne le tues pas sur le coup, tu iras aux galères; si, au contraire, tu es assez malin pour le démolir *subito*, on te coupera la tête; l'une et l'autre de ces alternatives ne peuvent que te nuire sensiblement pour l'avancement. Crois-moi, va te coucher.

Deniset monta à la chambrée. Ses camarades venaient de se mettre au lit et écoutaient, pour la millième fois, afin de s'endormir, l'histoire du célèbre La Ramée.

De temps à autre, le conteur, pour s'assurer que ses auditeurs ne dormaient point et qu'il ne prêchait pas dans le désert, s'écriait :

— *Cric!*

— *Crac!* répondaient ceux que le sommeil n'avait pas encore touché.

Lorsque l'amoureux de Madeleine arriva, le narrateur en était au moment touchant où La Ramée partage sa ration avec un pauvre qu'il a rencontré sur le bord d'un ruisseau.

« — Or donc, vous saurez, disait l'historien, que ce pauvre n'était point un pauvre, au contraire,

c'était un saint; il ouvrit sa capote, et La Ramée fut épaté de voir que dessous il avait une robe de velours rouge brodé d'or et de toutes sortes de diamants qu'on aurait dit que c'était un lustre.

» — Vous êtes un farceur, que lui dit comme ça La Ramée, vous dites que vous êtes pauvre et vous avez l'air d'avoir un rude sac.

» — Je ne suis pas un farceur qui dit comme ça l'autre, je suis saint Martin.

» — Bath !

» — Ma parole d'honneur. »

— *Cric!*

— *Crac!*

« — Alors, que puisque vous êtes saint Martin, qui dit La Ramée, pourquoi que vous m'avez subtilisé ma ration.

» — C'était, qui lui dit saint Martin, pour voir si tu avais bon cœur; vu que j'ai servi dans mon temps, même que j'étais colonel — comme tu as pu voir sur ma photographie. Je ne peux pas sentir un soldat, serait-il brave comme le maréchal Pélissier, s'il n'a pas bon cœur et s'il n'est pas capable d'avoir un bon sentiment sur le champ de bataille ou ailleurs. Mais, tu ne te repentiras pas le moins

du monde d'avoir été charitable. La preuve, c'est que moi, saint Martin, je te permets de souhaiter trois choses que tu voudras, à ton choix et volonté, et à l'instant même, sans plus attendre, tu seras satisfait.

» — Vous êtes bien bon, qui répondit La Ramée.

» — Il n'y a pas de vous êtes bien bon qui tienne, qui dit le grand saint Martin, dis qu'est-ce que tu voudras. »

— *Cric?*

— *Crac!*

» — Alors, comme ça, si c'est un effet de votre bonté, qui dit La Ramée, je voudrais dix-sept francs quarante cinq centimes pour compléter ma masse.

» Saint Martin tira son porte-monnaie, et lui dit comme ça :

» — Tu es un bon soldat, voilà ton affaire.

» — Après?

» — Après, qui dit comme ça La Ramée, je voudrais tenir mon brigadier entre quatre z'yeux, pour lui tortiller les côtes sans que personne me voie, par rapport qu'il m'a consigné injustement, et que c'est dégoûtant d'être puni toutes fois et quantes que l'on ne le mérite pas

» — Tu as raison, qui dit comme ça saint Martin; ton brigadier n'est qu'un fantassin, cherche dans ta valise, je viens, par mon pouvoir, de l'y enfermer dedans.

» La Ramée tâta, il sentit des jambes et des bras, et une tête et un fourniment, il se dit : « C'est mon homme, » mais n'osa pas le dire tout haut, vu qu'il était tout esbrouffé. En ce même moment, il vit passer deux maréchaux-ferrants de l'escadron qui portaient chacun un marteau de fer qui pesait au moins vingt-six livres. Alors La Ramée leur dit :

» — Camarades, si c'était un effet de votre complaisance, je vous demanderais de me donner un petit coup de main.

» — Tout ce que tu voudras, qui dirent les autres, vu qu'ils connaissaient La Ramée comme un bon camarade.

» Alors, mon brigand de La Ramée mit sa valise sur une pierre au milieu du chemin, et il leur dit :

» — Tapez-moi là-dessus. »

— *Cric!*

— *Crac!*

» Au bout de trois quarts d'heure, La Ramée, qui n'était pas méchant pour deux liards, leur dit de

s'arrêter. Il ouvrit sa valise et le feignant de brigadier s'en sauva à fond de train sans demander son reste.

» — Et maintenant, que veux-tu encore? lui demanda saint Martin, ne te gêne pas, jusqu'à présent tu ne m'as demandé que des choses raisonnables.

» — Eh bien! qui répondit La Ramée, sans vous commander, mon colonel, je voudrais censément faire une connaissance.

» Il n'avait pas plutôt fini de parler, qu'il vit sortir d'un buisson deux particulières comme il n'en avait même jamais vu, et qu'il n'y a pas un officier qui puisse se vanter d'en avoir jamais eu une de ce calibre. La première était blonde et belle comme le jour, la seconde était brune et également belle comme le jour. Saint Martin lui dit comme ça :

» — Choisis laquelle que tu voudras.

» Le cas était embarrassant et La Ramée était joliment... embarrassé; mais comme il avait de l'éducation et qu'il avait beaucoup voyagé, il s'en tira proprement.

» — Mon colonel, qui dit comme ça, faites excuse.

Soit dit sans vous offenser, je suis si tellement esbrouffé par la beauté de ces deux particulières, que je vous demanderai la permission de faire un petit brin de connaissance avec elles, je me déciderai après. Si c'était un effet de votre complaisance de faire un petit tour dans de petit bois qui est là-bas, je verrais voir à me décider.

» Le grand saint Martin lui dit comme ça... »

— *Cric!*

Personne n'ayant répondu *Crac*, le conteur se retourna en murmurant :

— Ils dorment ces brutes-là, allez donc vous échigner à raconter des histoires!

Deniset, appuyé contre le mur, était resté pensif pendant tout le récit; mais lorsqu'il n'entendit plus rien, semblable à un voyageur endormi qui se réveille lorsque la voiture s'arrête, il sortit de ses pensées et regarda autour de lui.

La chambrée, éclairée par les rayons douteux de la lune, ressemblait à un vaste sépulcre, les soldats couchés dans leurs lits paraissaient autant de cadavres étalés sur des marbres.

— Allons, dit Deniset, c'est bien fini, il n'y a que le grand saint Martin qui pourrait me sortir de là

et je n'ai pas assez de chance pour qu'il se dérange à mon intention. Oh! Madeleine! tu auras du repentir, mais il sera trop tard.

Il monta sur son lit, attacha solidement à un crampon de fer le ceinturon de son sabre ; il y fit un nœud coulant au travers duquel il passa son cou pour regarder dans l'autre monde.

L'historien de La Ramée avait suivi d'un air attentif et étonné tous les mouvements de Deniset. Lorsqu'il vit le corps de l'infortuné brigadier se balancer dans l'espace, il sauta de son lit et d'un coup du sabre, coupa la lanière de cuir. Le front du pendu vint frapper le fer du lit et le sang coula à flots.

Le bruit causé par ce sauvetage inespéré réveilla les cuirassiers qui s'empressèrent autour de la couche de leur brigadier, le soldat conteur faisait le récit de son exploit au moment où le maréchal des logis entra.

— Je me doutais que ça finirait comme ça, dit le vieux sous-officier, en s'adressant à l'amant de Madeleine. J'en suis fâché pour vous, mais je ne peux pas entrer dans toutes ces histoires d'amour, moi. Vous me ferez vingt-quatre heures de salle de po-

lice, et il est probable que quand le capitaine et le colonel y auront passé vous en aurez pour huit jours, sans compter, ajouta-t-il en examinant le ceinturon, que vous pourriez bien passer au conseil de guerre pour avoir détérioré les effets que le gouvernement vous a confiés.

Deniset, pâle et sanglant, paraissait ne pas entendre.

— Que ça vous serve d'exemple, vous autres, s'écria le maréchal des logis, voilà un pauvre bougre qui a manqué de mourir, qui s'est crevé la cocarde à en être malade, qui va faire de la salle de police comme un propre à rien, et qui va passer au conseil, attraper cinq ans de fers, perdre ses galons, tout ça pour une margot qui n'est peut-être pas plus jolie que les autres.

— Oh ! murmura d'une voix faible le pauvre Deniset, elle est si tellement belle, que lorsqu'elle arrivait le soir dans le jardin où je l'attendais, les fleurs levaient la tête croyant que c'était le jour.

XXXII

Malgré une série de petites douleurs que la baronne Berthe inventait avec une habileté toute féminine pour torturer sa filleule, malgré les obsessions de Verdier et les poursuites des autres, les jours s'écoulaient heureux pour Madeleine. Aimée de Georges qu'elle adorait, elle subissait tout pour l'amour de son amour.

Mme de Falgoart, voyant Madeleine accomplir les travaux les plus durs sans se plaindre, avait résolu de la frapper dans sa vanité. Elle lui imposa le tablier blanc et les bonnets de linge que les filles de chambre ont coutume de porter. Madeleine pleura un peu, mais quand, le soir, Georges, que la cruauté de sa mère révoltait, lui eut dit : « Je ne t'ai jamais vue si jolie, » la jeune fille se consola et prit son bonnet en grande affection.

— Madeleine, lui dit un matin Mme de Falgoart, Fanny se plaint d'avoir à te servir tous les jours tes repas dans le parloir; elle a raison, ça lui fait

perdre du temps; désormais, tu mangeras à l'office. Je ne vois pas de raison pour que tu sois traitée autrement que les autres domestiques.

La jeune fille sortit; Georges l'attendait dans le parloir.

— Ma mère te fait encore du chagrin, ma pauvre Madeleine, lui dit-il en lui prenant les mains, c'est bien mal de sa part; j'ai intercédé pour toi sans pouvoir rien obtenir.

— Pourquoi vous tourmenter pour si peu; que m'importe de dîner là ou là. Au contraire, je suis contente d'être reléguée à l'office, au moins je vous verrai de la fenêtre qui donne sur le jardin, cela me fera trouver moins amer le pain de la servitude, comme vous dites, répondit Madeleine en souriant.

Là ne se bornaient pas les petites cruautés de la baronne Berthe. L'une de ses plus grandes joies était d'humilier publiquement la jeune fille.

— Madeleine, mon enfant, lui disait-elle avec douceur, parce qu'on est jolie ce n'est pas une raison pour avoir les mains malpropres.

— Mais, madame, répondait la jeune fille en rougissant de honte, je viens d'arroser le parterre.

— Ce n'était donc pas l'eau qui te manquait; tu n'as pas d'excuse, reprenait Mme de Falgoart en éclatant de rire.

D'autres fois, lorsqu'on parlait de la beauté de Madeleine, elle s'écriait de façon à être entendue de sa filleule :

— Pauvre petite! il faut bien qu'elle ait quelque chose pour elle, elle est d'une bêtise qui n'a pas de nom.

Madeleine pleurait toutes les larmes de son cœur; il lui importait peu d'avoir de l'esprit, mais elle pensait à Georges et elle se disait que lui, qui avait tant de savoir et d'intelligence, ne l'aimerait point s'il la trouvait sotte.

Cette idée la désolait. Elle voulut s'en débarrasser et demanda au collégien :

— Georges, est-il vrai que je suis sotte? ne mentez pas, dites-moi bien la vérité. On m'appelle bête tout le long du jour : cela me chagrine, pas pour moi qui ne suis qu'une pauvre fille, mais pour vous qui m'aimez.

— On t'appelle sotte! qui? s'écria Georges en serrant les poings, dis-moi qui? pour voir?

— Votre mère, murmura Madeleine.

— Ma mère, toujours elle, ah! si c'était une autre personne qui eût dit cela, un homme, Verdier, tiens, par exemple, cela ne se passerait pas ainsi.

Le visage du jeune homme avait pris, lorsqu'il prononça le nom de l'amant de sa mère, une expression de haine qui épouvanta la fille de Duval.

— Je ne vous dirai plus rien fit-elle doucement, au moindre mot vous vous mettez en colère.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit Georges, je ne puis cacher ma haine pour ce misérable qui me fait rougir quand je regarde ma mère et pâlir quand je pense à toi.

Les jeunes gens se promenèrent pendant une heure dans les grandes allées du parc; la nuit était calme, le ciel étoilé; parfois, Georges, qui tenait la main de Madeleine, y posait ses lèvres ardentes, et le corps de la jeune fille frissonnait comme un arbre agité par le vent.

Ces innocentes et terribles amours ne furent point troublées. La baronne fermait les yeux; Verdier, qui n'éprouvait qu'un désir insensé de possession, pensait que Georges aplanissait le chemin. Madeleine cachait avec soin à son jeune amant les obsessions

continuelles auxquelles elle était en butte. L'amour donne toutes les délicatesses. Quand l'échappé de collége s'étonnait que Verdier, Philippe de Tourves et les autres eussent renoncé à la poursuivre, Madeleine lui répondait :

— Non, ils ne me disent plus rien, c'est qu'ils comprennent que je vous aime.

Le premier amour a cet avantage sur les autres, qu'il se suffit à lui-même. L'extase domine le désir; aussi est-il rare qu'un bonheur complet couronne l'œuvre.

Peu d'hommes pensent à leur premier amour sans regrets. — Si j'avais su !

Les femmes ont des regrets plus profonds encore ; mais, soit amour-propre, soit vérité, elles ne s'en prennent jamais à elles et disent : — S'*il* avait su.

Il arriva cependant un moment où Georges, malgré sa timidité, et Madeleine malgré sa vertu, allaient mordre au fruit de l'arbre amer.

Les nuits devenaient menaçantes. Le jeune homme se tordait dans des agitations indicibles, ses veines chariaient du feu, les muscles de ses bras se tendaient comme des lames d'acier, ses dents déchiquetaient la toile qui recouvrait son oreiller.

A l'autre bout de la maison, Madeleine, étendue sur sa couche, ne dormait plus de ce sommeil si pur qui avait appelé le remords au cœur de sa marraine. Ses grands yeux, dont la pupille se dilatait démesurément, cherchaient au milieu de l'obscurité à percer les murs; les battements de son cœur résonnaient dans l'ombre et lui faisaient peur. Quand le jour qu'elle désirait ardemment arrivait, elle sanglotait sans savoir pourquoi.

Il s'en fallait de l'épaisseur d'un baiser que l'ange du mal éclatât de rire.

XXXIII

Le mois d'octobre était à sa fin : le soleil apparaissait morne et pâle; il semblait fatigué d'avoir jauni les feuilles des bois; les branches des arbres, comme des bras de géants s'élevaient vers lui nues et menaçantes; les fleurs étaient mortes sans laisser dans l'air les traces de leur parfum. Les oiseaux à tire-d'aile fuyaient vers des climats plus doux. Les

pauvres tremblotaient en pensant au froid qui allait les faire trembler, et le ciel se couvrait de nuages épais pour ne pas voir la nature désolée.

Madame de Falgoart dit à son fils :

— Georges, le temps est venu où il faut penser. Que veux-tu faire ?

Comme le jeune homme ne répondit pas, la baronne reprit :

— Tu sais, mon cher enfant, qu'aussi riche qu'il soit, un homme a besoin de faire quelque chose : sa dignité l'y pousse, la société et les convenances l'y obligent. J'avais pensé pour toi à une carrière brillante, la diplomatie ; mais je ne veux pas t'influencer : choisis, ton nom et ma fortune te permettent d'aspirer à tout, et je suis prête à approuver ton choix s'il est digne d'un homme bien né.

— Mère, répondit le jeune homme, je n'ai pas d'ambition, mes goûts sont simples, et je n'aime point le monde. Depuis longtemps je songe à mon avenir, et après avoir mûrement réfléchi, je pense que ce que j'ai de mieux à entreprendre, est de suivre l'exemple de mon père. La fortune qu'il m'a laissée me suffit.

Mme de Falgoart fit un léger mouvement de sur-

prise ; elle ne s'attendait pas à cette réponse de son fils. Après avoir réfléchi un instant, elle reprit :

— Les temps ne sont plus les mêmes, mon enfant; cependant je ne veux pas te contrarier, dans deux ans tu seras majeur; si tu penses n'avoir rien de mieux à faire que de t'enfermer dans une campagne, où tu seras inutile à toi et aux autres, tu feras ainsi que tu le jugeras convenable; mais en attendant, il est de mon devoir de te faire achever ton éducation, pour cela, j'ai résolu de t'envoyer faire ton droit à Poitiers.

— Mon père n'était pas avocat, que je sache.

— Je te répète, mon cher enfant, que les temps ne sont plus les mêmes. Ton père n'avait pas été avocat, mais il avait servi le roi Louis XVIII dans son armée. Aujourd'hui on ne se bat plus avec l'épée, mais avec le lalent.

— Ma mère, reprit Georges avec fermeté, à moins que votre autorité ne s'y oppose, comme a fait mon père je ferai : s'il faut servir mon pays, je suis prêt, mais si mon bras n'est pas nécessaire à ma patrie, je resterai sous le toit paternel, je ne serai pas une charge pour la société en faisant valoir mes terres. Libre, comme il convient à un

homme de mon nom, heureux avec une compagne de mon choix, je vivrai honoré et respecté comme ont vécu les miens.

— Georges, mon cher enfant, reprit la baronne d'une voix caressante, tu dis que tu veux imiter ton père, eh bien, tu ne suis pas du tout ses exemples, non, tu ne les suis pas : tu ne veux pas faire ma volonté ; lui ne me refusa jamais rien.

— Ma mère, répondit Georges, les temps ne sont plus les mêmes.

Mme de Falgoart pâlit, et se levant brusquement elle lui dit :

— C'est bien, monsieur, vous partirez demain.

XXXIV

MADELEINE DUVAL A GEORGES DE FALGOART

« Georges, je n'y tiens plus, le chagrin me tue ; malgré la promesse que vous m'aviez arrachée à votre départ, je ne voulais pas vous écrire. Mais

ma tête se perd, je ne sais plus que devenir. A la campagne, au moins, je pouvais me promener seule dans les champs ; lorsque la nuit venait, j'allais m'asseoir au pied d'un arbre, il me semblait que je n'avais pas quitté mon village, et que ma vie passée n'était qu'un rêve. Votre souvenir planait sur ma pensée, et dans cette solitude, j'avais encore quelques doux moments. Ici, ce n'est plus cela ; dans ma chambre étroite et triste, je me sens mourir faute d'un peu d'air et d'un peu de ciel. Chose étrange, je n'ai même plus la consolation de penser à vous ; je ne vous vois plus de même dans mon esprit. A la *Folie Saint-Elme,* tout me parlait de vous : les bancs, les arbres, les fleurs desséchées, à ce point que lorsque j'arrivais près des ébéniers, il me semblait vous voir, vous toucher ; j'entendais même votre voix me dire tout bas : « Madeleine, je t'aime. » Maintenant, rien de tout cela. Quand je vous cherche dans mon cœur, ma pensée se reporte au jour où je vous vis pour la première fois ; vous étiez encore enfant, c'était dans l'antichambre, je travaillais près de la fenêtre, vous me regardâtes avec dédain, et vous dîtes à Fanny : « Quelle est cette fille ? » Fanny vous répondit :

« C'est la filleule de madame. » Vous eûtes un sourire moqueur qui me fit mal, comme si vous m'aviez lancé une pierre. J'eus bien du chagrin, allez; j'avais entendu parler de vous ; je croyais, paysanne que j'étais, que j'allais voir un frère. Chez nous, cela est ainsi : quand on est filleule, on est de la famille. Voyez si je suis malheureuse d'avoir perdu mon beau Georges, pâle, avec ses grands yeux noirs, qui m'embrassait de loin, et de ne retrouver à sa place dans mon souvenir qu'un enfant moqueur et effronté. Il me semble que si je retournais là-bas, je vous verrais.

» Il n'y a que deux mois que vous êtes parti, et, si vous reveniez, vous ne me reconnaîtriez plus. Je ne me reconnais pas moi-même ; je ne suis plus celle que vous aimiez, je suis une autre. Il est des moments où j'ai peur d'être folle.

» Votre mère me parle à peine et m'a forcée, dès les premiers jours, à me retirer dans ma chambre aussitôt que j'ai fini de dîner. D'abord j'ai bien pleuré, après je ne pouvais plus. Ne sachant que faire, je me suis mise à lire tous les livres de la bibliothèque. J'en connaissais déjà beaucoup. J'avais longtemps hésité à commencer une quaran-

taine de volumes reliés en maroquin noir ; je ne sais pas pourquoi ils me faisaient peur, je n'osais point les toucher. Il fallut se décider. J'en lus un, puis deux, puis dix, puis tous, et quand j'eus fini, je recommençai vingt fois sans me lasser. Oh! mon Georges bien aimé! si vous saviez mes surprises et mes étonnements! Je n'en revenais pas. J'étais comme un aveugle qui verrait tout à coup la lumière du ciel. A chaque page, je trouvais là ceux qui m'entourent si merveilleusement dépeints, que je les reconnaissais. Hommes et femmes, ils y sont tous : l'homme que *nous détestons*, M. de Tourves, M. de Maldives, M. de la Saulaye et les autres. Il y a des domestiques qui ressemblent à François et à Fanny; il n'est pas jusqu'à un vieux paysan vendéen qui ne me rappelle mon père, et un autre paysan qui est méchant et voleur comme mon oncle, et qui, c'est à ne pas y croire, a les cheveux roux comme lui.

» Dans ces livres étranges, j'ai tout appris, je sais tout; je n'ai rien eu à deviner, tout y est écrit. Je comprends pourquoi l'on me veut et pourquoi l'on se donne. En apprenant toutes ces choses, j'ai été bien humiliée de la simplicité de mon cœur. J'ai

pleuré, parce que j'ai vu que je vous aimais, mais que je n'avais pas su vous aimer. Il y a dans ces livres deux femmes auxquelles je ressemble par l'amour que j'ai pour vous : l'une se nomme Eugénie Grandet, une demoiselle; l'autre, Esther, une fille. Le jour, j'ai l'amour de la première; la nuit, j'ai le délire de l'autre.

» J'avais songé à tout quitter pour aller à vous; mais si vous n'avez pas lu tout cela, vous ne me comprendriez pas et je mourrais de chagrin.

» Êtes-vous encore un enfant ou êtes-vous un homme? Si vous êtes un homme, vous viendrez à moi. Je vous aime.

» MADELEINE. »

MADELEINE DUVAL A GEORGES DE FALGOART.

« Je vous ai écrit hier, je vous écris encore. Hier j'étais une folle, aujourd'hui je suis une femme. Je ne m'étais pas trompée; ce que j'ai lu et appris, c'est la grande vérité. J'en doutais, parce que vous comprenez que moi, pauvre fille des buissons, je ne

suis jamais sûre de rien, puisque j'ignore tout. Maintenant, je suis sûre de mon jugement. Ce tantôt, M. Daniel Clamens est venu voir votre mère. Je guettais sa sortie dans la cour. En passant, il m'a saluée avec grâce et m'a dit :

» — En vérité, Madeleine, on n'est pas jolie comme vous l'êtes ; c'est ridicule. Contentez-vous donc d'être belle, puisque vous ne pouvez pas faire autrement.

» Vous savez, Georges, que, bien que M. Clamens me fasse toujours des compliments qui me charment, — je suis obligée de l'avouer, — c'est le seul qui ne m'ait jamais fait rougir. Il ne roule pas de gros vilains yeux comme font les autres ; il ne me touche ni les mains ni la taille ; il m'admire, mais ne me convoite pas. Je l'aime de ne pas m'aimer. Je me suis hasardée à lui adresser une question. Je tremblais, parce que ce qu'il allait me répondre était un arrêt pour moi. Je ne savais si j'étais une sotte ou une voyante.

» — Monsieur Clamens, lui ai-je dit, vous qui faites des livres, vous devez connaître tous ceux qui en font ?

» — J'ai ce malheur, ma belle, m'a-t-il répondu. Pourquoi ?

» — Connaissez-vous M. de Balzac?

» M. Clamens est devenu sérieux et m'a dit avec tristesse :

» — Ma pauvre enfant, — il ne disait plus ma belle, — M. de Balzac est mort.

» — Quel homme était-ce? lui ai-je demandé.

» — Ce n'était pas un homme, Madeleine, c'était le plus grand génie des temps modernes.

» M. Clamens est parti; il était grave et triste en s'en allant, et moi bien embarrassée, car je ne savais pas ce que c'était qu'un génie.

» A force de chercher dans mes souvenirs, je me suis rappelée qu'ayant, dans mon enfance, entendu lire un conte où il y avait un génie, je demandai à M. le curé ce que c'était.

» — Un génie, mon enfant, me répondit-il, c'est un homme à qui Dieu parle ou que le diable tente.

» Je suis toujours aussi embarrassée, mais je suis contente; celui qui entend la parole de Dieu ou qui rend le diable jaloux est au-dessus des autres hommes. Je suis fière de l'avoir admiré.

» Adieu, Georges, je vous aime.

» Madeleine. »

XXXV

Un soir, la baronne Berthe allait à l'Opéra. Madeleine, les yeux fixés sur sa marraine, cherchait à deviner ses désirs. Mme de Falgoart essayait et ôtait ses atours les uns après les autres. Rien ne lui convenait.

— Ceci me va mal, cela ne me va point, voilà qui est horrible, avec ça je suis laide à faire peur, disait-elle.

— Oh ! madame ! répondait Madeleine, je vous assure que vous vous trompez, toutes ces choses vous vont admirablement; je vous assure, vous êtes très-belle. Et d'ailleurs, n'eussiez-vous rien de toutes ces belles parures, vous plairiez de même, car vous êtes très-belle vraiment, et tous ceux qui vous voient vous admirent.

— Je n'ai pas besoin de tes réflexions, dit la baronne, agrafe ma robe et tâche d'être adroite, ce qui ne t'arrive pas souvent.

La jeune fille, résignée et habituée aux boutades

désobligeantes de sa marraine, ne répondit pas. La baronne continua :

— A propos, Madeleine, je n'y songeais plus, mais j'ai à te dire quelque chose qui t'intéresse,

— Quoi donc, madame? demanda la jeune fille.

— Quelqu'un te demande en mariage.

— Je ne veux pas me marier, madame.

— Raisonnons, mon enfant ; toutes les jeunes filles disent cela ; cependant, réfléchis, je ne pourrai toujours te garder. — Donne-moi le peigne. — Tu es pauvre, peut-être une aussi bonne occasion ne se représentera-t-elle pas, profites-en. Le garçon qui te veut épouser est jeune, actif, intelligent, honnête ; il a un petit établissement, tu seras très-heureuse.

— Oserai-je demander à madame le nom de cette personne, balbutia Madeleine.

— Comment, tu ne devines pas ? mais c'est...— Donne-moi la poudre de riz.— C'est quelqu'un que tu vois tous les jours... — Puisque j'ai changé de robe, il faut que je mette d'autres bottines, donne-m'en des grises. — Mais c'est Edmond, le coiffeur, dont je veux parler. Qu'en dis-tu ?

— Je ne veux pas me marier, madame.

— Bah ! on dit toujours ainsi, tu y songeras : préviens M. Verdier et fais avancer la voiture.

Restée seule, Madeleine se laissa tomber sur le canapé, elle prit sa tête à deux mains et resta longtemps plongée dans son désespoir.

— Quoi ! se disait-elle, il est donc écrit que je subirai toutes les hontes, toutes les humiliations. Je sers celle qui m'a adoptée avec tout ce qu'il y a en moi de courage et de patience, et cependant elle se fait un jeu de ma reconnaissance et de ma résignation. Georges avait raison, le pain que je mange est plein d'amertume ; j'ai enduré les irritations d'un cœur jaloux et repentant du bien qu'il a fait dans un moment d'erreur : ma marraine me hait, je ne sais pourquoi. Si elle avait voulu ! je l'aurais servie à genoux parce qu'elle est sa mère. Autrefois, je sentais moins toutes mes tortures, maintenant cette misérable position me pèse, mon courage est parti avec ma simplicité. Est-ce l'amour dont j'ai le cœur plein qui m'ôte la force de subir tant de hontes ou bien me les fait-il sentir plus cruellement ? Je ne sais, mais je suis à bout. Oh ! comme je suis seule :

personnu ne m'a aimée que lui. Tous ceux qui m'entourent me persécutent et m'inspirent du mépris. Quand je cherche une main amie, je trouve une main avide ; quand je cherche une amitié, je trouve la honte ; quand je cherche une protection, je trouve le vice. Comme depuis trois ans je me débats misérablement contre cette haine lâche qui me frappe sans cesse parce que je suis faible, et le vice qui m'adule, parce que je suis forte ! Que je les méprise bien aussi ! Ma marraine, quand j'y pense ! vouloir me faire épouser cet homme hideux qui, l'un des premiers, a voulu me prendre pour me vendre aux autres : elle ne sait pas cela, mais elle sait bien que j'aime Georges ; Georges, c'est son fils, elle aurait dû avoir pitié de moi pour cela, elle n'y a même pas pensé.

Madeleine se leva en chancelant, et se dirigea vers la porte, mais en voyant le désordre qui régnait dans la chambre littéralement jonchée d'étoffes, de dentelles et de fleurs, elle reprit :

— Il faut ranger maintenant. Je n'ai pas même le droit de souffrir en paix. Allons, je ne puis plus vivre comme ça ; demain je partirai, je retournerai à Égrigny. Mon père se fâchera, mais ma mère sera

mon aide. Si Georges m'aime, il viendra me chercher ; s'il ne m'aime pas, je mourrai : il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Madeleine tâchait de remettre de l'ordre dans le fouillis de chiffons qui s'étalait devant elle ; soit qu'elle s'y prît maladroitement, ou qu'il lui tardât d'en finir, il arriva qu'ayant les deux bras chargés elle ne put prendre la lumière pour se diriger vers un cabinet qui recelait les toilettes de la baronne. Dans cet embarras extrême, elle ne trouva rien de plus simple que de mettre sur sa tête une petite coiffure appelée *pouf* qu'elle tenait de la main gauche. La jeune fille avait exécuté cette manœuvre sans prendre garde à ce qu'elle faisait, aussi quand elle passa devant la glace elle jeta un cri de surprise et s'arrêta pour se regarder. La victime redevenait femme.

Étonnée d'abord, la fille du paysan Duval se remit bien vite et se regarda avec satisfaction, laissant tomber ce qu'elle tenait. Elle plaça coquettement le *pouf*, de façon que la pointe de la torsade de velours cerise avançât jusqu'à son front, et chiffonna gracieusement la malines blanche sur ses cheveux blonds.

— A sa place, j'aurais gardé cela ; *elle* ne sait ce qu'elle veut.

Un fichu Antoinette en mousseline blanche était la chose la plus près de la jeune fille, elle le prit, s'en drapa les épaules et en attacha les deux bouts derrière sa taille après l'avoir fixé à sa poitrine avec une rose rouge. Ainsi parée, Madeleine ressemblait à une duchesse déguisée pour aller aux Porcherons.

— Si Georges me voyait, dit-elle ; et elle se prit à sourire.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent avec fracas.

Mme de Falgoart, éclipsée par la toilette de Mme de Magenet, avait prétexté une migraine pour quitter le théâtre.

— Sommes-nous en carnaval? dit-elle en regardant sa filleule avec colère; où prenez-vous que ces choses-là sont faites pour des créatures de votre sorte? Allons, ne restez pas là comme une statue, et débarrassez-moi.

Madeleine ne répondit rien, et se mit à déshabiller sa marraine, qui prenant un à un les objets dont la jeune fille s'était parée, les jeta au feu

comme s'ils eussent été souillés par un contact impur.

Malgré son courage, Madeleine se mit à pleurer.

— Sotte et vaniteuse! reprit la baronne en haussant les épaules; épargnez-moi la scène des larmes, sortez.

La jeune fille se retira en sanglotant. Comme elle allait traverser le couloir qui conduisait à sa chambre, Verdier sortit d'une encoignure où il était caché.

— Qu'as-tu, mon enfant, lui demanda-t-il, voilà que tu pleures encore?

— Venez, dit la jeune fille.

— Mais ta marraine?...

— Venez, elle dort.

Verdier suivit la jeune fille avec les tremblotements que donnent la luxure et les mauvaises actions.

Arrivée à sa chambre, Madeleine lui dit :

— Entrez! Et elle ferma la porte.

— Ta marraine t'a fait du chagrin, reprit l'agent de change assez embarrassé ; tu vas m'expliquer pourquoi tu pleures.

— Je ne pleure plus, répliqua la fille de Duval en

ouvrant ses grands yeux noirs; d'ailleurs, il ne s'agit point de cela.

— Ah! ah! et de quoi s'agit-il, ma belle?

— Vous m'avez dit cent fois que, quand je voudrais, vous me rendriez libre, riche et heureuse : eh bien! je veux...

— C'est vrai, et je ne m'en dédis pas; mais...

— Vous ne voulez plus?

—Plus que jamais. Cependant, je t'avoue...

— Écoutez-moi bien : ce que je vous demande d'autres me l'ont offert, et si vous avez des regrets ou si vous m'avez menti, peu m'importe, je frapperai ailleurs.

— Ne fais pas cela, ma belle petite, s'écria Verdier, je suis prêt à faire tout ce que tu désireras.

—Jurez-le.

— Sur l'honneur.

— Je vous répète que je veux être libre et riche, m'entendez-vous? Tout à l'heure, je disais heureuse; mais cela me regarde. Je veux, demain, au jour, quitter cette maison pour n'y plus entrer; je veux, la nuit prochaine, coucher chez moi, dans un appartement plus beau que celui de ma marraine,

avoir des toilettes plus brillantes que les siennes et une voiture plus confortable.

— Tu auras tout cela et plus encore, répondit le financier heureux et tremblant; mais demain ta colère sera passée, et j'en serai pour mes espérances et mon argent jeté par la fenêtre.

Madeleine regarda Verdier avec un écrasant mépris.

— Je vous comprends, dit-elle en poussant le verrou de la porte : vous voulez être payé d'avance; eh bien! payez-vous

XXXVI

Madeleine habitait depuis six mois un petit hôtel de la rue de Boulogne, que le tapissier Fauh avait meublé comme pour une princesse du sang. Le jour, elle se promenait dans des équipages splendides, et le soir ses brillantes toilettes émerveillaient les habitués de l'Opéra et des Italiens.

Théodore Verdier se trouvait l'homme le plus heureux du monde; Madeleine lui coûtait une cen-

taine de mille francs, mais elle l'avait débarrassé de la baronne, qui, prenant ses grands airs, l'avait chassé de chez elle.

— Allez, monsieur, lui avait-elle dit, allez vous faire montrer au doigt par tout Paris, qui vous sait acoquiné avec ma femme de chambre. Je désire n'entendre parler de vous que lorsque mes affaires d'intérêt l'exigeront impérieusement. Je vous avais sorti de la boue envers et contre tous ; vous voulez vous y remettre, j'aurais dû m'y attendre. Que votre volonté soit faite ; puisse mon mépris vous être léger !

— M'en voilà donc enfin débarrassé ! avait dit en se frottant les mains Verdier, qui racontait la scène à son ami Arsène Aliphat, l'un de ses co-associés, et à Madeleine.

Au milieu de sa splendeur, la fille de Duval le Noir n'était pas heureuse.

Les caprices les plus insensés, les fantaisies les plus ruineuses lui passaient par la tête, Verdier satisfaisait à tout. Un jour elle lui dit :

— Je suis plus malheureuse que jamais ; je n'ai plus envie de rien..

— Ce n'est pas ma faute, avait répondu l'agent de

change, je fais mon possible pour vous rendre la vie adorable.

— Je le sais ; s'il en etait autrement je vous changerais contre votre ami Aliphat, qui est plus jeune que vous, aussi riche, et qui me fait une cour insupportable.

L'homme de bourse pâlit et murmura :

— Arsène Aliphat ! j'aurais dû prévoir cela et ne pas me fier à un associé !

Verdier disait parfois des choses fort sensées.

Le lendemain, au sortir de la Bourse, Aliphat, rencontrant l'ancien amant de Mme de Falgoart, vint, suivant l'habitude de la coulisse, lui taper sur le ventre en lui adressant l'éternelle question :

— Que fait-on aujourd'hui ?

— Je ne sais pas ce qu'on fait aujourd'hui, répondit Verdier en prenant l'air imposant d'un garde national qui se respecte ; mais je sais ce qu'on ne fera pas ce soir.

— Comprends pas, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire, ami Aliphat, que je n'ai pas une maîtresse pour tes beaux yeux.

— Si c'est pour les tiens, tu as de la chance.

— Je ne suis pas en train de plaisanter ; tu fais la cour à Madeleine, c'est indigne de ta part.

— Qui te l'a dit ?

— Elle. Elle m'adore.

— Alors, qu'as-tu à craindre ?

— Rien ; je t'ai coulé dans son esprit.

— Ah ! et comment ?

— Mais en lui disant que tu possédais une soixantaine de mille francs que tu faisais suer pour ne pas dîner tous les jours à quarante sous.

— Ah ! tu as dit cela ?

— Dame ! c'était de bonne guerre et à peu près vrai. Adieu, Lovelace.

— Adieu, Casanova !

Arsène Aliphat était l'un de ces cent mille logogriphes qui sillonnent le trottoir parisien. Personne ne savait d'où il venait, comment il avait vécu, et encore moins comment il avait amassé une fortune que les *coulissiers* élevaient volontiers à un chiffre formidable. Son histoire était cependant fort simple : fils d'un pauvre instituteur des environs de Tours, Aliphat était arrivé à Paris, à l'âge de dix-huit ans. Après avoir été chassé de trois ou quatre magasins de nouveautés, il s'aperçut qu'il était trop pares-

seux pour vivre aux dépens des hommes, et il devint homme à bonnes fortunes dans la société mauvaise.

Comme tous les métiers, celui-là avait des mortes saisons. Dans ces jours néfastes, Aliphat vendait des contre-marques à la porte des spectacles. Un jour, il se trouva sous la colonnade de la Bourse sans savoir comment. Comme ceux qui l'entouraient, il se mit à dire :

— Des Docks, qui veut des Docks, vendez-vous ?

Comme la veille il disait à la porte du Vaudeville :

— Qui vend sa carte ! monsieur, un billet moins cher qu'au bureau.

Lorsque Bénédict, qu'il avait connu au théâtre, s'était séparé de Verdier, et que celui-ci acheta une charge, il le supplia d'accepter une soixantaine de mille francs qu'il avait carottés en faisant ses petits métiers. A partir de ce moment il devint lion, et changea son nom d'Antoine, qu'il trouvait commun, pour celui d'Arsène qui lui semblait mieux. En homme prudent, il signait A. Aliphat.

Théodore Verdier avait fait son ami de ce spécu-

lateur honteux, non qu'il l'estimât, mais parce que, fils d'artisan, il se trouvait mal à l'aise, avec les gens comme il faut. Arsène l'avait captivé, en le flattant d'une façon ridicule, mais quelquefois sincère. Puis la similitude de leur existence avait fatalement rapproché ces deux hommes qui se méprisaient.

— Ton seul mérite, ton seul avantage sur moi, disait Aliphat, c'est d'avoir su travailler en grand.

Son admiration pour Verdier faisait souvent place à une amère jalousie.

« Cet être là, pensait-il, c'est mon rêve réalisé. Nous avons suivi la même route, il m'a laissé derrière. Pourquoi sa chance a-t-elle été meilleure que la mienne ? Il est arrivé à Paris sans le sou, il était clerc comme moi j'étais commis. Si au lieu d'avoir connu Rachel Simon, j'avais connu sa baronne, c'est lui qui serait moi, et moi qui serais lui. »

Malgré mille protestations, Verdier avait refusé à Aliphat de l'amener chez Madeleine. La passion de son associé s'était accrue de cette défense. Tant que cet homme n'avait été jaloux que de la fortune de Verdier, il avait comprimé une haine qui pouvait nuire à ses intérêts. L'amour invincible qu'il éprou-

vait pour Madeleine, raviva dans sa tête tous les sentiments odieux que le bien-être en avait écarté, — l'argent moralise, — et il résolut de se venger de Verdier pour le mal qu'il ne pouvait lui faire.

— Je sais bien des secrets, disait-il en serrant les dents; l'imbécile! je le perdrai.

Aliphat disait vrai, il perdit son associé sans avoir à chercher longtemps comment il s'y prendrait : il était son complice.

Verdier avait congédié quelque temps auparavant un commis infidèle. Aliphat alla trouver cet homme.

— Vous avez été chassé, lui dit-il, et vous méritiez de l'être; mais selon moi, il fallait faire de deux choses l'une : ou vous mettre entre les mains de la justice, ou passer le torchon sur votre faute et vous donner un certificat de bonne conduite.

— C'est vrai, interrompit l'employé, car je suis sans pain et dans l'impossibilité de trouver une place : j'aimerais mieux être en prison que dans la triste position où je me trouve.

— Eh bien, écoutez-moi, reprit Aliphat, je vais vous mettre à même de gagner dix mille francs, et je vous donnerai, moi, associé de la maison, le cer-

tificat en question si vous voulez être... intelligent.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Je l'espère, dans votre intérêt. Vous allez voir, sans perdre une minute, un certain Gavinet, entrepreneur de bâtiments.

— Je le connais.

— Bon. Ce Gavinet, qui est un ancien maçon enrichi, a perdu cinquante cinq mille francs à la dernière liquidation, vous savez cela? Vous lui proposerez de rentrer dans la somme perdue, plus dix mille francs qu'il aura à vous donner plus tard pour le service que vous lui aurez rendu; me comprenez-vous?

— Non.

— C'est fort simple. Je m'explique : vous engagerez ce brave homme à déposer au parquet une plainte en abus de confiance contre M. Verdier. Comme il faudra des preuves, vous les lui fournirez.

— Moi!

— N'avez-vous pas été employé à la comptabilité? Ne savez-vous pas tous les secrets du sanctuaire? Du reste, ne vous alarmez pas, Verdier remboursera le Gavinet sans se faire prier, ça ne le ruinera pas, et tout le monde y trouvera son compte.

— Mais c'est une infamie, une lâcheté!

— Pour un homme qu'on a pris la main dans le sac, vous avez, mon cher, d'étranges susceptibilités.

— Monsieur, répondit, avec dignité le commis infidèle, dans un moment d'oubli, que je déplore et dont je suis amèrement puni, j'ai fait une grande faute. C'est assez d'une, et pour tout l'or du monde je ne commettrais pas cette infamie. Moi, un délateur ! oh ! jamais !

— Mon ami, reprit Aliphat, tout ceci n'était qu'une épreuve, vous êtes un brave et digne garçon : je vous avais bien jugé. Vous avez eu un moment de défaillance, mais vous n'êtes pas taré au fond. Je savais votre avenir brisé, j'ai voulu vous éprouver pour vous venir en aide. Voici le certificat dont je vous parlais, parfaitement en forme et signé de la main de Verdier ; que la leçon vous suffise, soyez honnête et vous serez heureux. N'ayez pas de remords : il est plus beau de réparer une faute que de ne l'avoir point commise. Adieu.

— Ah ! s'écria l'employé, jamais je n'oublierai votre bonté, vous me donnez plus que la vie, vous me rendez l'honneur.

XXXVII

Le lendemain, sur la plainte du sieur Gavinet, Théodore Verdier était en prison, accusé :

1° D'avoir fait, malgré sa qualité d'officier ministériel, des opérations de Bourse, délit prévu, etc.,

2° D'avoir effectué des opérations à l'aide de sommes à lui confiées par divers, et d'avoir ainsi commis des abus de confiance, délit prévu, etc., etc.

3° D'avoir, pour justifier ou dissimuler lesdites opérations, commis ou fait commettre sur ses livres soixante-seize faux, crime prévu, etc., etc., etc.

L'événement fit grand bruit dans Paris. La baronne se réjouit sans songer qu'elle était ruinée. Pour Madeleine, elle n'éprouva ni joie ni chagrin en apprenant la funeste nouvelle.

Verdier rugissait dans sa prison comme une bête fauve. Il ne comprenait pas qu'on l'eût arrêté pour des faits qui lui semblaient naturels et ordinaires. Il menaçait de briser les portes, de se tuer ; il criait

et se tordait comme un reptile, l'indifférence de ses geôliers l'exaspérait.

— Quoi! hurlait-il, j'ai remué des millions par centaines, et on me traite comme le dernier des filous.

En revenant de chez le juge d'instruction, il ne criait plus; morne et pâle, il envisageait sa position avec stupeur. Le magistrat lui avait dit peu de mots; mais à travers ces phrases sèches et positives, Verdier avait entrevu les portes du bagne.

— Je suis perdu, dit-il en tombant sur son lit; je me tuerai...

Et il pleura la nuit entière.

Lorsque le jour revint, il pleurait encore; les larmes ruisselaient le long de ses joues, mais il était immobile et silencieux.

Le célèbre avocat Larive, qui avait connu l'agent de change chez la baronne, le vint visiter.

— Vous êtes malheureux, dit-il en entrant; je viens à vous. Inutile de vous dire que c'est tout à fait en ami, et que si vous avez un autre conseil...

— Je n'ai personne, s'écria Verdier en saisissant avec force le bras de l'avocat; je n'ai personne, tout le monde m'abandonne, je suis perdu, perdu.

— Voyons, voyons, dit maître Larive ; ne vous laissez pas abattre, prenez courage.

— Vous me sauverez ?

— Je ferai mon possible.

— Tenez, maître Larive, sauvez-moi, ah ! sauvez-moi, je vous en supplie, ou je me brûlerai la cervelle, je vous le jure ; sauvez-moi et ma reconnaissance ne finira pas ; sauvez-moi, vous serez riche tant que vous voudrez, je vous donnerai tout ce que je possède, et je travaillerai à vous enrichir encore : que faut-il vous dire pour vous toucher !

— Rien, répondit sans sourciller maître Larive, qui avait entendu mille fois chanter cette lugubre chanson, rien, je sais ce que vous pourriez me dire, et je n'ai qu'une chose à vous répondre : ce qui sera humainement possible de faire pour vous sauver, je le ferai :

— Pensez-vous que cela soit possible ?

— Les accusations qui pèsent sur vous sont fort graves, je ne saurais vous le dissimuler.

— C'est ce que m'a dit le juge ; mais comment pouvait-il le savoir, les magistrats ne sont pas gens de finances, ils n'entendent rien aux affaires, ils n'en savent pas le premier mot. Un homme

ne doit être jugé que par ses pairs. Ces juges-là ne sont point mes pairs, ils ne le sont pas; je ne suis justiciable que de la compagnie des agents de change et non des autres, vraiment.

— Quand un homme en empoisonne un autre, dit maître Larive, les magistrats le condamnent, et pourtant ils ne sont point chimistes : ils nomment des experts.

— En vérité, vous me désespérez, je n'ai empoisonné personne, moi !

Le célèbre avocat laissa Verdier continuer ses doléances; il savait par expérience qu'il n'y a pas à discuter avec un accusé, il attendit. Après avoir divagué trois quarts d'heure, le prisonnier lui dit d'un ton suppliant :

— Eh bien, maître Larive, mon sauveur, vous qui êtes mon dernier espoir, que faut-il faire ?

Maître Larive répondit :

— Si vous êtes innocent, vous le prouverez facilement, si vous êtes coupable, il faut dire la vérité, la vérité tout entière à la justice qui, à cause de votre position, et aussi en faveur de votre repentir, se montrera clémente, s'il lui est permis de l'être en restant juste.

— Mais, s'écria Verdier, je n'ai rien fait, je n'ai rien à me reprocher; pourquoi me choisit-on, moi, entre mes collègues, qui chaque jour font ce que j'ai fait.

— Le font-ils tous? demanda l'avocat en promenant son regard scrutateur sur son client.

— Non, mais presque tous, murmura Verdier d'une voix défaillante.

A cette réponse, le visage du défenseur devint froid et sérieux. Il expliqua avec netteté la situation de Verdier. Sans lui ôter tout espoir, il ne lui cacha pas que sa position était grave, et il lui promit de s'y dévouer tout entier.

— Ne pourrais-je sortir sous caution? lui demanda Verdier; si j'étais dehors, je prouverais...

— On n'admet point la caution quand il s'agit de faits qualifiés crimes par la loi, répondit l'avocat, il n'y faut pas penser. Avez-vous des parents, des amis que vous désiriez voir?

— Hélas! je n'ai pas de parents et je n'ai plus d'amis à cette heure cruelle; mais si vous et mes juges avez quelque pitié pour moi, s'ils ont aimé une heure en leur vie, qu'ils me permettent de voir la seule personne que j'aime; si je ne me suis pas

tué c'est pour l'amour d'elle, faites que je la voie.

— Donnez-moi son nom et son adresse, dit l'avocat. Bien qu'on ne laisse entrer ici que les parents proches et les femmes légitimes, je verrai M. de la Varade, votre juge d'instruction, je le connais et l'estime, c'est vous dire qu'il sera indulgent.

— Allez et que Dieu vous bénisse ; je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi.

Un sourire triste vint errer sur les lèvres de l'avocat.

— Vous m'aurez bien vite oublié, dit-il.

— Moi ? ah ! cher maître ! que voulez-vous dire ? Me prenez-vous aussi pour un misérable ?

— Non, j'espère vous sauver, voilà tout.

XXXVIII

Suivant la promesse qu'il avait faite à Verdier, maître Larive avait obtenu une permission pour Madeleine.

Lorsqu'il arriva chez la filleule de la baronne

Berthe, celle-ci, étendue sur une causeuse, était en train de gronder Fanny, son ancienne compagne, qu'elle avait prise à son service pour narguer sa marraine.

— Mademoiselle, dit en entrant le lion du Palais, je n'ai trouvé personne dans votre antichambre, je vais être obligé de m'annoncer moi-même : Je suis maître Larive, le défenseur de M. Verdier.

Madeleine toisa l'avocat et lui répondit d'un ton ennuyé.

— Eh bien, monsieur, que voulez-vous que j'y fasse ?

Maître Larive fronça le sourcil et, feignant d'avoir mal entendu, il reprit :

— Ce que je veux *que vous fassiez,* mademoiselle, est simple et convenable, je désirerais que, sur sa demande, vous vinssiez voir M. Verdier, vous seule pouvez calmer les douleurs de sa position.

— Je suis désolée de vous refuser, monsieur ; mais je suis fort ennuyée et très-souffrante, et vous m'avouerez qu'une visite en prison est peu propre à me remettre.

— Je pense, madame, que dans un moment

douloureux, il est du devoir des amis de cet homme, si gravement frappé, de ne point l'abandonner.

— M. Verdier a donc encore des amis ?

— Il a moi.

— Ah ! il n'est donc pas ruiné ?

— Est-ce un renseignement que vous me demandez, dit maître Larive, d'une voix vibrante d'indignation.

— Non, répondit négligemment Madeleine, c'est une question que je vous adresse.

— Je vais y répondre, reprit l'avocat en se montant par degré; Verdier est ruiné et n'a plus d'amis : dans trois mois la justice des hommes aura passé sur sa tête. Celui qui vous a donné ces splendeurs, celui qui a partagé votre couche ne comptera plus parmi les hommes, il se traînera dans un bagne où il comptera vos caprices insensés et vos dépenses folles en égrenant, comme les boules d'un chapelet, les anneaux de sa chaîne d'infamie.

— C'est là ce qu'on appelle les travaux forcés ?

— Vous l'avez dit.

Il se fit un silence. Maître Larive allait, après avoir hésité, renouveler une prière, Madeleine lui dit :

— Je ne vous retiens plus, monsieur.

— Tenez, reprit avec véhémence le défenseur de Verdier, je ne sais vraiment que vous dire ; si je n'accomplissais une mission sacrée, je vous briserais d'un revers de cette main qui n'a jamais frappé personne. En vérité, vous êtes misérable; j'ai fait pleurer des hommes que leur devoir empêche de s'attendrir, parce qu'ils sont sur terre les représentants de Dieu. J'ai arraché des larmes à des êtres vils et infâmes qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leur mère. A ma voix, des pères de familles ont laissé la vie à d'ignobles gredins qui avaient violé des enfants. J'ai avec l'aide de Dieu et de mon cœur, fait ce que je vous dis, et je ne trouve rien, rien qui vous puisse toucher. Rentrez en vous-même, il en est encore temps ; à défaut de l'honnêteté sociale, ayez l'autre, celle du cœur ; vous êtes si jeune, faites une bonne action, une bonne action rachète bien des fautes; vous êtes belle, mais vous aurez peut-être un jour besoin de la pitié d'autrui. Venez, prenez mon bras, en voyant passer un honnête homme et une femme de cœur, on devinera un dévouement et vous serez honorée.

— Vous êtes un honnête homme! dit Madeleine,

laissez-moi bien vous voir, vous êtes le premier que je rencontre.

— C'est inutile, répondit gravement Larive, vous me regarderiez en vain. L'honnêteté est une franc-maçonnerie aux rudes épreuves, ses signes mystérieux sont tracés sur les fronts, les honnêtes gens seuls savent se reconnaître.

— Madame, dit Fanny, quand maître Larive fut parti, que voilà donc un avocat qui parle bien!

— Oui, répondit Madeleine, mais il n'est pas resté assez longtemps. Il commençait à me désennuyer.

XXXIX

Trois mois s'étaient écoulés depuis la visite de maître Larive chez Madeleine.

Le grand monde, qu'on appelle ainsi probablement pour le distinguer du petit, avait envoyé de nombreux représentants à la cour d'assises

le jour du jugement de l'agent de change Verdier.

Il était trois heures, l'audience commencée à midi avait été consacrée à des rapports d'experts et à des dépositions pleines de chiffres et partant fastidieuses, le public, le grand surtout, trouvait qu'on ne lui donnait pas assez d'amusement pour son argent. Une question du président à l'accusé vint éveiller l'attention engourdie.

— Verdier, dit le magistrat, levez-vous et répondez. Vous avez ouvert sur vos livres des comptes à certains individus qui, malgré les recherches de la Justice, n'ont pas été découverts ; n'étaient-ce point des noms supposés, des êtres imaginaires?

Verdier se leva, il était pâle et maigre, ses trois mois de captivité l'avaient vieilli de dix ans. Il répondit :

— En effet, deux de ces noms ne désignent personne.

— Pourquoi?

— Il est d'usage, pour simplifier les écritures, d'ouvrir un ou deux comptes fictifs pour y passer les pertes.

— Nous examinerons tout à l'heure la sincérité de votre déclaration. Quels sont les deux comptes fictifs?

— Plainchamp et Rameaux.

— Nous voyons également des comptes aux noms de la comtesse Saint-Elme et de la vicomtesse d'Égrigny, dites-nous donc quelle est cette Mme de Saint-Elme.

— C'est une personne qui autrefois m'a fait du bien.

— Faites entrer Mme de Falgoart, dit le président à l'audiencier.

Verdier frissonna.

— Maître Larive fit remarquer que le témoin appelé avait justifié d'un certificat légal constatant une maladie grave.

— La déposition de ce témoin, dit le président, après avoir consulté du regard l'avocat général, n'a qu'une importance médiocre, il sera passé outre aux débats. Faites entrer la fille Madeleine Duval.

Vardier devint livide.

— Votre nom?

— Madeleine Duval le Noir.

— Votre âge ?

— Vingt et un ans.

— Votre profession.

— Je n'en ai pas.

Après le serment, le président reprit :

— Nous connaissez l'accusé, vous avez eu avec lui des relations intimes ?

— Oui, répondit Madeleine.

— A quelle époque ont commencé ces relations.

— Lorsque je n'ai plus eu le courage de supporter les duretés et les humiliations qu'on me faisait endurer...

— Précisez une date.

— Il y a à peu près neuf mois.

— L'accusé s'est livré pour vous à des dépenses folles ?

— Je ne sais.

— A combien a pu s'élever la somme par lui dépensée ?

— Je crois avoir ouï parler de cent mille francs, peut-être plus.

— Allez vous asseoir, MM. les jurés apprécieront.

Le président fit le résumé impartial de rigueur.

L'avocat général demanda presque la tête de l'accusé.

Maître Larive soutint que nul plus que son client, ne méritait le prix Montyon.

En conséquence, Verdier fut condamné à trois ans de prison. Les premières paroles qu'il adressa à son défenseur dans la cour de la prison, furent celles-ci :

— Croyez-vous qu'on me permettra de *faire mon temps* dans une maison de santé.

— Que vous disais-je, répondit maître Larive, vous n'êtes pas acquitté et vous m'oubliez ; qu'auriez-vous fait si vous l'aviez été.

— Mais...

Maître Larive était parti en haussant les épaules.

Quelqu'un toucha le bras de l'agent de change déconcerté, il se retourna et poussa un cri de surprise.

— Georges! vous ici ?

— Moi-même, répondit le fils de la baronne Berthe.

— Mais comment?

— C'est fort simple, le fils du directeur de la Con-

ciergerie est mon ami de collége, je voulais vous voir, il m'a fait entrer.

— Vous vouliez me voir? demanda avec crainte le prisonnier.

— Oui, répondit Georges; vous nous avez fait bien du mal; à moi surtout, vous êtes cause que j'ai rougi de ma mère, vous avez souillé la femme que j'aimais: je vous haïssais. Mais, vous êtes malheureux et sans amis; j'oublie tout et viens vous rendre le seul service qu'on puisse rendre à un homme dans votre position, tenez, prenez cela et cachez-vous, adieu.

Le jeune homme s'éloigna rapidement, Verdier déploya avec précaution le paquet que Georges lui avait mis dans la main, et y trouva un pistolet de poche chargé jusqu'à la gueule.

— Ah ! dit-il, telle mère tel fils, cruauté et égoïsme, mauvais sang ne peut mentir, et il tomba anéanti sur un banc de pierre.

Une voix douce murmura à son oreille :

— Ne vous laissez pas abattre, mon cher fils, Dieu n'abandonne jamais ceux qui se repentent et ont foi en sa miséricorde infinie.

— Si Dieu est juste, monsieur le curé, dit Ver-

dier, les hommes ne le sont pas ; j'ai été frappé bien cruellement. Pourquoi votre Dieu tout-puissant laisse-t-il accomplir de si grandes injustices ?

— Vous n'êtes pas en état de m'entendre, mon fils, répondit le prêtre, je reviendrai. Pour prendre vos douleurs en patience, songez que Dieu vous a puni par la main des hommes de toutes les fautes que vous avez commises depuis que vous êtes dans l'âge de le servir, et vous trouverez sa colère moins grande.

— Il en parle à son aise, murmura Verdier.

Un garçon de vingt-six ans qui, quelques mois auparavant avait écrasé le crâne de son père à coups de bûche, vint s'asseoir sur le banc un papier à la main; il étudiait une romance :

Petits oiseaux ne troublez pas mon rêve,
Je la voyais, ne me réveillez pas.

— Pensez-vous, lui demanda l'agent de change, qu'on me permettra de faire mon temps ici !

— Pourquoi pas aux Tuileries, mon petit père ? Poissy est donc fait pour les chiens, mon vieux fi-

nancier? répondit l'assassin en tapant sur le ventre de Verdier, et il reprit son refrain :

Petits oiseaux, ne troublez pas mon rêve,
Je la voyais, ne me réveillez pas.

XL

Malgré sa splendide beauté, Madeleine serait peut-être restée une vulgaire fille entretenue, flottant de Verdier en Aliphat, d'Aliphat en tout autre. Le scandale du procès de l'agent de change en fit une femme à la mode.

Pendant huit jours, Paris ne parla que de cette belle créature, qui avait montré si peu de cœur dans *l'affaire* Verdier. Tout le monde causait de cette lionne du jour, et l'on s'abordait sur le boulevard, en disant :

— Connaissez-vous Madeleine du Val-Noir?

Un banquier étranger, qui avait vu à l'audience

la filleule de Mme de Falgoart, en devint éperdument désireux, et lui écrivit le soir même :

Madame,

J'ai trouvé au Palais de Justice un gant que vous avez laissé tomber par mégarde, en jurant de dire la vérité. Je voulais conserver cet objet qui avait touché votre main ; mais la justice française est si sévère, que je tremble d'avoir maille à partir avec elle si je persévérais à garder votre bien. J'aurais couvert de baisers ce bienheureux petit gant, et c'est bien à regret que je vous le rends. Vous le trouverez dans l'une des poches d'un coupé anglais que j'envoie à votre porte par un cocher éprouvé et un valet de pied intelligent. Cette voiture est attelée de deux alezans du comté de Sussex qui ont leur écurie dans un hôtel de l'avenue des Champs-Élysées, n°... Voulez-vous me permettre de croire que, puisque vous me devez une récompense honnête, vous ne m'en voudrez pas de vous prier d'accepter votre gant avec ses dépendances ?

BARON D'ARENDA.

Le lendemain, Madeleine adressa au baron un billet parfumé qui contenait cette simple phrase :

L'hôtel a-t-il un jardin ?

MADELEINE DU VAL-NOIR.

La réponse ne se fit pas attendre :

Madame,

L'hôtel a une cour et un jardin ; en abattant cinq ou six maisons de la rue des Vignes on pourrait y faire un parc.

BARON A...

Madeleine monta en voiture, et alla visiter l'hôtel ; elle en examina toutes les somptuosités avec le calme qui caractérise les commissaires-priseurs. Quand elle eut bien vu, elle prit une plume et écrivit ;

Monsieur le baron,

Le jardin est charmant ; je ne tenais pas essentiellement à la cour. Quant au parc, nous en causerons.

M. DU V.

A Paris, tout se sait, bien que le baron d'Arenda n'eût dit à personne de quelle façon il était entré dans les bonnes grâces de la du Val-Noir. Un petit journal raconta avec beaucoup de piquant l'anecdote du gant et publia les singulières lettres de l'étranger et de la courtisane, la réputation de cette dernière y gagna plus qu'on ne saurait le croire. A ce point qu'un gentilhomme de grande maison, le jeune duc de Clamont-Raseville, jura tous ses grands dieux et paria tous ses louis qu'avant six mois, époque où le baron d'Arenda retournait en Allemagne, il serait l'amant de sa maîtresse.

Le financier, confiant en ses millions, et désireux

d'avoir grand air, accepta le défi, et donna carte blanche au descendant de l'illustre Raseville.

Alors un duel insensé commença entre le duc et le financier; ils se battirent à l'argent, à l'esprit, aux prévenances, à la ruse, à tout, excepté à l'épée ou au pistolet.

Madeleine étincelait dans un luxe insolent. Dire ses splendeurs à ceux qui connaissent Paris, c'est inutile, il les savent; les raconter aux gens de la province, ils ne comprendraient pas.

Pendant que les deux rivaux, le baron d'Arenda et le duc de Clamont-Raseville, se disputaient le corps de la courtisane, celle-ci, folle d'ennui, essayait de toutes les distractions; elle jetait son amour et son argent par la fenêtre et méprisait, en s'ennuyant toujours, ceux qui ramassaient l'un et emportaient l'autre.

XLI

Or, il advint qu'un homme ramassa les deux ; c'était un comédien du boulevard du temple, nommé Hermann. Taillé en Hercule et doué d'une voix de Stentor, ce garçon, quoique lourd et commun, obtenait des succès incontestés dans les drames noirs de l'endroit. Madeleine ne sachant plus où donner du cœur, lui écrivit. Elle prit sa brutalité pour de la franchise, et écouta, comme des vérités, de vieilles tirades, que le cabotin lui récitait en roulant des yeux blancs, et en faisant trembler ses mains. Cependant elle se serait lassée de cet amoureux de hasard, si celui-ci, peu scrupuleux, n'eût sollicité d'elle quelque service. Il avait parlé de sa vieille mère, du directeur qui l'exploitait; Madeleine lui avait ouvert sa bourse.

Les filles sont fières d'humilier un homme en se vengeant des hommes qui les humilient; puis il leur

semble qu'elles sont moins misérables lorsqu'un homme se met à leur niveau.

Cependant Madeleine s'ennuyait toujours. Un jour, accoudée sur sa fenêtre, elle regardait sans voir, occupée qu'elle était de rappeler à sa mémoire les beaux jours de sa vie passée, pour la comparer aux déceptions de sa vie présente; elle distingua dans la foule une jeune fille vêtue comme elle l'était lorsqu'elle arriva à Paris.

— Allez, dit-elle à sa femme de chambre, me chercher cette petite paysanne que vous voyez làbas.

Mlle Fanny revint cinq minutes après accompagnée de la jeune fille, qui regardait tout avec étonnement.

— D'où êtes-vous, ma bonne? lui demanda Madeleine.

— De la campagne, madame, répondit la paysanne: je suis de trois lieues au delà de Senlis.

— Qu'êtes-vous venue faire à Paris.

— Je suis venue pour me placer; mon père est bien vieux et ma mère est malade bien souvent, faut bien que je les aide, n'est-ce pas?

— Sans doute, mon enfant, c'est fort bien ce que

vous faites là ; mais, dites-moi, avez-vous une condition ?

— Oui, madame.

— Chez qui ?

— Chez un serrurier des Ternes.

— Vous gagnez ?

— Quinze francs par mois.

— Écoutez-moi bien : vous allez tout de suite demander congé, je vous prends chez moi ; vous gagnerez cinquante francs par mois, je vous habillerai et j'aiderai vos parents.

— Vous êtes bien honnête...

— Allez vite, et tâchez de revenir bientôt.

La paysanne partit en faisant mille remercîments.

— Ah ! s'écria Madeleine, comme je vais l'aimer et comme je vais la rendre vertueuse !

Mlle Fanny se prit à sourire, et Madeleine se remit à la fenêtre.

Deux heures après, la paysanne revint.

— Bien fâchée, madame du Val-Noir, dit-elle, je suis bien fâchée.

— Vos maîtres ne veulent pas vous laisser partir ? demanda Madeleine.

— Ce n'est point ça.

— Vous ne trouvez pas que ce que je vous offre vaille la peine de changer.

— Oh! ce n'est point ça, madame.

— Qu'est-ce, enfin?

— Je n'oserai point le dire.

— Osez, je ne me fâcherai pas, je vous le promets.

La paysanne chercha une phrase pour exprimer sa pensée, elle ne la trouva pas. Après un silence, elle reprit :

— En vérité, je n'oserai jamais.

— Je vous fais donc peur?

— Oui, madame.

— Voyons, dit Madeleine en souriant, voici un moyen de ne rien craindre : ouvrez la porte, et en la fermant pour vous en aller, vous me direz ce que vous n'osez me dire en face.

La paysanne fit ce qui lui avait été commandé; mais, quoique tenant le battant de la porte, elle restait silencieuse.

— Eh bien? demanda la paysanne pervertie, parlerez-vous?

— Eh bien, madame, répondit l'autre, c'est que

mes parents m'ont défendu de servir dans une maison que... qui... ne serait pas honnête.

Madeleine partit d'un immense éclat de rire, qui eut toutes les phases d'une gamme descendante, et se termina par de convulsifs sanglots.

XLII

— Pourquoi, dit le duc de Clamont-Raseville, pourquoi êtes-vous triste? Si vous, qui êtes la plus belle, Madeleine, vous prenez la tristesse, que restera-t-il aux laides?

— La tristesse luit pour tous.

— Avez-vous un désir? demanda le baron d'Arenda. Parlez, il sera réalisé.

— Essayez, pour la forme, d'avoir un caprice, reprit le duc, qui parlait comme un boursier, essayez, et vous verrez si le baron, qui a acheté le fonds de l'enchanteur Merlin, et moi qui suis votre fidèle écuyer, nous ne nous précipitons pas dans l'espace au-devant de vos volontés.

— Nous nous y précipiterons, reprit d'Arenda.

— En vérité, reprit Madeleine, vous m'ennuyez beaucoup. Voilà que, non content de m'aimer, de me promener, de me montrer comme une bête de prix qui vous appartient, vous voulez que je sois gaie à vos heures. Vraiment, c'est trop exiger. Vous me croyez donc bien heureuse ?

— Vous n'êtes pas heureuse? demanda le baron d'Arenda avec stupéfaction.

— Heureuse de quoi? heureuse pourquoi? reprit Madeleine en s'animant. Vous pensez donc que, parce que vous jetez beaucoup d'argent à la tête d'une fille de mon espèce, elle n'a plus qu'à se réjouir? Oh! que vous vous trompez! Vous croyez avoir tout fait, quand vous, duc, vous laissez un bijou sur ma cheminée ; vous, baron, quelques billets de banque sur ma toilette. Vous vous dites: je la fais riche; pourquoi ne rit-elle pas? C'est que vous ne savez pas que lorsque vous êtes partis, que les lumières et vos flatteries sont éteintes, je pleure sans oser ouvrir l'écrin oublié, de peur qu'une voix n'en sorte et ne me crie : « Misérable ! » Vous ne savez pas que votre argent me brûle les doigts, et que je le jette aux quatre vents

du ciel pour ne pas me souvenir qu'il m'a été donné en échange de mon corps. Vous ne savez pas cela ? Eh bien, je vous le dis. Quand j'écoute vos compliments et vos fadeurs, je pense aux paroles d'amour que me disait un enfant que j'aimais ; quand vous me parez comme une fée, pour qu'on me montre bien au doigt, je songe à la joie que j'éprouvais le jour où je changeais mes habits de paysanne contre une robe de laine noire. Alors, la fille disparaît, la femme revient, et je vous méprise et vous hais de toutes mes forces, pour mes bonheurs perdus d'autrefois, pour ma misère et mon abjection d'à présent.

— Si n'était notre pari, dit d'Arenda en se penchant vers le duc, je m'en irais tout de suite.

— Vous feriez bien, répondit le duc en souriant.

Et il s'adressa à Madeleine.

— Que je regrette, ma belle Madeleine, lui dit-il, que vous, une femme si véritablement supérieure, vous donniez dans de semblables rengaînes, tellement usées, qu'une lorette n'oserait pas s'en servir avec un droguiste. Que chantez-vous là, je vous prie ? Votre abjection, qu'est-ce que cela veut dire ? Votre abjection, mais, à ce compte, toutes les fem-

mes sont abjectes, puisque toutes ont un ou des amants. Trouvez-moi, je vous prie une femme honnête...

— J'en ai vu une ce matin.

— Il fallait la garder, c'est rare. Quand je dis qu'il n'y en a pas, j'exagère peut-être un peu. Il est des femmes honnêtes, comme il est des femmes bossues. A ce point que, lorsqu'on voit passer une femme vertueuse et une femme bossue on ne sait de quel côté se trouve l'infirmité. Mais, adorable vilaine que vous êtes, qui venez parler de mépris, vous me faites vraiment rire beaucoup. Vous êtes les reines du monde, l'univers est à vos genoux ; que voulez-vous de plus? Vous vous plaignez de ne pas être l'exception ; cela est absurde. Je ne veux pas faire de l'histoire avec vous, ça aurait l'air d'un conte, mais dites-moi, si l'on méprise La Vallière.

— La Vallière était la maîtresse d'un roi et cependant elle pleura sur sa faute.

— Soit, je vous cite celle-là comme j'aurais parlé d'une autre. Croyez-moi, toutes les femmes ont péché, depuis votre patronne qui fut pardonnée parce qu'elle avait beaucoup aimé, jusqu'à Ève

dont la faute est retombée comme une tache sur l'humanité, qui n'a jamais songé à la mépriser.

— Ève, répondit Madeleine, est la seule femme dont la faute soit excusable, monsieur le duc; elle n'avait pas de mère.

XLIII

C'était l'heure du Bois. L'avenue des Champs-Élysées était encombrée de voitures, on y voyait des équipages de gala emportés par des normands de belle race conduits par un cocher doré, on y voyait aussi de vieilles caisses de bois noir, trainées par des rosses atteintes de la nostalgie de Montfaucon, frappées par d'ignobles drôles suants et et malpropres.

Les étrangers, surpris de cet affreux mélange, demandent toujours pourquoi il est toléré.

Les Parisiens de la province répondent :

— La France est par excellence le pays de la liberté.

Cette réponse nuit beaucoup à la cause de la Hongrie.

Mme du Val-Noir promenait une toilette de duchesse dans un ravissant coupé-chaise vert foncé relevé de filets vert clair. Sa livrée était simple, élégante, et l'on aurait véritablement pris Madeleine pour une femme comme il faut sans son éclatante beauté. Une femme trop belle ne peut pas être honnête.

La lionne saluait nonchalamment quelques jeunes gens à cheval et quelques hommes en voiture. Tout à coup elle pâlit et détourna la tête; elle venait d'apercevoir sa marraine traversant la chaussée.

Souvent, dans les premiers temps de sa liaison avec Verdier, la fille de Duval le Noir avait rencontré la baronne. Elle s'était fait un jeu de la narguer par son luxe inconvenant ; mais, ce jour-là, sa marraine avait l'air si triste et si pauvre, qu'elle eut honte et se cacha au fond de sa voiture.

— Pauvre femme ! dit-elle, elle a fait teindre son crêpe de Chine.

Les femmes seules comprendront la profondeur de ce cri de pitié :

Un peu après le rond-point, la voiture de Madeleine s'arrêta tout court. Des cris confus se faisaient entendre. La belle promeneuse mit la tête à la portière : un spectacle étrange s'offrit à sa vue.

Une jeune femme rousse, en toilette tapageuse, la figure peinte, debout dans un cabriolet à quatre roues qu'elle conduisait elle-même, apostrophait la foule qui l'insultait.

Cette fille se nommait Jeanne Boussard, son histoire était fort simple : après avoir été blanchisseuse et modèle, elle devint par aventure une véritable célébrité. Voici comment ce malheur lui arriva :

Un soir qu'elle se livrait à des écarts chorégraphiques au bal de l'Opéra, elle remarqua dans le groupe qui admirait ses coups de pieds lancés au nez de son vis-à-vis, un jeune homme d'une beauté et d'une distinction remarquables. Elle cessa de danser, et s'approchant avec timidité, elle lui dit :

— Monsieur, accordez-moi une grâce.

— De grand cœur ; laquelle ?

— Permettez-moi de vous embrasser, et sans

attendre sa réponse elle lui sauta au cou et disparut.

L'Apollon en habit noir était l'un des plus spirituels journalistes du moment. Aussi journaliste qu'on soit, autant d'esprit qu'on ait, on n'en est pas moins homme; au contraire. Celui-là, flatté de l'hommage que Jeanne Boussard avait rendu à la forme, en sa personne, ne parla plus dans ses chroniques que de Jeanne la Bohémienne, la merveille de l'Opéra. Bientôt, la foule se pressa pour voir sa danse excentrique. Malgré sa laideur et ses manières communes, cette fille obtint des succès fanatiques. Le surnom de Bohémienne que lui avait donné le chroniqueur s'oublia peu à peu et l'univers entier la connut bientôt sous le nom de Gredinette, qui lui avait été décerné dans les ateliers de peintres [1].

Gredinette qui avait publié ses mémoires, Gredinette qui avait été mise à la scène par des auteurs de talent, Gredinette qui avait dansé dans les bals publics et même au théâtre aux acclamations d'un peuple immense, Gredinette se croyait tout permis. Avec l'aplomb qui caractérise ces filles, elle s'était

[1]Voir le Roman d'*Eusèbe Martin*.

montrée seule dans une voiture découverte, qu'elle conduisait elle-même. Les femmes honnêtes avaient haussé les épaules. Celles qui ne l'étaient pas avaient crié au scandale, les hommes avaient ri. Les gamins en apercevant Gredinette, avaient suivi sa voiture en criant et riant comme s'ils eussent été en carnaval.

— Hu ! Gredinette, hu! la balocheuse, hu ! danse-nous le cancan, hu !

Gredinette avait ri de ce succès inattendu, qu'elle prenait pour une ovation; mais comme les voitures s'arrêtaient, que le flot grossissait et que les visages étaient railleurs, elle se mit en colère et distribua des coups de fouets à droite et à gauche aux gamins. La foule riait à se tordre, mais les enfants crièrent de plus belle et lancèrent à la reine du cancan une avalanche de projectiles empruntés à la voie publique. C'est à ce moment que Madeleine mit la tête à la portière de sa voiture, un éclat de boue vint la frapper au visage.

— Bon ! s'écria le polisson qui avait fait le coup, voilà que je carambole maintenant !

Madeleine, de retour chez elle, y trouva Daniel Clamens qui l'attendait.

— Chère belle, lui dit-il, voici un nouveau livre de moi; il ne paraîtra que demain, c'est une de ces histoires de voyage qui ne vous amusera pas beaucoup; mais j'ai voulu vous l'apporter aujourd'hui, pour vous dire que je suis toujours votre ami.

— C'est vrai, répondit Madeleine, vous êtes le seul qui n'ayez jamais voulu m'acheter ou me vendre.

— Oh! reprit l'auteur de *Gaëtane,* il y a de l'orage dans l'air.

Madeleine raconta l'aventure de Gredinette. Voilà, dit-elle, ce qui m'a rendue triste. Il me semblait que j'avais une part de ces risées et de ces imprécations de la foule, comme j'avais eu ma part de boue; ne suis-je pas aussi, moi, une courtisane? En chemin, je songeais qu'il y a trois jours j'avais soupé avec cette fille, et il me tardait d'arriver pour regarder dans cette glace, si cette boue ignoble qu'on m'a jetée au visage n'avait pas laissé sur ma joue une trace ineffaçable.

Clamens lui répondit :

— Je comprends vos douleurs, Madeleine, je les étudie depuis longtemps; un jour, je veux les écrire. Voulez-vous savoir pourquoi vous êtes si vérita-

blement malheureuse? c'est que vous avez quitté le chemin de la vertu sans entrer franchement dans celui du vice où l'on vous a poussée. Il n'est pas pour vous deux manières de recouvrer le bonheur ou le calme; il faut racheter vos fautes. Il faut vous faire pardonner le mal que vous avez fait par le bien que vous pourrez faire. La destinée a voulu que vous puissiez remuer l'or à pleines mains; faites un noble usage de ces richesses que le hasard vous a jetées. Vous n'avez pas les joies de la famille, remplacez-les par les bénédictions de ceux qui souffrent. Faites le bien de tout votre cœur et chacune de vos fautes deviendra une vertu. Il est de par le monde de touchantes infortunes, soulagez-les. Si vous saviez comme il est doux de donner. Donnez, vous dis-je, et le soir, quand vos jolies mains seront vides, vous pourrez hardiment vous regarder dans la glace; les baisers des enfants du pauvre auront enlevé la tache de boue et vous oublierez que vous êtes une courtisane en songeant que vous avez été l'instrument de Dieu.

— J'ai essayé de la charité, dit Madeleine, ça ne me réussit pas.

— Oui, reprit Daniel; parce que vous ne savez

pas donner. Ah ! voyez-vous, il ne suffit pas de jeter son argent avec la main, mais il faut le donner avec le cœur, et savoir trouver des infortunes vraies, qui se cachent toujours. Vous n'avez rien ressenti en donnant; c'est facile à croire, puisqu'au lieu de faire le bien, vous avez fait le mal; au lieu de soulager des malheureux, vous avez récompensé des misérables. Ainsi, vous avez, sur la recommandation de votre femme de chambre, donné deux mille francs a un drôle qui, vous disait-on, était tombé au sort et était le seul soutien de sa famille. Or, vous saurez que ce farceur n'a jamais eu de famille, puisque c'est un enfant trouvé, et qu'il n'est pas tombé à la conscription puisqu'il a vingt-cinq ans.. Hier, vous donniez à une jeune fille deux cents francs pour acheter des habits pour sa première communion ; c'est fort bien, mais il y a un petit malheur, c'est que cette aimable enfant est juive.

— Comment savez-vous cela !

— Mon Dieu, comme je sais tant de choses. Comme je sais que vous donnez de l'argent, parce que vous croyez qu'il vous aime, à une espèce de comédien que vous méprisez, lequel donne cet ar-

gent à une affreuse fille, lorette de bas lieu, qui le donne à son coiffeur, qui le met à la caisse d'épargne.

— Comment voulez-vous que je pense à me retrouver dans ce dédale de fourberies?

— Je vous guiderai. Tenez, il est de par les mansardes, un pauvre brave artiste qui meurt de faim et d'amour; c'est un ancien amant de Gredinette; il a fait un tableau, une *Madeleine repentante:* c'est un chef-d'œuvre, on lui en offre dix mille francs; il est fort malade... eh bien! il aime mieux mourir de faim que de s'en séparer, parce que Gredinette a posé pour la Madeleine.

— Oh! si j'avais été aimée ainsi...

— Vous l'avez peut-être été sans vous en douter.

Un nuage passa sur le front de Madeleine; l'image de Georges lui était revenue dans l'esprit.

— Vous avez raison, dit-elle à Clamens, vous êtes un brave cœur, je suivrai vos conseils; je vais à l'instant voir ce pauvre artiste, et vous et lui serez contents de moi: où demeure-t-il?

— Voici son adresse: il se nomme Paul Buck,

c'était l'ami d'Eusèbe Martin, l'amant de la pauvre Adéonne, qui mourut il y a deux ans[1].

— Je pars.

— Allez, fille d'Ève, dit Daniel en souriant, on vous pardonnera d'être belle quand vous serez bonne ; et quand vous serez une femme de cœur vous oublierez que vous avez été une fille de rien.

Paul Buck demeurait toujours rue Neuve-Coquenard, seulement il y demeurait plus haut. A chaque infidélité de Gredinette, le chagrin et le découragement mêlés à un peu de paresse avaient amené la misère au logis, et l'artiste avait monté un étage : il habitait alors le sixième au-dessus de l'entre-sol. Ainsi que Clamens l'avait dit à Madeleine, sa pauvreté était extrême et sa santé ruinée. Sans une pauvre fille, sa voisine, couturière de profession, Paul serait mort de faim et de désespoir. Horriblement défigurée par la petite vérole,

[1] L'auteur n'a pas la prétention impie de suivre même de loin la manière du plus illustre des romanciers français. En mettant en scène des personnages de la première partie de *la Bêtise Humaine*, il a voulu, dans un récit déjà très-long, éviter de nouvelles présentations au lecteur. J. N.

qui lui avait labouré le visage, éraillé les yeux, enlevé les cheveux, cette infortunée était heureuse de trouver quelqu'un plus à plaindre qu'elle. Matin et soir, elle entrait chez le peintre apportant de la tisane ou des aliments qu'elle lui offrait avec une naïve délicatesse qui ne trompait pas le pauvre diable.

— Je suis si enrhumée, disait-elle, que je me suis fait de la tisane de mauve; je vous en apporte un peu avec du bouillon.

— Mais, disait Paul, vous vous privez?

— Ah Dieu! non, au contraire, répondait l'ouvrière, j'ai mis le pot-au-feu, je suis toute seule, si vous ne m'aidiez pas, j'aurais pour huit jours de bouillon, il s'aigrirait; c'est comme mon bœuf, je ne pourrais jamais le finir.

— Et votre pain aussi, vous ne pourriez pas le finir, n'est-ce pas?

— Oh! pour ce que vous en mangez.

— Claire, avait dit un jour le peintre, ma pauvre Claire, quel dommage que vous soyez si laide, je crois que je vous aimerais!

— Prenez toujours, monsieur Paul, allez, avait

répondu Claire, prenez toujours, je ne fais pas ça par intérêt.

Lorsque Madeleine arriva dans la mansarde, l'artiste, assis sur son lit, regardait la *Madeleine repentante;* ses yeux fiévreux ne quittaient pas la pécheresse. La figure du tableau était splendide et ne rappelait que de bien loin les traits de Gredinette, le peintre l'avait dessinée avec le souvenir du cœur et l'ombre du génie.

En voyant entrer chez lui une belle dame, Buck ne parut pas étonné, il la regarda machinalement et lui dit:

— Vous vous trompez, ce n'est pas ici.

— N'êtes-vous point M. Paul Buck ?

— Si, répondit l'artiste en se levant, je vous demande pardon, et il offrit l'unique chaise de son logis.

— Monsieur, répondit Madeleine, je viens vous demander une grande faveur. Je désirerais pour mon salon et ma salle à manger huit panneaux et je les voudrais de votre main.

— Hélas! madame, vous venez trop tard, dit le peintre en toussant, je n'ai plus ni courage, ni santé, ni talent.

— Oh! monsieur, vous êtes jeune, vous vous remettrez.

— Je vous saurai gré, madame, de ne pas insister.

Madeleine embarrassée, comprenait qu'on éprouve quelquefois des difficultés pour faire le bien. Son instinct de femme vint à son secours et la servit à merveille.

— Ah! s'écria-t-elle en regardant le tableau, quelle ravissante tête a cette sainte.

— N'est-ce pas ? dit Buck.

— Adorable! on voit que c'est une œuvre d'imagination, car il n'est pas dans la création une femme aussi admirablement belle.

— Je vous demande pardon, reprit le peintre ivre de joie, c'est un portrait, un vrai portrait.

— Ressemblant ?

— Pas tout à fait, dit Buck en souriant tristement, la femme qui a posé n'est pas sainte et elle ne s'est jamais repentie.

— Elle se repentirait peut-être si votre réputation allait jusqu'à elle.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre, dit Madeleine en jetant un regard profond sur le pauvre amoureux.

— Vous avez peut-être raison, si je pouvais...

— Vous pouvez tout, promettez-moi de faire ce que je vous demande, ne vous pressez pas, remettez-vous ; tenez, cher maître, voici un petit à-compte ; je reviendrai, adieu. Et elle s'échappa heureuse et légère avant que le peintre eût pu la remercier.

Paul prit sur la table ce que Madeleine avait laissé. C'était un rouleau de cent louis. En voyant cette fortune inespérée, l'artiste eut presque le vertige, il se prit à rire et à danser, il était à moitié guéri, il ouvrit sa porte pour sortir sans savoir où il voulait aller. A ce moment, sa voisine montait l'escalier.

— Claire! Claire! ma bonne Claire, venez vite.

— Ah! grand Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur Paul?

— J'ai, ma brave fille, que je suis riche, que je vais bien me porter; que je vais devenir un grand peintre, que Gredinette reviendra. Il y a surtout, ma bonne Claire, que je vais pouvoir vous rendre ce que vous avez fait pour moi, bon cœur que vous êtes.

— Qu'est-ce qui a fait ce miracle?

— Une fée, un bon ange, comme dans *le Domino noir*, une ravissante créature que vous avez rencontrée dans l'escalier; je ne sais même pas son nom.

— Je le sais, moi; elle s'appelle madame du Val-Noir.

— Une grande dame?

— Elle, répondit l'ouvrière, ah! bien oui: c'est une fille.

— Ah! c'est malheureux, dit Paul en reposant tristement le rouleau d'or sur la table.

Trois jours après, Madeleine revenait. En entrant la première chose qui frappa sa vue fut la toile de *la Madeleine repentante*, qui ornait la loge de la portière, le tableau était mutilé. A l'aide d'un canif on avait enlevé la figure de la sainte. Madeleine frissonna et demanda si l'artiste était visible.

— M. Buck ne reçoit que le jeudi et le dimanche, répondit la portière.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est à la Riboisière.

— Qu'est-ce que c'est que la Riboisière?

— C'est l'hôpital, ma petite dame. Vous ne savez

peut-être pas encore ce que c'est que l'hôpital, c'est l'endroit où on va mourir quand on ne veut déranger personne.

— C'est impossible.

— C'est si possible, qu'il a laissé une lettre et un paquet pour vous. Vous êtes bien m'ame du Val-Noir ? Voici la lettre.

Madeleine lut :

Madame,

Je vous serai reconnaissant toute ma vie, je ne m'engage pas beaucoup, pour le bien que vous avez voulu me faire, si je vais chez le bon Dieu je le prierai pour vous. Mais j'ai bien peur de ne pas avoir cette chance, il n'y a que sainte Madeleine qui aurait pu m'ouvrir la porte, parce que j'ai beaucoup aimé, et j'ai bien peur qu'elle soit fâchée contre moi. Adieu et merci.

PAUL BUCK,
Élève de Couture.

— Et maintenant voici le paquet, reprit la portière en remettant l'or à Madeleine. M. Buck, voyez-vous, c'était un farceur, un flâneur, un peintre, tout ce que vous voudrez, quoi! mais il ne mangeait pas de ce pain-là.

XLIV

— Fanny, dit Mme du Val-Noir à sa femme de chambre, les trois lettres que je vous ai données hier soir ont-elles été remises à leur destination?

— Oui, madame.

— Il va venir trois personnes : M. Philippe de Tourves que vous connaissez, M. Aliphat, et enfin un militaire qui s'appelle Deniset; excepté pour ces trois personnes, je suis à la campagne.

— Même pour M. le baron et M. le duc?

— Surtout pour eux.

La femme de chambre s'inclina et sortit. Madeleine, pâle, les yeux entourés d'un cercle bistré, vêtue d'une blouse de soie brune, sans autre orne-

ment qu'un col blanc retenu par un large ruban bleu foncé, semblait réfléchir profondément.

— Voilà donc, se disait-elle, où j'en suis arrivée. Je ne puis même pas faire une charité. Les cœurs purs répugnent à prendre l'argent du vice, l'argent maudit. C'est justice, après tout; l'honnêteté ne doit pas s'humilier devant la honte. Pourquoi n'ai-je pas lutté? C'est une chose affreuse que la vie, pourtant. Autrefois, quand j'étais pure et honnête, je regardais autour de moi, je ne voyais que le vice. Le vice m'entourait, le vice m'appelait. Le jour où j'ai cédé à ses odieuses fascinations, le jour où je suis tombée, la vertu, que je n'avais vue nulle part, s'est dressée devant moi comme un fantôme. Depuis ce temps, je n'ai pas fait un pas sans la rencontrer hautaine et dédaigneuse sur mon chemin. Si je marche plus avant dans le mal, je me frappe contre elle; si je recule pour revenir au bien, elle me regarde avec mépris. Si je pouvais partir, aller bien loin, vivre oubliée! Où irais-je? Je ne veux cependant pas mourir, j'ai à peine vingt ans.

— Monsieur Philippe de Tourves, annonça un domestique.

— Ah! c'est Dieu qui vous envoie! s'écria Made-

leine en allant vers le capitaine. Philippe, dites-moi, m'aimez-vous toujours?

— Plus que ma vie.

— Eh bien, sauvez-moi, Je meurs de chagrin et de honte, ayez pitié de moi. Je veux revenir au bien, je veux être honnête. Je veux me faire pardonner mon passé par une vie austère. J'ai besoin d'un aide, d'un soutien, d'un homme qui me fasse respecter. Je vivrai à ses genoux, je l'aimerai comme on aime Dieu, et pas un être au monde, fût-il clairvoyant comme la femme qui aime ou méchant comme la femme qui hait, n'osera penser à la prostituée en voyant l'épouse et la mère chrétienne. Je suis assez riche pour relever un grand nom; voulez-vous être l'homme que je cherche!

M. de Tourves répondit :

— Je vous crois, Madeleine; je suis sûr que vous avez une grande âme; je sais comment vous êtes tombée, et j'aurais du respect pour vous, si d'ailleurs je ne vous aimais. Je vais vous parler avec franchise. Je suis ruiné, ruiné. Je pourrais me faire soldat, comme Maldives, ou aller chercher fortune au loin, comme La Saulaye ; mais je suis trop vieux pour faire la guerre, trop jeune pour m'exiler. Quand

j'ai reçu votre lettre, je causais avec une paire de pistolets de Devisme, parce qu'il est ridicule d'aller à Clichy avec des banqueroutiers. Malgré ma pauvreté, je jure Dieu que je vous épouserais, quand bien même vous ne posséderiez rien ; mais, chère enfant, si j'ai gaspillé mon bien, si j'ai usé ma santé par des folies sans nombre, c'est que ma fortune et mon corps m'appartenaient. Il ne me reste plus qu'une chose aujourd'hui, c'est mon nom, un nom pur et sans tache. Ce nom ne m'appartient pas, il est à toute ma famille, et je ne puis en disposer sans son assentiment.

— Je vous remercie pour ce que vous venez de me dire ; vous êtes un vrai gentilhomme.

— Et un véritable ami, ajouta M. de Tourves.

— Merci, répondit Madeleine, je ne crois pas à l'amitié, et elle salua le capitaine, qui sortit après lui avoir baisé la main.

Le domestique annonça M. Arsène Aliphat.

— Asseyez-vous, dit sèchement Madeleine, en jetant un regard dédaigneux sur l'ancien associé de Verdier, que la misère avait rendu à son premier métier. Votre trahison ne vous a pas porté bonheur, à ce que je vois ; et si j'en crois ce qu'on

rapporte, vous irez avant peu rejoindre votre ami.

— J'en ai plus peur qu'envie, répondit Aliphat.

— Écoutez-moi : je suis riche et heureuse, mais j'ai envie de jouer à la femme honnête ; épousez-moi, je vous ferai servir à l'étranger une pension convenable.

— Impossible à mon cœur.

— Vous refusez ?

— Complétement. Si je vous épousais ce serait pour vous posséder ; si je désire la fortune, c'est pour rester à Paris : ma patrie à moi, c'est le boulevard.

— Je n'ai plus rien à vous dire.

— Tant pis, vous êtes toujours charmante.

— Allons, dit Madeleine, lorsque Aliphat fut parti, faites entrer M. Deniset.

Le colosse s'avança en tremblant.

— Deniset, dit Madeleine, m'aimes-tu toujours ?

— Plus que ma propre existence, à preuve que j'ai voulu me détruire et que sans un nommé Riflemuche...

— Je sais cela. Écoute-moi : je suis devenue riche.

— Ça se voit.

— Veux-tu m'épouser ?

— Je t'aimerai tant que tu voudras, Madeleine, mais pour ce qui est du mariage, il n'y a pas moyen étant militaire et maréchal des logis décoré de la médaille.

— Je te ferai remplacer, cela va sans dire.

— Ce n'est point là l'affaire; j'ai fini mon temps.

— Eh bien ?

— Mais une union, eu égard et par rapport naturellement à ta position sociale relative, elle est compatible avec le sentiment, mais incompatible avec l'honneur et la délicatesse, qui sont les plus beaux fleurons qu'on puisse posséder.

— Je ne m'attendais pas à cette insolence.

— Il n'y a pas d'insolence, il y a de la vérité, sans t'offenser. Demande plutôt à ton frère qui a été soldat, bien qu'il n'ait servi que dans l'infanterie.

— Mon frère, Jean! s'écria Madeleine, où est-il? tu l'as vu! parle.

— Mais, répondit le cuirassier, Jean est établi

fruitier épicier, en gros et en détail, à pied et à cheval, rue de Charonne, 19. Il est marié et il a des enfants, sans compter une femme qui n'est point déchirée.

— Fanny ! un châle, un manteau, un chapeau, la voiture, vite, cria Madeleine, et elle partit en laissant Deniset ébahi.

XLV

La tête et le cœur de Madeleine bouillonnaient à l'idée de revoir son frère, trop de pensées se pressaient dans son cerveau pour qu'elle pût penser. L'amour fraternel n'était cependant pour rien dans le trouble heureux qui l'envahissait. Elle n'avait pas vu Jean depuis dix ans, et c'est à peine si elle se souvenait de lui. Mais elle allait réaliser le rêve le plus cher à toutes les filles de rien : elle allait avoir une famille.

La voiture s'arrêta devant l'humble boutique de Jean Duval. Madeleine descendit et regarda à tra-

vers les vitres, elle hésita. Sa conscience lui criait: n'entre pas; sa volonté lui disait le contraire. Elle allait remonter en voiture, lorsqu'elle s'aperçut que ses gens la regardaient avec curiosité; elle ouvrit la porte.

Le marchand, sa femme et un petit garçon de quatre ans étaient attablés dans l'arrière-boutique. En entendant le bruit de la sonnette révélatrice, Jean s'était levé et accourait en saluant sa sœur qu'il prenait pour une cliente; mais en levant les yeux il fit un geste d'étonnement et s'écria:

— Madeleine! comment, c'est toi, ma pauvre *mie Leine!* entre, et puisque te voilà, laisse-moi t'embrasser. Femme, c'est ma sœur.

— Ah! de grand cœur, dit Madeleine en sautant au cou de l'épicier fruitier, tu m'as donc reconnue!

— C'est que Deniset t'avait montrée à moi, un jour, aux Champs-Élysées.

— Et tu ne m'as pas parlé? Oh! c'est mal.

— Dame! répondit Jean, tu sais? Je te voyais riche, et quand on est riche, bonsoir la compagnie, il n'y a plus personne. Mais, regarde-la donc, Minette; n'est-ce pas qu'elle est belle?

— Oui, ma foi, répondit la femme de Jean; il

m'avait bien dit que vous étiez jolie comme un cœur; mais je ne l'aurais jamais cru, parce que, vous savez, chacun flatte les siens; c'est bien naturel.

— Voilà mon mioche, dit Jean en montrant l'enfant. Georges! eh, gourmand! viens donc embrasser ta tante Madeleine.

L'enfant quitta son assiette à regret et vint tendre sa joue.

— C'est ton fils, dit Madeleine, en couvrant l'enfant de baisers; c'est ton fils! Et il s'appelle Georges? Comme je l'aimerai.

— Dis donc, toi, fit l'enfant, pourquoi qu'il faut prier pour toi, et qu'on ne peut pas aller te voir chez toi, il y a donc des loups, dis donc?

Madeleine rougit, sa belle-sœur baissa les yeux, et Jean embarrassé lui dit:

— Si tu voulais sans façon manger un morceau avec nous?

La sœur de Jean accepta; son frère et sa femme furent, pendant le repas, aux petits soins pour Madeleine qui comblait l'enfant de caresses.

Au moment du départ Madeleine dit à la femme de son frère:

— Je viendrai vous voir souvent, bien souvent, et si vous le voulez, je vous aimerai comme une sœur.

Jean accompagna Madeleine jusqu'à sa voiture, en lui disant qu'elle serait toujours la bienvenue. Il ôta sa casquette et lui fit de grands saluts.

— Ne me quitte pas comme ça. Pourquoi ces cérémonies! ne suis-je plus ta *mie Leine*, comme tu disais autrefois?

— Si fait, ah! si fait, répondit l'épicier; mais ce n'est pas pour moi ce que j'en fais, tu comprends, avec ta voiture, ta belle toilette et tes domestiques, si les voisins savaient que tu es ma sœur, ça ferait des cancans dans le quartier, les gens sont si méchants.

Il ferma la portière et les chevaux partirent au grand trot.

Accablée de douleur, Madeleine resta pendant quelques minutes accroupie et inerte. Tout à coup ses yeux s'ouvrirent menaçants, ses narines se dilatèrent, ses mains se tordirent crispées de colère.

— Ah! dit-elle, comme on me méprise! comme on me fait souffrir; mais je suis lasse à la fin, je veux avoir mon tour. Je me vengerai de tous ceux

qui m'ont humiliée, comme je me suis vengée de ma marraine, on verra.

Un embarras de voitures vint changer le cours de ces idées vengeresses.

Madeleine, en regardant ce qui empêchait ses gens de continuer la route, aperçut sur le trottoir une fille en bonnet qui abordait les passants avec une effronterie sans égale.

— Joseph, ordonna-t-elle à son valet de pied, amenez-moi tout de suite cette femme qui vient de parler à ce soldat.

Le valet obéit sans étonnement, avec la soumission passive qui caractérise les domestiques des courtisanes, habitués à regarder d'un œil calme les caprices les plus bizarres.

La fille du trottoir arriva assez embarrassée.

— Montez, lui dit Madeleine.

— Mais, madame...

— Montez une minute.

La femme sans nom prit la place qui lui était désignée.

— M'y voilà, dit-elle, et maintenant que me voulez-vous.

La filleule de la baronne Berthe regardait la malheureuse fille avec avidité.

— Enfin, pensait-elle, me voici en face d'une créature plus misérable, plus souillée, plus avilie, plus malheureuse que moi; celle-ci, au moins, ne me méprisera pas.

— M'avez-vous fait monter pour me regarder comme une bête curieuse? demanda la femme.

— Non, répondit Madeleine, je veux faire quelque chose pour vous.

— Je ne demande pas l'aumône.

— Aussi, n'est-ce point l'aumône que je vous offre. Aujourd'hui, j'ai retrouvé un frère que je n'avais pas vu depuis dix ans. Je veux que ce bonheur qui m'arrive soit partagé par quelqu'un. Je me suis dit que je rendrais heureuse la première femme que je rencontrerais. Le hasard a voulu que ce fût vous. Parlez; que vous faudrait-il pour être heureuse?

— Vous ne savez pas ce que je suis, peut-être?

— Si, parlez. Quel que soit votre désir, il sera réalisé; je vous le jure.

— Eh bien, ma bonne dame, si vous voulez me faire plaisir, faites-moi conduire à la pompe à feu,

au quai de Billy. J'ai pris une entorse avant-hier, je me suis retenue de boiter parce que ce n'est pas engageant pour les hommes. Aussi, ce soir, je souffre tant, que je ne pourrai pas aller voir mon bébé.

— Vous avez un enfant? demanda Madeleine étonnée.

— Oh! il n'est pas à moi. Si j'avais été mère, voyez-vous, ni pour or ni pour argent, je ne serais ce que je suis. Ce petit, c'est toute une histoire.

— Dites.

— Oh! mon Dieu, c'est pas bien long ni bien malin, allez. Je suis une enfant trouvée, moi; j'avais été recueillie par un ouvrier plombier et sa femme, de braves gens, vrai, pas heureux; mais c'est égal, je ne manquais de rien. Alors voilà qu'un jour le mari tomba du haut d'une maison et se tua; la femme, qu'était déjà malade, en mourut de chagrin et me voilà seule avec leur petit qu'avait un an. Dame! vous comprenez? ces gens-là m'avaient recueillie, je ne pouvais pas abandonner leur enfant; ce n'était pas Dieu possible. Alors j'ai cherché à travailler, à me placer, mais partout où je me présentais, des nèfles, on me voyait avec un enfant, on m'appelait gourgan-

dine et un tas de noms, ou on m'offrait dix francs par mois et la garde en voulait vingt-cinq. Alors de fil en aiguille j'en suis venue où vous m'avez trouvée. Que voulez-vous, tout le monde ne peut pas être heureux, pas vrai?

— Tenez, voici de l'or, tout ce que j'ai, dit Madeleine, on va vous conduire où vous voudrez.

— Merci bien, il n'en faut pas, vous êtes bien bonne. C'est pas pour vous refuser, je ne méprise pas les honnêtes femmes moi; mais, voyez-vous, pour s'y remettre après, ça serait trop dur.

Madeleine gagna sa chambre d'un pas chancelant et se laissa tomber sur son lit.

— Allons, dit-elle, il est écrit que je me briserai contre toutes les vertus.

XLVI

Le jour commençait à paraître, Madeleine ne s'était pas déshabillée, elle avait cherché le sommeil et n'avait trouvé que le désespoir. Au premier

rayon de l'aube elle ouvrit sa fenêtre pour respirer. L'avenue des Champs-Élysées, où elle brillait le jour, se déroulait longue et triste devant elle. Quelques balayeurs et des chiffonniers remplaçaient la gentry. Assis sur un banc, un jeune homme pâle regardait attentivement l'hôtel si galamment offert par le baron d'Arenda. A sa vue, Madeleine tomba à genoux.

— Ah ! s'écria-t-elle, la rédemption, le voilà le rédempteur; c'est Georges, il m'aime toujours.

Puis, joignant les mains, la courtisane fit une prière de courtisane.

« Mon Dieu, j'étais injuste envers vous; mon Dieu, vous ne m'avez pas abandonnée; mon Dieu, votre bonté est infinie. »

L'ange greffier qui avait pleuré sur le jurement de l'oncle de Tristan, se tourna vers la Madeleine et haussa les épaules.

La prière achevée, la maîtresse du baron d'Arenda écrivit :

Georges, mon bien-aimé,

Je vous attends dans deux heures, à la Folie-Saint-Elme*; le temps ne tue pas l'amour.*

Madeleine.

Elle roula le papier et le jeta au jeune homme qui s'en empara avec ivresse.

Deux heures après, la filleule de la baronne Berthe était à la maison de campagne de sa marraine, qu'elle avait achetée pour y venir rêver au souvenir du passé, mais où elle n'avait pas mis les pieds depuis deux ans. Rien n'était changé. Elle monta dans sa chambre de jeune fille.

— C'est ici où je dois le revoir, se dit-elle, ailleurs ce serait un sacrilége. Voici mes habits d'autrefois, il me retrouvera telle qu'il m'aimait. Voilà aussi mes vêtements de paysanne; je les avais gardés.

Et souriante elle descendit au jardin, attacha son chapeau de paille aux rubans bleus à la branche de

l'ébénier jaune, témoins de ses premières amours, et elle attendit.

Un violent coup de sonnette à la grande porte fit bondir son cœur ; mais elle pâlit en voyant le jardinier qui venait lui porter une lettre. Elle la prit en tremblant et lut :

Madeleine,

Je vous aime plus que jamais, mais je suis pauvre ; j'ai la force de souffrir, je n'ai pas la force d'être lâche. Je sais que mon amour pour vous me tuera, mais je sais aussi qu'il ne sied point à un homme de ma condition d'avoir une fille de la vôtre sans la payer.

GEORGES.

Madeleine ne sourcilla pas et elle ne pouvait plus pâlir.

— J'aurais dû m'attendre à cela, dit-elle ; c'est la dernière et la plus grande de mes douleurs. C'est ma faute. J'aurais dû comprendre que Dieu n'est

bon que parce qu'il est juste. Il n'est pas de rédemption à espérer sans que la pénitence n'ait été aussi grande que le mal. La mienne sera complète et entière. Mon idée de la nuit était la seule bonne et vraie. Allons.

Elle s'achemina lentement vers la maison, monta dans sa chambre, ouvrit un petit coffre de bois blanc recouvert de papier peint, qui contenait ses vêtements de paysanne. Elle revêtit son jupon rayé, sa casaque brune, mit sa coiffe de toile rousse et posa sur son bras sa mante d'alépine ; elle quitta le toit où elle avait tant aimé et tant pleuré.

XLVII

Le ciel était gris et sombre, une pluie fine et serrée tombait sur les feuilles vertes. Les arbres fouettés par le vent secouaient des larmes en gémissant. La chaumière de Duval le Noir, presque en ruine, ne conservait plus que la moitié de son chaume ; le lierre qui la couvrait s'était jauni et dësséché,

Assise sur un escabeau, la femme de Duval comptait des cailloux qu'elle déposait avec soin dans un vieux sac à argent. Ses cheveux étaient devenus blancs, ses gros yeux bleus étaient ternes et sans expression, sa maigreur était extrême.

— Cinq cents, disait-elle en regardant ses cailloux, oui, cinq cents, j'en suis sûre, pas un de plus, pas un de moins. Je les ai comptés, vraiment, oui, c'est la vérité.

Madeleine, épuisée de fatigue, se traînant à peine, vint tomber aux genoux de la paysanne.

— Mère, dit-elle en lui baisant les mains, mère, pardonnez-moi.

La femme de Duval tourna vers elle ses yeux hébétés et resta muette.

— Mère, reprit Madeleine, pardonnez-moi ; c'est moi, Madeleine, votre fille, ne me reconnaissez-vous plus ?

La paysanne restait silencieuse.

— Mère, reprit encore Madeleine, ne soyez pas comme les autres, une mère n'humilie pas son enfant. J'ai fait le mal, mais je me repens, je viens pour honorer et servir votre vieillesse et celle de mon père ; oubliez mes fautes afin que Dieu me

pardonne : il n'aura pitié de moi que si vous mourrez en me bénissant.

La mère ne répondait pas.

La fille se traînait à ses pieds, elle baisait le bas de sa robe faite de mille pièces retenues entre elle par des épingles auxquelles s'ensanglantaient ses mains blanches.

— Mère, vous voulez donc que je meure, s'écria Madeleine.

La paysanne se leva comme un spectre et regardant sa fille, elle lui dit d'une voix lente.

— Ne meurt pas qui veut; moi, je voulais mourir, je n'ai pas pu. Non, je n'ai pas pu du tout; il a fallu que je gagne tout cet argent, cinq cents francs, oui, vraiment. Il y a cinq cents francs, pas un de plus, pas un de moins. Ils disent que ce sont des cailloux, mais c'est de l'argent, parce que, voyez-vous, quand Duval n'a pas eu d'argent, il a été voler des arbres, la nuit; ils l'ont mis aux galères.

— Mon père aux galères ! s'écria Madeleine éperdue.

— Il y est, mais il n'ira plus. Voilà de l'argent ;

ils sont cinq cents, pas un de plus, pas un de moins.

Puis, prenant sa fille par la main, elle la mena près de la huche au pain, d'où elle sortit quelques vieux haillons et un vieux chapeau de paille orné de loques de drap rouges et de plumes de pigeon.

— Vous voyez ces beaux atours, eh bien, j'ai acheté tout cela. C'est pour Madeleine. Ah ! ça m'a coûté cher, allez ! mais au moins, elle ne vendra plus son pauvre corps.

Suffoquée, folle de douleur, Madeleine s'approcha de la porte pour s'enfuir, mais elle se laissa aller épuisée sur le banc de pierre qui ornait le seuil de la cabane.

Un vieux chien noir, couvert de boue et de gale, la langue pendante, arrivait en boitant.

— Pataud ! cria Madeleine.

Le chien reconnut cette voix amie, et s'élança sur la jeune femme avec des gémissements de joie; il pleurait en léchant ses mains.

— Ah ! dit Madeleine, en prenant la tête de Pataud, je trouve donc un ami qui m'aime et me reconnaît; pauvre Pataud, mon bon chien, tu ne me mépriseras pas, toi ?

La repentie comptait sans la courtisane qui avait bien mis le jupon de laine, la coiffe de toile, mais n'avait pas songé à sa chemise de batiste.

Pataud, en léchant le cou de sa compagne d'autrefois, sentit une odeur d'iris et de verveine qui le fit renifler de dégoût, et il alla clopin clopant grogner sous la huche au pain.

— Oh ! s'écria Madeleine, lui aussi, un chien !

Et elle pleura amèrement.

XLVIII

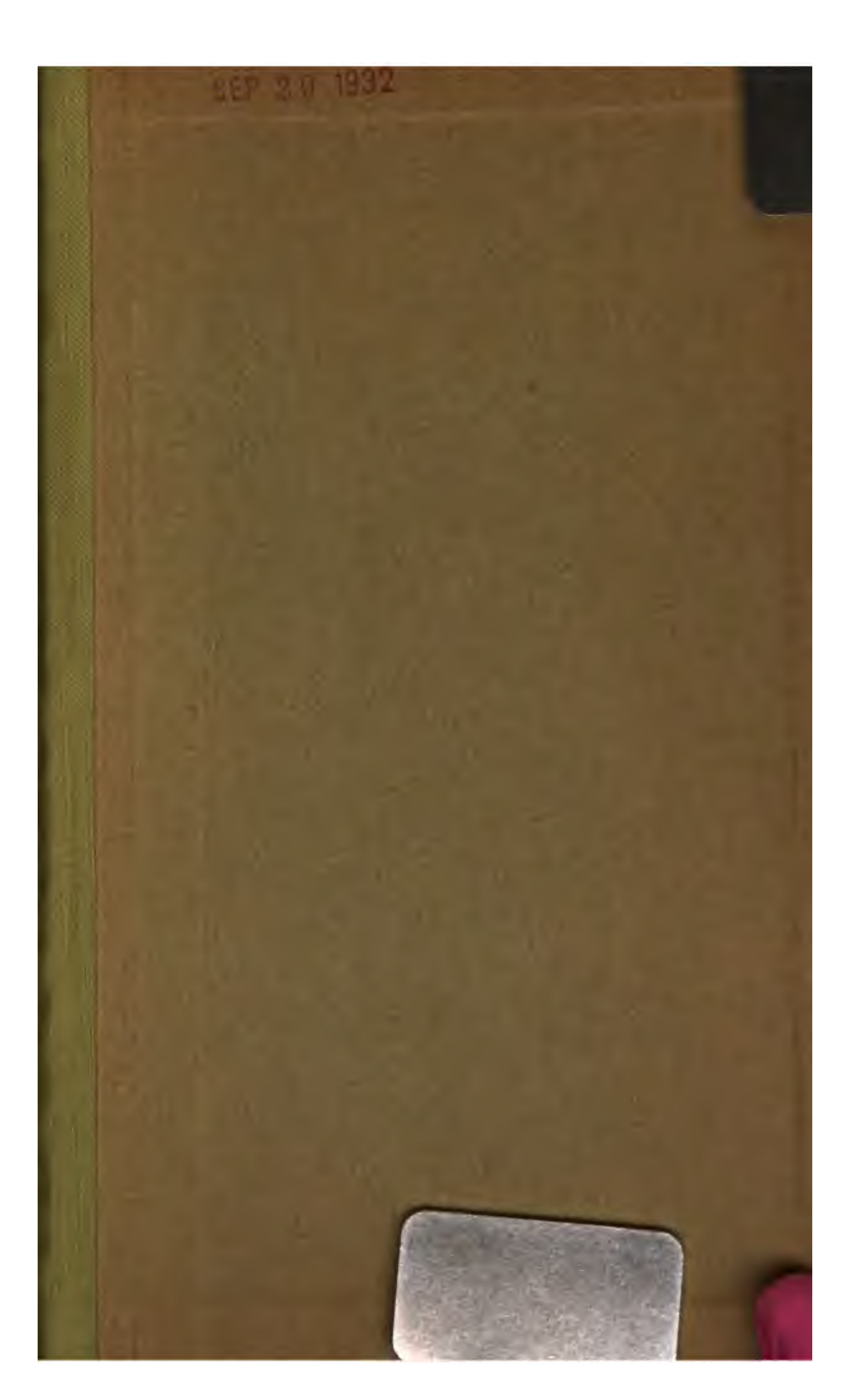
L'histoire du chien est un peu usée.

FIN.

ER

JL




SEP 20 1932

